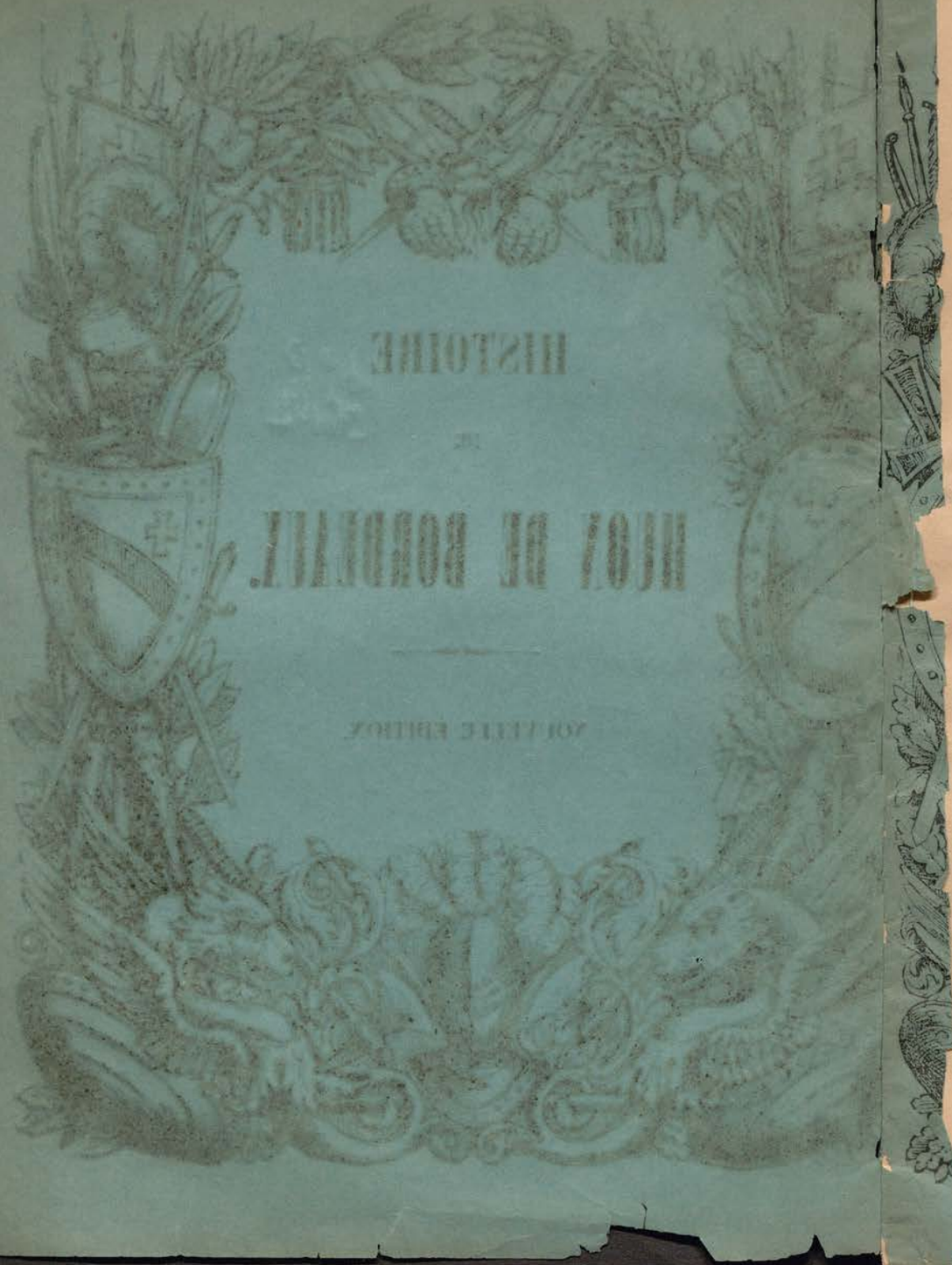
HISTOIRE

DE

HUON DE BORDEAUX.

NOUVELLE ÉDITION.



DÉPÔT DES MUSÉES NATIONAUX
MUSÉE des ARTS et TRADITIONS POPULAIRES

1°R 542

HISTOIRE

DE

HUON DE BORDEAUX,

PAIR DE FRANCE, DUC DE GUIENNE,

CONTENANT SES FAITS ET ACTIONS HÉROIQUES,

RÉUNIS EN UN SEUL VOLUME.

NOUVELLE ÉDITION, ORNÉE DE HUIT GRAVURES.

ÉPINAL,

PELLERIN & C^ie^, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

LA. 7259
BIBLIOTHÈQUE M.N LOUVRE
A.T.P 1457

71. 648

HISTOIRE
DE
HUON DE BORDEAUX.

PREMIÈRE PARTIE.

L'an 756 après le crucifiement de Notre-Sauveur Jésus-Christ, régnait en France le très-glorieux et victorieux prince Charles-le-Grand, surnommé Charlemagne, qui se distingua par plusieurs hauts faits et généreuses entreprises; il était soutenu par la toute-puissance qui lui envoya plusieurs nobles princes et barons qui le secondèrent vaillamment dans l'exécution de ses grandes entreprises. Il conquit l'Allemagne, l'Esclavonie, l'Espagne et une partie de l'Afrique et Saxonie, ce qui lui causa beaucoup de peine et de fatigue; il fit tant de conquêtes qu'il fut couronné roi des Romains.

La renommée de sa valeur et de sa noble chevalerie s'étendit d'un bout du monde à l'autre, tellement qu'il en sera parlé à jamais, comme vous verrez ci-après.

Comme l'empereur Charlemagne dit à ses barons qu'ils voulussent élire un d'eux pour gouverner son empire.

Il arriva qu'après ce temps-là où le noble empereur Charlemagne eut perdu ses deux très-chers neveux, Roland et Olivier, et plusieurs autres barons et chevaliers en la très-douloureuse bataille qui fut faite à Roncevaux, où il y eut une si grande perte, que les douze pairs de France moururent excepté le duc Naimes de Bavière; un jour que le noble empereur tenait sa cour plénière en la cité de Paris, en laquelle il y avait plusieurs ducs, comtes et barons, tant fils que neveux ou autres parents, qui étaient parents de nobles princes dernièrement morts en la bataille dite ci-dessus, pour le pourchas et grande trahison qu'avait été faite et tramée par le duc de Ganelon, le noble empereur était toujours en deuil et en souci pour le grand ennui et déplaisir qu'il avait eus de la susdite perte, ainsi que pour ce que déjà il était affaibli par le grand âge qu'il ressentait.

Quand ce vint que le roi, les princes et barons eurent dîné, l'empereur de France les appela tous, et s'assit sur un banc richement paré, auprès de lui étaient assis les nobles barons et chevaliers, et lors appela le duc de Naimes, et lui dit : Sire duc, et vous tous mes barons qui êtes présents, vous savez le grand temps et espace que j'ai été roi de France et empereur de Rome, lequel temps j'ai été servi et obéi de vous tous, dont je vous remercie, et rends grâce et louange à Dieu mon doux créateur, et parce que certainement je sais que ma vie par cours de nature ne peut être longue, pour cette cause principale je vous ai fait venir aujourd'hui pour vous dire ma volonté, qui est que je vous prie très-humblement que vous vouliez aviser lequel pourra ou voudra avoir le gouvernement de mon royaume; car je ne puis plus supporter le travail et la peine du gouvernement d'icelui, car je veux vivre en paix et servir Dieu le reste de mes jours; c'est pourquoi vous tous qui êtes présents, je viens vous prier qu'à cette chose veuillez aviser qui de vous y sera le plus propre.

Or, vous savez que j'ai deux fils, savoir, Louis qui est trop jeune, et Charlot, que j'aime tant, est assez en âge pour le faire, mais ses mœurs et conduite ne sont pas d'avoir le gouvernement de deux si nobles empires, comme le royaume de France et le saint empire de Rome; car vous savez qu'il ne tient pas à lui que par son orgueil mon royaume ne fût prêt d'être détruit et que je n'eusse avec vous tous la guerre, quand par sa rage il tua Baudouin, le fils du bon Oger le Danois, dont tant de preux s'en sont souvenus, que jamais ne sera heure qui n'en soit mémoire, parquoi, tant que je vivrai, je ne pourrai ni voudrai consentir qu'il en ait le gouvernement, quoiqu'il soit le vrai héritier, et qu'après moi il doive avoir la seigneurie, et je vous prie tous de penser ce que j'en dois faire.

De la réponse que firent les barons; du conseil que donna au roi le méchant comte Amaury de Haute-Feuille contre les deux enfants du duc Sevin de Bordeaux, dont grand méchef en advint, et du bon conseil que le duc Naimes de Bavière donna à l'empereur.

Alors le duc de Naimes et tous les barons se mirent ensemble à un coin du palais où ils furent long-temps, mais à la fin ils conclurent que le gouvernement desdits royaumes appartenait à Charlot, fils aîné du roi. Ils s'en retournèrent et lui dirent la conclusion sur laquelle ils s'étaient arrêtés, dont l'empereur fut très-joyeux; il appella son fils et lui fit de belles remontrances devant les barons qui étaient là. Mais ainsi qu'en ses parlers était, s'avança un félon qui avait grand crédit auprès du roi et même gouvernait Charlot, qui n'agissait que par lui : il se nommait

le comte Amaury de Haute-Feuille, et était fils d'un des neveux du traître Ganelon; il s'écria et dit : Ha! noble empereur, d'où vient que vous vous hâtez encore; mais pour l'éprouver et voir son gouvernement, donnez-lui une terre dont vous n'êtes point servi, qui est occupée par deux très-orgueilleux garçons qui depuis sept ans passés ne vous ont pas daigné servir, ni depuis que leur père le duc Sevin mourut, ne vous ont voulu faire obéissance. L'aîné a nom Huon et l'autre Girard; ils tiennent Bordeaux et tous le pays d'Aquitaine, lesquels n'ont de vous daigné relever leurs terres. Sire, si ces gens me voulez donner, je les amènerai prisonniers en votre palais, pour en faire à votre volonté, et donnerez à votre fils Charlot la terre qu'ils tiennent. Amaury, dit l'empereur, bon gré vous sais de ce que de cette chose vous m'avez averti; je veux que vous preniez de vos meilleurs amis, et avec cela vous donnerai trois mille chevaliers choisis et aguerris que vous mènerez avec vous, et je veux que vous m'ameniez les deux fils de Sevin, savoir, Huon et Girard qui par leur orgueil ne tiennent pas compte de moi.

Quand le duc Naimes, qui était présent, entendit les paroles qu'Amaury avait avancées, et qu'il vit l'empereur Charlemagne qui avait consentit à faire ce qu'il lui avait dit, il marcha fièrement, regardant Amaury, et dit tout haut : Sire, grand mal et grand péché faites de sitôt croire gens que vous savez ne pas vous avoir été loyaux. Sire, le duc Sevin vous a toujours servi bien loyalement, et ne fit jamais chose qui vous engage à déshériter ses enfants; la raison pourquoi ils ne vous ont pas servi est leur jeunesse, et comme leur mère les aime, elle ne les laisse point partir. Mais, sire, si vous me voulez croire, vous ne serez si hardi de leur ôter leur terre; mais ferez comme noble prince doit faire pour l'amour de leur père qui vous a si loyalement servi, vous enverrez deux de vos chevaliers vers leur mère, qui lui diront de votre part qu'elle vous envoie ses deux enfants dans votre cour pour vous servir et vous rendre hommage, et s'il arrive qu'elle ne veuille le faire, alors vous aurez juste cause de faire cela; mais je suis certain que la duchesse vous les enverra aussitôt, car la longue attente qu'ils ont faite de venir vers vous, n'est que par rapport à l'amour que ladite mère a pour ses enfants.

Comme l'empereur Charlemagne envoya deux chevaliers vers la duchesse de Bordeaux, lui dire qu'elle envoyât ses deux enfants à sa cour.

Quand l'empereur Charles ouït parler le duc Naimes, il lui dit : Je sais de certain que le duc Sevin nous a servi avec zèle, et que la raison que vous avez proposée est juste; et pour cela j'accorde à ce que vous avez dit. Sire, dit le duc, je vous remercie. Aussitôt le roi fit partir deux chevaliers qu'il chargea d'aller à Bordeaux. Dès qu'ils furent arrivés, ils montèrent au palais, où ils trouvèrent la duchesse qui ne faisait que de se lever de dîner, qui désira être avertie de leur venue; elle vint vite au-devant d'eux, accompagnée de Huon son fils qui marchait à côté d'elle, et Girard qui était plus jeune venait après portant un épervier sur le poing. Quand les messagers aperçurent la duchesse et ses enfants qui étaient bien beaux, ils se mirent à genoux et saluèrent la duchesse et ses deux fils de par le roi Charlemagne, et dirent : Dame, auprès de vous nous envoie l'empereur, et par nous vous mande, salut, honneur et amitié. Quand la noble dame entendit et vit qu'ils étaient messagers de l'empereur Charles, elle s'avança, leur mit les bras au cou et leur dit qu'ils étaient les bien-venus. Lors les messagers lui dirent : Dame, l'empereur nous a dépêchés vers vous pour vous dire de lui envoyer vos deux fils pour le servir à sa cour, car il y en a peu en ce royaume qui ne soient venus à son service, excepté vos fils. Vous savez d'ailleurs que le pays que vous tenez, qui appartient à vos enfants, est tenu par l'empereur Charlemagne à cause de son royaume de France, il s'étonne que vous ne les ayez envoyés pour être à son service, ainsi que font les autres ducs et princes. Ainsi il vous mande que pour conserver votre terre vous les lui envoyez, faute de quoi, soyez persuadée qu'il vous ôtera la terre que vous tenez, et la donnera à Charlot son fils; ainsi dites-nous votre volonté.

De la réponse que fit la duchesse de Bordeaux aux messagers de l'empereur.

La dame entendant les messagers, elle leur répondit doucement en leur disant : Seigneurs, sachez que le retard que j'ai apporté de ne les avoir envoyés à la cour du roi pour le servir comme de raison, a été parce que je les voyais si jeunes, et pour l'amour du duc Sevin leur père, et parce que je sais certainement que mon droiturier seigneur l'empereur Charlemagne aimait le duc Sevin, et que jamais il ne se courroucerait contre ses enfants. Voilà la seule cause pourquoi je ne les ai pas envoyés plutôt vers lui pour le servir. Seigneurs, je vous prie, autant qu'il m'est possible, que vous vouliez prier l'empereur et tous les barons de la cour de pardonner à mes enfants, car ce n'est qu'à moi qu'il faut en imputer la faute. Alors Huon s'avança et dit à sa mère la duchesse : Dame, si c'eût été votre plaisir vous dussiez nous y avoir envoyés, car nous sommes tous deux assez grands pour être chevaliers. Elle regarda ses enfants en pleurant, et dit aux messagers : Seigneurs, vous retournerez vers le roi, et vous reposerez cette nuit dans mon palais, si bon vous semble, et, à votre retour, vous recommanderez mes enfants et moi à la grâce du roi, des barons et chevaliers, principalement au duc Naimes à qui mes enfants sont près parents; vous lui direz que pour l'amour du duc Sevin ils soient recommandés. Dame, lui répondirent les messagers, n'en doutez pas; car le duc Naimes est prud'homme et loyal chevalier, qui ne voudrait être en un lieu où mauvais jugement fût fait.

La duchesse commanda à ses deux enfants qu'aux messagers du roi fissent bonne chère, et qu'on les menât à leurs chambres pour se reposer, ce qu'ils firent et furent fêtés comme il appartenait. Quand vint le lendemain matin, ils retournèrent au palais où ils trouvèrent la duchesse et ses deux enfants; ils saluèrent humblement la dame. Quand la duchesse les vit, elle appela Huon et Girard ses deux fils, et leur dit :

Enfants, en la présence de ces deux chevaliers, je veux qu'à Pâques vous alliez vers notre souverain seigneur, le noble empereur Charlemagne; et quand vous serez en cour, servez-le comme deux bons vassaux doivent faire; soyez diligents à le servir et lui soyez loyaux; associez-vous de tous nobles hommes que vous verrez bien conditionnés, ne soyez jamais en un lieu où mauvais conseil soit donné, fuyez ceux qui n'aiment pas l'honneur, n'écoutez ni les menteurs ni les flatteurs, fréquentez les églises, soyez courtois, donnez aux pauvres chevaliers, et tout vous réussira. Je veux qu'à ces chevaliers soit donné un beau destrier et une riche robe comme il appartient aux messagers d'un si noble empereur comme est le roi Charlemagne, et vous donnerez à chacun cent florins. Dame, dit Huon, puisqu'il vous vient à plaisir, nous le ferons volontiers. Alors les deux enfants firent amener devant le palais deux beaux destriers et les présentèrent aux deux chevaliers, et leur donnèrent à chacun une riche robe et cent florins, dont les messagers furent contents et remercièrent la duchesse et les deux enfants, disant tout haut que cette générosité leur serait valable dans la suite; ils sentaient que tous ces présents étaient en l'honneur du roi. Après avoir pris congé de la duchesse et de ses fils, ils partirent et ne cessèrent de marcher jusqu'à Paris où ils trouvèrent l'empereur en son palais, qui était assis entre ses barons. Le roi les reconnut et les appela avant qu'ils pussent lui parler, et leur dit qu'ils étaient les bien-venus; il leur demanda s'ils avaient été à Bordeaux et s'ils avaient parlé à la duchesse et aux deux enfants du duc Sevin, et s'ils le viendraient servir en sa cour. Sire, dirent les messagers, nous avons été à Bordeaux et fait votre message à la duchesse qui nous a très-bien reçus; elle nous a dit, lorsqu'elle a su que nous étions vos messagers, que ce n'avait été que la trop grande jeunesse de ses fils qui l'avait empêchée de les envoyer à votre cour. Elle vous supplie humblement de l'excuser, et enverra ses fils au temps de Pâques. Sire, ses deux enfants sont si beaux qu'il y a plaisir de les regarder, surtout Huon qui est l'aîné. Ils nous ont donné, par égard pour vous, un beau destrier et une riche robe avec cent florins d'or. Sire, la générosité de la duchesse et de ses enfants ne peut se comprendre.

Comme l'empereur Charlemagne fut content du rapport sur les deux fils du duc Sevin, et comme le comte Amaury, le traître, se plaignit à Charlot, fils du roi.

Quand l'empereur ouït parler ses messagers, il fut bien joyeux et dit : J'ai toujours ouï dire que d'un bon arbre il en vient un bon fruit. Je le dis pour le duc Sevin qui en son temps fut vaillant chevalier, et, à ce que je vois, les deux enfants ressembleront à leur père; ils ont reçu mes messagers bien honorablement et leur ont fait de grands présents qui leur seront valables, car ils ne seront pas plutôt arrivés, qu'en dépit de ceux qui en voudront parler je leur ferai tant de bien, s'ils me servent, que ce sera pour tous un exemple de bien faire, car je le ferai de mon propre avis pour l'amour de leur père. Alors l'empereur regarda le duc Naimes et lui dit : Sire duc, vos parents ont toujours été bons et loyaux; je veux que le comte Amaury soit banni de ma cour, car ni lui ni sa parenté n'ont été faits pour donner de bons conseils. Sire, répondit le duc Naimes, je savais bien que les enfants du duc Sevin n'avaient différé à venir en votre cour qu'à cause de leur trop grande jeunesse.

Quand le comte Amaury eut ouï le roi qui était outré contre lui, il fut très-triste, et partit secrètement de la cour, en faisant serment qu'il chercherait tous les moyens de détruire les enfants du duc Sevin, et causerait grande tristesse à la France. Il s'en revint plein de courroux à son hôtel et se mit à penser de quelle manière il pourrait réussir dans son entreprise. Il sortit de son hôtel et fut auprès de Charlot dont il avait besoin; il le trouva sur un lit brillant, qui conversait avec un jeune chevalier. Amaury, les larmes aux yeux, entra dans la chambre, et se jeta aux genoux de Charlot qui en eut grande pitié le voyant en cet état. Il le pressa de lui dire pourquoi il était si triste, et qui était l'homme qui l'avait ainsi courroucé. Sire, dit Amaury, je vous dirai que les enfants du duc Sevin de Bordeaux doivent venir en cour, et comme j'ai appris que le roi a dit qu'à leur arrivée il les fera ses privés conseillers, et l'on ne pourra rien gagner auprès du roi; je ne puis voir, sans être indigné, que l'on renvoie ceux qui sont en place, et que devant qu'il soit deux ans, ils n'ayent le meilleur quartier du royaume de France, et vous-même, si vous le souffrez, ils vous mettront mal dans l'esprit de votre père. Ah! sire, je vous prie de me vouloir aider, car au temps passé ledit Sevin leur père me destitua d'un château très-fort, sans que je lui eusse donné sujet. Vous devez m'aider puisque je suis de votre parenté du côté de la reine votre mère.

Charlot ayant entendu le comte Amaury, lui demanda comment il le pourrait aider. Sire, dit Amaury, je vous le dirai, j'assemblerai tous mes parents et vous me donnerez avec moi soixante chevaliers bien armés, et me mettrai en chemin pour aller au-devant des deux fils; nous nous mettrons en embuscade dans un petit bois qui est à une lieue de Monthlery, sur le chemin d'Orléans, par où ils doivent venir, nous les mettrons à mort que personne n'en saura rien; quand bien même on le saurait, qui est celui qui, à l'encontre de vous, en voudrait prendre les intérêts? Amaury, dit Charlot, quittez votre deuil, car je ne serai jamais content que je ne vous aie vengé. Allez faire préparer vos gens, et je ferai préparer les miens de mon côté, et j'irai avec vous pour terminer votre entreprise. Quand Amaury ouït Charlot qui lui accorda si facilement son secours, et qu'il voulait y être lui-même, il l'en remercia et lui baisa le pied; mais Charlot le releva et lui dit : Amaury, hâtez-vous et faites ensorte que nous puissions réussir. Amaury quitta Charlot bien joyeux de ce qu'il avait ainsi travaillé, il ne cessa d'assembler ses meilleurs amis, et quand ce vint le soir, il vint trouver Charlot qui était là avec ses gens, et ils partirent tous armés de Paris, environ à l'heure de minuit; ils ne cessèrent de marcher qu'ils ne fussent arrivés au lieu où ils devaient prendre les deux enfants. Je les laisse pour parler de Huon et de Girard.

Comme les deux enfants du duc Sevin de Bordeaux prirent congé de la duchesse leur mère, et aussi comme ils conduisirent le bon abbé de Cluny, leur oncle, qui s'en allait à Paris vers le roi Charlemagne.

Bien avez entendu comme les messagers du roi partirent de Bordeaux et laissèrent les deux enfants qui se préparaient pour venir à la cour; ils s'étaient richement munis de ce qui leur était nécessaire tant en or, argent, qu'en riches étoffes de soie: ainsi l'exigeait leur état; puis assemblèrent les barons du pays auxquels ils recommandèrent leurs terres et seigneuries, et élurent dix chevaliers et quatre conseillers pour mener avec eux et les aider à gouverner. Ils mandèrent ensuite le prévôt de Ceronville, qui s'appelait Guyre, à qui ils recommandèrent la justice. Et quand Huon et son frère eurent choisi ceux qu'ils voulaient emmener, ils prirent congé de la duchesse leur mère et des barons qui les regrettaient tendrement, ce qu'ils avaient sujet de faire et encore plus amplement qu'ils ne le firent, et s'ils eussent su la malheureuse aventure qui les attendait, jamais eux ni la duchesse ne les eussent laissé partir, car il en arriva tant de malheurs que c'est un récit très-triste. Ainsi les deux enfants partirent en embrassant leur mère qui pleurait en les quittant, puis ils montèrent à cheval avec leur compagnie, et passant par les rues de la ville, ouïrent le peuple qui menait grand deuil à cause de leur départ, et disait : Dieu les conduise; les enfants mêmes y joignaient leurs larmes, et l'on peut dire qu'ils furent beaucoup regrettés.

Quand ils eurent un peu marché, Huon appela son frère Girard, et lui dit : Mon frère, nous allons en cour servir le roi, et pour cela nous avons sujet de nous rejouir, je vous prie que nous chantions tous deux une chanson pour nous éveiller. Frère, dit Girard, je n'ai point le cœur joyeux pour chanter, car j'ai fait cette nuit un songe affreux : je voyais que trois léopards m'assaillaient et qu'ils m'avaient arraché le cœur; mais vous fûtes sauf.

Ainsi, mon frère, mon ami, s'il vous plaisait, malgré mon songe que je tiens pour dangereux présage, je vous prie de nous en retourner à Bordeaux auprès de notre mère qui sera bien réjouie de notre retour. Frère, répondit Huon, à Dieu ne plaise que pour un songe allions à Bordeaux sans avoir vu le roi dont on parle tant; très-cher frère, ne vous étonnez pas, faites toujours chère, Dieu nous garantira et conduira à bon port; alors les deux frères achevèrent de marcher nuit et jour, tant qu'ils aperçurent l'abbé de Clugny, qui était accompagné de trente hommes et qui allait vers Charlemagne.

Dès que Huon aperçut la compagnie, il appela son frère Girard et lui dit : Je vois gens de religion qui tiennent la route de Paris; vous savez qu'à notre départ la duchesse notre mère nous commanda de nous mettre en bonne compagnie, ainsi tâchons de les atteindre. Frère, dit Girard, comme il vous plaira. Ils se hâtèrent tant qu'ils les atteignirent. L'abbé de Clugny regarda sur sa droite; dès qu'il les vit, il s'arrêta et regarda Huon qui marchait le premier. Huon le salua humblement. L'abbé lui rendit son salut et lui demanda où ils allaient si hâtivement, qui était leur père, et d'où ils étaient. Sire, lui répondit Huon, puisque vous désirez le savoir, le duc Sevin de Bordeaux fut notre père, et il y a sept ans qu'il est mort. Voici mon frère, nous allons à la cour du roi Charlemagne, pour relever de lui nos terres et nos pays, car il nous a mandés par deux nobles chevaliers, et nous craignons que quelque malheur nous arrive en route.

Quand le bon abbé eut appris qu'ils étaient fils du duc Sevin, il en fut bien joyeux, et en signe d'amitié il les embrassa tous deux, et leur dit : Enfants, ayez foi à Notre-Seigneur, je vous conduirai sans danger à Paris; comme le duc Sevin votre père était mon cousin germain, je dois vous aider; apprenez que je suis du grand conseil du roi Charlemagne, et s'il y a quelqu'un qui veuille aller à votre encontre je vous défendrai. Sire, dit Huon, je vous remercie; et en causant, ils marchaient avec l'abbé de Clugny leur parent, et cette nuit ils vinrent coucher à Monthlery. Le lendemain ils montèrent à cheval au nombre de quatre-vingts, après avoir ouï la messe, et arrivèrent dans un petit bois. Le comte Amaury, qui reconnut Huon et Girard qui marchaient devant, en fut joyeux, et vint auprès de Charlot, et lui dit : Sire, il est temps que je sois vengé du tort que m'a fait le duc Sevin, sur ses deux enfants que je vois venir; si nous ne venons pas à bout de nous en défaire dès maintenant, vous ne serez jamais digne de posséder aucunes terres; car faites attention qu'en les détruisant entièrement, vous allez devenir sire de la ville de Bordeaux et en même temps de tout le duché d'Aquitaine.

Comme Charlot, par avis du comte Amaury, sortit de l'embuscade où il s'était mis, et courut sur Girard, frère de Huon, avec tant de force qu'il le jeta par terre, dont Huon fut dolent.

Quand Charlot ouït le comte Amaury, il se mit sur ses étriers et prit une lance, dont le fer était bien tranchant; il sortit du bosquet, et Amaury voyant que Charlot était parti, il se retira hors du chemin et dit à ses gens : Laissez aller Charlot, il n'est besoin que personne y aille plutôt que lui. Ainsi parlait le traître, car il ne désirait rien sinon que l'un des deux enfants du duc Sevin occît Charlot, afin de les faire détruire en les accusant de meurtre et pour mieux parvenir à sa damnable intention. Charlot s'en vint tout à l'encontre des deux enfants et de l'abbé de Clugny qui causait avec eux. Dès qu'il vit Charlot qui venait à eux tout armé, il regarda vers le bosquet et vit beaucoup de gens armés : il s'arrêta et appela Huon et Girard, en leur disant : Mes neveux, j'ai aperçu en ce bosquet un chevalier devant moi tout armé et le bois plein de gens, je ne sais ce qu'ils cherchent. N'avez-vous fait tort à personne? Si vous l'avez fait, offrez-lui de restituer.

Sire, dit Huon de Bordeaux, je ne sais personne à qui mon frère et moi ayons fait aucun tort; alors Huon appela son frère Girard, et lui dit : Mon frère, partez d'ici, allez au-devant de ce chevalier qui vient ici, savoir ce qu'il veut. Frère, dit Girard, je le ferai volontiers; il piqua son cheval aussitôt du côté d'où

venait Charlot, le fils de Charlemagne, et lui demanda ce qu'il désirait, et s'il était garde du passage, que si c'était un tribut qu'il fallût payer, ils étaient prêts à le satisfaire. Alors Charlot lui demanda fièrement qui il était. Girard répondit : Sire, je suis de la ville de Bordeaux, fils du noble duc Sevin, à qui Dieu veuille bien faire pardon. Après moi vient Huon mon frère aîné; nous allons à la cour de Charlemagne pour relever nos terres et nos fiefs, et pour le servir en tout ce qui lui plaira nous commander; s'il y a quelqu'un qui veuille nous demander quelque chose, qu'il vienne à Paris, et nous lui rendrons raison. Tais-toi, dit Charlot, veuille ou non, j'aurai raison de ce que Sevin ton père m'a ôté : il m'a pris trois châteaux que je n'ai jamais pu reprendre; et puisque je te tiens, j'aurai vengeance du tort que ton père m'a fait, et je ne serai jamais content, tant que toi et ton frère serez en vie; ainsi prends garde, avant que la nuit soit venue je vous ferai mourir tous deux. Sire, dit Girard, ayez pitié de moi, vous voyez que je suis sans armes, vous auriez à rougir de me tuer; car on n'a jamais vu un brave chevalier attaquer un autre sans défense : c'est pour cela que je vous crie merci; vous voyez ici mon frère aîné qui sera prêt à vous répondre si aucun tort vous a été fait. Tais-toi, lui dit Charlot, je n'ai rien en vue que de te mettre à mort, ainsi méfie-toi de moi.

Girard qui était jeune eut une grande peur, et, détournant son cheval, il voulut se sauver vers son frère; mais Charlot qui était déjà affairé, baissa sa lance et poursuivit le jeune enfant; il le frappa au côté de telle sorte que le fer et le fût lui passèrent au travers du corps, et il tomba. Charlot croyant l'avoir tué ne lui perça point les entrailles; il ne reçut point de coup mortel, car Notre-Seigneur le garantit. Il ne fut pourtant pas si blessé qu'il ne pût se mouvoir; alors le bon abbé de Clugny regarda Girard qui était à terre, puis dit à Huon : Ha! cousin, je vois votre frère qui est blessé, dont je suis bien fâché. Sire, lui répondit Huon, que dira la duchesse notre mère quand elle saura que mon frère est mort. Ha! mon cher Girard, or vois-je bien que votre songe est arrivé, pourquoi ne vous ai-je pas cru quand vous m'avez raconté votre songe, cela ne fût pas arrivé. Ah! Sire, dit Huon à l'abbé, pour Dieu je vous prie de me secourir, car si j'étais tué, irais-je demander pour quelle occasion il a tué mon frère; jamais je ne m'en irai que je ne me sois battu avec lui. Neveu, dit l'abbé, prenez garde à ce que vous ferez, n'espérez pas que je vous porte secours, car vous savez que nullement je ne puis vous aider, je suis prêtre et ne puis être où un meurtre serait commis. Sire, dit Huon, nous nous serions bien passés de votre compagnie.

Alors Huon regarda vers les chevaliers qu'il avait amenés de Bordeaux, et leur dit : Seigneurs, qui êtes venus avec moi et qui avez été nourris en mon hôtel, que dites-vous? me voudriez-vous aider à venger la mort de mon frère, et me secourir contre ces meurtriers qui, par guet-à-pens, ont occis mon frère Girard. Sire, nous vous secourerons à la mort à la vie; allez en avant et n'ayez aucun doute. Incontinent chacun d'eux s'accommoda de ce qui lui était nécessaire. Quand ils furent arrangés, Huon piqua son cheval et avança si fièrement que la terre tremblait sous lui. Ses dix chevaliers piquèrent leurs chevaux et le suivirent courageusement. Quand le bon abbé vit partir son neveu et ses gens, il se mit à prier Dieu de les vouloir garantir de mort; ensuite il se mit en chemin après Huon pour voir la fin. Huon marcha tant qu'il vint où son frère était; il lui cria tout haut : Mon frère, vivez-vous encore? comment vous sentez-vous? Frère, dit Girard, je me sens bien blessé, je ne sais si j'en pourrai revenir; songez à vous, fuyez d'ici, ce bois est plein de gens qui n'attentent qu'à votre vie, comme ils ont attenté à la mienne.

Comme Huon de Bordeaux fut fâché de voir son frère blessé, et comme il tua Charlot et vint au roi l'accuser de trahison.

Lorsque Huon entendit son frère, il en eut grande pitié, et jura qu'il ne partirait pas sans être vengé. Alors il piqua des deux après Charlot qui retournait au bois pour s'embusquer avec les autres; mais quand il aperçut Huon qui venait après lui, il l'attendit en le regardant avec fierté. Huon l'ayant suivi s'écria à haute voix : Vassal, qui as tué mon frère, d'où es-tu né? Charlot lui répondit qu'il était né en Allemagne et était fils du duc Thiery. Huon pensa qu'il disait vrai, parce qu'il avait un écu inconnu. Vassal, dit Huon, Dieu te maudisse; pourquoi as-tu tué mon frère? Charlot lui répondit alors : Le duc Sevin, ton père, m'a usurpé jadis trois châteaux que je n'ai pas pu reprendre; c'est pour cela que j'ai tué ton frère et en ferai autant de toi.

Alors Huon, irrité, lui dit : Faux et déloyal meurtrier, je vous ferai sentir aujourd'hui la douleur que vous m'avez faite. Charlot répondit à Huon : Garde-toi de moi, je te défie. Huon qui était un peu armé, prit son manteau d'écarlate, il l'enveloppa autour de son bras, et tirant son épée, il piqua son cheval et vint contre Charlot qui venant à lui la tête baissée, atteignit Huon au bras droit, et lui perça son manteau, sa robe et sa chemise, sans le blesser. Huon, qui ne manquait pas de courage, remercia Dieu de ce qu'il l'avait garanti, et levant son épée après avoir abandonné les rênes de son cheval, il en frappa Charlot sur la tête, d'un coup si terrible, que l'épée atteignit jusqu'à la cervelle; il tomba sur le coup et périt misérablement. Le traître Amaury, qui était en embuscade dans le bois, aperçut et vit bien que Charlot était mort; transporté de joie, Dieu soit loué, dit-il, je causerai tant de troubles en France que je viendrai à mon but. Huon voyant que Charlot était mort, revint vers son frère Girard qui était encore par terre, il lui amena le cheval de Charlot, lui demanda s'il pouvait se lever, à quoi il lui répondit : Si ma plaie était bien bandée, je pourrais chevaucher.

Huon coupa alors un morceau de sa chemise, et en banda la plaie de son frère Girard. Pendant ce temps, les chevaliers de Huon arrivèrent, ils mirent Girard à cheval du mieux qu'il leur fut possible; mais il se pâma entre leurs bras, tant la douleur qu'il sentait était forte. Après qu'il fut revenu à lui, ils le mirent sur un palefroi, un chevalier le soutenait par derrière; il dit ensuite à Huon : Frère, partons, et n'allons pas plus avant, retournons vers notre mère à

Bordeaux, car je crains que si nous allons plus avant, il ne nous arrive quelque malheur : je suis sûr que si ceux qui sont en embuscade nous aperçoivent, ils feront tous leurs efforts pour nous détruire.

A Dieu ne plaise, dit Huon, que je retourne avant d'avoir vu Charlemagne, et l'avoir accusé de trahison. Il nous a fait venir pour nous trahir. Frère, dit Girard, à votre volonté. Puis ils marchèrent vers Paris, seulement au pas, à cause du blessé.

Les chevaliers qui étaient en embuscade dans le bois, appelèrent le comte Amaury, et lui demandèrent ce qu'il fallait faire, vu que Charlot était mort. Il faut l'emporter au palais, et me laisser parler. Ce nous serait reprochable de nous en retourner s'il était mort, et si l'on allait après ceux qui l'auraient fait mourir, et il en arriverait mal si on les laissait aller. Alors le comte Amaury leur répondit et dit : Laissez-les aller, de Dieu soient-ils maudits, et suivons-les jusqu'à ce qu'ils soient à Paris. Emportons le corps de Charlot devant Charlemagne, vous verrez ce que je dirai, et si vous voulez confirmer ce que je dirai devant le roi, je vous ferai si riches que jamais vous n'aurez pauvreté. Ils répondirent qu'ils feraient tous son plaisir. Ils partirent hors du bois et vinrent où était Charlot mort, puis l'emportèrent devant le comte Amaury, sur le cou de son cheval, puis se mirent en chemin. Dieu les puisse-t-il confondre, car s'ils peuvent ils feront mourir les deux enfants. L'abbé de Clugny qui était devant, regarda derrière et vit les enfants. Il les attendit; puis quand ils furent auprès de lui, il demanda à Huon quelle aventure ils avaient eue. Sire, dit Huon, j'ai tué celui qui a navré mon frère et qui voulait me tuer. Beau neveu, dit l'abbé, j'en suis fâché, si vous êtes accusé devant le roi, je vous aiderai de tout mon pouvoir. Sire, dit Huon, je vous en remercie.

Alors Huon regarda et vit le comte Amaury et toute la troupe qui venait après eux, tout son sang se glaça, il appela l'abbé et lui dit : Sire, comment voulez-vous que je demeure, quand je vois approcher ceux qui désirent ma mort et qui sont au nombre d'un cent. Beau neveu, dit l'abbé, n'ayez doute, car ceux qui viennent après ne songent point à vous, mais dépêchons, il n'y a plus que deux lieues. Alors ils piquèrent des deux et ne s'arrêtèrent pas qu'ils ne fussent arrivés au palais dans lequel ils montèrent. Huon tenait son frère par la main et l'abbé le tenait de l'autre. Quand ils furent en haut, ils virent le roi qui était assis au milieu de ses barons. Dès que Huon l'aperçut, il salua le duc Naimes et les autres barons qui étaient là, puis dit : Dieu qui pour nous mourut en croix, veuille sauver tous ces barons. Le roi nous a pourchassés, vu que par ses messagers et ses lettres nous avait mandés pour le venir servir, à quoi nous nous sommes rendus; mais par trahison il nous a fait épier pour nous meurtrir et défaire; les espions ont attaqué mon frère qui est ici présent, l'ayant laissé pour mort. Après ce, ils ne se tinrent à cela; mais ils me voulaient occire, et à l'aide de notre Seigneur Jésus-Christ et de mon épée, je me défendis tellement que celui qui voulait nous défaire a été mis à mort par moi.

Comme le roi Charlemagne se courrouça contre Huon, parce qu'il l'accusait de trahison, et comment Huon lui raconta toute la manière pour laquelle il avait tué le chevalier qui avait navré son frère.

Quand le roi entendit Huon, il dit : Vassal, regarde et pense à ce que tu dis ici devant tous mes barons. Par Dieu qui mourut en croix pour tous les pécheurs, it ne me vint jamais en idée de faire ni consentir à aucune trahison; mais par la foi que je dois à Saint-Denis, si vous ne prouvez ce que vous dites, je vous ferai mourir. Huon voyant que le roi ignorait le fait, lui dit : Sire, vous voyez ici mon frère qui par vous a été ainsi navré et mal mis. Il prit son frère et, ouvrant sa robe, il lui débanda sa plaie dont le sang sortit aussitôt de manière que Girard tomba devant le roi et les barons, dont l'empereur eut si grande pitié qu'il manda ses chirurgiens par lesquels il fit visiter la plaie de Girard, et leur demanda si elle était mortelle. Quand ils l'eurent visitée, ils lui répondirent : Sire, selon la volonté de Dieu, dans un mois, nous vous le rendrons sain et sauf. Le roi fut très-joyeux de cette réponse, il regarda Huon et lui dit : Vassal, vous m'accusez de déloyauté, sachez que par la foi que je dois à Saint-Denis, que jamais je n'eus envie de faire cette trahison. Mais par le glorieux saint Jacques et par la couronne que je porte, si je sais qui a fait la trahison, j'en ferai telle punition qu'il en sera mémoire, et je vous en ferai tel droit que vous n'aurez sujet de vous plaindre. Sire, dit Huon, à votre merci; car pour obéir et faire vos commandements nous est ce méchef avenu. Je ne puis penser que moi et mon frère Girard ayons fait tort à personne. Sire, je vais vous raconter le fait : sachez que depuis que nous partîmes de Bordeaux, nous ne trouvâmes pas d'aventure, sinon quand nous nous approchâmes à une lieue de Montlhery, nous atteignîmes notre oncle l'abbé de Clugny, avec lequel nous nous mîmes en campagne pour nous conduire vers vous, et marchâmes ensemble deux lieues, tant que nous aperçûmes un petit bosquet, dans lequel nous vîmes paraître à la lueur du soleil, lances, haumes et écus, après quoi il en sortit un chevalier armé, la lance à la main et l'écu au cou, venant à nous au petit pas; alors nous arrêtâmes tous, j'envoyai mon frère au-devant du chevalier, pour savoir s'ils étaient mis pour garder les passages, afin que si aucun tribut voulait demander, qu'il leur fût fait droit. Quand mon frère vint à l'encontre du chevalier, il lui demanda qui nous étions; mon frère lui répondit que nous étions les enfants du duc Sevin, et qu'à votre mandement venions à votre cour pour relever nos terres et nos fiefs de vous. Le chevalier répondit que nous étions ce qu'il cherchait, et qu'il y avait sept ans passés que le duc Sevin notre père lui avait ôté trois de ses châteaux; de laquelle chose ne fit alors mon frère, lui disant qu'il venait à Paris, et que devant vous et devant les pairs lui ferait droit. Le chevalier répondit à mon frère qu'il ne ferait pas ce chemin-là; alors il coucha sa lance et en frappa mon frère qui était tout désarmé, tellement qu'il le jeta par terre; et croyant l'avoir occis, il se retira vers le bois.

Quand je vis mon frère par terre, je ne pus m'empêcher de prendre veangeance; je demandai à mon oncle s'il voulait m'aider; il me répondit que non, parce qu'il était prêtre; alors il se mit en chemin sur une litière et me laissa, puis s'en vint au pas en m'attendant. J'ai pris dix chevaliers qui étaient venus avec nous et qui avaient été nourris en mon hôtel; je me tins ferme devant eux, crainte que celui qui m'avait fait telle douleur ne m'échappât. Je courus après; mais incontinent qu'il m'aperçut venir, il retourna à l'encontre de moi : je lui demandai qui il était; il me dit qu'il était fils du duc Thiery d'Ardennes; je lui demandai pourquoi il avait tué mon frère : il me répondit qu'il en ferait autant de moi, et il baissa sa lance, dont il m'atteignit au côté et me perça la robe. Je lui donnai alors un coup sur la tête et le tuai. Etant retourné à mon frère, je l'ai mis sur un cheval et l'ai amené à votre cour dans l'état où vous le voyez. Les autres, ajouta-t-il, seront bientôt ici, car je les ai vu sortir du bois où ils étaient en embuscade et amener le chevalier mort sur un cheval; s'ils ne sont pas arrivés, ils ne tarderont guère. Cependant Huon et ses chevaliers étaient à la cour du roi Charlemagne. Après lui avoir raconté ce qui s'était passé, il lui dit de plus qu'il ne connaissait pas le chevalier qu'il avait mis à mort. Quand le roi entendit ce que disait Huon, il s'étonna qui pourrait être le chevalier mort, et dit à Huon : Je vous ferai raison; il n'y a chevalier tel qu'il soit que je ne fasse mourir s'il vous a fait quelque trahison. Alors il commanda que l'on menât Girard dans la meilleure chambre du palais et que l'on eût soin de le bien panser, ce qui fut exécuté.

Comme Charlot fut apporté mort devant le roi, et du grand deuil qu'il en eut. Comme le comte Amaury accusa Huon de la mort de Charlot, pour cela le roi voulait le tuer, et le conseil que le duc Naimes donna.

Lorsque Huon et le bon abbé, son cher oncle, eurent vu la bonne volonté du roi et les belles offres qu'il leur avait faites, ils se mirent à genoux pour lui baiser les pieds, en le remerciant de ses bontés. Le roi les releva tous deux; alors l'abbé lui dit : Sire, tout ce que mon neveu vous a dit est véritable. Charles leur répondit : Je le crois. Cependant il était toujours inquiet de savoir ce qui s'était passé, et il dit de rechef : Sachez que j'ai un fils que j'aime bien, que si vous l'avez tué lorsqu'il troublait ma sûreté, je vous le pardonnerai. Sire, dit Huon, la chose est comme je l'ai racontée. Alors l'empereur ordonna d'aller chercher son fils : on fut aussitôt en son hôtel; mais on apprit que la nuit de devant il était sorti, qu'on ne l'avait pas vu revenir. Alors ils s'en retournèrent; mais étant sortis du logis, ils entendirent un grand bruit dans la rue et virent le comte Amaury qui, sur le cou de son cheval, apportait à Charlemagne le corps de Charlot. Les rues étaient pleines de chevaliers, dames et demoiselles qui pleuraient la mort de Charlot, voyant qu'on le rapportait, ils coururent au palais; mais ils n'y furent pas plutôt, que Charlemagne ouït nommer son fils Charlot; il appela le duc Naimes de Bavière, et lui dit : Je suis en grande émotion, j'ai entendu nommer mon fils Charlot; mon cœur me dit que c'est lui qui a été tué par Huon. Je vous prie d'aller voir ce qui est arrivé, afin que je sois plus en repos.

Alors le duc Naimes sortit et rencontra quatre chevaliers qui portaient le corps de Charlot sur son écu. Le duc Naimes l'ayant vu en fut dolent. Le comte Amaury monta au palais où était Charlemagne avec tous ses barons, et posa devant lui son fils. Quand le roi vit son fils en cet état, il s'abandonna à la plus grande tristesse, et il eût fallu avoir un cœur de marbre pour ne pas être touché. Le duc Naimes, qui n'avait pas moins de douleur que les autres, voyant le chagrin du roi, s'approcha de lui et lui dit : Sire, consolez-vous de ce qui est arrivé; vous savez que le deuil ne ressuscitera pas votre fils. Mon cousin Oger le Danois tua mon fils qui portait vos messages au roi Didier de Pavie : je n'en fis aucun deuil, parce que cela ne pouvait le rappeler à la vie. Je veux, dit Charlemagne, savoir la cause qui les a conduits à cet endroit. Sire, lui répondit Naimes, Amaury pourra vous dire par qui il a été mis à mort, et pourquoi est-il allé en cet endroit. Alors le comte Amaury s'avança et dit tout haut : Sire, celui qui a tué votre fils est devant vous, c'est Huon.

Quand Charlemagne eut entendu cela, il regarda fièrement Huon, et lui eût lancé un couteau dans le corps, si le duc Naimes ne l'en eût détourné en lui disant : Ah! sire, à quoi pensez-vous? Vous avez reçu aujourd'hui les enfants du duc Sevin en votre cour, vous leur avez promis de leur faire droit et raison, et maintenant vous voulez vous en défaire. Que diront ceux qui verront cela; ils penseront que vous avez envoyé votre fils en embuscade pour les faire périr. Interrogez le comte Amaury, pourquoi il avait emmené Charlot, et attaqué les deux enfants du duc Sevin. Huon était fort étonné que Charlemagne qui l'avait reçu, voulût ensuite le faire mourir; il en eut si grande peur qu'il se retira en arrière. L'abbé de Clugny, son oncle, ne put l'aider que de paroles; il prit congé de Charlemagne et laissa là Huon, qui dit au roi : Sire, je suis, il est vrai, le meurtrier de votre fils, mais c'était à mon corps défendant, sans le connaître; car si je l'eusse connu, je ne l'aurais pas frappé. Sire, pour Dieu, ayez pitié de moi, faites-moi bon droit, je me soumettrai à ce que vos pairs jugeront, et si l'on trouve que j'ai tué Charlot, votre fils, et que je le susse, je consens que vous me fassiez mourir. Alors tous les parents qui étaient là s'écrièrent à haute voix qu'il avait bien parlé, et que si le comte Amaury voulait dire quelque chose il pouvait paraître.

Comme le traître comte Amaury accusa Huon de Bordeaux devant l'empereur Charlemagne, que traîtreusement il avait tué Charlot, et de ce il appela Huon en champ de bataille.

Quand Charlemagne eut ouï parler Huon de Bordeaux, il regarda vers le duc de Naimes en le priant qu'en cette chose il voulût le conseiller. Sire, dit le duc, je ne saurais dire autre chose que ce que je vous ai dit ci-devant, que de rechef demandiez au comte Amaury pourquoi il a mené Charlot votre fils

armé pour s'embusquer et courir sur les fils Sevin, et ce qu'il cherchait.

Amaury, qui était assez près, les entendit, et dit : Sire, je vous dirai la vérité, et si je dis autrement, je veux mourir honteusement. La vérité est, que la nuit dernière Charlot m'envoya chercher pour aller à la chasse; je lui répondis qu'il attendît au jour; mais il n'y voulut pas consentir, et je l'accompagnai, à condition qu'il irait s'armer, parce que je me méfiais des gens de Thiery d'Ardennes, afin que s'ils venaient à notre rencontre nous pussions leur résister. Nous partîmes de la ville, et choisîmes un petit bosquet près de là; nous plaçâmes nos autours, dont un fut perdu; puis nous vîmes venir les enfants du duc Sevin; Huon l'aîné avait déjà un de ces oiseaux. Charlot votre fils approcha de lui et le pria de lui rendre son autour, mais il ne le voulut pas. Girard, son jeune frère, vint contre Charlot, et ils se battirent l'un contre l'autre, tant que Charlot le blessa : Huon qui était là présent leva son épée, et mit votre fils à mort; et s'il veut dire le contraire, voici mon gage que je mets devant vous, qu'il ait la hardiesse de le relever, je mets mon corps contre le sien.

Comme l'abbé de Clugny voulut prouver la fausseté des paroles d'Amaury, et comme Amaury jeta son gage devant Huon.

Après qu'Amaury eut signé sa parole, l'abbé de Clugny passa avant et dit : Que jamais de sa vie n'avait entendu un si grand mensonge que le traître Amaury avait dit, et que lui et quatre moines étaient prêts de faire serment que tout ce que le traître avait dit était faux. Puis le roi dit à Amaury : Qu'en dites-vous? Sire, je ne veux point démentir l'abbé; mais je dis que tout ce que j'ai avancé est véritable. Si Huon est assez hardi pour me dédire, qu'il se mette en champ de bataille contre moi; avant qu'il soit vêpres, je lui ferai avouer. Quand l'abbé l'entendit, il fut fort étonné, et regardant Huon, il lui dit : Neveu, offre ton gage, car le droit est à toi. Si tu es vaincu, je ne retournerai pas à Clugny qu'auparavant que je n'aie renversé et brisé la statue de saint Pierre, de manière qu'il n'en restera ni or ni pierre précieuse. Sire, répondit Huon, à Dieu ne plaise que je me déporte de relever son gage, car je lui prouverai qu'il a menti comme un traître, et lui ferai avouer que jamais je ne sus que celui que j'ai tué était le fils du roi. Alors le roi s'écria : Il faut que Huon livre des ôtages. Sire, dit Huon, je vous donnerai mon frère, je ne puis vous en donner un autre, car ici je n'ai ni parents ni amis qui veuillent se mettre en ôtage pour moi. Neveu, dit l'abbé de Clugny, ne dites pas cela, car mes moines et moi nous demeurons pour vous; que Dieu veuille que vous soyez vainqueur, car s'il en était autrement il nous ferait tous pendre. Le roi dit : Vous dites mal, car je ne voudrais pas le faire; au reste, nous verrons qui aura droit ou tort. Alors le roi dit à Amaury de livrer des ôtages : il offrit ses deux neveux; ils s'en défendirent; mais le roi les y contraignit en les menaçant de leur ôter leurs fiefs et terres.

Comme les deux champions vinrent au champ de bataille, accompagnés de leurs amis.

Après avoir livré des ôtages de chaque côté, Charlemagne les fit saisir pour en être plus sûr, jusqu'au jour que la bataille devait être faite. On choisit le lieu où ils devaient se battre, et le roi jura que son fils ne serait pas mis en terre que le vaincu ne fût pendu et étranglé. Alors il commanda au duc Naimes de Bavière de prendre avec lui cent chevaliers pour garder le champ, afin qu'il ne se passât aucune trahison, car il aurait mieux aimé perdre une des meilleures villes de son royaume.

Sire, dit Naimes de Bavière, je vais tout préparer. Aussitôt cela fut fait, et les deux combattants furent emmenés à l'église de Notre-Dame de Paris, accompagnés chacun de ses amis, comme cela devait être. Amaury avait tous ses amis isssus de la parenté de Ganélon, et Huon était accompagné du duc Naimes de Bavière et des plus nobles barons de la cour, ce qui fâchait beaucoup Amaury et tous ceux qui l'environnaient. Quand ils eurent tous deux entendu la messe, chacun but un coup, puis ils montèrent leurs coursiers et se mirent en chemin pour aller au champ de bataille. On avait ordonné des échaffauds comme il fallait sur lesquels le roi Charlemagne et les barons étaient déjà montés en attendant les deux champions qui, l'un après l'autre, venaient par les rues. Amaury vint le premier au champ de bataille; il mit pied à terre et salua le roi et tous les barons. Huon vint après bien monté, et tous ceux qui le voyaient passer mettaient la tête aux fenêtres; les dames et demoiselles principalement priaient Dieu que Huon remportât la victoire sur le traître Amaury. Beaucoup de personnes tremblaient pour lui par rapport à sa jeunesse, car il n'avait alors que vingt-quatre ans; mais il était bien fait et rempli de courage. On le plaignait beaucoup à cause qu'il allait combattre contre le comte Amaury qui était vaillant chevalier et expert dans les armes, et qui était l'homme le plus fort qui fût à la cour du roi, dont il était bien venu, et c'était dommage; car il n'y avait pas sur la terre un homme plus méchant et plus traître. Il méprisait Huon, parce qu'il lui semblait qu'il ne pourrait pas résister à sa force; mais, comme dit un commun proverbe, trop d'orgueil et de prévention perdent l'homme, et petite pluie abat grand vent. Si Dieu veut sauver Huon, la force et la puissance d'Amaury ne lui peuvent faire mal, principalement parce que Huon est très-vaillant comme on verra ci-après.

Comme les deux champions firent serment que ce qu'ils avaient dit était véritable, et ce que dit Charlemagne.

Huon arriva enfin sur le champ de bataille, et étant entré dans la lice, il salua humblement le roi et tous les barons, puis s'approcha du lieu où étaient posées les saintes reliques, et là fit serment solennel en présence du duc Naimes de Bavière, par qui le champ devait être gardé, et devant plusieurs autres barons qui étaient là, que c'était sans nulle connaissance, et



(Page 11.)

Combat de Huon et d'Amaury.

que jamais de sa vie il n'avait su que le chevalier qu'il avait tué fût Charlot, fils du roi Charlemagne, son souverain seigneur, et que le comte Amaury avait menti comme un traître; il mit les deux mains sur les saintes reliques en faisant serment que tout ce qu'il avait dit était véritable. Et quand Huon eut fait serment, le comte Amaury s'approcha avec un air terrible et jura sur les saintes reliques que ce que Huon avait juré était un mensonge, et que très-certainement il savait bien que Charlot était le fils du roi de France, et qu'il l'avait tué parce que Charlot voulait avoir son autour que Huon lui avait pris, et quil lui ferait avouer avant qu'il fût nuit. Dès que le comte Amaury eut juré, il voulut se tourner, mais peu s'en fallut qu'il ne tombât par terre, dont ceux qui le virent tirèrent un mauvais augure et jurèrent entr'eux que cela tournerait mal pour lui. Lorsque les deux champions eurent fait serment, le duc Naimes de Bavière et les autres barons qui étaient là sortirent du champ, puis posèrent des gardes comme cela se faisait en pareil cas.

Ensuite les deux champions montèrent sur leurs vaillants chevaux, la lance à la main et l'écu au col. Alors le cri fut fait comme il appartenait, savoir: que personne ne fît aucun signe ni à l'un ni à l'autre des combattants, sous peine de mort. L'empereur Charlemagne, plein de colère, fit crier que s'il arrivait que le vainqueur occît son adversaire sans lui avoir fait avouer la susdite trahison faite de la mort de son fils, le vainqueur perdrait ses terres et serait banni du royaume et de l'empire de Rome à jamais. Mais aussitôt le cri fait, le bon duc de Bavière et les nobles pairs et barons de France vinrent auprès du roi Charlemagne et lui dirent : Sire, que voulez-vous faire? vos pairs de France et de l'empire n'y consentiront jamais; car souvent il est arrivé que l'un des champions a été occis sans pouvoir parler, ce serait dommage de faire un tel édit, car votre grande réputation, qui est élevée à un si haut point, serait bientôt ternie. Mais il ne voulut rien écouter.

Comme Huon de Bordeaux et le comte Amaury se combattirent devant Charlemagne, et comme le traître Amaury fut mis à mort par la vaillance du chevalier Huon.

Quand le roi Charlemagne eut entendu le duc de Bavière, il jura par Saint-Denis de France et par la couronne qu'il portait, que ce qu'il avait dit serait fait et que cela ne serait pas autrement. Les nobles barons demeurèrent tout interdits et se retirèrent en arrière, disant qu'il ne fallait pas aller chercher le bon droit à la cour. Plusieurs princes et seigneurs qui étaient là commencèrent à murmurer contre l'édit de Charlemagne.

Les vaillants champions se retirèrent à part, puis se regardèrent l'un et l'autre avec fierté; et le comte Amaury s'écria et dit hautement : Huon, traître et déloyal chevalier, je te ferai avouer ta déloyauté en ce jour; j'ai compassion de toi parce que tu es jeune, si tu veux avouer le meurtre que tu as fait, je parlerai pour toi au roi Charlemagne, et il aura pitié de toi. Dès que Huon eut entendu parler le comte Amaury de cette manière, transporté de colère, il lui répondit : Va, déloyal traître, tes paroles envenimées ne m'effrayent point, car avec l'aide de notre Seigneur Jésus-Christ et mon bon droit je te ferai avouer ta déloyauté.

Alors ils baissèrent leurs lances et piquèrent des éperons; ils coururent d'une telle force qu'il semblait que c'était la foudre qui tombait du ciel. Ils s'en vinrent l'un contre l'autre et pointèrent leurs lances dont le fer était bien tranchant et affilé, dont ils s'entredonnèrent de si grands coups qu'elles se rompirent jusqu'au poignet, et les éclats en volèrent jusqu'auprès des échaffauds où le roi Charlemagne était assis, et leurs chevaux, sur lesquels ils étaient montés, tombèrent par terre, et il n'y eut sangle ni poitrail qui pût les retenir. Les deux chevaliers ne purent s'empêcher de tomber; ils furent si étourdis de cette chute, qu'ils ne pensaient plus aux coups qu'ils s'étaient donnés. Ils se relevèrent cependant avec courage, chacun son épée à la main, et approchèrent l'un de l'autre; ils s'entreregardèrent étant chacun vers son cheval; celui de Huon vint contre le cheval d'Amaury, et l'étrangla aussitôt. Le comte Amaury voyant que son cheval était mort, s'en vint furieusement vers le cheval de Huon pour le tuer; mais Huon s'en donna garde et se mit au-devant de son cheval, et levant son épée, il en donna un si grand coup au comte Amaury, qu'il le fit reculer et chanceler deux ou trois pas en arrière, et peu s'en fallut qu'il ne tombât à terre, dont tous ceux qui étaient là furent fort étonnés de ce que Huon de Bordeaux avait tant de courage, vu la grande force du comte Amaury, même l'empereur Charlemagne en fut surpris.

Quand le comte Amaury eut senti le grand coup que Huon lui avait donné, il embrassa son écu, et, l'épée à la main, vint sur Huon, et lui donna un si grand coup sur le heaume, que s'il n'eût été d'acier, il l'eût fendu jusqu'aux dents; mais Dieu le garantit de mort, et le coup fut si grand que Huon recula de trois ou quatre pas, et le comte Amaury lui dit : Huon, je vous ai touché de ce coup. Alors le vaillant chevalier Huon, furieux, éleva son épée dont il donna au comte Amaury un si grand coup qu'il l'atteignit sur une des côtes en descendant; toutes les mailles de son haubert furent tranchées, et lui fit tomber son épée sur la hanche, de façon qu'il lui fit une profonde blessure, de laquelle le sang sortit en abondance, et il tomba pâmé sur le champ de bataille. Encore que ledit Amaury se sentît fort angoisseux et navré, il commença à prononcer le nom de Dieu et de la glorieuse Vierge Marie; toutefois il s'avança au mieux qu'il put vers Huon de Bordeaux, en tenant l'épée en haut, de laquelle il donna un si grand coup sur le heaume de Huon, que toutes les fleurs et pierres précieuses tombèrent par terre, et le cercle qui était à l'entour de son heaume en fut tout détranché et brisé, et le coup fut si grand que Huon en fut étourdi et fut contraint de mettre un genou en terre, et peu s'en fallut qu'il ne tombât tout-à-fait.

A cette heure il y avait en la place un serviteur du bon abbé de Clugny, qui voyant le merveilleux coup que Huon de Bordeaux avait reçu, partit vitement et vint à l'église de Notre-Dame de Paris, où il trouva le bon abbé de Clugny qui était en prières pour Huon son neveu. Le serviteur lui dit : Ah! sire, priez notre Seigneur de bon cœur, qu'il veuille secourir votre neveu, car je lui ai vu mettre un genou en terre en grand danger de mort.

Alors le bon abbé, sans rien répondre à son serviteur, leva au ciel ses yeux remplis de larmes, et pria Dieu qu'il voulût garantir et aider son neveu qui était sur le champ de bataille en un grand doute de sa vie; et sentant la grande force du comte Amaury, demandant humblement à notre Seigneur qu'il voulût lui garder son bon droit. Le comte Amaury voyant que Huon avait reçu un si grand coup, lui dit : Huon, je crois que cela ne durera pas long-temps; il vaut mieux que vous avouiez votre faute avant que je vous fasse mourir; car avant qu'il soit vêpres, je vous verrai balayer au vent. Tais-toi, dit Huon, faux et déloyal traître, ta méchanceté ne pourra t'aider; car je te mettrai dans un tel état, que tes meilleurs amis auront honte de te voir. Huon avança alors auprès d'Amaury feignant de le frapper sur le heaume. Amaury leva son écu haut pour parer le coup; mais Huon, qui était expert, le regarda, et d'un coup de revers le frappa sous le bras qu'il avait levé, de manière que le bras et l'écu tombèrent par terre.

Quand le comte Amaury vit et sentit le terrible coup dont son bras était tombé, il en eut une grande douleur et s'avisa d'une trahison; il appela Huon et lui dit : Ha! très-noble sire, ayez pitié de moi; car à tort et sans sujet je vous ai accusé d'avoir tué Charlot le fils du roi; j'étais cependant sûr que vous n'en saviez rien, ainsi c'est par ma faute qu'il est mort; car je le menai au bois pour vous tuer et votre frère. Je suis prêt de le reconnaître devant le roi et tous les barons, et vous disculper de ce dont je vous ai accusé, ainsi je vous prie de ne me pas faire mourir. Prenez mon épée, je vous la rends. Alors Huon s'avança et tendit le bras pour la prendre; mais le traître Amaury fixant le bras que Huon avait mis en avant, et le frappant à revers, crut le lui avoir abattu; mais il le manqua, et lui fit seulement une blessure dont le sang jaillit aussitôt. Huon, voyant la grande trahison qu'il voulait lui faire, lui cria : O très-déloyal traître! ta méchanceté ne te pourra garantir, tu ne feras pas davantage de trahison. Alors il leva son épée et en donna au comte Amaury un coup si terrible entre l'écu et le heaume, qu'il lui trancha la tête qui tomba d'un côté et le corps de l'autre. Depuis cette action, Huon eut tant de traverses de ne s'être pas souvenu des défenses faites par le roi, que personne, tant habile soit-elle, ne pourrait avoir assez de mémoire pour l'écrire et le détailler. Si ce n'eût été l'aide de notre Seigneur Jésus-Christ et le secours de ses bons amis, il ne fût jamais échappé sans mourir; et ainsi périt le comte Amaury, le plus traître qui fût jamais sur terre

Comme après que l'empereur Charlemagne eut vu le comte Amaury mort, il commanda à Huon de Bordeaux de vider le royaume et qu'il le bannissait de ses terres.

Le duc Naimes, qui était garde du camp, voyant que Huon avait tué Amaury sur la place, en fut très-joyeux, et vint vers Huon et lui demanda s'il était sain et sauf. Sire, dit Huon, Dieu merci, je ne sens aucune douleur qui me grève. Il le fit monter sur son cheval et le mena au palais de Charlemagne qui était déjà parti du champ et avait vu le comte Amaury mort, dont il eut grand chagrin et ne le pouvait oublier. Il demanda à Huon et au duc Naimes de Bavière, s'ils avaient entendu confesser au comte Amaury la trahison qu'il mettait sur le compte de Huon au sujet de la mort de son fils Charlot.

Sire, dit le duc Naimes, je n'ai point ouï qu'Amaury l'eût confessée, parce que Huon l'avait tant pressé qu'il n'eut pas le loisir de le faire. Alors l'empereur Charlemagne s'écria, disant : Je sais bien que le comte Amaury n'était pas capable de trahison, et que c'est sans sujet qu'il a été mis à mort; car il fut plus loyal que jamais tu n'as été, et sais certainement que s'il l'eût faite, il l'eût confessée devant moi. Le roi appela Huon et lui dit qu'il sortît de son royaume, et qu'il le bannissait à jamais de Bordeaux et d'Aquitaine. Par saint Denis, si je sais que tu y restes, je te ferai mourir d'une cruelle mort.

Alors Huon passa avant; quand il eut ainsi entendu parler Charlemagne, il lui dit : Sire, comment donc, n'ai-je pas fait mon devoir, quand devant vous et vos barons ai déconfit en champ de bataille celui qui vous a fait tant de douleur? Vous avez certainement mal reconnu les grands services du duc Sevin mon père, et par ce moyen donnez exemple à tous vos nobles barons et chevaliers d'avoir avis, et comment dorénavant voudront-ils se fier à vous, quand ils sont témoins que par votre seule idée vous agissez contre tous les statuts royaux et impériaux. Certes, si un autre prince que vous me voulait faire ce tort, avant d'y consentir, maints châteaux et bonnes villes en seraient détruits et ruinés, et pauvres gens détruits et déshérités, et plusieurs chevaliers mis à mort. Comme Huon parlait au roi, le duc Naimes de Bavière, fort irrité, se leva et dit : Ha! sire, quelle chose avez-vous en pensée de faire? sachez que Huon a fait son devoir quand il a tué son adversaire; vous pouvez penser que c'est œuvre divine, quand un enfant a déconfit un si puissant chevalier que le comte Amaury. Sire, si vous voulez faire ce que nous vous disons, tous ceux, tant loin que près qui de cette exhortation entendront parler, béniront votre nom quand vous viendrez à mourir. Alors Huon, qui était là, se retourna vers les barons en leur demandant de prier le roi Charlemagne qu'il eût merci de lui; car ils étaient tous tenus à cause qu'il était un des douze pairs. Les princes et barons, tenant Huon par les mains, vinrent se jeter à genoux devant le roi. Huon parla et dit : Sire, puisque tant vous me haïssez, je vous prie qu'à la requête de tous les barons qui sont ici, me vouliez octroyer que je puisse demeurer en mon pays, sous les conditions que vous voudrez m'imposer, même d'être privé de paraître davantage dans votre cour; je vous prie très-humblement de ne pas m'en vouloir mal, car je ne savais pas réellement que c'était Charlot votre fils qui m'avait assailli et contre qui je me suis défendu.

Comme le roi Charlemagne envoya Huon pour faire un message à Babylone vers l'amiral Gaudisse.

Quand l'empereur eut ainsi ouï parler Huon, il lui dit : Va, ôte-toi de devant mes yeux; car quand je

me souviens de la mort de mon fils Charlot que tu as tué, je n'ai pas un membre dans tout mon corps qui ne tremble, à cause de la haine que je te porte. Je défends à tous mes barons de m'en jamais parler.

Le duc Naimes qui était présent, ayant entendu le roi qui était si indigné contre Huon, parla tout haut et dit aux barons : Seigneurs, qui êtes ici présents, avez-vous ouï le grand tort que le roi veut faire à l'un de nos pairs? c'est contre tout droit, comme vous savez, puisque certainement c'est notre droiturier seigneur, il nous faut l'endurer; mais, dorénavant, puisqu'il veut agir contre droit et honneur, je ne veux plus rester avec lui, et m'en irai sans plus revenir; je ne puis demeurer davantage en un lieu où il se commet de pareilles injustices, je m'en retournerai en mon pays de Bavière; que le roi fasse tout ce qu'il voudra.

Alors tous les princes, barons et chevaliers qui étaient là s'en allèrent avec ledit duc Naimes, sans dire un seul mot au roi, et il demeura seul en son palais.

Quand le roi vit que le duc Naimes et les autres seigneurs et barons étaient partis, il en fut bien fâché et dit aux jeunes chevaliers, qui étaient demeurés avec lui, qu'il s'ennuyait beaucoup de ce que son fils avait été tué si indignement, et que d'ailleurs il se voyait abandonné de tous ses barons; il dit tout haut : Il m'est bien force de faire leur volonté. Il se mit à verser des larmes, il rappela le duc Naimes et les autres barons, leur disant que tel serment qu'il eût fait, il leur accorderait leurs demandes.

Le duc Naimes et ses barons retournèrent avec lui au palais, le roi s'assit sur un banc d'or fin, et ses barons autour de lui. Il ordonna qu'on lui amenât Huon qui vint et se mit à genoux devant le roi en le priant de vouloir bien avoir pitié de lui. Alors le roi voyant Huon en sa présence, lui dit : Puisque vers moi tu veux être accordé, il convient que tu fasses ce que je t'ordonnerai. Sire, dit Huon, pour vous obéir il n'est rien que je n'ose entreprendre; malgré la mort je ne laisserai rien à faire, fallût-il aller jusqu'à l'arbre sec, voire jusqu'aux portes d'enfer, combattre les esprits infernaux, comme fit le fort Hercule, afin de m'acquérir vos bonnes grâces, je le ferai. Le roi dit à Huon : Je vous enverrai dans un mauvais endroit : car de quinze messagers que j'y ai envoyés, il n'en est pas revenu un seul. Je te dirai où tu iras, puisque tu veux que j'aie merci de toi : ma volonté est que tu ailles à Babylone auprès de l'amiral Gaudisse, pour lui dire ce que je te dirai, et prends garde à ta vie. Quand tu seras arrivé, tu monteras au palais, tu attendras l'heure du dîner et que tu les voies assis à table : il faut que tu sois bien armé, l'épée nue à la main, afin que tu tranches la tête au premier baron que tu verras manger à table tel qu'il soit, roi ou amiral.

Après cela tu te fianceras avec la belle Esclarmonde, fille de l'amiral Gaudisse, et l'embrasseras trois fois en la présence de son père et de tous ceux qui seront là présents; apprends que c'est la plus belle pucelle qui soit au monde. Tu diras ensuite de ma part à l'amiral Gaudisse, qu'il ait soin de m'envoyer mille éperviers, mille ours, mille vautours enchaînés et mille jeunes valets, aussi mille des plus belles pucelles de son royaume, et avec ce je te convie que tu me rapportes une poignée de sa barbe et quatre de ses dents mâchelières. Ha! Sire, dirent les barons, vous désirez sa mort en le chargeant d'un tel message. Vous dites la vérité, dit le roi; car s'il ne fait que j'aie la barbe et les dents mâchelières sans aucune tromperie ni mensonge, qu'il ne revienne jamais en France se montrer devant moi, car je le ferai pendre. Sire, dit Huon, m'avez-vous dit toutes vos volontés?

Oui, dit le roi, ma volonté est telle si vers moi tu veux avoir la paix. Sire, répondit Huon, au plaisir de notre Seigneur, je ferai votre message, je ne crains pas la mort. Si Dieu vous fait la grâce de revenir en France, reprit le roi, n'allez pas à Bordeaux ni dans vos terres, que vous ne m'ayez parlé; car si j'apprends le contraire, sachez que je vous ferai mourir. Je veux que vous me donniez de bons ôtages. Sire, dit Huon, voici dix de mes chevaux que je vous donne pour sûreté, afin que vous soyez satisfait de moi; je vous prie de m'accorder que j'emmène les chevaliers que j'ai amenés de Bordeaux jusqu'au saint Sépulcre. Je vous l'accorde, dit le roi, jusqu'à la mer Rouge. Je vous remercie, dit Huon. Et il se prépara pour faire son voyage.

Comme Huon prit congé du roi et des barons de France, et s'en alla avec le bon abbé son oncle jusqu'à Clugny.

Après que le roi Charlemagne eut chargé Huon de faire son message, il fit venir devant lui Girard, le frère d'Huon, auquel il donna la terre et seigneurie de son frère, jusqu'à ce qu'il fût revenu de son voyage, et Huon vint prendre congé du roi et des barons qui lui firent la conduite pendant deux jours. Et quand ce vint au sortir de Troyes, le duc de Naimes prit congé de son cousin Huon de Bordeaux; il lui donna un sommier chargé d'or, et le baisa avant que de partir. Girard vint ensuite embrasser Huon et prendre congé de lui; mais son baiser était un baiser de Judas; car il lui fit bien payer comme on verra dans la suite. Ainsi le duc Naimes et Girard reprirent le chemin de Paris.

Huon et l'abbé son oncle, avec leur compagnie, ne cessèrent de marcher qu'ils ne fussent arrivés en l'abbaye de Clugny, où ils furent bien reçus et fêtés. Et quand ce vint le lendemain, Huon prit congé de son oncle; il ne put s'empêcher de pleurer, et pria son oncle d'avoir soin de recommander sa mère et son frère Girard, ce que l'abbé lui promit de faire; il donna à son neveu un mulet chargé de la monnaie qui avait alors cours en France. Ils se quittèrent, et Huon prit le chemin de Rome. Nous laisserons à parler de Huon, et nous traiterons du duc Naimes de Bavière et de Girard qui s'en retournèrent à Paris. Quand ils furent venus, Girard se mit devant le roi Charlemagne, en le suppliant qu'il lui plût de recevoir son hommage, faisant relever la terre de Bordeaux et ses dépendances, afin qu'il fût en état et avancement de l'un des pairs. Le duc Naimes n'y voulut pas consentir, et dit au roi qu'il ne souffrirait pas que Huon fût déshérité, dont Girard fut très-fâché; mais le duc Naimes de Bavière s'en inquiétait peu, car il aimait Huon. La requête de Girard, touchant l'hommage de la terre du

Bordelais et de ses dépendances ne lui fut point accordée; il prit congé du roi et s'en retourna à Bordeaux, où il fut reçu en grande joie; mais quand la duchesse ne vit point Huon, elle en eut grand chagrin, et demanda à Girard pourquoi son frère n'était pas revenu avec lui.

Girard lui raconta alors de point en point toutes les sinistres aventures qu'ils avaient éprouvées; du départ de Huon et du sujet de son voyage, dont la duchesse eut tel déplaisir, qu'elle tomba malade et resta vingt-neuf jours au lit, au bout duquel temps elle rendit l'âme à Dieu, dont on fit grand deuil dans tout le pays, et Girard la fit très-richement ensevelir et enterrer à Saint-Severin, avec le duc son mari. Il se maria ensuite avec la fille du duc Gibouard de Sicile, qui était un tyran. Girard, son gendre, eut bientôt saisi le caractère féroce et barbare de son beau-père; car il maltraita si fort la ville de Bordeaux que c'était pitié d'entendre le peuple témoigner par ses larmes le regret qu'il avait de la perte du duc Sevin et de la duchesse sa femme. Il priait le Seigneur que Huon revînt sain et sauf. Je laisserai à parler de Girard et de son beau-père, et nous traiterons de Huon.

Comme Huon vint à Rome et se confessa au saint Père qui était son oncle, et comme il vint à Brandis où il trouva son oncle Garin de Saint-Omer, qui par amitié pour Huon passa la mer avec lui.

Après vous avoir raconté comme Huon quitta son oncle, vous saurez qu'il marcha tant avec ses chevaliers qu'ils arrivèrent à la ville de Rome, et se logèrent dans un très-bel hôtel; puis Huon se leva bien matin, et accompagné de Guichard, son plus familier ami, et des autres chevaliers qui étaient venus avec lui, ils allèrent entendre la messe à l'Eglise Saint-Pierre; et quand elle fut finie, le saint Père sortit de son oratoire; Huon vint au-devant de lui et le salua très-humblement; le saint Père lui demanda qui il était et d'où il était né. Saint Père, dit Huon, le duc Sevin de Bordeaux, qui est mort, était mon père. Alors le saint Père embrassa Huon, et lui dit : Neveu, soyez le bien-venu, dites-moi, je vous prie, que fait ma sœur la duchesse votre mère, et quel sujet vous amène ici? Saint Père, dit Huon, je vous prie de vouloir bien m'entendre en confession, car j'en ai grand besoin. Je veux bien vous entendre. Alors le saint Père prit Huon par la main et le mena dans son oratoire, où Huon lui raconta tout ce qui lui était arrivé depuis le jour qu'il était parti de Bordeaux, tant de ses aventures que du voyage qu'il allait faire vers l'amiral Gaudisse de la part du roi Charlemagne. Quand il se fut confessé, il demanda au saint Père pénitence pour ses péchés : il lui répondit qu'il ne lui en donnerait pas d'autre que celle que Charles lui avait donnée et qu'elle était assez grande. Il lui donna ensuite l'absolution de tous ses péchés, puis il le fit monter en son palais où il fut reçu honorablement et avec grande satisfaction. Et quand ils eurent dîné et causé assez long-temps, le pape dit à Huon : Mon neveu, votre vrai chemin est d'aller au port de Brandis, où vous trouverez mon frère Garin de Saint-Omer, votre oncle. Je vous donnerai une lettre pour vous faire connaître de lui; car je sais que très-certainement il vous recevra d'un bon cœur; il a la garde de la mer orientale, il vous procurera neuf ou dix galères, telles qu'elles vous seront nécessaires pour vous transporter par-tout où bon vous semblera. Saint Père, dit Huon, je vous remercie humblement.

Beau neveu, dit le saint Père, demeurez cette nuit avec moi. Saint Père, je vous prie de me laisser partir, car j'ai une grande envie de voir mon oncle Garin. Le saint Père voyant que son neveu avait un grand désir de partir, lui donna ses lettres, lui disant : Neveu, vous me recommanderez à mon frère votre oncle. Huon lui promit qu'il s'en acquitterait.

Le saint Père donna à Huon et à ceux qui l'accompagnaient de riches présents et embrassa son neveu; il ne put s'empêcher de pleurer en prenant congé de lui. Il s'embarqua sur le Tibre, et monta sur un riche vaisseau que le saint Père lui avait fait appareiller et qui était bien garni de ce qui était nécessaire. Il eut le vent favorable et fut bientôt arrivé; il pleura et regretta son pays; mais ses gens le consolaient. Sire, dit Guichard, cessez votre chagrin, car cela ne vous avancera pas; il faut mettre tout entre les mains du Seigneur, il ne délaisse jamais ceux qui l'aiment; montrez-vous homme et non enfant, afin que nous, qui sommes venus avec vous, ne soyons pas découragés; car la douleur que vous avez nous est sensible à tous. Seigneurs, dit Huon, puisque c'est ainsi, je me conformerai à vos désirs. Ils arrivèrent enfin à Brandis; dès qu'ils furent là, Huon et ses gens sortirent du vaisseau, puis en firent sortir leurs chevaux. Ils trouvèrent Garin qui était sur le port, assis sur un rocher qui était tendu de belles tapisseries. Quand Huon le vit, il le salua, croyant que c'était le roi du pays; Garin le regarda fixement : il ne put retenir ses larmes, et dit à Huon : Sire, il ne m'appartient pas un si grand honneur que vous me rendez; la ressemblance que je vois en vous m'est sensible, car vous ressemblez à un prince du royaume de France, nommé Sevin, qui fut duc en son temps et sire de la ville de Bordeaux; le grand amour que j'ai toujours eu pour lui, a donné cours à mes larmes. Je vous prie de vouloir me dire de quel lieu vous êtes, et qui sont vos parents et vos amis, car le duc Sevin avait épousé jadis ma sœur la duchesse. Sire, dit Huon, puisque vous voulez savoir qui je suis, je puis vous le dire, car le duc Sevin fut mon père, et la duchesse Alice fut ma mère; nous sommes deux frères, je suis l'aîné, et le puîné est resté à Bordeaux pour garder les terres et le pays.

Quand Garin sut que Huon était fils du duc Sevin de Bordeaux, la joie qu'il eut fut inexprimable, il embrassa Huon en pleurant, et lui dit : Mon cher neveu, votre venue m'est plus sensible que l'on ne saurait croire. Il se jeta aux pieds de Huon qui le releva aussitôt. Leur joie était si grande, que tous ceux qui étaient là s'en émerveillèrent. Alors Garin demanda à Huon quelle aventure l'avait amené. Huon lui raconta son histoire et le sujet de son voyage.

Quand Garin eut entendu Huon, il lui dit : Neveu, c'est où sont les grands honneurs qu'il y a de plus grands dangers. Dieu vous aidera dans vos entreprises; tout lui est possible, il ne faut rien craindre avec son aide. Alors Huon donna ses lettres à son oncle

Garin, qui les reçut et les lut avec plaisir. Après qu'il eut lu, il dit à Huon : Vous n'avez pas besoin de recommandation, la lettre du saint Père est suffisante pour vous bien recevoir; sachez que malgré le grand amour que j'ai pour ma femme et mes enfants, l'amitié que j'ai pour vous, par rapport au duc Sevin votre père et la duchesse votre mère, j'abandonnerai tout pour vous servir et accompagner; apprenez que j'ai trois gros vaisseaux de guerre bien fournis de tout ce qui est nécessaire, je vous les offre et mon secours personnel dans toutes vos entreprises. Mon cher oncle, dit Huon, je vous remercie de toutes vos offres. Garin le mena alors en son château où il fut reçu très-richement; l'épouse de Garin et quatre de ses enfants vinrent au-devant de lui; comme il était poli, il l'embrassa ainsi que ses cousins : ils témoignèrent tous de la joie de le voir, et on se mit à table pour souper. Garin dit à son épouse : Apprenez que ce jeune homme est mon propre neveu et cousin-germain de vos enfants; il est venu ici pour me demander conseil sur un voyage qu'il a entrepris, et dans lequel je dois l'accompagner moyennant la grâce de Dieu; je vous prie d'avoir soin de nos affaires et de vos enfants pendant mon absence. Sire, dit la dame en pleurant, puisque c'est votre plaisir, j'y souscris; mais j'aimerais mieux que vous fussiez de retour. Le lendemain, dès qu'ils furent levés, Garin fit apprêter un vaisseau et le fit charger de biscuit, de vin, de viande et autres vivres comme il le fallait; ils mirent dedans leurs chevaux et armures, or, argent, et autres richesses nécessaires. Ils prirent ensuite congé de la dame qui pleurait tendrement en les embrassant. Garin et Huon montèrent avec leurs gens sur le vaisseau, et menèrent avec eux treize chevaliers et deux valets pour les servir.

Comme Huon partit de Brandis avec son oncle Garin; comme il arriva à Jérusalem, vint aux déserts où il trouva Gérasme, et quel fut leur entretien.

Huon et Garin étant entrés dans le vaisseau firent lever ancres et voiles, et naviguèrent jour et nuit, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés au port de Saffe; ils sortirent du vaisseau, firent sortir leurs chevaux, montèrent dessus et marchèrent tant qu'ils vinrent coucher à Rames; le lendemain matin ils se mirent en marche pour aller à Jérusalem, où ils arrivèrent et passèrent la nuit. Le lendemain ils firent leur pélérinage à l'église du saint Sépulcre, ils entendirent la messe bien dévotement, et firent des offrandes selon leur dévotion. Quand Huon se vit devant le saint Sépulcre, il se mit à genoux, priant notre Seigneur qu'il voulût par sa grâce et pitié l'aider dans son voyage, le faire retourner en France après, et rentrer en grâce auprès du roi Charlemagne.

Quand Huon, Garin et tous les autres eurent fait leurs oraisons et offrandes, Huon et Garin se retirèrent en une petite chapelle qui est au-dessous du mont du Calvaire, où gissent maintenant Godefroy de Bouillon et Baudouin son frère. Quand ils furent entrés, Huon appela tous ceux qu'il avait amenés de France, et leur dit : A vous tous, seigneurs, qui, pour l'amour de moi, avez quitté pères et mères, femmes et enfants, et laissé vos terres et seigneuries pour me suivre, je vous en fais mes humbles remerciments, vous pouvez à présent vous en aller et retourner en France; recommandez-moi, je vous prie, à la bonne grâce du roi et des barons, et quand vous serez retournés à Bordeaux, vous me recommanderez à la duchesse ma mère, à mon frère et aux barons du pays. Lors Guichard et les autres chevaliers répondirent tous à Huon qu'ils ne le délaisseraient ni à la vie ni à la mort, jusqu'à la mer Rouge. Seigneurs, leur dit-il, je vous remercie du grand service que vous m'offrez. Garin, qui était présent, appela deux de ses serviteurs et leur commanda de retourner vers sa femme : ce qu'ils firent aussitôt. Quand Huon vit que son oncle se disposait à demeurer avec lui, il lui dit : Mon oncle, il n'est pas nécessaire de vous tant inquiéter, je vous prie de retourner vers votre femme et vos enfants. Sire, dit Garin, à Dieu ne plaise que je vous abandonne que vous ne soyez retourné.

Mon oncle, dit Huon, je vous remercie de votre complaisance. Ils sortirent de la chapelle et vinrent à Jérusalem; puis ils marchèrent tant par montagnes et vallons que s'il fallait raconter toutes les aventures qu'ils ont eues, je serais trop long à les détailler. Mais ce qui est vrai, c'est qu'ils eurent beaucoup à souffrir, car ils passèrent les déserts et trouvèrent peu à manger, dont Huon fut très-fâché par rapport à ceux qui étaient avec lui. Les larmes lui vinrent aux yeux, il commença à regretter son pays, en disant : Noble roi de France, quel tort vous ai-je fait pour me chasser ainsi et m'envoyer en des pays étrangers afin d'abréger mes jours? Je prie Dieu qu'il vous pardonne. Alors Garin et les autres barons qui étaient là lui dirent : Ah! sire, ne soyez pas surpris, Dieu est tout-puissant, il peut nous aider et secourir, jamais il ne délaisse ceux qui l'aiment. Ils entrèrent dans le bois et aperçurent, dans un lieu retiré, un vieillard qui avait une grande barbe blanche qui lui descendait sur l'estomac, et de grands cheveux épars sur les épaules. Dès que Huon l'aperçut, il fut le trouver et le salua au nom de Dieu et de la sainte Vierge Marie. Le vieillard leva alors les yeux au ciel et regarda Huon avec étonnement, car il y avait long-temps qu'il n'avait ouï un homme parler de Dieu; il regarda plus attentivement Huon et ne put retenir ses larmes : alors il s'avança, embrassa Huon, qui lui dit : Ami, je vous prie de me dire pourquoi vous êtes si triste. Sire, dit le vieillard, il y a trente ans passés que je demeure ici, et je n'avais pas vu un seul homme craignant Dieu; mais quand je vous ai vu, je me ressouvins d'un prince que je vis jadis en France, qui avait nom le duc Sevin de Bordeaux, je vous prie de me dire si vous l'avez connu, ne me le cachez pas. Dites-moi, reprit Huon, qui vous êtes, et dans quel pays vous êtes né. Sire, répondit le vieillard, vous me questionnez en vain, car premièrement vous me direz qui vous êtes, et pourquoi vous êtes ici. Huon lui dit : Ami, puisqu'il vous plaît je vous le dirai.

Huon et ses gens descendirent de leurs chevaux qu'ils attachèrent aux arbres; et Huon se vint asseoir auprès du vieillard et lui dit : Ami, apprenez que je suis né à Bordeaux, fils du duc Sevin. Alors il lui raconta comment il vint en France, de la mort

de Charlot fils de l'empereur Charlemagne, et comme il mit à mort le traître Amaury; il lui raconta ensuite comme l'empereur Charlemagne l'avait banni du noble royaume de France, et du message qu'il était chargé de faire à l'amiral Gaudisse. Tout ce que je viens de vous raconter, lui dit-il, est l'exacte vérité. Dès que le vieillard l'eut entendu parler, il ne put retenir ses larmes. Huon lui dit ensuite : Puisque mon histoire vous touche tant, le duc Sevin, mon père, n'est plus; pour ma mère, je la crois encore vivante, ainsi qu'un frère qui est très-beau et que j'ai laissé avec elle. Puisque vous savez maintenant toutes mes affaires, daignez m'aider de vos bons conseils. Je vous prie de me dire à votre tour qui vous êtes, d'où vous êtes né, et quel est le sujet pour lequel vous êtes venu ici. Sire, dit le vieillard, je suis né à Gironovil, et je suis frère du bon prévôt nommé Guire. Dans le temps que je partis de mon pays, j'étais un jeune chevalier qui allait dans les joûtes et tournois, de manière qu'étant un jour en un tournois qui se fit dans la ville de Poitiers, j'eus le malheur de tuer un chevalier de très-noble extraction, pourquoi je fus banni et chassé de France; mais mon frère le prévôt présenta une requête au duc Sevin votre père, en le priant de faire ma paix avec Charlemagne. Le duc Sevin alla à sa requête et prière, et de plusieurs autres barons, parler au roi, et firent tant que ma paix fut faite et ma terre me fut rendue, parce que je promis de venir adorer le saint Sépulcre, pour prier Dieu d'avoir pitié du chevalier mort, et qu'il voulût me pardonner mes péchés, et par cette manière, je partis du pays. Et quand j'eus accompli mon voyage, je me mis en chemin pour m'en retourner. Mais comme je partais de Jérusalem et que je pris le chemin d'Acre, en passant par un bois qui est en Jérusalem Naplouse, dix Sarrasins me sautèrent sur le corps, me prirent et me menèrent en la ville de Babylone, où je fus en prison pendant deux ans entiers, où j'ai souffert une grande pauvreté et misère; mais notre Seigneur qui n'abandonne jamais ceux qui le servent et qui ont confiance en lui, me fit la grâce de me secourir, par le moyen d'une noble et sage fille qui, par une nuit, me fit sortir de prison. Je m'en vins en ce bois où j'ai vécu depuis trente ans, et depuis que j'y suis entré, n'ai vu ni entendu aucun homme qui crût en Jésus-Christ; ainsi je vous ai dit et conté toutes mes aventures.

Quand Huon eut entendu parler le chevalier, il eut grande joie; il l'embrassa et lui dit qu'il avait vu plusieurs fois Guire le prévôt le regretter. Je vous prie, en conséquence, cher ami, de me dire votre nom. Je m'appelle Gérasme; et vous, lui dit Gérasme, quel est votre nom? J'ai nom Huon, et mon frère puîné, Girard.

Or, dites-moi de quoi vous nourrissez-vous depuis tant de temps? Sire, dit le vieux Gérasme, je n'ai mangé autre chose que des racines et des fruits que j'ai trouvés dans ce bois. Huon demanda à Gérasme s'il savait le langage sarrasin. Oui, dit-il, aussi bien qu'un Sarrasin, et je connais tout le pays.

Quand Huon eut ouï parler Gérasme et qu'il l'eut bien questionné sur son être, il lui demanda s'il savait le chemin de Babylone. Oui, dit Gérasme; il y a deux chemins : le plus long est de quarante journées, l'autre de quinze; mais je ne vous conseille pas d'aller par le plus court, parce qu'il faudrait passer un bois qui a seize lieues de long, et qui est plein de choses si étranges, que peu de gens y passent sans être arrêtés ou perdus, parce qu'il y a dedans le roi Oberon, qui n'a que trois pieds de hauteur; il est tout bossu, mais il a un visage angélique; il n'y a personne sur la terre qui, le voyant, ne prenne plaisir à le considérer tant il est beau. Aussitôt que vous serez entré dans le bois, si vous y voulez passer, il cherchera le moyen de vous parler; si vous le faites, vous êtes perdu pour toujours, sans jamais revenir; soit que vous passiez le bois en long ou en travers, vous ne pourrez vous empêcher de lui parler, car il se trouvera toujours devant vous. Ses paroles sont d'ailleurs si plaisantes à ouïr, qu'il n'est personne qui puisse se défaire de lui, et s'il voit que vous évitiez de lui parler, il sera fort irrité contre vous; car avant que vous soyez sorti du bois, il fera pleuvoir, venter, grêler et faire un très-grand orage que vous croirez que tout le monde va finir; vous croirez voir une grande rivière noire et profonde; mais sachez que vous pourriez bien y passer sans vous mouiller les pieds, car ce ne sont que des fantômes et enchantements que le nain vous fera pour vous attirer avec lui, et si vous pouvez éviter de lui parler, vous pourrez échapper. Mais pour mieux faire, je vous conseille de prendre le plus long chemin; car je pense bien que vous ne pourriez lui échapper et seriez perdu à jamais. Huon ayant entendu Gérasme lui raconter toutes ces choses en fut fort étonné. Il eut grand désir de voir le nain et les singulières aventures qui étaient dans le bois. Il dit à Gérasme que la crainte de la mort ne l'empêcherait pas de passer par le bois, puisqu'en quinze jours il pourrait être à Babylone, et qu'il valait mieux laisser le chemin le plus long où il pourrait trouver aussi des aventures; que d'ailleurs il fallait qu'il abrégeât son voyage. Il dit à Gérasme que telle chose qui pût lui arriver, il passerait par le bois. Sire, dit Gérasme, vous ferez à votre bon plaisir, car tel chemin que vous teniez je vous suivrai, je vous menerai à Babylone vers l'amiral Gaudisse que je connais. Quand nous serons arrivés, vous verrez une belle demoiselle, la plus douce et la plus aimable qui fût jamais; elle est fille de l'amiral Gaudisse.

Comme Gérasme partit du bois avec Huon, Garin et tous les autres, et arrivèrent au bois où ils trouvèrent le roi Oberon qui les conjura de lui parler.

Huon voyant la bonne volonté de Gérasme en fut bien joyeux, il le remercia des bons services qu'il lui offrait, et il lui fit donner un cheval. Puis ils se mirent en chemin, et marchèrent tant qu'ils arrivèrent dans le bois du roi Oberon. Huon et sa compagnie étaient accablés de lassitude, de faim et de chaleur, il y avait trois jours qu'ils n'avaient mangé de pain. Huon était si faible qu'il ne pouvait aller plus avant; il commença à se plaindre du grand tort que lui faisait l'empereur Charlemagne; mais Garin et Gérasme eurent grande pitié de lui, car ils savaient bien qu'à cause de sa jeunesse la faim le pressait plus que ceux qui étaient d'un âge avancé. Ils descendirent sous un chêne, pour

chercher aux environs de quoi lui donner à manger ainsi qu'à eux.

Ils débridèrent leurs chevaux pour les faire paître. Comme ils étaient sous l'arbre à converser, le nain vint à eux; il était vêtu d'une robe très-riche, car les pierres étaient si belles, qu'elles jetaient un éclat aussi brillant que celui du soleil. Il portait à la main un arc si riche, qu'on ne pouvait en dire la valeur; la flèche était belle aussi. Il portait au cou un riche cor; ce cor était si riche et si beau, qu'il n'y a personne qui en eût vu un pareil. Les fées de l'île Chifalonnie l'avaient fait; elles furent quatre qui y travaillèrent: l'une d'elles donna au cor un son si singulier que tous ceux qui l'entendaient sonner, eussent-ils été malades, se sentaient guéris tout-à-coup; cette fée se nommait Gloriande. L'autre fée, qui se nommait Goit Transeline, y donna encore un beau son; car celui qui aurait le cor, n'aurait qu'à le sonner, eût-il la faim la plus grande du monde, il serait rassasié comme s'il eût mangé d'excellents mets et bu du meilleur vin du monde. L'autre fée, qui se nommait Maraphase, y donna encore un plus beau son; car celui qui sonnerait le cor, tant de chagrin eût-il au cœur, qu'il danserait et chanterait. La quatrième fée, qui se nommait Lompatrix, donna au cor un tel son qu'on pouvait l'entendre sonner de cent journées de loin, selon la volonté de celui qui le sonnait. Alors le roi Oberon, qui avait vu ces quatorze compagnons ensemble, mit le cor en sa bouche et lui fit rendre un son si mélodieux, que les quatorze compagnons qui étaient sous un arbre, eurent si parfaite liesse au cœur, qu'ils n'eurent plus ni faim ni soif, ils se mirent à chanter et danser.

Ha Dieu! dit Huon, que nous est-il arrivé? Il me semble que nous sommes à Paris; tout-à-l'heure je ne pouvais pas me soutenir par la faim et la soif que j'avais; mais je ne sais ce qui doit nous arriver. Sire, dit Gérasme, apprenez que c'est le nain bossu que vous verrez passer bientôt. Ne lui parlez pas si vous voulez rester avec lui. N'ayez aucun doute, dit Huon. Comme ils parlaient, le nain bossu commença à crier, et dit: Mes quatorze hommes, qui passez par mon bois, Dieu vous garde; je vous prie de me parler, je vous conjure, de la part du Dieu tout-puissant, de me répondre.

Comme le roi Oberon fut fâché de ce que Huon ne voulait pas lui parler, et des peurs qu'il fit à Huon et à sa compagnie.

Huon et ses compagnons ayant entendu parler le nain, montèrent à cheval très-précipitamment, et s'enfuirent tant qu'ils purent sans dire un mot. Le nain voyant qu'ils s'en allaient sans vouloir lui répondre, en fut très-courroucé; il mit un de ses doigts sur le cor, alors il commença à sortir un vent et une tempête si horribles, qu'il n'y avait aucun arbre audit bois qui ne fût brisé; il vint une pluie si grande qu'il semblait que le ciel et la terre se confondaient ensemble. Les bêtes du bois commencèrent à crier et braire, et les oiseaux tombaient morts par terre par la peur qu'ils avaient; il n'y a personne au monde qui n'en fût effrayé. Ils virent ensuite une grande rivière qui roulait précipitamment, paraissait noire et périlleuse, et menait un tel bruit que l'on pouvait l'entendre à dix lieues à la ronde. Huon dit alors: Je vois bien que nous sommes perdus et que nous ne pourrons échapper d'ici, si Dieu n'a pitié de nous; je me repens bien d'être entré dans ce bois, j'aimerais mieux m'être détourné d'un an de chemin plus long que d'être venu ici. Sire, dit Gérasme, ne vous troublez pas, car c'est le nain bossu qui fait tout cela; il faut tous descendre de nos chevaux, car je m'imagine que nous allons périr. La peur s'empara alors de Garin et de ses compagnons. Ah! Gérasme, dit Huon, vous m'avez bien dit que ce bois était dangereux, je me repens bien de ne vous avoir pas cru. Ils regardèrent de l'autre côté de la rivière, et virent un château très-riche et très-beau qui était flanqué de quatorze grosses tours, sur chacune desquelles il y avait un clocher d'or. Ils regardèrent long-temps; mais ils n'eurent pas côtoyé la rivière d'un trait d'arc, qu'ils ne virent plus le château et ne surent ce qu'il était devenu; car au lieu où ils l'avaient vu, il n'y avait aucune apparence qu'il y eût existé un château, dont Huon et ses compagnons furent bien étonnés.

Gérasme dit à Huon: Ne soyez pas surpris de tout ce que vous voyez, car c'est pour nous attraper que le nain bossu fait tout cela; mais il sera bien surpris si nous ne lui parlons pas, et il nous poursuivra en courroux, parce que nous ne voudrons pas lui répondre; mais je vous prie de ne pas vous effrayer; ainsi marchons en sûreté, et ne lui répondons pas un seul mot. Sire, dit Huon, j'aimerais mieux le voir périr que de lui répondre un seul mot. Ils se mirent en devoir de traverser la rivière; mais ils ne trouvèrent point d'eau qui les empêchât de passer; ils marchèrent bien pendant cinq lieues. Seigneur, dit Huon à Gérasme, nous devons bien remercier notre Seigneur Jésus-Christ d'avoir échappé aux poursuites de ce nain bossu, car il nous a fait une grande peur, que Dieu le confonde. Ainsi s'en allaient nos gens parlant de la terreur que leur avait faite le roi Oberon.

Comme le roi Oberon poursuivit tant Huon qu'il le força à lui parler.

Gérasme voyant que ses barons se croyaient échappés, leur dit: Ne croyez pas que vous soyez hors de danger, car nous pourrons bientôt le revoir. A peine eut-il parlé qu'ils virent devant eux un petit pont sur lequel ils devaient passer, et virent le nain qui était de l'autre côté. Huon le vit le premier et dit: Je vois devant moi ce diable qui nous a fait tant de maux. Oberon l'entendit et lui dit: Vassal, tu m'injuries sans cause, car je n'ai jamais eu aucune envie de faire du mal à qui que ce soit, je suis un homme comme un autre; mais je vous conjure de me parler. Lors Gérasme s'écria et dit: Seigneurs, laissons-le partir sans lui rien répondre, car par ses belles paroles il pourrait bien nous perdre, il en a bien perdu d'autres. Ils piquèrent alors leurs chevaux et marchèrent tant qu'ils purent, et laissèrent le nain tout seul très-courroucé contre eux de ce qu'ils n'avaient pas voulu lui parler. Il prit son cor et commença à sonner. Quand Huon et ceux de sa compagnie l'entendirent, ils ne purent aller

plus avant, et commencèrent tous à chanter. Oberon dit alors: Ces gens qui s'en vont sont fous; mais puisqu'ils n'ont pas voulu me répondre je fais serment qu'ils me le payeront cher. Il reprit son cor et frappa trois coups sur son arc, puis s'écria fort haut: Tous mes hommes, je vous commande de venir me parler. Aussitôt arrivèrent plus de quatre cents hommes armés qui demandèrent à Oberon ce qu'il désirait et qui pouvait être celui qui l'avait troublé. Seigneurs, dit Oberon, je vous le dirai; mais je suis bien fâché d'être obligé de vous le dire. Il y a quatorze chevaliers qui passent par ce bois, qui n'ont pas daigné me parler; mais afin de les punir, je leur ferai payer bien cher le refus qu'ils m'ont fait; allez après eux et les faites mourir sans en épargner un. Alors un des chevaliers s'avança et dit: Sire, ayez pitié d'eux. Certes, dit Oberon, je ne le puis faire, il y va de mon honneur, puisqu'ils ont refusé de me parler. Sire, dit Gloriant, ne faites pas ce que vous dites, mais croyez mon conseil et vous ferez bien, puis vous ferez à votre volonté: allez encore une fois après eux, et s'ils ne veulent vous parler, alors vous aurez raison de faire à votre volonté, et je ne vous en prierai pas davantage, et s'ils ne le font pas, nous irons tous incontinent les faire mourir, et quand ils nous verront ils auront grande peur. Ami, dit Oberon, je ferai ce que vous m'avez dit. Huon et ses compagnons marchèrent à grandes journées. Gérasme, dit Huon, nous sommes déjà bien éloignés de cinq lieues. Je ne crois pas avoir jamais vu un plus beau visage, car plus on le regarde et plus on le trouve beau. Il parle bien de Dieu; si c'était un ennemi d'enfer, je ne peux m'imaginer qu'une créature ainsi formée ait la volonté et le pouvoir de nous faire du mal, car il ne paraît pas avoir plus de cinq ans. Sire, lui dit Gérasme, tout petit qu'il est, et quoiqu'il ne paraisse qu'un enfant, il est né plus de quarante ans avant Jésus-Christ. Peu m'importe, dit Huon, son âge m'est indifférent; mais s'il revient encore, ne me sachez pas mauvais gré si je lui parle. Ils avaient fait déjà quinze lieues en conversant, lorsqu'ils virent Oberon devant eux qui leur demanda pourquoi ils n'avaient pas voulu lui répondre. Mais, dit-il, je viens encore une fois de la part de Dieu qui nous forma, vous conjurer de me vouloir parler; si vous ne le faites, je vous regarderai comme fous, vous ne pourrez m'échapper à moins que je ne le veuille bien. Ah! Huon, dit-il, je vois bien où tu veux aller et ce que tu vas chercher; car je sais que tu as tué Charlot et Amaury, et je sais le message que Charlemagne t'a chargé de faire à l'amiral Gaudisse; tu ne peux absolument le faire sans mon secours. Si tu veux me parler, je te ferai réussir dans ton entreprise. Quand tu auras fait ton message, je te ramènerai en France en sûreté. Je sais bien que c'est le vieillard Gérasme qui t'a empêché de me parler; mais garde-toi d'aller plus avant; car je sais qu'il y a trois jours passés que tu n'as pris de nourriture qui pût te profiter; si tu me veux croire tu en auras bientôt et seras libre de t'en aller. Sire, dit Huon, ne me veuillez pas de mal. Non, dit Oberon, apprends que tu viens de faire une bonne action, tu dois en rendre grâce à Dieu.

Des grandes merveilles que le roi Oberon raconta à Huon de Bordeaux, et des choses qu'il fit.

Lorsque Huon eut entendu Oberon, il fut bien surpris et lui demanda si ce qu'il lui disait était vrai. Oui, dit Oberon, n'en faites aucun doute. Sire, dit Huon, je m'étonne fort pourquoi vous nous avez toujours poursuivis. C'est, dit Oberon, parce que je t'aime et chéris à cause de ta loyauté, et si tu veux savoir qui je suis, je te le dirai. Je suis fils de Jules-César et de la dame de l'île Celez, qui fut jadis fort aimée de Florimont d'Albanie; mais Florimont, qui était jeune alors, avait une mère qui fit tant qu'elle surprit la mienne et Florimont ensemble dans un lieu écarté sur la marine. Dès que ma mère vit que la mère de Florimont les avait vus, elle se sauva et laissa à grand regret son ami Florimont, et elle ne le vit plus depuis ce temps. Elle s'en retourna dans l'île de Celez, que l'on nomme à présent Chisalonie, où elle se maria depuis, et eut un fils qui, dans son temps, fut roi d'Egypte; on l'appela Neptanebus, et l'on dit que ce fut lui qui engendra Alexandre-le-Grand, qui depuis le fit mourir. Sept ans après environ, César passa la mer et alla en Thessalie, où il combattit le grand Pompée. Il passa ensuite par Chisalonie, où ma mère lui fit beaucoup d'accueil. Il devint amoureux d'elle, parce qu'elle lui dit qu'il fallait se défaire de Pompée: ce qu'il fit. Ainsi je t'ai dit qui fut mon père; apprends à présent qu'à ma naissance ont assisté des princes et plusieurs nobles fées qui vinrent voir ma mère en ses couches, dont entre les autres il y en eut une qui se fâcha de ce qu'elle n'avait pas été appelée comme les autres quand je vins au monde, pourquoi elle me fit un don qui fut tel que, passé l'âge de trois ans, je ne grandirais plus: ainsi tu peux le voir; mais elle s'en repentit aussitôt et voulut me récompenser d'une autre manière: elle me doua que je serais le plus beau que jamais la nature forma, comme tu peux le voir aussi. Une autre fée, nommée Transeline, me traita mieux, car elle me fit le don que tout ce qu'un homme pourrait penser, soit en bien ou en mal, je le saurais aussitôt. La troisième fée, pour plaire encore plus à ma mère, me doua que tant loin que je souhaitasse me trouver, j'y serais au même instant et que j'aurais à mon service autant de gens que je voudrais en avoir. Si je veux qu'un palais soit bâti, il va paraître et disparaître au même instant. Si je veux des viandes et des vins exquis, je les ai aussitôt. Apprends que je suis roi de Mommur, quoiqu'il y ait quatre cents lieues d'ici, j'y suis aussitôt que je désire d'y être. Apprends que tu es arrivé ici à bon port; je sais bien que tu as grand besoin de manger, car il y a trois jours que tu n'as mangé de nourriture solide; mais je vais t'en faire avoir. Dis-moi, veux-tu que ce soit dans cette prairie, ou dans la salle du palais, ce sera comme tu voudras, et il y aura assez pour toi et tes gens. Sire, dit Huon, je suivrai votre volonté en toutes choses sans aller au contraire. Je ne t'ai pas encore conté le don que me fit à ma naissance la quatrième fée: c'est qu'il n'y a ni oiseaux, ni bêtes si cruelles que je ne puisse avoir à la main. Elle me fit encore le don de ne paraître jamais plus vieux que tu me vois; et lorsque je mourrai, ma sépulture est à Paris, car je sais bien que

toutes choses créées doivent finir. Sire, lui dit Huon, qui a un tel don doit le garder. Tu as bien fait de me parler, jamais tu ne pourras avoir une si belle aventure. Or, dis-moi naturellement de quelle viande tu manges et de quel vin tu veux boire. Huon lui répondit : Pourvu que je mange et que mes gens soient rassasiés, peu m'importe que ce soit des viandes recherchées. Quand Oberon l'entendit, il se prit à rire, et leur dit : Asseyez-vous tous dans la prairie, car ce que je fais est par la permission du Seigneur, n'en doutez point. Il commença aussitôt à souhaiter : il dit à Huon et à ses gens de se lever, ce qu'ils firent incontinent, et virent devant eux un riche palais, composé de chambres et de salles tendues de riches étoffes de soie brochées d'or. Dans une des salles étaient des tables chargées de différents mets. Quand Huon et ses gens virent ce palais devant eux, ils furent tous étonnés.

Oberon prit alors Huon par la main, et quand ils furent tous venus au palais, ils y trouvèrent des domestiques qui vinrent au-devant d'eux, portant des bassins ornés de pierres précieuses; ils donnèrent à laver les mains à Huon le premier et à ses gens; on se mit ensuite à table où il y avait plus de vivres que l'on en pouvait désirer. Oberon s'assit le premier, comme chef de la table, sur un riche banc d'ivoire garni d'or et de pierres précieuses; il avait une telle vertu, que tous ceux qui auraient voulu prendre quelqu'un qui fût assis dessus pour le mettre en prison, seraient morts aussitôt qu'ils l'auraient touché. Oberon, orné de ses riches atours, était assis dessus. Huon qui était assis auprès de lui, commença à manger d'un fort bon appétit; mais Gérasme, qui était là, ne pouvait manger, tant il craignait d'être contraint de demeurer là. Oberon s'en aperçut, et lui dit tout fâché : Gérasme, buvez et mangez, et sitôt que vous serez rassasié, vous pourrez aller où bon vous semblera. Quand Gérasme entendit ces paroles, il en fut bien aise et commença à boire et manger, car il se fiait à la parole qui lui avait été donnée. Tous les barons burent et mangèrent beaucoup, car il y avait tant de sortes de mets qu'on ne pouvait en faire le détail. Quand ils eurent bien dîné, ils dirent au roi Oberon qu'il leur avait promis qu'ils pourraient prendre congé de lui. Oberon leur répondit : Ce sera quand bon vous semblera, mais j'aimerais mieux que vous voulussiez rester. Huon lui dit qu'il en serait assez content; mais qu'il désirerait avant de le quitter voir ses bijoux. Alors Oberon appela le chevalier Gloriant, puis lui commanda d'aller chercher son hanap, ce que le chevalier fit aussitôt; et dès qu'il l'eut apporté, Oberon le prit, et dit à Huon : Tu vois bien que ce hanap est vide et qu'il n'y a rien dedans. Sire, dit Huon, cela est vrai. Alors le roi posa son hanap sur la table, et dit à Huon qu'il vît le grand pouvoir que Dieu lui avait donné, et comme dans la féerie on peut faire ce que l'on veut; il fit alors le signe de la croix par trois fois sur le hanap, et il fut incontinent rempli d'excellent vin. Oberon lui dit alors : Vous avez bien vu que cette chose vient de la grâce de Dieu. Mais encore je te veux dire la grande vertu de mon hanap : car si tout le monde qui est sur la terre était ici assemblé, que le hanap fût dans la main d'un homme exempt de péché mortel, il y aurait assez de quoi les rassasier; mais s'il était en péché mortel, le hanap perdrait aussitôt sa vertu, et s'il est vrai que tu puisses y boire, je te le permets, prends le hanap. Sire, dit Huon, de ce don je vous remercie, car je ne me crois par digne d'y toucher ni d'y boire; car jamais de ma vie je n'ai vu un hanap si rempli de vertus. Sachez que je me suis confessé de mon mieux de tous mes péchés, dont je suis bien repentant d'en avoir tant fait; je n'en veux à personne, quelle que soit l'injure qu'on puisse m'avoir faite. Huon prit alors le hanap à deux mains, le porta à sa bouche, but du vin à sa satisfaction : ce qui fit l'admiration de ses gens qui étaient là présents.

Des présents que le roi Oberon fit à Huon, savoir : du bon hanap qui avait de grandes vertus, et du beau cor d'ivoire que Huon voulut éprouver, et dont il fut en grand doute de mort.

Quand Oberon vit cette chose, il fut très-joyeux, et vint auprès d'Huon qu'il embrassa en lui disant qu'il était loyal et prud'homme. Je te donne le hanap tel qu'il est; mais fais attention à ce que je te dirai : si tu veux conserver ton hanap, sois loyal et prud'homme; car si tu veux suivre mon conseil, je t'aiderai et te secourerai dans toutes tes entreprises; mais tu n'auras pas plutôt fait ou dit un mensonge, que la vertu du hanap sera évanouie, et tu perdras mon amitié et mon secours. Sire, dit Huon, je m'en garderai bien; je vous prie maintenant de bien vouloir me laisser partir. Oberon lui dit : Attends encore un peu, j'ai un joyau à te donner à cause de ta prudence; je te donnerai un riche cor d'ivoire qui a bien de la vertu, et tu l'emporteras avec toi, et il est d'une telle valeur, que tant loin que tu puisses être de moi, tu n'auras qu'à sonner ledit cor, et aussitôt je serai vers toi avec cent mille hommes armés pour te secourir s'il en est besoin; mais je te recommande encore une chose, si tu ne veux perdre mon amitié, je te défends, sous peine de la vie, que tu fasses sonner ce cor sans en avoir besoin, et si cela t'arrive, je fais serment que tu te trouveras dans la plus grande misère où jamais homme ne se soit trouvé, de manière que personne ne pourra te voir sans avoir compassion de toi. Sire, dit Huon, je m'en garderai bien; je vous prie maintenant de me laisser aller d'ici. Ami, dit Oberon, je veux bien que vous partiez d'ici, je prie Dieu qu'il vous veuille garder. Alors il fit appareiller et trousser ses équipages, il n'oublia pas son hanap, il prit aussi son cor qu'il passa en forme de carquois; ensuite, lui et ses gens prirent congé du roi Oberon, et le remercièrent humblement des beaux présents qu'il leur avait faits.

Alors Oberon embrassa Huon en pleurant. Quand Huon vit cela, il en fut surpris, et lui demanda pourquoi et à quel sujet il pleurait. Oberon lui répondit qu'il devait bien le savoir, puisqu'il emportait deux choses qu'il aimait bien. Dieu vous conduise, je ne puis plus vous parler.

Lors les quatorze chevaliers se mirent en chemin; et quand ils eurent fait quinze lieues ou environ, ils virent une grosse rivière qui était très-profonde; ils ne virent aucun gué par où ils pussent traverser, dont ils furent bien surpris, et ne savaient quoi faire. Comme ils étaient à s'aviser, ils aperçurent un serviteur

du roi Oberon qui passa devant eux, portant une verge d'or à la main; et sans leur dire un seul mot, il prit sa verge et en frappa trois coups sur la rivière : aussitôt l'eau se retira des deux côtés, de manière qu'on pouvait la passer à pied sec sans risque. Après qu'il eut fini, il se retira sans rien dire; alors Huon et ses gens passèrent la rivière; ils regardèrent derrière eux, et virent que l'eau de la grande rivière était rentrée dans son lit comme auparavant. Par ma foi, dit Huon, je crois que nous sommes enchantés par le roi Oberon, et puisque nous sommes échappés de ce péril, nous n'aurons désormais aucun doute. Ainsi les quatorze chevaliers marchaient en chantant par le bois qui était très-long; ils conversaient ensemble des choses merveilleuses qu'ils avaient vu faire au roi Oberon, et ainsi s'avançaient en s'entretenant de lui. Huon regarda à droite et vit un beau pré couvert d'herbe et de fleurs, au milieu duquel était une claire fontaine. Ils débridèrent leurs chevaux en cet endroit pour les faire paître, puis ils étendirent une nappe sur l'herbe, et mirent dessus les vivres dont Oberon leur avait fait présent; ils mangèrent et burent du vin, tel qu'ils le trouvèrent au hanap. Huon dit alors : Nous avons eu un grand bonheur de rencontrer Oberon et de lui avoir parlé; il m'a bien fait connaître son amitié en me donnant ce hanap, car si je puis retourner en France sain et sauf, je le donnerai à Charlemagne qui en sera joyeux; et s'il y peut boire, les barons en seront aussi bien réjouis. Il se repentit à l'instant d'avoir formé ce dessein, et dit en lui-même : Je suis bien fou d'y penser, je ne sais pas encore quelle fin m'est réservée; mais mon hanap vaut mieux que deux villes. Je ne puis m'imaginer que ce qu'il m'a dit de la vertu du cor soit bien vrai; il n'est guère possible que l'on puisse l'entendre de si loin; mais, m'arrive ce qu'il pourra, je veux l'essayer afin de m'en convaincre. Sire, dit Gérasme, prenez garde à ce que vous ferez, souvenez-vous de la défense qu'Oberon vous a faite lorsque nous partîmes; vous nous feriez perdre tous, si vous passiez ses commandements. Sire, dit Huon, cela m'est égal, je veux l'essayer. Alors il prit le cor, et le portant à sa bouche, il le fit sonner si haut que sa voix en retentit. Gérasme et les autres l'ayant entendu en furent joyeux; alors Garin s'écria et dit : Sonnez, beau neveu, ne feignez point. Ce qu'il fit avec tant de force qu'Oberon, qui était à quinze lieues de là, l'entendit très-clairement, et dit : Grand Dieu! j'ai entendu sonner du cor par mon meilleur ami; qui peut être si hardi pour lui faire du mal? Je me souhaite auprès de lui avec cent mille hommes armés pour le secourir. Il n'eut pas plutôt dit, qu'il se trouva auprès de Huon avec cent mille hommes. Quand Huon et ses gens virent venir la puissante armée, à la tête de laquelle marchait Oberon, la frayeur s'empara d'eux; on n'en doit pas être surpris, Huon avait manqué aux ordres qui lui avaient été donnés; alors il s'écria : Seigneurs, que j'ai mal fait de sonner le cor; car je vois bien que nous ne pourrons échapper, et qu'il ne nous reste plus qu'à mourir. Gérasme lui dit : Vous l'avez bien voulu. Laissez-moi faire, dit Huon, ne vous embarrassez de rien, laissez-moi lui parler. Aussitôt vint Oberon, qui s'écria et dit tout haut : Dieu puisse-t-il te maudire, ou ceux qui veulent te faire mal. Sire, dit Huon, je vais vous dire la vérité : comme nous étions assis en cette prairie, où nous buvions et mangions des biens que vous nous donnâtes lors de notre départ, comme j'avais essayé la vertu du hanap que vous m'avez donné, je pensais que je pourrais pareillement essayer le riche cor, afin que je pusse être assuré si je me trouvais dans quelque affaire; je suis persuadé de la vérité. Sire, je vous conjure, au nom de Dieu, de me pardonner cette faute; prenez mon épée et tranchez-moi la tête, car je sais certainement que sans vous et votre secours je ne puis venir à bout de mes entreprises.

Huon, lui dit Oberon, la bonté et la grande loyauté que j'ai toujours reconnue en toi, m'engagent à te pardonner; mais garde-toi bien, dorénavant, d'être assez hardi pour passer davantage mes commandements. Sire, dit Huon, je vous remercie du pardon que vous m'avez fait. Huon, dit Oberon, je sais véritablement que tu auras beaucoup à souffrir, car il faudra passer par une ville appelée Tourmont, en laquelle est un tyran nommé Macaire, et son oncle est frère de ton père le duc Sevin. Du temps qu'il était en France, il avait formé le dessein d'étrangler le roi Charlemagne; mais son intention fut découverte, et il eût été pendu, si ce n'eût été pour l'amour de ton père; le roi l'envoya au saint Sépulcre pour y faire pénitence du mal qu'il avait fait. Il renia depuis notre Seigneur, et prit la loi des païens, à laquelle il est si fort attaché, que quand il entend quelqu'un qui parle de Jésus-Christ, il le fait mourir incontinent, et ne tient jamais les promesses qu'il donne. Aye de lui une grande méfiance, car certainement il te fera mourir s'il est en son pouvoir. Tu ne pourras lui échapper si tu prends ton chemin par la ville où il demeure; ainsi je te conseille de n'y pas passer, et de prendre par un autre chemin, si tu veux être sage. Sire, dit Huon, je vous remercie de votre attachement et de vos bons avis; mais quoiqu'il m'en puisse arriver, j'irai vers mon oncle, et s'il est tel que vous me l'avez dit, soyez certain que je le ferai mourir de mort violente. Si je puis me souvenir, je sonnerai de mon cor; car je suis persuadé que vous viendrez me secourir. Oberon lui répondit : Sois certain de cela; mais je te défends une chose expressément, c'est que tu ne sois jamais assez hardi pour sonner le cor que je t'ai donné, à moins que tu ne reçoives la première blessure; car si autrement tu passais ou faisais le contraire de mes commandements, je te ferai tant de mal que ton corps ne le pourra supporter. Sire, répondit Huon, soyez persuadé que je ne voudrais jamais passer vos commandements pour toutes choses au monde. Lors Huon prit congé du roi Oberon qui fut bien fâché de le voir partir. Sire, dit Huon, je suis surpris de vous voir verser des larmes. Je vous prie de vouloir bien me dire quel est le sujet de vos pleurs. Oberon lui répondit : C'est le grand amour que j'ai pour toi qui me donne tant de chagrin; car je prévois que tu endureras tant de peines, de maux et de tourments, qu'il n'y a personne qui puisse dire ni raconter ce qui t'arrivera. Sire, dit Huon, vous me dites des choses qui ne me serviront de rien. Cependant, dit Oberon, tu en auras encore plus que je ne t'ai dit, le tout par ta faute.

BIBLIOTECA M.N. OLIVEIRA

Comme Huon de Bordeaux arriva à Tourmont, et trouva un sergent à la porte, qui le mena loger à l'hôtel du prévot de la ville.

Après qu'Oberon eut parlé et dit à Huon ce qu'il avait à lui dire, il partit d'un côté et Huon de l'autre; lui et ses gens montèrent sur leurs chevaux, et marchèrent à si grandes journées, qu'ils arrivèrent enfin dans la ville de Tourmont. Gérasme, qui autrefois avait été envoyé à Tourmont, dit à Huon : Sire, nous sommes bien mal arrivés, car nous sommes près de Tourmont. Nous sommes en danger d'avoir beaucoup à souffrir. Ne vous étonnez de rien, lui répondit Huon, car à la volonté de Dieu nous lui échapperons; car personne ne peut nuire à celui à qui Dieu tend une main secourable. Ils entrèrent ensuite dans la ville; et comme ils passaient sous la porte, ils rencontrèrent un sergent qui portait un arc à la main, avec lequel il venait de s'amuser à la campagne. Huon, qui marchait devant, le salua au nom de Dieu et de la Vierge Marie sa mère, et lui dit : Ami, comment nommez-vous cette ville? Alors le sergent s'arrêta tout court et parut surpris de les entendre parler de Dieu. Il leur dit ensuite : Seigneurs, que le Dieu de la part de qui vous m'avez salué vous veuille préserver de malheur. Je vous prie, si vous aimez la vie, de parler si bas que l'on ne puisse vous entendre; car si le seigneur de cette ville le savait, et qu'il fût averti que vous êtes chrétiens, il vous ferait périr dans de cruels tourments. Vous pouvez bien avoir confiance en moi, car je suis chrétien, et je n'ose me montrer par la peur que j'ai du duc. Ami, lui dit Huon, je vous prie que vous me vouliez dire qui est le prince de cette ville, et comment il s'appelle. Sire, lui répondit le sergent, c'est un traître abominable qui, dans le temps qu'il était chrétien, avait nom Macaire, lequel a renoncé à Dieu, et il est si fier et outrageux qu'il n'est aujourd'hui de personnes qu'il déteste plus que celles qui croyent en Jésus-Christ. Mais, sire, je vous prie de me dire où vous voulez aller. Huon lui répondit qu'il voulait aller vers la mer Rouge, et de-là à Babylone. Je voudrais bien séjourner en cette ville, car mes gens et moi sommes fort fatigués. Sire, dit le sergent, si vous voulez me croire, vous n'entrerez jamais dans cette ville; car si le duc apprenait que vous y fussiez logé, il n'y a personne qui fût assez puissant pour vous garantir de mort. Sire, si c'est votre plaisir, il y a un chemin qui peut vous empêcher de passer par la ville. Sire, dit Gérasme, écoutez les bons avis que cet homme vous donne. Huon lui répondit : Non, je ne les suivrai pas, il est déjà tard, car le soleil commence à baisser; ainsi je me logerai cette nuit dans la ville, quoiqu'il m'en puisse arriver, car on ne doit pas éviter un bon endroit. Sire, dit le sergent, puisque votre volonté est telle, pour l'amour que je dois à Dieu, je vous menerai à l'hôtel d'un bon prud'homme qui croit en Dieu, lequel s'appelle Gondre; il est prévôt de cette ville et bien aimé du duc. Ami, dit Huon, que Dieu vous récompense. Alors le sergent marcha devant eux par la ville jusqu'à ce qu'ils furent enfin arrivés à l'hôtel du prévôt, lequel ils trouvèrent sur la porte. Huon, qui savait bien s'exprimer, le salua au nom de Dieu et de la Vierge Marie. Alors le prévôt se leva et regarda Huon avec un air d'étonnement, pensant en lui-même qui pouvaient être ceux qui l'avaient salué au nom de Dieu, et leur dit : Seigneurs, soyez les bienvenus; mais, pour Dieu, je vous prie de parler bas, de peur d'être entendus; car si le duc de cette ville le savait, vous seriez perdus à jamais; mais si en mon hôtel vous voulez demeurer, pour l'honneur de celui par qui vous m'avez salué, tous les biens de mon hôtel, autant qu'il y en a, seront les vôtres, et vous en disposerez comme bon vous semblera, car tout est à votre service. Sires, sachez que dans mon hôtel j'ai tant de biens, grâce à Dieu, que si vous étiez deux ans ici, il ne serait pas besoin que vous en allassiez acheter ailleurs. Sire, dit Huon, je vous remercie de la belle offre que vous nous faites. Huon et ses gens descendirent de cheval, et il se trouva aussitôt des serviteurs qui prirent et menèrent loger leurs chevaux. L'hôte mena ensuite Huon, Garin et les autres dans sa chambre, pour qu'ils changeassent d'habillements, puis ils vinrent dans la salle où ils trouvèrent des tables mises et apprêtées. Alors ils s'assirent tous et furent très-richement servis de toutes sortes de mets que l'on avait pu trouver ce jour-là. Lorsqu'ils furent suffisamment rassasiés, ils se levèrent de table; et Huon appela Gérasme et lui dit de se hâter d'aller par la ville pour trouver un héraut qui criât, de carrefour en carrefour, que tous ceux qui voudraient venir souper à l'hôtel du prévôt Gondre, tant nobles, que non nobles, hommes, femmes, enfants, riches ou pauvres pouvaient y venir, et, avec ce, qu'il leur soit dit qu'ils ne paieraient rien, qu'ils auraient à boire et à manger de toutes sortes de viandes et de vins qu'ils pourraient désirer. Il recommanda à Gérasme d'acheter des vivres autant qu'il en pourrait trouver dans la ville. Sire, dit Gérasme, vos ordres vont être exécutés. L'hôte dit à Huon : Vous savez bien que tout ce qu'il y a dans mon hôtel est à votre disposition, ainsi il est inutile que vous en alliez chercher ailleurs; je vous prie de vouloir profiter des offres que je vous fais de bon cœur. Sire, dit Huon, je vous en remercie, nous avons assez d'argent pour fournir à tout ce que nous voulons acheter, et, de plus, j'ai un hanap d'une excellente vertu; car si tous ceux qui sont en cette ville étaient ici, ils pourraient contenter leur soif. Quand l'hôte entendit Huon, il sourit, croyant que c'était par badinage. Alors Huon tira son cor comme un mal-avisé, et le donna ensuite à garder à son hôte, en lui disant : Le cor que je vous donne à garder est rare, ainsi je vous prie de me le rendre quand je vous le demanderai. Sire, dit l'hôte, je vous le garderai et vous le renderai quand vous le demanderez. Alors il prit le cor et le mit dans son écrin; mais depuis, il eut tout sujet de s'en repentir, comme vous pourrez l'entendre.

Comme Huon donna à souper aux pauvres de la ville, et comme le duc de Tourmont était oncle de Huon, qu'il emmena dans son château.

Gérasme, aussitôt qu'il eut le commandement de Huon d'aller par la ville, monta à cheval, et trouva un garçon par lequel il fit crier ce que Huon lui avait

ordonné. Quand le cri fut fait, il ne demeura pautonnière ni tribot, roméle ni jong fûr, ni vieux ménétrier qui ne se trouvassent en foule à l'hôtel du prévôt, et ils le disaient à tous ceux qu'ils rencontraient dans leur chemin. Il y en vint ainsi plus de quatre cents qui se trouvèrent au souper de Huon; et il ne resta point de pain chez les boulangers, ni de viande à l'étal des bouchers; car tout fut acheté et emporté à l'hôtel de Huon. Le souper fut bientôt préparé, et ils se mirent tous à table. Huon les servait, tenant son hanap à la main, duquel il versait de table en table, dans les pots qui y étaient, et le hanap demeurait toujours plein. Quand la tête des convives commença à s'échauffer par l'abondante boisson et nourriture qu'ils avaient prises, les uns commencèrent à chanter, les autres dormaient sur la table, et d'autres se battaient à coups de poing, de sorte que c'était merveille de les entendre mener une telle vie. Huon était bien joyeux de voir cela.

Pendant que toutes ces réjouissances se faisaient, le maître-d'hôtel du duc était allé dans la ville, pensant qu'il trouverait des vivres pour ledit duc; mais quand il fut arrivé, il ne trouva ni pain ni viande, pas même d'autres vivres, dont il fut très-courroucé; il s'informa d'où cela provenait, et à quel sujet on ne pouvait trouver, à cette heure, des vivres comme on avait coutume. Sire, lui dit le boucher, il y a dans l'hôtel du prévôt Gondre un homme qui a fait crier par la ville que tous truans, ribauds et lourdiers vinssent souper à son hôtel; en conséquence il a fait acheter tout ce qu'il a pu trouver dans la ville. Le païen, fort irrité de cela, sortit précipitamment et fut trouver le duc; il lui dit que l'on n'avait rien trouvé dans la ville en fait de vivres, à cause qu'il y avait un vassal qui était chez le prévôt, et qui avait fait acheter tout ce qu'il y avait pour donner à souper à tous les truans, ribauds, estrumules qu'il a pu trouver dans la ville, et ils sont logés à l'hôtel du prévôt. Quand le duc l'entendit, il en fut bien fâché, et jura par Mahomet qu'il irait les voir. Il commanda que l'on se tînt prêt et armé pour l'accompagner. Il s'arma lui-même et prit son épée. Comme ils étaient prêts à partir du palais, il vint un traître qui était sorti de l'hôtel du prévôt, où il avait soupé avec les autres, et dit au duc : Sire, apprenez que dans l'hôtel de votre prévôt, il y a un chevalier qui donne à souper à tous les gens qu'il a pu voir et rencontrer en cette ville, et il n'y a truant ni paillard, ni autre qui eût désiré avoir à souper, qui n'y soit accouru; apprenez aussi que ledit vassal dont je vous parle, a avec lui un hanap qui vaut mieux que toute cette ville; car si tous ceux qui sont en Orient étaient venus, et qu'ils eussent bien soif, ils pourraient tous se désaltérer, quand il y aurait même ceux d'Occident. Quand le duc entendit le païen, il se donna grande merveille, et dit qu'un tel hanap lui serait bien utile, et il jura, par Mahomet, qu'il l'aurait de façon ou d'autre. Or partons d'ici, car j'ai une grande envie d'avoir le hanap, ainsi que les chevaux et les bagages des chevaliers, car je ne leur demanderai pas des choses dont ils pourraient avoir besoin. Alors il partit et emmena avec lui trente chevaliers, et ne s'arrêtèrent point qu'ils ne fussent arrivés à l'hôtel de Gondre, où il trouva le pont ouvert; ils entrèrent aussitôt dans l'hôtel.

Dès que le prévôt les eût aperçus, il vint auprès de Huon et lui dit : Ha! sire, nous avons bien mal fait, car voici le duc qui vient ici très-courroucé; si Dieu n'a pitié de vous, je ne vois point que vous puissiez échapper à la mort. Sire, dit Huon, ne vous troublez pas, car je parlerai si bien qu'il sera content de moi. Alors Huon vint au-devant du duc et lui dit : Sire, soyez le bienvenu. Vassal, dit le duc, prends garde de m'approcher; car aucun chrétien ne peut rester dans la ville sans ma permission. Je veux que vous sachiez que je vous ferai trancher la tête à tous, et il ne vous restera pas ni chevaux ni bagages que vous avez apportés ici. Sire, dit Huon, quand vous nous aurez tous mis à mort, vous n'y gagnerez rien; vous avez grand tort de vouloir le faire. Vassal, dit le duc, je te dirai pourquoi je veux faire cela : sachez que je le fais parce que vous êtes chrétiens, et à cause de cela tu seras le premier à qui je ferai trancher la tête. Or, dis-moi, quel est le motif qui t'a engagé à rassembler tant de gens à souper? Sire, dit Huon, je l'ai fait parce que j'ai espérance que tous ces pauvres gens qui sont ici prieront Dieu pour moi, afin que je puisse retourner en santé. Sire, c'est la seule cause pour laquelle je les ai fait venir souper avec moi. Vassal, lui dit le duc, vous dites une grande sottise, car vous ne verrez d'autre jour que celui-ci; car je vous ferai à tous trancher les membres. Sire, dit Huon, ne pensez point à cela; mais, vous et vos gens, asseyez-vous ici, buvez et mangez à votre plaisir des nourritures qui sont ici, et je vous servirai du mieux qu'il me sera possible. Puis, si j'ai tort, vous ferez selon que vous jugerez à propos; mais si vous me faites du mal, il vous en coûtera plus cher que vous ne pensez. Je pense que vous ne devez pas me vouloir de mal, puisque vous avez été autrefois chrétien.

Le duc répondit à Huon qu'il avait bien dit, et que lui et ses gens acceptaient le souper qui leur était offert; car aussi bien il n'y avait rien de prêt pour souper à son hôtel. Alors le duc commanda à tous ses gens de se désarmer, ce qu'ils firent, et se mirent ensuite à table. Le duc s'assit ainsi que ceux qui étaient avec lui. Gérasme et Huon les servirent bien richement à ce souper. Alors Huon prit son hanap et vint vers le duc et lui dit : Sire, vous voyez que ce hanap est vide maintenant. Oui, dit le duc, je vois bien qu'il n'y a rien dedans. Huon fit alors le signe de la croix dessus le hanap, qui fut aussitôt rempli de bon vin, puis le donna au duc qui s'en étonna fort. Quand il eut pris le hanap, il se trouva aussitôt vide, et il n'y resta pas une goutte de vin. Vassal, dit le duc, vous m'avez enchanté. Sire, répondit Huon, je ne suis pas un enchanteur; mais ce sont vos péchés et votre méchanceté qui en sont cause. Laissez ce hanap, car vous n'êtes pas digne de le tenir, il vous en arriverait du malheur. Vassal, dit le duc, comment êtes-vous assez hardi de me parler de cette manière? Je vous regarde maintenant pour un fou. Apprenez que j'ai le pouvoir de vous détruire, et qu'il n'y a personne qui puisse s'y opposer. Dites-moi, je vous prie, où êtes-vous né, où allez-vous et de quelle famille êtes-vous? Sire, dit Huon, pour telle chose qui puisse m'en arriver je ne vous cacherai ni mon nom ni ma naissance. Sire, sachez que je suis natif de Bordeaux sur la Garonne, et

suis fils du duc Sevin, qui est mort il y a environ sept ans.

Le duc entendant alors qu'Huon était son neveu, s'écria : Ha! le fils de mon frère, mon très-cher neveu, pourquoi avez-vous choisi un autre hôtel que le mien, où voulez-vous aller, craignez-vous d'être mal ici? Alors Huon raconta au duc son oncle toutes ses aventures, sans oublier la moindre circonstance. Je vais à Babylone faire un message de la part du roi Charlemagne, auprès de l'amiral Gaudisse, parce que je lui ai tué son fils. Il lui raconta ensuite comment le roi lui avait ôté sa terre et ne la lui rendrait que lorsqu'il aurait accompli son message vers l'amiral Gaudisse. Beau neveu, dit le duc, je suis aussi sans cause chassé et banni du royaume de France; depuis ce temps je partis et reniai la loi de Jésus-Christ; ensuite je me suis marié avec une très-riche dame, de qui je tiens plusieurs terres en gouvernement, et dont je suis seigneur. Ainsi, mon cher neveu, je veux que vous veniez aujourd'hui loger dans mon hôtel; demain matin, je vous donnerai quelques-uns de mes barons pour vous conduire et garder, jusqu'à ce que vous soyez vers l'amiral Gaudisse. Sire, dit Huon, je vous remercie; puisqu'il vous vient à plaisir, j'irai dans votre palais. Sire, dit Gérasme, si vous y allez, vous pourrez bien vous en repentir. Cela pourrait bien être, lui dit Gondre, le prévôt. Alors Huon commanda à ses gens de trousser bagages, et d'amener les chevaux au palais; il n'oublia pas le bon hanap; mais le cor d'ivoire demeura à l'hôtel du prévôt. Huon s'en alla avec son oncle au château, où il coucha cette nuit. Quand ce vint au lendemain matin, Huon se leva et vint avec ses gens pour saluer le duc son oncle et prendre congé de lui. Beau neveu, lui dit le duc, je vous prie de vouloir bien attendre que j'aie mandé mes barons, par lesquels je vous ferai conduire. Sire, dit Huon, puisque cela vous fait plaisir j'attendrai volontiers. Et quand ce vint à l'heure du dîner, que les tables furent mises, ils se placèrent tous, et furent très-richement et très-abondamment servis.

Comme le duc voulait faire tuer Huon, son neveu, qui était assis à table avec lui.

Le traître et déloyal duc voyant son neveu à table, appela un de ses chevaliers qui était natif de France et s'appelait Géoffroi, qu'il emmena de France avec lui, et lui avait fait renoncer à la foi de Jésus-Christ. Il l'appela en secret et lui dit : Sire Géoffroi, allez et me faites venir cent païens dans ce palais; vous ferez ensuite mourir mon neveu et tous ceux qui sont avec lui; car s'il en échappe un seul, vous perdrez mon amitié à jamais. Sire, dit Géoffroi, votre commandement sera accompli. Alors Géoffroi partit et vint dans une chambre en laquelle il y avait vingt hauberts pendus; puis quand il fut là, il dit : Vrai Dieu! plus on fait de mal et plus on a de comptes à rendre à Dieu. Ce traître veut faire tuer le fils de son frère, qui me fit tant de politesses quand je fus en France; car j'aurais été tué si le duc Sevin ne m'eût porté secours, ainsi il est juste que je rende service à ceux qui sont ici; que je sois maudit de Dieu, si je leur fais jamais aucun mal! mais je le ferai payer cher au méchant duc.

Il est vrai qu'en ce temps il y avait dans la prison du château cent quarante Français que le duc avait pris sur mer, il les tenait en prison pour les faire mourir; mais Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui ont recours à lui, leur rendit de grands services en cette occasion. Géoffroi vint en la prison et dit aux prisonniers qui étaient enfermés : Seigneurs, si vous voulez avoir votre vie sauve, sortez incontinent et venez avec moi. Alors les prisonniers sortirent de la prison et vinrent avec Géoffroi, qui les amena tous dans la chambre où étaient suspendus les hauberts, il les fit tous armer et leur dit : Seigneurs, si vous avez bonne volonté de sortir de cet endroit, il est temps que vous fassiez voir votre courage. Sire, lui dirent-ils, jusqu'à la mort nous suivrons votre commandement pour sortir d'esclavage et être en liberté. Quand Géoffroi les entendit, il fut très-joyeux, et leur dit : Seigneurs, sachez qu'en ce palais était assis au dîner le fils du duc Sevin, et qui est neveu du duc notre maître, lequel m'avait commandé de lui amener cent païens pour faire mourir son neveu; mais la chose ira autrement, car si vous voulez être délivrés et vengés des maux qu'il vous a fait souffrir, c'est que lui et tous ses païens qui sont là dedans soient mis à mort sans en rien épargner. Alors ils s'armèrent tous de hauberts et de heaumes, mirent l'épée au côté, et s'en vinrent après Géoffroi au palais dans lequel ils entrèrent. Alors Huon appela son oncle et lui dit : Sire, ces gens armés qui entrent ici sont-ils ceux que vous avez mandés pour me conduire? Huon, lui dit le duc, il faut que vous pensiez à mourir, car jamais vous ne verrez luire un plus beau jour que celui-ci. Le duc croyant que les gens armés qui étaient devant le palais étaient ceux qu'il avait commandé à Géoffroi d'amener, il leur dit à haute voix : Barons, prenez garde qu'il n'échappe aucun chrétien.

Comme par l'aide d'un chevalier et des prisonniers qui étaient là, Huon fut secouru et tua tous les païens. Faite du duc et siége du château.

Quand Huon entendit et vit la noire méchanceté du duc son oncle et la trahison dont il était capable, il en resta bien étonné; il se leva alors avec emportement et mit le heaume sur sa tête; il s'arma ensuite de son épée et prit son écu. Géoffroi vint alors transporté de joie, et leur dit : Nobles Français, ayez bien attention qu'aucun païen ne reste en vie, il les faut faire périr sans en excepter un seul. Alors, dans le même moment, ils tirèrent tous leurs épées et commencèrent à frapper à droite et à gauche, mirent les païens dans un état si sanglant, qu'ils faisaient horreur; ils furent en peu de temps les uns mis en pièces, et les autres à mort. Quand le duc vit que l'on détruisait les païens, il commença à craindre pour sa vie, car il se sauva incontinent dans une chambre voisine; mais Huon qui savait bien que c'était des Français que lui venait un secours aussi prompt, se mit à poursuivre le duc l'épée à la main, encore teinte du sang des païens qu'il avait mis à mort; mais le traître duc, voyant que son neveu venait après, courut à une fenêtre qui donnait sur le jardin, par laquelle il sauta dans les fossés, dont Huon fut bien fâché de ce qu'il

lui était échappé de cette manière. Géoffroi et les autres Français qui avaient tué les Sarrasins, allèrent fermer et lever les ponts et planches du palais, pour ne pas être surpris, puis ils vinrent dans la salle où tous ensemble ils se reconnurent, dont ils furent bien contents. Mais si Dieu ne les eût secourus, leur joie eût été bientôt changée en de grandes douleurs; car le duc qui s'était échappé, vint dans la ville, fit publier partout que ceux qui pourraient porter les armes, vinssent avec lui, ce qui fut exécuté aussitôt; car il n'y demeura aucun homme qui ne fût en état de rendre service, et ils vinrent tous dans le palais avec le duc. Ils se trouvèrent plus de dix mille, qui jurèrent tous la mort des chrétiens qui étaient dans le palais.

Le duc, transporté de joie de se voir secouru par tant de gens, commanda aussitôt que l'on dressât des machines et des échelles contre les murailles, et fit élever des piques en haut, et à grands coups de béliers fit abattre une grosse tour qui était travaillée à cornes. Nos gens qui étaient dans la tour se défendaient très-courageusement; mais leur défense eût été de bien peu de valeur, si notre Seigneur Jésus-Christ ne leur eût porté secours. Quand Huon connut le danger où ils étaient, il commença à être bien triste et à dire : Grand Dieu! que je souffre d'être ici enfermé, car si mon oncle vient à se rendre maître de nous, nous ne pourrons espérer de revoir jamais la lumière. Alors Gérasme s'écria et dit : Sire Huon, pour l'amour de Dieu notre Seigneur, sonnez votre cor. Gérasme, lui dit Huon, il ne m'est pas possible de le faire, car j'ai donné mon cor en garde au bon prévôt Gondre. Ha! Huon, dit Gérasme, nous sommes bien malheureux; car par votre folie et votre faux raisonnement nous sommes à la veille d'être détruits. Comme ils parlaient ensemble, Gondre, le prévôt, vint auprès du duc et lui dit : Sire, je suis bien surpris de ce que vous voulez détruire votre palais, vous faites certainement une grande folie; je voudrais bien vous prier de faire cesser l'assaut et de faire la paix avec votre neveu, et de le laisser partir sans lui faire aucun mal ni même à ceux qui sont venus dans sa compagnie. Prévôt, lui répondit le duc, je vous prie de vouloir aller jusqu'à l'endroit où ils sont, je ferai tout ce que vous me conseillerez de faire. Mais il dit tout bas et de manière à ne pouvoir être entendu : Certes, si je les puis tous tenir, je les ferai mourir dans des tourments affreux. Alors le prévôt vint auprès du palais et s'écria très-haut à Huon : Sire, au nom de Dieu, daignez me répondre. Huon, qui était appuyé sur un des créneaux du palais, demanda : Qui est celui qui est là-bas qui me veut parler? Sire, je suis votre hôte le prévôt. Hôte, lui dit Huon, quelle chose me voulez-vous dire? Sire, si vous voulez vous sauver la vie et à tous ceux qui sont avec vous, je vous prie de ne pas sortir du palais où vous êtes, sous telle promesse que vous fasse le duc votre oncle; n'ayez aucune confiance en ses paroles, car il n'y a rien de vrai dans tout ce qu'il pourra vous dire. Sire, lui dit Huon, je vous remercie de votre bon avertissement; mais je vous prie, au nom de l'amitié que vous me témoignez, et puisque vous désirez me sauver la vie, de vouloir bien me rendre le cor d'ivoire que je vous ai donné en garde; car sans cela je ne puis échapper à la mort. Sire, dit le prévôt, il n'est pas loin de moi. Alors il le tira de sa gibecière dans laquelle il était, le donna à Huon de Bordeaux qui regardait du côté du jardin.

Comme le roi Oberon vint secourir Huon et tua tous les païens, à l'exception de ceux qui reçurent le saint baptême, et comment Huon mit à mort le duc son oncle.

Quand Huon vit que son cor d'ivoire lui était rendu, il en sentit une joie inconcevable, ce qui n'est pas surprenant, puisque la sûreté de sa vie en dépendait. Il le prit alors et le mit à sa bouche pour le sonner; mais Gérasme lui dit : Ah! sire, ne soyez jamais si imprudent de dire ni découvrir vos secrets, car si le prévôt eût été notre ennemi, il aurait pu le rapporter au duc son seigneur, et nous eussions peut-être été tous mis à mort; qu'il ne vous arrive jamais de découvrir vos secrets, je vous prie de ne pas sonner si vite votre cor, puisque vous ne vous sentez point encore blessé. Ressouvenez-vous du commandement qu'Oberon vous a fait avant de nous quitter. Huon lui répondit : Voulez-vous donc que j'attende que je sois mis à mort? certes, je vais sonner sans attendre davantage. Il prit alors son cor, le mit à sa bouche, et le fit retentir d'une force extraordinaire, de manière que ceux qui étaient dans le palais commencèrent à chanter et à danser.

Le roi Oberon, qui était alors dans la ville de Montmur, s'écria et dit : J'ai entendu sonner le cor de mon ami Huon, le chevalier le plus vaillant dont jamais j'aie entendu parler; je connais, par le son du cor, qu'il a bien besoin de mon secours; ainsi, je me souhaite au lieu où le cor a été sonné, accompagné de cent mille hommes des mieux armés que l'on puisse voir. Il n'eut pas plutôt souhaité, qu'il fut aussitôt arrivé dans la ville de Tourmont, en laquelle ils commencèrent à tailler en pièces tous les païens qu'ils trouvèrent; ils firent un si grand carnage que les ruisseaux qui coulaient par la ville étaient entièrement teints de sang. Le roi Oberon fit publier par toute la ville qu'on laissât la vie sauve à tous ceux qui voudraient recevoir le saint baptême; il s'y en trouva plusieurs qui se rendirent chrétiens. Le roi Oberon monta ensuite au palais, et quand Huon l'aperçut, il vint au-devant de lui pour le remercier du grand secours qu'il lui avait donné dans un besoin si urgent. Ami, lui dit Oberon, tant que vous voudrez croire et observer mes commandements, je vous secourerai dans toutes vos affaires ainsi que ceux qui avec moi sont venus pour vous défendre. On se saisit ensuite du duc, on le conduisit au palais, et on le présenta devant Huon, qui fut bien réjoui de voir son oncle qui était pris. Le duc lui dit : Cher neveu, ayez pitié de moi. Ah! traître, jamais de ta vie tu ne m'appartiendras en aucune chose, car tu ne sortiras pas d'ici. Il prit alors son épée dont il trancha la tête au duc. Il fit ensuite pendre son corps qui fut attaché aux créneaux de la ville, afin que l'on eût mémoire de sa mauvaise vie et pour servir d'exemple aux autres; ce fut ainsi que le pays fut délivré du plus abominable des hommes.

Comme le roi Oberon défendit à Huon d'aller à la cour du géant, ce que Huon ne voulut pas lui promettre, et y alla, dont il fut en grand risque de périr. Comme la demoiselle qui était à la cour du géant se trouva être la cousine de Huon.

Quand Oberon eut secouru Huon, il l'appela et lui dit : Mon cher ami, je prends congé de toi et de toute la compagnie, car je ne te verrai jamais de mes jours, et tu auras à supporter tant de misère, de maux et de tourments par ta faute, qu'il n'est homme vivant qui puisse raconter tout ce que tu auras à souffrir. Quand Huon entendit ces paroles, il lui dit d'un air effrayé : Sire, je pense que vous avez un grand tort, car je veux vous obéir de tout mon pouvoir et suivre en tout vos commandements. Ami, lui dit Oberon, puisque tu veux les suivre, garde bien en ta mémoire ce que tu viens de me dire. Je te défends, sous peine de perdre la vie et mon amitié, d'être assez hardi d'aller par un chemin qui conduit à une grande tour qui est bâtie sur la mer. Ce fut Jules-César qui la fit bâtir, il m'y fit nourrir un long espace de temps; jamais tu n'as vu de plus belle tour ni entendu parler de choses si merveilleuses. Cette tour est garnie de fenêtres et tendue en dedans de très-riches tapisseries; à l'entrée de la porte il y a deux hommes de cuivre, tenant en leurs mains un grand fléau de fer dont ils battent sans cesse nuit et jour d'un tel accord, que quand l'un bat à terre, l'autre bat en haut; ils font cela si légèrement et si vite, qu'à peine une alouette pourrait-elle y passer sans être tuée, et tout cela est fait par enchantement. Il y a dedans cette tour un géant d'une grandeur prodigieuse; on le nomme Angoulaffre; il m'a usurpé cette tour, il m'a pris aussi un haubert blanc qui était fin et léger, et doué d'une telle vertu, que l'ayant endossé, un homme ne peut jamais être ni blessé, ni enfoncé dans les eaux, et il n'y a aucun feu, si ardent qu'il puisse être, qui puisse lui nuire. Ainsi, mon ami Huon, je te défends d'y aller, sans quoi tu attireras ma colère, car jamais tu ne pourras résister à ce géant. Sire, dit Huon, sachez qu'à l'heure de mon départ de France, je me décidai que quelqu'aventure que je pusse avoir tant dangereuse fût-elle, je ne l'éviterais pas. Apprenez que j'aimerais mieux mourir que de ne pas combattre le grand géant; il n'y a personne, telle qu'elle soit, en état de m'empêcher de faire ce voyage; ainsi je vous avertis qu'avant mon retour, j'aurai le bon haubert, car il pourra bien me servir dans quelque temps, ainsi il ne faut pas que je le laisse; au surplus, je pense que si j'ai besoin de votre secours, vous voudrez bien me l'accorder. Oberon lui répondit: Je te jure que si tu me trompes au son du cor, tu n'auras jamais de secours de ma part. Vous ferez à votre plaisir et j'en ferai au mien. Oberon sortit alors sans rien dire, et Huon demeura dans la ville qu'il abandonna à Oberon, ainsi que la prévôté à son hôte et toutes les terres qui appartenaient à son oncle. Il s'apprêta à partir et prit or et argent à foison; il fit ensuite ses adieux à son hôte, à Géoffroi et à tous ceux qui demeurèrent là. Il se mit en chemin accompagné de ses gens; ils marchèrent tant de nuit et de jour, sans trouver quelque aventure qui fût digne de mémoire, qu'ils arrivèrent au bord de la mer, à une lieue de la tour où était le géant.

Quand Huon aperçut cette tour, il appela ses gens et leur dit : Seigneurs, je vois la tour dans laquelle Oberon m'a défendu d'entrer; mais si notre Seigneur me veut aider, je verrai ce qu'il y a dedans avant la nuit, quoiqu'il m'en puisse arriver. Gérasme regarda la tour et commença à pleurer, disant à Huon que c'était folie de suivre les conseils d'un enfant. Sire, prenez garde d'enfreindre les ordres d'Oberon, car il pourrait vous en arriver du malheur. Sire Gérasme, lui dit le noble Huon, quand tous les hommes qui existent me le défendraient, encore n'en ferais-je rien. Car vous savez bien que ce n'était que pour chercher des aventures que je suis parti de France; ainsi il est inutile de m'en parler davantage, et avant qu'il soit nuit, je veux combattre le géant, car s'il n'est plus dur que fer, je le tuerai ou il me tuera. Pour vous, Gérasme, et ceux qui sont ici présents, demeurez en cette prairie où vous m'attendrez jusqu'à ce que je sois de retour. Sire, dit Gérasme en pleurant, je suis bien fâché que cela ne puisse être autrement; que Dieu veuille bien vous garder.

Huon partit alors, laissant ses gens en pleurs après les avoir tous embrassés. Il s'arma de pied en cap et n'oublia pas son beau cor d'ivoire et son hanap; il s'en fut tout seul à pied, puis il vint à la porte du château. Sitôt qu'il fut arrivé, il vit les deux hommes de cuivre qui, sans cesse, battaient de leurs fléaux, qu'il regarda avec attention, et vit bien qu'il était impossible d'y entrer sans l'aide de Dieu. Il se mit alors en prières, regardant de tous côtés s'il pourrait entrer; il vit un bassin d'or attaché à un pilier de marbre, il tira alors son épée dont il frappa trois coups sur le bassin qui retentit d'une façon si éclatante qu'on pouvait l'entendre dans tout le château. Il y avait dedans une demoiselle nommée Sébille, qui, surprise d'entendre sonner le bassin, vint à une fenêtre par laquelle elle vit Huon qui voulait entrer; mais elle ne put point le connaître, et s'en retournant elle disait : Quel est ce chevalier qui désire d'entrer? Si le géant s'éveille, il l'aura bientôt mis à mort, car quand il y aurait six mille chevaliers, encore ne lui résisteraient-ils pas. J'ai un grand désir de savoir qui il est et d'où il peut être né, il me semble bien que c'est un Français; mais pour le mieux savoir, je vais retourner à la fenêtre pour voir si je le reconnaîtrai. Elle vint alors à la fenêtre, considérant Huon qui attendait à la porte, puis elle regarda son blason sur lequel il y avait trois croix superbes, elle connut alors par ce signe que le chevalier était Français. Hélas! dit la demoiselle, je suis perdue si le géant me trouve ici. Elle s'en retourna précipitamment, et vint écouter à la porte de la chambre, pour savoir si le géant dormait ou non.

Quand elle y fut parvenue, elle entendit qu'il dormait, car il ronflait extrêmement fort. La demoiselle étant bien sûre qu'il dormait, vint jusqu'à la porte qu'elle ouvrit et dont il sortit un vent qui, tout-à-coup, fit cesser les deux hommes de cuivre. Quand la demoiselle eut ouvert le guichet, elle s'en retourna très-vite en sa chambre. Quand Huon vit le guichet ouvert, il entra dedans parce que les deux hommes ne battaient plus; il fit tous ses efforts pour trouver la personne qui lui avait ouvert la porte; mais il fut bien

surpris de ne pas la rencontrer, car il y avait tant de chambres qu'il ne savait à laquelle aller pour trouver ce qu'il cherchait, et il allait dans le palais cherchant d'un côté et d'un autre. Il se trouva auprès d'un pilier où il vit quatorze hommes qui étaient morts. Quand Huon vit cela, il en fut effrayé et recula de terreur, partit de la salle et vint vers la porte pensant la trouver ouverte; mais il s'était enfermé lui-même, et les deux hommes battaient comme auparavant. Je vois bien, dit alors Huon, que je ne puis échapper, et il rentra au château et se mit à écouter s'il ne pourrait rien entendre. Comme il parcourait le château, il entendit une demoiselle qui pleurait, il vint du côté où elle était et la salua en lui disant : Noble demoiselle, je ne sais si vous entendrez mon langage, je voudrais savoir pourquoi vous versez des larmes. Sire, dit la demoiselle, je pleure parce que j'ai grande pitié de vous; car si le géant qui est ici s'éveille, il vous fera pendre soudain. Belle demoiselle, lui dit Huon, je vous prie de me dire qui vous êtes et d'où vous êtes née. Sire, je vous dirai que je suis fille d'Ovinemer, qui en son temps fut comte de Saint-Omer; je suis nièce du duc Sevin. Quand Huon entendit la demoiselle, il la salua très-humblement et l'embrassa en lui disant : Sachez que vous êtes ma proche parente, car je suis fils du duc Sevin; mais je vous prie de me dire quelle aventure vous a conduite jusqu'ici. Mon cher cousin, dit la demoiselle, il prit dévotion à mon père de venir adorer le saint Sépulcre; mon père m'aimait tant qu'il voulut m'emmener avec lui. Il arriva qu'étant sur mer, assez près de la ville d'Esclavonie en Surie, il s'éleva une grande tempête qui nous jeta sur ces côtes. Le géant, qui était au haut de sa tour, nous voyant arriver à son port, descendit et mit à mort mon père et tous ceux qui étaient avec lui, excepté moi qu'il emmena ici où j'ai été l'espace de sept ans, sans avoir pu entendre une messe; je vous prie encore une fois de me dire quelle aventure vous a amené en ce pays.

Ma chère cousine, puisque vous voulez le savoir, je vais vous le raconter. Il est véritable que le roi Charlemagne m'envoye faire un message de bouche et de lettre auprès de l'amiral Gaudisse qui est à Babylone, et comme je passais par ici je regardai cette tour et demandai à un païen à qui elle appartenait; il me répondit que dans la tour était un terrible géant, qui a tant fait de maux à ceux qui passent par ici, que je me suis imaginé que je pourrais le combattre et en délivrer la contrée. J'ai laissé mes gens en aval en ces prairies qui m'attendent. Mon cousin, dit la demoiselle, je suis surprise que vous soyez assez imprudent de vouloir entreprendre une pareille action; car quand vous seriez cinq cents hommes ensemble tous armés, vous ne pourriez lui faire de mal s'il était couvert de ses armes, il n'y a personne qui puisse long-temps tenir contre sa force. Ainsi je vous conseille de vous en retourner avant qu'il s'éveille; si vous le voulez, je vous ouvrirai le guichet sans aucun danger.

Comment Huon monta à la chambre où le géant dormait et fut l'éveiller, et du bon haubert que le géant donna à Huon qui le vêtit aussitôt.

Quand Huon eut entendu le discours que lui tenait la demoiselle, il lui dit : Ma cousine, apprenez qu'avant que je sorte d'ici, je verrai quel homme il est, je ne veux pas qu'on me reproche d'avoir manqué de courage, j'aimerais mieux mourir que d'essuyer un seul reproche. Ah! mon cousin, je vois bien que vous voulez votre perte et la mienne; mais puisque votre volonté est telle, je vous montrerai dans quelle chambre il dort, et quand vous l'aurez bien vu, vous vous retirerez subitement. Vous irez dans une chambre que vous trouverez, dans laquelle il y a du pain et du vin, et dans celle d'après vous trouverez des étoffes de soie et de très-riches joyaux, et dans la troisième chambre, il y a quatre dieux qui sont tous d'or fin et massif, et en la quatrième est le géant sur un lit très-riche. Ainsi, si vous voulez me croire, vous lui couperez la tête pendant qu'il dort, car s'il s'éveille vous ne pourrez lui échapper. Ma cousine, dit le noble Huon, à Dieu ne plaise que jamais l'on me reproche de l'avoir tué sans que je l'aie défié. Huon laissa sa cousine et marcha l'épée à la main, le heaume sur la tête, son écu au col. Il entra dans la première chambre, puis vint dans celle où étaient les quatre dieux; quand il les eut bien considérés, il leur donna à chacun un grand coup d'épée, puis entra dans la chambre où dormait le géant, et le regarda bien attentivement. Le lit sur lequel il dormait était d'un prix inestimable. Les couvertures et oreillers étaient d'une richesse et d'une beauté incomparables, ainsi que les tapisseries dont la chambre était tendue.

Quand Huon eut tout considéré et principalement le géant qui avait un corps monstrueux; car jamais on en avait vu de plus affreux : il avait une très-grosse tête, de grandes oreilles, le nez rafusclé, les yeux enfoncés, plus ardents qu'un charbon allumé, et il avait dix-sept pieds de long; ah! Dieu, dit-il, que Charlemagne n'est-il ici pour nous voir tous les deux, il ferait bientôt sa paix avec moi. Sainte Vierge Marie, je vous supplie très-humblement de vouloir bien prier votre cher fils de venir à mon secours, car sans lui je ne pourrai résister contre cet ennemi. Alors Huon s'avança fièrement en faisant le signe de la croix, et pensant en lui-même comment et de quelle manière il s'y prendrait; car il faisait réflexion que s'il le tuait pendant son sommeil, il aurait toujours devant les yeux le reproche d'avoir mis à mort un homme endormi. Que Dieu me maudisse, disait-il, si je le touche avant de l'avoir défié. Alors il s'écria fort haut au géant, et lui dit : Lève-toi, ou je te tranche la tête. Le géant s'éveilla au bruit que Huon venait de faire, et lança sur lui un regard terrible, puis il se leva si précipitamment qu'il manqua de rompre le lit superbe sur lequel il était couché. Il dit ensuite à Huon : Vassal, celui qui t'a mis ici ne t'aimait pas ni ne me connaissait guère. Quand Huon entendit que le géant parlait bon français, il en fut surpris et lui dit : Apprends que je suis venu pour te voir, peut-être pourrai-je avoir fait une folie. Le géant lui répondit : Tu ne dis que trop vrai, et si j'étais armé et habillé, et qu'il y eût cent hommes armés et pareils à toi, je ne les craindrais pas, je les mettrais tous à mort; tu vois bien que je suis nu et sans aucune arme dont je puisse m'aider, je ne te redoute cependant pas.

Alors Huon pensa que ce ne serait pas bien de l'attaquer auparavant qu'il ne fût armé, il lui dit : Va cher-



Huon va trouver le géant et le défie au combat. (*Page* 27.)

cher les armes, ou je te mets à mort. Vassal, lui dit le géant, ce que tu m'as dit démontre que tu as du courage et de la valeur. Alors il alla s'armer de pied en cap et prit une faux à la main; Huon attendait le grand géant dans le palais. Il vint et s'écria d'une voix terrible : Huon, où es-tu? je suis prêt à te détruire si tu ne te défends; je te prie de me dire qui tu es, afin que je puisse dire, quand je t'aurai détruit, j'ai mis à mort un tel qui, par son courage, m'est venu assaillir dans mon palais. Tu as trop d'orgueil de ne m'avoir pas voulu toucher avant que je fusse armé; qui que tu sois, tu es fils de quelque prud'homme; dis-moi, je te prie, où tu veux aller et ce qui t'a engagé à venir ici. Je veux savoir la vérité, afin que je puisse me vanter d'avoir mis à mort un homme qui n'a pas voulu me toucher que je ne fusse armé. Païen, lui dit Huon, tu es bien fou de me tenir pour mort; mais puisque de moi tu veux savoir la vérité, sache que je suis un pauvre chevalier à qui le roi Charlemagne a ôté ses terres et a banni de son royaume de France; il m'envoie faire un message auprès de l'amiral Gaudisse; la vérité est que je m'appelle Huon, fils du duc Sevin. Tu sais maintenant toute la vérité. Dis-moi de même qui tu es et de qui tu es né, afin que si je te mets à mort, je puisse me flatter à la cour du roi Charlemagne d'avoir détruit un géant effroyable. Alors le géant dit à Huon : Vassal, s'il arrive que tu réussisses, tu te pourras vanter d'avoir détruit le grand géant Angoulaffre, qui a dix-sept frères, dont il est le plus petit; et, avec ce, tu pourras dire que jusqu'au moindre arbre qui soit sur le bord de la mer Rouge, il n'y a personne qui ne me soit tributaire. J'ai chassé l'amiral Gaudisse où tu dois aller; je lui ôtai par ma puissance plusieurs de ses villes, et il me doit l'hommage d'un anneau d'or par chaque année pour racheter sa tête. J'ai ôté aussi au roi Oberon cette puissante tour; depuis ce temps il n'a aucun pouvoir sur moi par ses enchantements. Je lui ai pris aussi un haubert nompareil : car il a une si grande vertu que tel homme qui le pourrait garder sur son corps ne peut périr en aucune manière; car il faut que celui qui voudra l'endosser, soit exempt de péché mortel, et que la mère qui le porta n'ait vu personne que son mari; mais je pense qu'on trouverait peu d'hommes qui pussent s'en revêtir. Il a encore la vertu de faire que celui qui le mettra n'aura à craindre ni le feu, ni le fer, ni l'eau, ni même les précipices; car je l'ai éprouvé plusieurs fois. Mais puisque tu montres de la valeur et que tu m'as laissé armer, je te permets de l'essayer, si tu le peux. Il ouvrit aussitôt un coffre et en tira le bon haubert, puis dit à Huon : Vassal, voici le bon haubert que je te donne à essayer pour voir si tu pourras le mettre. Huon prit alors le haubert, et, se retirant, il quitta ses armes pour l'endosser; incontinent il mit son heaume sur sa tête, l'écu au cou et l'épée à la main, puis remercia Dieu de la grâce qu'il lui faisait. Le géant s'écria alors, et dit à Huon : Par Mahomet, je ne croyais pas que tu fusses un tel homme, car le haubert te sied très-bien; j'ai rendu ce que je devais à ta valeur, mais il faut te désarmer et me rendre le haubert que je t'ai laissé essayer. Que Dieu puisse te confondre, car tu n'as pas besoin d'armes dont tu ne te pourras pas aider. Apprends que je ne te le rendrais pas pour quatorze des meilleures villes qui sont d'ici Paris. Vassal, dit le géant, si tu veux remettre mon haubert, je te laisserai la vie sauve et te donnerai mon bel anneau d'or que j'ai eu de l'amiral Gaudisse. Tu as bien du danger à encourir, si tu veux accomplir ton message; car quand tu seras arrivé là-bas, et que tu seras à la porte du palais de l'amiral Gaudisse, et que tu te diras messager du roi Charlemagne, tu trouveras quatre portes, et à chacune un portier. Si l'on sait que tu es Français, à la première tu auras le poing coupé, à la seconde on te coupera l'autre, et quand tu viendras à la troisième, tu perdras un pied, et quand ce sera à la quatrième, on te menera vers l'amiral Gaudisse, et tu ne seras pas en état de lui échapper, il te fera trancher la tête. Ainsi, si tu veux éviter ce malheur et t'en retourner en sûreté, rends-moi mon haubert, je te donnerai mon anneau d'or; en le montrant tu seras bien reçu, et tu pourras aller par tout le palais sans que personne te détourne, et quand tu aurais tué cinq cents hommes, il n'y aurait personne assez hardi pour te faire du mal, pourvu que tu aies sur toi mon anneau, car quand j'ai besoin d'hommes ou d'argent, je n'ai que d'envoyer mon anneau; mais je te prie de me rendre mon haubert.

Comme Huon défit le grand géant, et appela Gérasme et ses autres compagnons, et de la joie qu'ils eurent de la mort du géant.

Huon, après avoir entendu les paroles du géant, lui dit : Traître, apprends que quand tous les prédicateurs qui sont dans l'univers me prêcheraient une année entière, et que tu me donnerais ton bien et ton anneau, encore ne te rendrais-je pas le bon haubert que j'ai endossé, que je ne t'aie premièrement mis à mort; je m'emparerai ensuite de ton anneau. Quand le géant ouït Huon, et qu'il vit qu'il ne pouvait avoir son haubert, il entra dans une si grande fureur, que ses yeux ressemblaient à deux volcans, tant ils étaient enflammés, et rappela Huon et lui demanda s'il était encore dans la même intention. Oui, répondit Huon; si tu es grand et fort, défends-toi, je ne te redoute point, puisque j'ai endossé ton haubert; mais crains Dieu et sa puissance. Et toi, défie-toi de moi, lui dit le géant, car quoique tu aies le bon haubert, cela ne m'empêchera point de te détruire. Alors il s'approcha de Huon et leva sa faux, croyant le frapper. Comme Huon était certainement leste, il évita le coup, et la faux vint tomber d'une force si grande contre un pilier, qu'elle y entra de presque deux pieds. Huon profita de cette circonstance et s'avança l'épée à la main contre le géant dont la faux était tombée, il le frappa d'un coup si terrible qu'il lui coupa les deux poignets, qui tombèrent à terre ainsi que la faux. Le géant, se sentant ainsi blessé, jeta un cri si affreux, que quand le palais se serait écroulé jusques dans ses fondements cela n'aurait pu produire un bruit plus considérable. La demoiselle, appelée Sébille, qui pour lors était dans sa chambre, en fut épouvantée. Elle sortit précipitamment de sa chambre, ramassa un gros bâton qu'elle trouva, et vint au palais où elle avait entendu le bruit; elle rencontra le géant qui se sauvait, et lui lança le bâton dans les jambes avec une telle

force qu'il tomba. Huon, qui venait après lui, le frappa de plusieurs coups d'épée, dont le géant jeta des cris horribles; mais Huon qui ne désirait que la mort du géant, lui donna un coup si rude qu'il lui coupa la tête : il essuya son épée et la remit dans le fourreau. Il voulut prendre la tête pour la mettre au haut de la tour; mais il n'eut pas la force de la lever de terre, tant elle était pesante; il s'en fallait de beaucoup qu'il pût remuer le corps; il se mit à rire et remercia Dieu du pouvoir qu'il lui avait donné d'avoir vaincu un tel adversaire. Plût à Dieu que la tête et le corps fussent à Paris au palais du roi de France, pour qu'il sût que c'est moi qui l'ai mis à mort!

Huon vint alors à une des fenêtres du palais et regarda sur la poterne; il vit ses gens et leur cria le plus haut qu'il lui fut possible : Seigneurs! venez à moi en toute sûreté, car le palais est gagné, il est à nous, j'en ai tué le maître. Quand Gérasme, Garin et les autres l'eurent entendu parler ainsi, ils en furent bien joyeux et en rendirent grâces à Dieu; ils vinrent aussitôt vers la porte que la demoiselle Sébille vint leur ouvrir. Parquoi ils entrèrent et suivirent la demoiselle qui les mena au palais vers Huon. Quand ils le virent, ils commencèrent à pleurer de joie, ils l'embrassèrent et ne savaient quelle chère lui faire. Ils lui demandèrent s'il n'était pas blessé; il leur répondit qu'il n'avait aucun mal. Il mena ensuite Gérasme et ses compagnons où le géant était étendu par terre. Quand ils le virent, ils furent surpris que Huon eût pu le détruire; car, malgré qu'il fût mort, il leur faisait frayeur à voir. Gérasme demanda ensuite à Huon quelle était cette demoiselle qu'il avait vue là. Alors Huon lui raconta, mot pour mot, comment elle s'était trouvée en cet endroit; ils l'embrassèrent tous, et lui firent beaucoup de politesses. Ils se désarmèrent, préparèrent le souper, se mirent à table, burent et mangèrent à leur loisir : ils se divertirent beaucoup; mais leur joie ne fut pas de longue durée, comme on pourra le voir par la suite.

Comme Huon partit de la cour du géant et dit adieu à ses gens; comme il vint seul à pied au bord de la mer, où il trouva Malebron le Fée, sur lequel il monta pour passer la mer.

L'on a pu voir ci-dessus comme Huon conquit la tour et tua le grand géant qui en était le maître, ainsi que la grande joie que mena Huon et ses compagnons jusqu'au lendemain à leur lever. Et quand ils eurent tous déjeûné, Huon appela Gérasme et tous ceux qui étaient là, et leur dit : Seigneurs, vous savez que j'ai entrepris un voyage jusques vers l'amiral Gaudisse, ainsi il faut que je m'acquitte au plutôt du message qui m'a été ordonné par l'empereur Charlemagne; pour cela je vous prie de tenir compagnie à cette noble demoiselle, et si dans quinze jours je ne suis pas de retour en ce palais, vous pourrez vous en retourner en France; vous emmenerez cette noble demoiselle avec vous, vous présenterez mes respects au roi Charlemagne et à tous ses barons, vous lui raconterez toutes les aventures qui me sont arrivées; je vais partir pour accomplir mon message. Les barons ayant entendu qu'il allait les quitter, lui répondirent : Sire, vous nous demandez que nous vous attendions quinze jours ici, nous vous attendrons un an entier s'il est nécessaire. Seigneurs, je vous remercie.

Alors il s'apprêta pour partir. Il s'arma de pied en cap; il prit son hanap et l'anneau d'or du géant; il n'oublia pas non plus son cor d'ivoire. Il fut ensuite prendre congé de sa cousine qu'il embrassa, et il fut après embrasser tous les barons qui le regrettaient beaucoup. Ils montèrent tous au palais pour le regarder encore, et ils versaient des larmes. Huon arriva enfin au bord de la mer qui était assez près du château, et il y avait un petit port où l'on trouvait presque toujours quelques bateaux de transport. Mais quand Huon y fut arrivé, il fut bien surpris et dit : Grand Dieu! que vais-je devenir, s'il ne se trouve ni bateau ni galère sur quoi je puisse m'embarquer? que j'ai eu de malheur de tuer Charlot! Je suis en grand danger; ce n'était pourtant qu'à mon corps défendant; mais le roi Charlemagne a eu grand tort de m'avoir si cruellement banni de son royaume. Huon se voyant seul et abandonné de toutes parts se mit à pleurer, et jetant les yeux à droite sur la surface de la mer, il vit une grande bête qui venait à la nage de son côté; elle avait la forme d'un luiton. Quand la bête fut venue à lui, il la regarda et fit le signe de la croix, puis il prit son épée pour se défendre, croyant que cette bête allait l'attaquer; mais au contraire elle se retira derrière Huon un peu sur la droite, et se secoua d'une telle manière que la peau tomba d'elle-même et devint le plus bel homme qu'on eût pu voir; Huon en fut bien effrayé. Quand il eut vu cette merveille, et que la bête était devenue homme, il s'approcha de lui et lui demanda qui il était, et s'il était envoyé de la part de Dieu, ou s'il était quelque mauvais esprit qui vint le tenter, car je viens de te voir traverser la mer. Au nom de Dieu ne me fais aucun mal, dis-moi qui tu es; je crois que tu es des gens du roi Oberon. Il lui répondit doucement : Ne sois pas surpris si je te connais, je sais que tu es fils du duc Sevin de Bordeaux; le roi Oberon m'envoie auprès de toi. Il y a quelque temps que je passai ses ordres, à cause de cela il m'a ordonné d'être pendant trente ans luiton en mer.

Ami, lui dit Huon de Bordeaux, sur la foi que tu dois à celui qui te forma, pourrais-je me fier à toi pour passer la mer Rouge, car j'en ai grand besoin? Malebron lui répondit : Apprends que je te porterai où tu voudras, ne crains rien, recommande-toi à notre Seigneur, et me laisse faire. Alors Malebron le luiton se remit dans sa peau et dit à Huon de monter sur sa croupe.

Comment Huon passa la mer sur Malebron le Fée qui le porta devant Babylone, et comment Huon vint à la première porte, ensuite à la seconde.

Dès que Huon vit ce noble luiton en sa peau, et qu'il l'attendait au bord de la mer, il fit le signe de la croix, priant Dieu de le faire arriver à bon port; ensuite il s'approcha de lui et monta sur la croupe du luiton qui sauta dans la mer. Il commença à nager d'une telle force qu'il semblait qu'il volait. Il eut bientôt traversé la mer et la grande rivière du Nil qui vient du paradis terrestre; c'est une rivière très-dangereuse par la quantité de serpents et de crocodiles qui s'y trouvent; mais il n'y eut ni serpent ni crocodile qui leur fissent aucun mal.

Quand ils furent arrivés à bord, Huon fut bien joyeux; alors Malebron lui dit : Mon cher, comparerai-je l'heure où tu fus né à celle où je t'ai connu; car pour te faire plaisir, il faut que je sois luiton en mer pendant l'espace de dix ans, et trente ans que j'y ai déjà été feront bien quarante ans. J'ai grande pitié de toi, car il n'y a personne qui puisse dire les maux que tu auras à supporter, et moi-même il faut que je souffre pour l'amour que j'ai pour toi; toutefois j'aurai patience. Tu vois la ville où tu dois aller; de plus, tu sais ce qui t'est recommandé, telle chose qui puisse t'arriver. Prends bien garde de passer les ordres du roi Oberon : ne mens jamais, sois loyal et discret, car si cela t'arrive tu perdras entièrement son amitié. Je te recommande à Dieu, je ne puis demeurer plus long-temps. Alors le luiton sauta dans la mer, et Huon demeura seul. Il se recommanda à Dieu, et marcha ensuite vers la ville dont il était assez proche. En entrant il ne trouva pas un seul homme qui l'arrêtât; puis quand il fut bien avancé dans la ville, il rencontra mille païens qui allaient voler, mille autres qui en revenaient, mille chevaux qui étaient aux travails pour être ferrés et mille autres que l'on en retirait; puis mille hommes qui jouaient aux échecs, mille autres qui causaient avec des filles, mille autres qui buvaient le vin de l'amiral, et mille autres qui allaient au palais. Quand Huon eut vu tout cela, il fut surpris de rencontrer tant de gens, et il était si attaché à les regarder, qu'il ne pensait plus à l'anneau qu'il avait dans son bras. Il vint d'autre part mille autres hommes qui revenaient du palais, et qui le regardaient avec étonnement de ce qu'il allait tout armé et à pied par les rues; mais il passa son chemin et ne voulut pas s'arrêter. Le malheureux! pourquoi ne se souvenait-il pas de son anneau, car il eut tant à souffrir qu'il est impossible de pouvoir le raconter. Quand il eut traversé une grande partie de la ville, il arriva sur la place devant le palais, sur laquelle il y avait un édifice formé de cinquante colonnes très-riches et ornées de diverses peintures; c'était là où l'amiral Gaudisse venait un certain jour de la semaine donner audience à ceux qui la lui demandaient. Et lorsque Huon eut bien considéré tout, il passa et vint à la première porte du palais. Quand il fut là, il cria au portier : Ami, je te prie de vouloir m'ouvrir la porte. Très-volontiers, lui répondit le portier; mais il faut me dire qui vous êtes, et si vous êtes Sarrasin vous entrerez sans aucune résistance. Huon, comme mal avisé et sans se ressouvenir du commandant que le roi Oberon lui avait fait, ni de l'anneau qu'il portait avec lui, que s'il l'eût fait voir aux païens il n'aurait pas eu besoin de mentir, répondit au portier qu'il était Sarrasin. Le portier lui répondit : Puisque cela est ainsi, vous pouvez passer. Il vint ensuite à la seconde porte, pensant en lui-même qu'il avait enfreint le commandement du roi Oberon, il en eut grand chagrin et fit serment qu'il ne mentirait jamais. Il prit alors son anneau à sa main et vint à l'autre porte, criant à haute voix : Fils de païen, que celui qui mourut sur la croix te confonde! dépêche-toi de m'ouvrir, car je veux entrer. Quand le portier entendit Huon lui parler si hardiment, il lui dit : Vassal, comment le portier de la première porte a-t-il pu être si imprudent de te laisser passer. Je te le dirai, lui répondit Huon : regarde cet anneau que je porte, ce sont les marques avec lesquelles je puis passer pour aller où bon me semblera. Quand le païen entendit Huon, et qu'il vit l'anneau qu'il portait, il le reconnut très-bien, et dit à Huon : Vassal, soyez le bienvenu, comment va mon seigneur de la part de qui vous venez ici? Huon, qui ne voulut pas mentir, passa le pont et la porte sans rien répondre, puis vint à l'autre porte. Le portier, qui le vit venir, se mit au-devant de lui, et quand Huon l'aperçut, il lui montra l'anneau; le portier vint aussitôt lui ouvrir la porte, il salua Huon respectueusement et le laissa passer. Quand Huon eut passé la troisième porte, il se souvint comme il avait menti en passant à la première porte. Hélas! dit-il, que vais-je devenir! j'ai menti et faussé trop légèrement ma foi à celui qui m'a fait tant de bien, je ne pensais point que j'avais un anneau d'or, j'espère que le roi Oberon ne m'en voudra pas de mal, vu que je ne m'en suis pas souvenu, je crois qu'il me passera cette faute, comme il a bien voulu me la passer quand il m'arriva de corner. Ainsi Huon passa les trois premiers ponts en venant au palais.

Comment Huon passa la quatrième porte; comme il vint au jardin où était la fontaine, et ce qu'il fit.

Quand Huon vit que les trois ponts étaient passés, il passa la quatrième porte, et il avait son anneau au poing; il ne trouva personne qui l'arrêtât dans son chemin et qui ne lui fit honneur. Ensuite il vint au quatrième et dit au portier : Ouvre la porte, païen maudit de Dieu. Le portier, qui était extrêmement orgueilleux, s'entendant outrager, répondit très-fièrement à Huon : Toi, qui portes des armes et qui m'as parlé avec tant de fierté, mets bas tes armes; actuellement dis-moi qui tu es, et où tu veux aller, car tant que tu seras armé tu ne seras pas assez hardi de passer, ou dis-moi de quelle manière tu as passé les trois ponts.

Quand Huon eut entendu le païen, il lui dit : Tais-toi, païen, apprends que je suis messager de l'empereur Charlemagne; que tu veuilles ou non, je passerai par la quatrième porte, puis j'irai au palais vers l'amiral Gaudisse, et toi ni d'autres ne pourront m'empêcher de passer; regarde cette enseigne que je te montre. Alors il prit l'anneau et le montra au portier qui le reconnut : il fit abaisser le pont, et ouvrit la porte, puis se mit à deux genoux et le pria de lui pardonner de ce qu'il l'avait tant fait attendre. Païen, lui dit Huon, je te souhaite le bonjour. Sire, dit le païen, allez vers l'amiral qui vous fera grand honneur et bonne chère, et il n'y a aujourd'hui chose si grande que vous lui demandiez qu'il ne vous l'accorde. Il n'a qu'une seule fille, et je suis persuadé que si vous la désiriez vous n'auriez qu'à la lui demander, et il vous l'accorderait par rapport au seigneur de la part de qui vous venez. Sire, dit le païen, dites-moi, je vous prie, quand monseigneur Angoulaffre viendra ici. S'il y vient, répondit Huon, il faudrait que tous les diables d'enfer l'y apportassent. Il s'en fut ensuite, et ne lui

dit rien de plus; mais il dit en lui-même : Grand Dieu! secourez-moi, je vous prie, car il fallait bien que je fusse tenté du diable quand j'ai menti à la première porte, ce n'est que par imprudence et faute de mémoire; mais je m'en repens bien, et n'y puis remédier. Huon était accablé par l'idée du mensonge qu'il avait fait. Occupé de sa triste pensée, il entra au palais et vint dans un très-beau verger qui était d'une rareté infinie; c'était où l'amiral Gaudisse venait se promener. Il y avait dans ce verger tout ce que dans le monde on aurait pu désirer, tant en arbres fruitiers qu'en différentes fleurs, et dans telle saison que ce fût. Au milieu de ce verger, il y avait une très-belle fontaine qui venait de la rivière du Nil; cette rivière vient du paradis terrestre. Dans ce temps, ladite fontaine avait une telle vertu, que si un homme malade en buvait ou s'en lavait les mains, il était bientôt guéri, quelqu'infirmité qu'il eût; et quand un homme aurait atteint l'âge décrépit, il se serait trouvé aussi jeune que s'il n'eût eu que trente ans; et que si c'eût été une femme, elle serait devenue aussi fraîche et aussi jeune qu'une pucelle. Cette fontaine, dont je vous parle, eut cette vertu pendant soixante ans; mais dix ans après que Huon y eut resté, elle fut gâtée par les Egyptiens qui faisaient la guerre contre l'amiral qui pour lors était à Babylone. Quand Huon se fut lavé les mains et le visage à la fontaine, et qu'il eut bu, il regarda le palais, il le trouva très-beau, et quand il l'eut bien considéré, il aperçut un grand et énorme serpent qui gardait la fontaine, de manière qu'il n'y avait personne, tant hardie fût-elle, qui osât en approcher pour y boire et s'y laver les mains; car si un homme qui aurait faussé sa foi y fût venu pour y toucher, il n'en serait pas sorti sain et sauf. Mais quand le serpent vit Huon, il se baissa sans lui faire aucun mal. Lorsque Huon eut bu l'eau de la fontaine, et qu'il eut lavé ses mains et son visage, il se mit auprès pour se reposer, et se prit à pleurer, disant : Grand Dieu, en qui je crois, si vous ne me secourez, je vois bien que je ne pourrai partir d'ici ni retourner au royaume de France. O vous, noble Oberon, ne m'abandonnez pas en mon besoin, et pardonnez-moi la faute que j'ai faite; vu que je l'ai faite par oubli, j'espère que vous ne me délaisserez point pour cela, et quoiqu'il m'en dût arriver, j'en veux savoir la vérité. Huon prit alors son cor, le mit en sa bouche et le sonna si mélodieusement et avec tant de force, que le roi Oberon, qui ce jour-là était dans la forêt, l'entendit. Ah! Dieu, dit-il, je viens d'entendre Huon qui a tenu si peu de compte de mes commandements, quand, au premier pont, il a faussé sa foi; mais je jure que quand il devrait se rompre les veines à force de corner, encore ne le secourerais-je point, quelque malheur qui doive lui arriver.

L'amiral Gaudisse, qui était à dîner, se leva de table, lui et tous ses barons, même celui qui lui servait le vin; et tous ceux qui étaient-là, dames, demoiselles, écuyers, cuisiniers et aides de cuisine, commencèrent tous à danser et à chanter par si grande joie, que si on les eût vus, on n'eût pu s'empêcher de rire, car plus Huon cornait, plus les autres dansaient et chantaient. Quand Huon eut cessé de corner, l'amiral Gaudisse commanda à tous ses barons d'aller s'armer, et d'aller au jardin dans lequel il leur dit qu'il y avait un enchanteur; gardez-vous bien de le laisser échapper, et l'amenez tout vif, car je voudrais savoir de lui a quel sujet il a fait cela, car s'il vous échappe il fera du mal. Huon, après avoir long-temps corné, fut bien surpris de ne voir venir personne pour le reconforter; il se désespérait et disait : Dieu! je vois bien que ma fin s'approche puisque le roi Oberon me délaisse, lui en qui j'avais mis toute mon espérance à la mort ou à la vie. Ah! ma très-chère mère, et vous, mon frère Girard, je ne vous reverrai jamais. O vous! roi Charlemagne, vous avez eu grand tort de me chasser sans que je vous eusse desservi; car ce que j'ai fait n'était qu'à mon corps défendant. Que Dieu veuille bien vous le pardonner! Et vous, roi Oberon, on doit bien tenir pour incertaines les promesses que vous faites, puisque vous me refusez votre secours pour une légère faute. Certes, si vous êtes prud'homme, j'espère que vous me pardonnerez, je me recommande à Dieu et à la glorieuse Vierge Marie; mais, quoiqu'il me doive arriver, j'irai au palais accomplir mon message tel que le roi Charlemagne me l'a ordonné. Alors il se prépara très-diligemment et quitta la fontaine, car il pensait que l'amiral Gaudisse serait assis au dîner.

Comme Huon vint au palais où il trouva l'amiral Gaudisse auquel il fit son message de la part du noble empereur Charlemagne, et mit à mort beaucoup de païens; comme il fut pris et ensuite conduit en prison.

Quand Huon eut été bien du temps à la fontaine, il en partit tout armé et vint pour monter au palais. A cette heure l'amiral avait fait apporter deux de ses demi-dieux au milieu du palais, et les avait fait poser là très-richement; devant eux brûlaient deux grandes torches de cire, et nul Sarrasin ne pouvait passer devant ces idoles qu'il ne s'inclinât devant elles et ne fît la révérence comme cela se pratiquait. Huon passa devant et ne daigna pas les regarder ni parler à ceux qu'il rencontra et qui étaient commis pour l'aller chercher au jardin près de la fontaine, dont ils furent très-étonnés et se disaient les uns aux autres, de façon que Huon pouvait l'entendre : Je crois que celui qui vient armé dans le palais est messager de quelque prince, et qu'il est envoyé vers l'amiral pour lui apporter quelques nouvelles. Comme Huon était au palais, il vit un roi païen qui parlait avec l'amiral et qui était venu pour que l'amiral Gaudisse lui donnât sa fille Esclarmonde en mariage. Huon vit bien que par l'attention que chacun avait sur ce païen, qu'il fallait que ce fût le plus grand après l'amiral, et commença à dire : Vrai Dieu! si je veux vraiment m'acquitter envers Charlemagne de faire ce que je lui ai promis, il faut que je mette à mort ce roi païen que je vois là qui parle avec l'amiral; car c'est lui que je demande, puisqu'il est si près de l'amiral. Dieu me confonde si je ne lui abats la tête de dessus les épaules! que notre Seigneur Jésus-Christ fasse de moi ce qu'il lui plaira! Alors Huon s'avança vers la table, et tira son épée dont il frappa un si grand coup qu'il fit sauter la tête du roi païen toute sanglante sur la table, et il s'écria à haute voix : Dieu! quelle bonne étrenne a ce commencement! que Dieu me veuille aider à parfaire! car jusqu'à cette heure j'ai bien réussi. Alors l'amiral s'écria très-haut et dit à ses barons : Saisissez-vous de cet homme qui vient de faire mourir sous mes yeux ce noble roi; car s'il vous échappe, ne soyez jamais si hardis de reparaître devant moi. Les païens assaillirent Huon de toutes parts, et lui lançaient des dards et plusieurs coups d'épée pour le faire mourir; mais la vertu du bon haubert, dont il était revêtu, le garantissait ainsi que la bonne épée dont il abattait les païens, de manière qu'il n'y en avait pas un qui osât l'approcher. Quand il se vit si pressé, il tira l'anneau de son bras, et le jeta sur la table devant l'amiral, et lui dit : Sire amiral, prends garde sur ta vie de souffrir qu'on me fasse aucun mal; regarde bien cet anneau. Quand l'amiral vit l'anneau, il l'eut bientôt reconnu, il commença à crier à haute voix que, sous peine de mort, personne ne fût assez hardi de toucher celui qui avait fait mourir le roi païen. A cet ordre tous les païens laissèrent Huon qui fut bien joyeux de se voir tranquille. Il appela ensuite l'amiral et lui dit : Je veux que, dorénavant, tu fasses tout ce que je te dirai. Vassal, dit l'amiral, tu peux faire dans mon palais tout ce que tu voudras, car tes ordres seront exécutés avec beaucoup de soin, et personne ne sera assez hardi pour te contredire. Alors Huon regarda la belle Esclarmonde qui était auprès de son père, il s'approcha d'elle et l'embrassa trois fois devant lui; dont la demoiselle fut bien surprise; mais elle le trouva si beau et sa bouche si fraîche, qu'elle désira en faire son amant, et que si cela ne se faisait pas, elle mourrait de douleur; le plaisir qu'elle ressentit dans ses embrassements lui rendit les couleurs plus vermeilles que des roses. Huon vint ensuite vers l'amiral et lui dit : Sire amiral, apprenez que je suis messager du roi Charlemagne; il m'envoie vous faire savoir qu'il n'y a aucun prince chrétien ni sarrasin qui ne soit sous sa domination excepté vous. Sachez que depuis le jour qu'il eut perdu la bataille de Ronceveaux, où périrent ses deux neveux Roland et Olivier, il a rassemblé autant de gens qu'il en faudra cette fois; il viendra contre vous sur terre et sur mer pour vous détruire, et s'il peut s'emparer de vous, il vous engagera à embrasser la religion catholique, et si vous voulez me croire, vous vous ferez baptiser avant qu'il vous arrive aucun mal. Vassal, dit l'amiral, ne m'en parle plus; car j'aimerais mieux être mis en morceaux que de laisser ma loi pour croire à celle de ton Dieu. Huon lui dit : Le roi t'ordonne de rechef de lui envoyer mille éperviers, mille vautours, mille ours et mille lions, tous enchaînés; il veut avoir mille valets tout jeunes et mille belles filles, et, avec ce, te mande de lui envoyer une poignée de la barbe et quatre de tes dents mâchelières. Vassal, dit l'amiral, tu es bien outrageux de me demander ce que tu m'as dit; mais encore, je suis surpris que ton maître soit assez fou pour me demander que je lui envoie ma barbe et mes dents mâchelières. Il m'a mandé autrefois par quinze messagers une partie de ce que tu m'as dit; mais je les ai fait tous pendre, et toi, par ta folie, tu seras le seizième. Mais par l'anneau que tu portes, nous n'oserons te toucher; je te demande sur ta foi et sur ta loi, puisque tu es né en France, qui est-ce qui a pu te procurer cet anneau? Alors Huon, bien surpris, lui dit : Telle crainte que j'aie de vous et de tous ceux qui sont ici, je vous dirai néanmoins la vérité : apprenez qu'avec cette épée, dont je suis armé, j'ai mis à mort le géant Angoulaffre. Quand l'amiral eut entendu Huon, il s'écria très-haut et dit à ses barons : Prenez garde, sur vos vies, que cet homme vous échappe; car, par les dieux auxquels je crois, je ne serai point satisfait tant que je le verrai vivant. Les païens et les Sarrasins tombèrent de tous côtés sur Huon. Quand il se vit assailli ainsi, il se recommanda à notre Seigneur; il crut que ce jour était le dernier de sa vie. Il prit son épée et se défendit avec beaucoup d'intrépidité, coupant les jambes et les bras à plusieurs et faisant sauter les têtes à d'autres : c'était horreur de voir; car, par la vertu du bon haubert qu'il avait endossé, aucun païen ne lui pouvait faire de mal; ils n'osaient presque plus l'approcher. Huon, qui était irrité en combattant ainsi, regarda à un des côtés du palais, et vit une arche contre laquelle il se mit, en combattant toujours, crainte d'être assailli. Il était là comme un sanglier se met au bois; il se défendit si vivement, que celui à qui il donnait un coup n'avait pas envie de rire. Ainsi pendant long-temps Huon ne ressentit aucun dommage; mais à la fin il ne put soutenir l'assaut, à cause du grand nombre de païens qui l'environnaient. Il était si fatigué que les coups qu'il donnait n'étaient plus forts; il se recommandait à Dieu et à la Vierge Marie. Et, d'autre part, l'amiral commença à crier : Lâches, il est surprenant que vous soyez tant de temps contre un homme sans pouvoir le mettre à mort. Les Sarrasins voyant bien le mépris que leur témoignait l'amiral, vinrent à grands cris assaillir Huon qui était seul dessous l'arche où il se défendait très-courageusement. Alors il vint un païen qui était neveu de l'amiral Gaudisse, qui s'avança vers Huon pour le vouloir frapper; mais à peine fut-il auprès de lui, que Huon, qui l'avait guetté, leva aussitôt son épée, et en frappa le roi païen sur son heaume, d'une telle force, que le cercle et la coiffe d'acier ne purent le garantir de mort; car le coup fut donné avec une telle force, qu'il le fendit jusqu'à la ceinture, et son épée lui tomba des mains. Aussitôt vint un Sarrasin qui la prit et l'emporta. Les païens coururent aussitôt sur Huon; ils se saisirent de lui par force, et lui prirent son riche cor d'ivoire et le hanap qu'il avait sur lui; ils lui ôtèrent sa bonne cotte de mailles. Puis, quand ils l'eurent désarmé, les Sarrasins, pour le voir, venaient de tous côtés; il y en eut beaucoup qui dirent qu'ils n'avaient jamais vu un plus bel homme, et que si tous les Français étaient aussi beaux que lui, il n'y aurait pas de roi qui osât les attaquer.

Comme Huon se plaignait dans la prison, et comme la fille de l'amiral vint le consoler, et s'en alla mécontente.

Huon étant désarmé, les païens le saisirent et l'amenèrent vers l'amiral qui fut bien satisfait de le voir pris et désarmé. Il appela ses barons et leur demanda de quelle mort il ferait mourir celui qui lui avait fait tant de dommage, comme de lui avoir tué le plus puissant des rois, et son neveu qu'il aimait beaucoup,

sans une infinité d'autres qu'il avait mis à mort. Tous les barons répondirent qu'il fallait l'écorcher vif. Alors un très-puissant et très-vieux amiral, car il avait cent vingt ans, prit la parole et dit : Amiral, jamais vous ne ferez une action pareille, par rapport au jour présent; songez donc que c'est aujourd'hui la fête de saint Jean; ainsi, selon notre loi, il n'y a personne que l'on doive faire mourir ce jour-là; mais il faut lui laisser la vie pendant un an entier, au bout duquel arrivera la fête de vos dieux; car, à tel jour, vous devez livrer deux champions pour les sacrifier devant vos dieux; car vous avez promis de le faire le premier jour que vous vintes à la seigneurie de Babylone; et si ce n'est que parce que celui-ci vous a occis un roi, votre neveu, vous ne devriez pas le faire mourir. Il a détruit l'homme du monde que vous deviez le plus détester; par sa mort, vous êtes hors de servitude et mis en franchise. Quand l'amiral Gaudisse eut entendu le païen, il lui dit : Puisque vous me conseillez d'en agir de cette façon, et que mes ancêtres avaient coutume de faire cela, je ne veux point aller au contraire. Alors Huon fut emmené par quatre païens, et mis dans une prison très-obscure. On recommanda à celui qui avait la garde de la prison, qu'on lui donnât à manger autant qu'il le faudrait. Quand Huon se vit emprisonné, il en fut bien fâché; il commença à regretter la noble duchesse sa mère et Girard son frère, et dit : Ha! vrai Dieu, roi Oberon, comment as-tu été si méchant de me laisser souffrir tant de maux pour une si petite faute; car tu sais bien en quoi j'ai enfreint tes commandements, ce n'a été que par oubli.

Parlons maintenant de la belle Esclarmonde, fille de l'amiral Gaudisse, qui, lorsque la nuit fut venue et qu'elle fut couchée, se souvint du bon chevalier français qui l'avait embrassée trois fois devant son père, dont elle fut bien chagrinée qu'il fût mis en prison; et elle se disait : Puisqu'il a tant de valeur d'avoir combattu en tant d'occasions, il mérite bien d'être aimé et secouru. Elle se leva aussitôt et s'habilla promptement; elle prit ensuite une torche de cire qu'elle alluma, et sortit de sa chambre sans faire de bruit; il était environ minuit, et tout dormait dans le palais. Elle dirigea ses pas vers la prison où elle trouva le geolier qui dormait; elle prit les clefs, ouvrit la porte de la prison; et quand Huon vit la clarté et la porte de la prison ouverte, il fut saisi de frayeur, parce qu'on n'avait pas coutume de le venir visiter à cette heure : il pensa qu'on le venait chercher pour le faire mourir, ou pour lui faire souffrir quelques tourments; il s'abandonna à la douleur. La noble demoiselle, qui savait bien parler français, entendit les regrets du noble Huon; comme elle l'avait entendu nommer la veille, elle lui dit : Huon, ne t'étonne point, je suis la belle Esclarmonde, fille de l'amiral, que tu as embrassée aujourd'hui par trois fois; si tu veux faire ma volonté, je me charge de te tirer hors de prison; car je suis si amoureuse de toi depuis que tu m'as embrassée, que tu es toujours présent à ma pensée; je chercherai tous les moyens de te délivrer. Dame, lui répondit Huon, que Dieu vous récompense des bontés que vous me témoignez; mais observez que vous êtes Sarrasine, et que je suis chrétien. Il est vrai que je vous ai embrassée, mais c'était pour exécuter les ordres que le roi Charlemagne m'avait donnés; car il m'avait envoyé ici, et j'aimerais mieux y rester toujours que de jamais vous toucher tant que vous serez Sarrasine. Elle lui répondit : Puisque vous avez la volonté de finir misérablement vos jours en ce lieu, n'ayez plus en moi d'espérance; car si je puis je vous le ferai payer bien cher.

Esclarmonde sortit alors de la prison; elle fut éveiller le geolier, et lui dit : Ami, je te défends, sous peine de perdre la vie, de donner à manger pendant trois jours et trois nuits à ce Français qui est ici enfermé. Votre volonté sera accomplie. La princesse, irritée et pensive, fut se remettre en son lit. Huon de Bordeaux resta trois jours et trois nuits sans manger; mais le quatrième jour, il dit en versant des larmes : Grand Dieu! je vais donc mourir de faim, daignez me secourir, et me faites la grâce de ne rien faire contre votre volonté et votre loi, malgré tels maux qui puissent m'arriver.

Telles étaient les prières que Huon adressait au ciel, et si l'homme du monde le plus barbare l'eût entendu, il n'eût pu retenir ses larmes.

Comme Huon se plaignait de la grande faim qu'il souffrait, et comme la belle Eselarmonde vint le consoler, parce que Huon lui promit d'agir selon sa volonté.

Dans le chapitre précédent, vous avez entendu les plaintes que Huon faisait de ce qu'il était resté trois jours et trois nuits sans boire ni manger, et comme la belle Esclarmonde, le voyant en cette triste situation, venait tous les matins écouter ce qu'il disait. Quand elle fut auprès de lui, elle lui demanda s'il s'était avisé sur la demande qu'elle lui avait faite, s'il la voulait mener en France et l'épouser quand ils y seraient arrivés. Si tu veux faire toutes ces choses, je te ferai délivrer à boire et à manger tant que tu voudras. Dame, lui répondit Huon, je ferai votre volonté, m'en arrive tout ce qu'il pourra. Pour l'amour de toi, lui dit Esclarmonde, je me ferai baptiser, et croirai en la loi de Jésus-Christ dès que nous serons dans un lieu où cela pourra se faire. Esclarmonde ordonna alors que l'on donnât à boire et à manger à Huon; elle dit ensuite au geolier : Allez dire à l'amiral que le chevalier français qui était en prison, est mort de faim il y a trois jours. J'obéis à vos ordres. Il vint au palais, où il trouva l'amiral, et lui dit : Sire, sachez que le chevalier français que vous aviez confié à ma garde est mort de faim et de pauvreté il y a trois jours. Païen, dit l'amiral, j'en suis fâché, car j'aimerais mieux qu'il fût encore vivant. Ainsi, pour cette fois, Huon fut sauf; et quand le geolier eut dit à l'amiral ce qui lui avait été ordonné, il retourna à la prison vers la belle Esclarmonde qui y était restée, et lui dit comme il avait parlé à l'amiral. Ainsi, dit Esclarmonde, si vous voulez être discret et m'obliger en tout ce qui dépendra de vous, je vous ferai beaucoup de bien. Je ferai tout ce que vous voudrez.

Nous laisserons à parler de Huon, et nous parlerons de Gérasme et de ceux qui étaient avec lui.

Comme Gérasme et ses compagnons partirent de la tour avec la demoiselle, et vinrent à Babylone, et de ce que fit Gérasme pour avoir des nouvelles de Huon.

Huon, parti de la tour du géant, avait laissé Gérasme et ses compagnons avec sa cousine en garde jusqu'à son retour. Il leur avait dit de l'attendre. Quatre mois s'écoulèrent sans en entendre parler, dont ils furent bien fâchés. Il vint un jour que Gérasme et ses compagnons s'armèrent; ensuite ils sortirent de la place et vinrent au bord de la mer pour savoir des nouvelles de Huon. Ils jetèrent les yeux sur l'étendue de la mer et virent venir un vaisseau chargé de trente païens, qui avaient de grands biens avec eux. Gérasme, voyant que le vaisseau venait vers le port, dit à ses gens qu'il serait bon d'aller au-devant pour apprendre des nouvelles au plutôt. Ils suivirent son avis et vinrent au port. Dès qu'ils y furent arrivés, les matelots mirent à l'ancre. Et quand Gérasme fut arrivé au port, il leur demanda d'où ils venaient et où ils voulaient aller. Sire, dirent les païens, nous allons à la Mecque pour nous acquitter vers Angoulaffre, le grand géant, du tribut que nous lui devons tous les ans; ainsi, nous vous supplions de nous enseigner où nous pourrons le trouver. Gérasme voyant qu'ils étaient tous débarqués, leur dit : Méchants, vous ne partirez pas d'ici, car celui que vous demandez est mort, et vous lui tiendrez compagnie.

Gérasme s'écria et dit à ses gens qu'il fallait mettre à mort tous les païens qui étaient arrivés. Quand les barons l'eurent entendu, ils se jetèrent sur les Sarrasins et les mirent tous à mort, sans qu'il en échappât un seul. Car tous nos barons étaient armés de tous points, mais les païens ne l'étaient pas; car ils n'auraient pas osé descendre armés pour payer le tribut au géant Angoulaffre. Gérasme et ses barons montèrent tous sur le vaisseau; ils prirent ce qui était dedans et l'emportèrent dans la tour; ils se mirent ensuite à table pour dîner, et se réjouirent de l'heureuse aventure qu'ils avaient eue. Et quand ils eurent dîné, Gérasme dit à ses barons : Mes seigneurs, s'il arrivait que nous fussions en France, et que Charlemagne nous demandât ce que nous avons fait de Huon, il n'y en a pas un de nous qui pût donner au vrai de ses nouvelles, savoir s'il est mort ou vif; car si nous lui disons qu'il est mort, et qu'il revînt, on pourrait nous soupçonner de trahison nous et nos enfants; car un homme peut rester en prison pendant quatorze ans, et revenir ensuite sain et sauf en son pays. Mais si vous voulez m'en croire, nous ferons comme doivent faire d'honnêtes gens : nous avons dans le port un très-beau vaisseau, qui est bien garni de tout ce qui lui est nécessaire; nous avons en outre beaucoup d'or, d'argent et de vivres; nous porterons nos richesses sur le vaisseau et monterons dessus; nous naviguerons jusqu'à ce que nous sachions des nouvelles de Huon, et nous ferons ce que nous devons faire; je vous prie de vouloir me dire chacun votre sentiment. Alors ils lui répondirent d'un commun accord qu'ils étaient prêts de faire ce qu'il leur avait proposé.

Ils prirent alors toutes leurs richesses et les emportèrent sur le vaisseau; puis ils y portèrent du vin, du biscuit et de la viande salée. Quand le vaisseau fut chargé, ils y firent entrer leurs chevaux, leurs armes, et généralement tout ce qui leur appartenait.

Ils montèrent tous les treize avec la demoiselle; ils levèrent les voiles et laissèrent la tour du géant inhabitée, et voguèrent en haute mer. Ils cinglèrent tant qu'ils arrivèrent à Damiette, où ils entrèrent sur la rivière du Nil, sur laquelle ils voguèrent jusqu'à Babylone, où ils descendirent au port, et firent sortir leurs chevaux. Gérasme, qui savait bien le langage et la manière de l'entrée des quatre portes, dit à ses compagnons de monter à cheval, qu'il fallait tous aller dans la ville pour s'informer s'ils pourraient avoir quelques nouvelles de Huon. Ils se mirent en chemin pour entrer dans la ville. Quand ils y furent, Gérasme leur dit : Seigneurs, il faut aller droit au palais, et quand nous serons devant l'amiral, vous garderez le silence, me laisserez parler; il faut que vous accordiez à tout ce que je dirai, sans me dédire en aucune chose. Ils répondirent qu'ils le feraient, et marchèrent ensemble par la ville. Ah! grand Dieu, dit Gérasme, faites-nous la grâce d'avoir des nouvelles de Huon de Bordeaux pour qui nous exposons notre vie. Ils passèrent les quatre ponts sans aucun danger, parce que Gérasme les conduisait et leur donnait des raisons dont ils étaient contents. Ils arrivèrent devant la grande salle du palais; ils descendirent de leurs chevaux, montèrent les degrés avec la demoiselle. Et quand ils furent au palais, ils virent l'amiral Gaudisse qui était assis sur un très-riche siége orné d'or et de pierres précieuses. Gérasme, qui savait bien la langue sarrasine, vint auprès de l'amiral, et lui dit : Que Mahon, qui fait croître le vin et le blé, veuille sauver et garder l'amiral Gaudisse que je vois assis entre ses barons! Ami, dit l'amiral, sois le bienvenu; dis-moi, je te prie, ce que tu cherches et où tu vas? Sire amiral, lui dit Gérasme, je vous dis pour vrai que je viens de la ville de Montbrant, et suis fils du roi Yvoirin. Quand l'amiral eut entendu que Gérasme se disait fils d'Yvoirin de Montbrant, il lui dit : Soyez le bienvenu, mon neveu, je vous prie de me dire comment se porte mon frère.

Sire, dit Gérasme, comme je partis de Montbrant, je le laissai en bonne santé, il m'a chargé de vous saluer de sa part; il vous envoie douze Français que j'ai amenés avec moi; il les a pris sur la mer, comme ils allaient adorer le saint Sépulcre de Jésus-Christ; il vous mande que vous les fassiez tous mettre en prison, jusqu'à ce que le jour de saint Jean-Baptiste soit venu, jour auquel vous devez faire la fête de vos dieux; puis les ferez mener dans la prairie, vous les ferez attacher, et ferez tirer vos archers, et vous verrez lequel est le plus adroit. Quant à cette demoiselle qui est avec moi, vous pouvez la mettre avec mademoiselle votre fille, elle lui apprendra à parler la langue française.

Neveu, dit l'amiral, je vous permets de faire ici tout ce qu'il vous plaira; je vous prie de me dire votre nom. Cher oncle, lui dit-il, mon nom est Gérasme. Neveu, je vous fais mon premier chambellan, et je vous donne en garde les clefs de ma prison, dans laquelle vous ferez mettre ces Français pour en disposer

à votre volonté, car je sais bien que vous ne les aimez pas; mais ayez bien soin de leur faire donner à boire et à manger, afin qu'ils ne périssent pas de faim, comme il est arrivé depuis peu à un Français que l'empereur Charlemagne m'envoya; il se nommait Huon, et était très-beau chevalier.

Quand Gérasme eut entendu l'amiral, il fut bien saisi; il ne s'en fallut guères que, dans la colère qu'il ressentait en lui-même, il ne courût sur l'amiral; mais il était si irrité, qu'il prit un bâton dont il en frappa un si grand coup sur chaque Français, que le sang leur découlait de la tête; mais ils n'osaient s'en plaindre par l'appréhension qu'ils avaient de l'amiral Gaudisse; mais ils maudissaient Gérasme du mal qu'il leur avait fait.

Quand l'amiral vit que Gérasme avait battu les prisonniers français, il lui dit: Neveu, vous faites bien voir que vous n'aimez pas les chrétiens. Sire, répondit Gérasme, je hais plus les chrétiens que qui que ce soit au monde; car sachez qu'en les amenant, ils ont été battus trois fois par jour en l'honneur de mon dieu Mahomet, et au mépris de la loi de leur Dieu Jésus-Christ qu'ils professent.

Gérasme quitta l'amiral, et il emmena avec lui les douze Français en prison, et les battait pendant le chemin; il n'y en eut pas un assez hardi pour proférer une seule parole, mais ils le maudissaient. Il rencontra la demoiselle Esclarmonde sur le chemin de la prison; elle lui dit: Cher cousin, je suis bien joyeuse de votre arrivée; si j'osais me fier à vous, je vous dirais volontiers un secret, mais il faut me promettre que vous ne me découvrirez pas. Cousine, dit Gérasme, par la foi que je dois à mon dieu Mahomet, vous pouvez me confier votre secret, je ne le découvrirai jamais. Quand Esclarmonde entendit la promesse que Gérasme lui avait faite, elle lui dit: Cousin, il y a cinq mois qu'un chevalier français vint auprès de mon père, l'amiral Gaudisse, faire un message de la part de l'empereur Charlemagne; il se nomme Huon. Quand il eut fait son message, il mit à mort un roi païen qui était à table devant mon père l'amiral, puis il m'embrassa tendrement par trois fois. Il défit ensuite beaucoup de Sarrasins, pourquoi mon père le fit prendre et mettre en prison dans laquelle il est encore; mais j'ai fait entendre à l'amiral Gaudisse, mon père, qu'il était mort de faim; mais il est vivant, et ne manque ni de boire ni de manger.

Quand Gérasme eut entendu la demoiselle Esclarmonde, il fut bien irrité; car il pensait que la demoiselle le faisait pour le décevoir et l'attirer par ses paroles insinuantes, afin qu'il voulût dire son secret; il s'en alla sans lui répondre, et vint à la prison, dans laquelle il mena fort rudement les prisonniers. La demoiselle s'en retourna très-triste et bien fâchée de ce que son secret était découvert à Gérasme, qu'elle croyait son cousin. Quand il eut mis les douze Français dans la prison, il s'en revint bien fâché. Huon, qui était dans la prison, s'inquiétait beaucoup qui pouvaient être ceux que l'on avait mis dans la prison avec lui; car il y faisait si obscur qu'il ne pouvait distinguer les objets. Il se tint sans parler, afin d'entendre quel langage ils parlaient. Un d'entr'eux commença à se plaindre et à dire: Grand Dieu! daignez nous secourir, car vous savez bien que ce n'est pas par notre faute que nous souffrons tous ces maux; mais par amitié pour notre jeune seigneur. Ah! Huon, nous vous avons tant aimé que nous sommes prêts à périr; que notre Seigneur Jésus-Christ daigne avoir pitié de nos âmes!

Quand Huon eut entendu ce qu'ils disaient, il vit bien qu'ils étaient chrétiens et Français; il eut bien voulu savoir qui ils étaient. Il s'approcha d'eux en leur disant: Nobles seigneurs, qui êtes ici, je vous prie de me dire qui vous êtes, et comment vous êtes venus ici? Sire, dit un d'entr'eux, il est vrai qu'il y a environ cinq mois qu'un jeune chevalier est parti du royaume de France, et nous partîmes avec lui; il est fils du noble duc de Bordeaux qui se nommait Sevin. Ce jeune chevalier a mis à mort Charlot, fils du roi Charlemagne; c'est pour ce malheur qu'il fut banni du royaume de France, et envoyé, de la part du roi Charlemagne, faire un message vers l'amiral Gaudisse, qui l'a fait mourir en prison, comme on nous l'a dit; nous étions partis pour l'aller chercher; mais nous avons été trahis par nos compagnons.

Quand Huon eut entendu celui qui lui parlait, il le reconnut, et tous les autres aussi, puis il leur dit: Seigneurs, rassurez-vous, car vous voyez Huon en bonne santé, grâces au Seigneur et à la fille de l'amiral Gaudisse, qui m'aime tant, qu'il y a long-temps que je serais mort si elle ne m'eût secouru. Vous verrez que dans peu de temps elle viendra nous rendre visite. Mais je vous prie de me dire ce qu'est devenu le vieux Gérasme, et s'il est demeuré pour garder la tour avec ma cousine que je vous avais confiée en garde. Sire, lui dirent les barons, vous n'avez jamais entendu parler de plus grand traître que lui; car il nous a trahis, battus, outragés, mis en cette affreuse prison; et quant à la demoiselle qui était venue avec nous, il l'a donnée en garde à l'amiral Gaudisse.

Quand Huon vit et reconnut vraiment que c'était à ses hommes qu'il parlait, il les vint embrasser l'un après l'autre, et leur dit: Chers amis, apprenez que tous les maux que le vieux Gérasme vous a faits et les manières qu'il a tenues, ne tendent qu'à votre délivrance; car je connais bien les sentiments et la valeur de Gérasme. Seigneurs, réjouissez-vous, car la nuit ne sera pas plutôt venue, qu'à grande joie vous serez visités. Certainement, lui dirent les barons, nous avons pensé que le vieux Gérasme avait renié notre Seigneur Jésus-Christ, et pris la loi sarrasine; car il a fait entendre à l'amiral Gaudisse qu'il est fils de son frère Yvoirin de Montbrant. Quand Huon les entendit, il en fut bien joyeux et dit: Vrai Dieu, la loyauté de Gérasme nous sera toujours profitable, et en dépit du nain bossu qui m'a délaissé pour une seule faute que j'ai commise, nous serons délivrés par Gérasme des misères où nous sommes. Nous laisserons à parler de Huon, et nous ferons mention du vieux Gérasme.

Comme Gérasme et la belle Esclarmonde vinrent dans la prison consoler et visiter Huon de Bordeaux et tous les autres qui y étaient avec lui.

Quand Gérasme fut retourné vers l'amiral, il lui dit que, par son ordre, on avait mis en prison les chrétiens qui étaient venus avec lui, et qu'il les avait maltraités à l'entrée de la prison. Beau neveu, dit l'amiral Gaudisse, ils ont en vous un mauvais voisin. L'amiral ensuite se retira, et Gérasme entra dans la chambre qui lui était préparée. Il pensa aux moyens de fournir des vivres aux prisonniers, et vint à bout d'en fournir suffisamment. Quand ce vint vers le soir, et qu'il vit l'instant favorable pour accomplir son dessein, il vit qu'il y avait assez de pain, de vin et de viande. Il sortit de sa chambre, qui n'était pas loin de la prison, et fit apporter des vivres tels qu'il les fallait; car, dans le palais, tout le monde était prêt à lui rendre service en tout ce qu'il pouvait désirer. Quand ils furent venus à la porte de la prison, il renvoya tous ceux qui avaient apporté des vivres, et resta seul; mais il n'y fut pas plutôt entré, que la fille de l'amiral vint auprès de lui. Et quand Gérasme la vit, il ne sut que penser, et lui dit: Ma cousine, je vous prie de me dire, à cette heure, qui vous amène ici? Mon cousin, lui dit la demoiselle, la très-grande confiance que j'ai en vous m'y a fait venir, parce qu'aujourd'hui je vous ai découvert tout mon secret et ce que j'ai eu volonté de faire; si je savais que vous voulussiez laisser la loi de Mahomet et recevoir le baptême, vous et moi nous nous en irions en France avec les Français dont je vous ai parlé aujourd'hui; nous trouverons bien la manière de partir et de faire sortir de prison ceux que vous y avez mis. Quand Gérasme eut entendu la demoiselle, il fut très-satisfait, et vit bien cette fois qu'elle ne cherchait point à le surprendre, et que ce qu'elle lui disait venait du courage, et le désir qu'il avait de savoir ce qu'elle lui dirait de la volonté de Huon, fut la cause qui l'obligea de la croire. Cependant il ne voulut pas aussitôt se découvrir à elle, jusqu'à ce que Huon sût la vérité; il répondit très-fièrement à la demoiselle, et lui dit: Ha! mauvaise fille, comment êtes-vous si hardie d'oser penser et dire ce que vous m'avez dit; sachez que l'amiral votre père le saura; je ne serai pas plutôt sorti de la chambre que tous les Français seront pendus. Ah! sire, je vous prie de me mener avec vous, afin qu'avant que je meure je puisse voir le chevalier pour l'amour duquel je suis contente de mourir; car s'il meurt, je ne pourrai pas lui survivre. Gérasme lui dit alors: Je veux bien que vous veniez avec moi. Alors Gérasme entra, un flambeau à la main, dans la prison; dès qu'il y fut, Huon le reconnut et vint l'embrasser en lui disant: Mon très-cher ami, que l'heure où je vous ai trouvé soit bénie! Alors ils s'embrassèrent de nouveau l'un et l'autre. Quand la demoiselle vit l'amitié et la reconnaissance que les barons firent ensemble, elle en fut jalouse, car elle vit bien que son fait en serait plus sûr à conduire; elle vint vers Huon, et elle lui demanda si c'étaient ses gens avec qui il faisait si grande reconnaissance. Huon lui répondit: Sachez que tous ceux qui sont ici avec moi sont mes gens; vous pouvez m'en croire, car il n'y en a pas un d'entre eux qui ne vous obéisse en tout ce que vous désirerez. Huon, lui dit la belle Esclarmonde, je suis charmée de leur arrivée. Alors il dit à ses gens: Seigneurs, je vous remercie de vos embrassements, rendez vos hommages à cette noble demoiselle par qui nous serons tous délivrés; car c'est elle qui m'a sauvé la vie. Ils remercièrent tous la noble Esclarmonde. Seigneurs, si vous voulez croire mon conseil, je vous dirai comment et de quelle manière il faudra faire quand vous serez sortis de prison. Sachez tous que je crois fermement à la loi de notre Seigneur Jésus-Christ, et qu'aujourd'hui il n'y a personne au monde que je déteste plus que l'amiral Gaudisse, mon père, parce qu'il ne veut pas croire à la loi catholique, et parce qu'il déteste tant les chrétiens, qu'il n'en veut entendre parler en aucune manière; car il croit seulement au dieu Mahomet et à ses idoles, pourquoi mon cœur ne peut se mettre à l'aimer. S'il eût été autre, pour rien au monde je ne lui voudrais ôter mes sentiments; mais je vous dirai comment il faudra faire. Et quand ce viendra à l'heure de minuit, je vous menerai dans ma chambre, où vous prendrez les armes qui vous conviendront, et quand vous serez armés de tous points, je vous menerai dans la chambre de mon père l'amiral, vous le trouverez endormi et le mettrez aussitôt à mort; je me charge de lui donner le premier coup; et quand il sera mort nous nous en irons tranquillement. Quand Huon eut entendu parler la belle Esclarmonde, il lui dit: A Dieu ne plaise que votre père soit mis à mort, nous trouverons un jour la manière d'en être délivrés. Nous vous remercions de ce que vous voulez nous délivrer à ce prix; il me semble qu'il vaudrait mieux vous retirer d'ici vous et Gérasme, car le jour commence à paraître, afin que personne ne s'en aperçoive.

Alors Gérasme et la demoiselle s'en allèrent au palais, après avoir fermé la porte de la prison. Gérasme et Esclarmonde allaient de temps à autre visiter les prisonniers et leur faisaient porter tout ce dont ils avaient besoin. Gérasme était toujours chez l'amiral où il commandait tout ce qu'il voulait; il n'y avait aucun païen qui osât le contredire.

Nous cesserons de parler de Gérasme, de Huon et des autres prisonniers français, qui restent en prison jusqu'à ce qu'on aille les en retirer.

Comme le grand géant Agrappart, frère aîné d'Angoulaffre que Huon avait mis à mort, assembla tous ses gens, et vint à Babylone pour recevoir le tribut que l'amiral Gaudisse payait auparavant à son frère; du champ de bataille qu'il proposa à l'amiral et qui lui fut accordé.

Ainsi vous avez entendu comme Huon a mis à mort le géant Angoulaffre qui avait dix-sept frères, dont il était le plus petit. La mort d'Angoulaffre fut sue bientôt après par tout le pays. Agrappart apprit la mort de son frère, il en fut si affligé qu'il était hideux à voir. Il était d'une grandeur si prodigieuse, qu'il avait dix-huit pieds de long, et était gros à proportion; il y avait un pied de distance entre ses deux sourcils; ses yeux étaient aussi ardents que des charbons; le bout de son nez était plus gros que le museau d'un bœuf, et il lui sortait des deux côtés de la bouche deux dents qui avaient bien chacune un pied de long. J'ennuierais les lecteurs si je leur faisais le portrait affreux de sa horrible figure. Vous devez bien penser que quand il était en colère il était encore plus hideux.

Quand Agrappart fut averti que la mort de son frère était réelle, il ordonna que tous les gens de son pays

prissent les armes et vinssent auprès de lui; ses ordres furent ponctuellement exécutés. Quand ils furent arrivés auprès du géant, il les assembla et leur raconta la mort de son frère Angoulaffre, et que sa volonté était d'aller à Babylone vers l'amiral Gaudisse, pour se mettre en possession des terres dont son frère était possesseur, et pour percevoir le tribut qui lui était dû par l'amiral Gaudisse. Alors tous les barons lui dirent : Sire, ordonnez ce que vous voudrez, et nous le ferons. Agrappart leur répondit qu'il fallait monter tous à cheval, parce qu'il voulait aller vers l'amiral Gaudisse. Alors tous les païens, soumis à ses ordres, montèrent à cheval et partirent avec lui. Ils se rassemblèrent au nombre de dix mille dans une grande plaine qui est près de Babylone. Agrappart dit à ses gens qu'ils l'attendissent en cet endroit, et qu'il voulait aller seul parler à l'amiral Gaudisse. Pour cet effet il s'arma de tout ce qui lui était nécessaire; il prit une grande faux comme son frère avait coutume d'en porter. Puis seul, et ainsi armé, il entra dans la ville de Babylone, traversa les quatre ponts sans que personne fût assez hardi pour s'opposer à son passage, et il parvint à la salle où l'amiral Gaudisse était à table. Le géant se mit devant lui, et dit assez haut : Que le dieu Mahomet, par qui nous vivons et qui fait croître le blé et le vin, puisse confondre l'amiral Gaudisse comme traître et méchant homme! L'amiral, se sentant ainsi outragé, répondit au géant Agrappart : Vous m'outragez à tort devant tous mes barons; dites-moi donc pourquoi vous m'avez insulté. Amiral, lui dit Agrappart, vous avez dans votre palais celui qui a mis à mort mon frère Angoulaffre. Puisque vous le saviez, vous auriez dû le faire écorcher tout vif, et si ce n'était crainte de ternir ma gloire, je te frapperais. Puisque tu l'as mis en prison sans lui faire de mal, que Mahomet te maudisse, tu n'es pas digne de t'asseoir sur le trône; descends, il ne t'appartient pas d'y être.

Alors le géant retira l'amiral du trône si rudement, que sa couronne lui tomba de la tête. Agrappart s'assit sur le trône; il dit ensuite à l'amiral : Traître, mon frère est mort; tu seras dorénavant mon esclave; les terres de mon frère m'appartiennent ainsi que le tribut que tu devais lui payer, sinon je te ferai mettre en pièces. Je ne demande que mon droit, et si tu veux prouver le contraire, il faut que tu trouves deux champions qui, pour l'amour de toi, voudront bien combattre avec moi; je me défendrai contre eux et contre d'autres si tu veux les envoyer; s'il arrive que je sois vaincu, je consens que ta terre soit franche de tout tribut; mais si je suis vainqueur, tu demeureras mon esclave et mon tributaire, et avec ce tu payeras quatre deniers d'or par an pour racheter ta tête. L'amiral lui dit qu'il le voulait bien, et qu'il lui donnerait deux de ses gens pour combattre contre lui.

Comme l'amiral Gaudisse fit mettre Huon de Bordeaux hors de prison et le fit armer pour combattre le géant Agrappart.

Quand l'amiral eut entendu la proposition du géant, il s'écria à haute voix : Où sont les deux chevaliers qui voudront combattre pour moi, il est temps de me prouver la reconnaissance de mes bienfaits. S'il y a quelqu'un d'entre vous qui veuille s'armer pour combattre le géant, je lui donnerai ma fille Esclarmonde en mariage; et après ma mort il aura tout mon bien, sans que personne puisse s'y opposer. Mais malgré les promesses avantageuses qu'il pouvait faire, il ne se trouva pas un seul païen assez hardi pour le faire, dont l'amiral fut si fâché qu'il ne put retenir ses larmes.

Quand le géant Agrappart le vit, il lui dit : Il n'est pas nécessaire de pleurer; de gré ou de force tu seras obligé de me payer les quatre deniers d'or, car certainement je vois bien qu'il n'y a aucun de tes païens qui veuille combattre contre moi. Quand la belle Esclarmonde vit que son père pleurait, elle en fut émue de pitié et lui dit : Mon père, si je pensais que vous ne m'en sussiez pas mauvais gré, je vous dirais une chose qui pourrait vous tirer d'affaire. Ma fille, dit l'amiral Gaudisse, je jure par Mahomet que vous n'aurez jamais sujet de vous en repentir. Sire, lui dit sa fille, je vous ai dit autrefois que le Français qui vint vous faire un message de la part du roi Charlemagne, était mort, si cependant vous le souhaitez, je vous l'amènerai ici; je ne doute pas qu'il n'entreprenne de combattre contre Agrappart; je vous ai déjà dit qu'il a défait Angoulaffre, je crois et j'espère, avec l'aide de Mahomet, qu'il en fera autant de son frère Agrappart. L'amiral lui répondit : Ma fille, je consens que vous alliez chercher ce Français; car si il est ainsi qu'il le puisse détruire, je consens que lui et tous les autres Français sortent de prison et aillent où bon leur semblera. Alors Esclarmonde et Gérasme s'en allèrent à la prison, en retirèrent Huon et les autres Français, et les amenèrent au palais.

Quand ils furent arrivés, l'amiral regarda Huon parce qu'il avait le visage en embonpoint, excepté qu'il était devenu pâle, à cause du long espace de temps qu'il était resté en prison. Vassal, dit l'amiral Gaudisse, je vois bien que vous n'avez pas fait mauvaise chère dans la prison. Sire, j'en remercie votre fille, qui a bien voulu prendre soin de moi. Mais dites-moi, je vous prie, pourquoi vous m'avez mandé. Vassal, dit l'amiral Gaudisse, je vais vous le dire : vous voyez ce Sarrasin qui est armé, il m'a proposé un champ de bataille corps à corps, ou bien contre deux de mes plus vaillants hommes, s'il s'en trouve d'assez hardis pour combattre contre lui; et s'il est vrai que vous ayez la valeur de m'acquitter envers lui et d'entreprendre le gage pour moi, je vous délivre ainsi que ceux qui sont avec vous; vous pourrez retourner dans votre pays, ou bien où bon vous semblera; je vous ferai conduire en sûreté jusques dans la ville d'Acre, et vous donnerai un sommier chargé d'or, que vous présenterez de ma part au roi Charlemagne. Vous lui direz que tous les ans je lui en enverrai un pareil, par droit de servitude et pour racheter ma tête, je lui en ferai la promesse par lettre, ainsi qu'il le voudra ordonner par ses barons; qu'il ait quelque guerre, je lui enverrai deux mille paysans pour le servir pendant un an; et s'il a besoin de ma personne, je passerai la mer avec cent mille paysans pour le servir; car j'aime mieux être en servitude ailleurs que de payer ici quatre deniers; et si vous voulez demeurer avec moi, je vous donnerai ma belle Esclarmonde et la moitié de mon

royaume. Sire amiral, dit Huon, je le veux bien faire, pourvu que vous vouliez me rendre mon haubert, mon riche cor d'ivoire et mon hanap que l'on m'ôta quand je fus pris.

Vassal, dit l'amiral, je vous ferai tout rendre et vous ne perdrez pas un denier. Alors l'amiral envoya chercher le haubert, le cor et le hanap qu'il fit donner à Huon qui fut bien content de les avoir. Quand Agrappart sut que l'amiral avait trouvé un champion pour le combattre, il dit à l'amiral qu'il voulait parler à ses barons qui l'attendaient dehors, mais que celui qui devait le combattre se tînt tout prêt; car, dit-il, tant que je vivrai je n'aurai de contentement que je ne l'aie mis en pièces. Alors il sortit sans rien dire de plus et s'en alla vers ses gens. Huon, qui était resté au palais, endossa le bon haubert; il donna ensuite à Gérasme son cor d'ivoire, en le priant de vouloir le garder jusqu'à son retour; puis il réclama notre Seigneur, en le priant très-humblement de vouloir bien lui pardonner ses péchés et vouloir bien le secourir contre un adversaire si affreux.

Quand il eut fait sa prière à Dieu, il mit son haubert aussi facilement que la première fois, et vit par-là que Dieu lui avait pardonné; il dit alors : Ah! noble roi Oberon, puisque Dieu a calmé sa colère contre moi, pardonnez-moi, car je suis bien puni d'avoir passé vos ordres. Ah! je vous prie de ne m'en pas vouloir mal, si, lorsque j'étais en prison, il m'est échappé quelques murmures, j'avoue que j'ai mal fait, mais c'était par oubli. Vous m'avez tant fait de plaisir quand je vous trouvai au milieu du bois où vous me donnâtes votre hanap et votre riche cor d'ivoire, par qui j'ai été secouru tant de fois. Pardonnez-moi les fautes que j'ai faites, et daignez me secourir en mon besoin, car sans le secours de Dieu et le vôtre il faut que je perde la vie.

Huon pria Dieu bien dévotement de lui pardonner ses péchés et de lui faire la grâce de remporter la victoire sur un ennemi aussi dangereux. Quand Huon eut fini son oraison, il vint un Sarrasin qui dit à Huon : Vassal, voici ton épée que tu as perdue le jour que l'on te prit. Huon le remercia et prit son épée.

Après cela Huon laça son heaume et ceignit sa bonne épée; ensuite l'amiral lui fit amener un cheval des plus beaux qu'on ait vus. Huon l'ayant vu remercia l'amiral, quant à la richesse de la selle et de la bride, il m'est impossible de vous l'exprimer. Huon, après avoir fait le signe de la croix, monta à cheval et sortit tout armé du palais, et vint dans une grande prairie où il fit une course pour essayer le cheval.

Quand il eut fait sa course, il s'arrêta devant l'amiral qui était aux fenêtres du palais pour regarder Huon; il disait à ses barons que les Français étaient à redouter; que Huon était un très-bel homme, et que ç'eût été dommage qu'il l'eût fait mourir. L'amiral commanda que le champ fût gardé par mille Sarrasins, afin qu'il ne se commit aucune trahison; puis l'amiral lui cria : Vassal, que Mahomet te conduise!

Comme Huon combattit le géant Agrappart, le vainquit et le livra à l'amiral Gaudisse qui en eut grande joie.

Huon vint au champ où son ennemi l'attendait; et quand Agrappart vit Huon, il lui cria le plus haut qu'il put : Vassal, qui as entrepris un si grand combat, qui es-tu? Huon lui répondit: Apprends que l'amiral m'appartient, je suis natif du royaume de France, et si tu veux savoir qui je suis, c'est moi qui ai tué ton frère.

Vassal, dit le païen, j'ai le cœur bien joyeux, puisque Mahomet m'a fait cette grâce d'avoir le pouvoir de venger la mort de mon frère sur toi qui est son meurtrier; mais si tu voulais me croire, adorer mon Dieu Mahomet, délaisser ta loi et venir dans mon pays, je te ferais grand seigneur, et tu aurais plus de terres que tes parents; je te donnerais ma sœur qui est plus grande que moi d'un pied, et qui est noire comme un charbon. Huon lui dit : Je ne veux ni de tes terres, ni de ta sœur, je les donne tous au diable; méfie-toi de moi, car je ne serai jamais content que je ne t'aie mis à mort comme j'ai fait de ton frère. Je te défie au nom de Dieu et de sa Mère. Et moi, dit le païen, au nom de mon dieu Mahomet.

Alors ils s'éloignèrent pour prendre leur course, puis tournèrent l'un contre l'autre, la lance à la main; ils se heurtèrent si fort, que leurs lances se frappèrent ensemble, et leurs chevaux couraient d'une telle rapidité qu'ils tombèrent au milieu de la prairie. Les deux champions se relevèrent promptement et vinrent l'un vers l'autre. Agrappart s'arma de sa grande faux, et la leva pour en frapper Huon qui se baissa un peu, ce qui fit que le géant manqua son coup; mais Huon, qui était souple et adroit, leva son épée et en frappa sur le heaume du géant un coup si terrible qu'il en abattit une partie, malgré le cercle d'or; le coup fut si pesant, qu'il lui coupa l'oreille droite, et le sang en sortit considérablement. Tu devais bien être content que j'eusse tué ton frère, sans venir ici pour subir un sort pareil, car tu ne verras jamais d'autre jour que celui-ci. Quand le géant se vit ainsi navré, il eut bien peur, et dit à Huon : Vassal, Mahomet, qui a forgé ton épée, puisse-t-il te confondre, j'aime mieux payer les deniers d'or, pour sauver ma vie, que d'être mis à mort. Vassal, je me rends à toi, je te remets mon épée et te prie de ne me faire aucun mal. Huon lui répondit : Ne crains rien, puisque tu te rends à moi, il n'y aura personne assez hardi pour te faire du mal.

Huon prit alors le géant par le bras, il l'emmena à pied dans la ville, dont l'amiral Gaudisse et tous ses barons en furent bien joyeux; mais la grande joie qu'eut la noble demoiselle Esclarmonde l'emportait sur tous les autres. Gérasme qui vit que Huon avait vaincu le géant, vint vers l'amiral Gaudisse et lui dit : Sire amiral, apprenez que je suis chrétien, et non pas votre neveu; je m'en vins ici pour chercher mon seigneur, et pour mieux en savoir la vérité, je vous fis entendre que j'étais fils du roi Yvoirin de Montbrant, votre frère, afin que plus certainement je pusse savoir ce que mon seigneur était devenu; car je savais bien qu'il devait venir auprès de vous, pour faire le message qui lui avait été ordonné par le roi Charlemagne.

Comme le géant Agrappart demanda merci à l'amiral, et comment Huon engagea l'amiral à quitter la loi des païens pour recevoir le baptême.

Après que l'amiral eut entendu Gérasme, il fut bien surpris, et dit qu'il n'y avait personne, tant subtile qu'elle fût, qui ne dût se méfier de la subtilité d'un

Français. Alors l'amiral regarda Huon qui était déjà sur les degrés, il amenait avec lui Agrappart le géant. L'amiral et tous ses barons vinrent au-devant de lui. Gérasme et ses compagnons furent très-joyeux quand ils les virent; et quand Huon aperçut l'amiral, il prit Agrappart par la main, et dit à l'amiral : Sire, je vous livre celui qui vous a tant injurié et qui vous a fait descendre de votre trône, vous en ferez à votre volonté.

Lorsque le géant Agrappart se vit devant l'amiral, il lui dit : Sire, on dit que la pensée d'un fou se rencontre quelquefois être vraie; cela se rapporte à moi, car lorsque je suis venu vers vous, je me croyais le plus fort qui fût sur la terre, et que vous n'auriez pu me résister; mais je me suis trompé dans cette idée, et je suis vaincu par un seul homme et amené devant vous, moi qui autrefois n'eût pas daigné combattre contre dix. Sire amiral, je vous prie d'avoir pitié de moi et me pardonner l'outrage que je vous ai fait. Quand l'amiral eut ouï Agrappart, il lui dit qu'il lui pardonnait la faute qu'il avait commise, à condition que jamais il ne ferait de mal à personne, et qu'il deviendrait son esclave et lui rendrait hommage devant tous ceux qui étaient présents. Sire, dit Agrappart, je suis prêt à faire votre volonté. Alors il rendit hommage à l'amiral en présence de tous ceux qui étaient là. Ils se mirent tous à table avec beaucoup de joie; l'amiral fit ce jour bien de l'amitié à Huon, il le fit asseoir auprès de lui ainsi que les autres Français. Huon qui avait grand désir de parvenir à son but, tira son hanap de son sein, que Gérasme lui avait rendu, parce qu'il lui avait donné en garde ainsi que son cor d'ivoire, et dit à l'amiral : Vous voyez bien ce hanap que je tiens, il est vide maintenant, vous verrez une pièce d'admirable valeur. L'amiral dit à Huon : Je vois bien qu'il n'y a rien dedans. Huon lui dit : Je veux vous montrer que notre loi est sainte et approuvée. Alors il fit trois signes de croix sur le hanap, et il se trouva de suite rempli de bon et excellent vin, ce qui surprit beaucoup l'amiral. Huon lui dit ensuite : Prenez le hanap et goûtez du vin qui est dedans, vous en sentirez la qualité. Il présenta le hanap à l'amiral : aussitôt qu'il l'eut pris, ledit hanap se trouva vide. L'amiral en fut si surpris, qu'il dit à Huon qu'il l'avait enchanté. Je ne suis point enchanteur, lui répondit Huon; c'est à cause de vos péchés, car votre loi est mauvaise. Vous pouvez bien voir, par la vertu que Dieu a donnée au hanap et par le signe de la croix, que ce que je vous dis est véritable. Mais pour délaisser ma loi, dit l'amiral, je n'en ferai rien. Je veux savoir si vous demeurerez ou non, ou si vous voulez retourner en France, car je veux tenir la promesse que je vous ai faite. Je sais bien, lui dit Huon, que vous tiendrez votre promesse; mais je vous prie, sur toutes choses, de quitter votre loi, et si vous ne le faites, je vous jure, sur ma foi, que je ferai venir tant de gens armés, qu'il n'y aura aucune maison dans votre ville qui n'en soit pleine. Quand l'amiral eut entendu Huon lui parler ainsi, il se tourna vers ses barons, et leur dit : Seigneurs, vous entendez avec quel orgueil me parle ce Français que depuis un an je tenais prisonnier, il me menace maintenant de me faire mourir, parce que je ne veux pas délaisser notre loi pour embrasser la sienne. Je suis fort surpris où il prendra tant de gens pour faire ce qu'il dit : que personne ne l'épargne, s'il peut le faire mourir. Huon lui dit : Sire, je vous le demande encore une fois, avez-vous envie de changer de loi? Ne m'en parlez plus, si vous avez envie de vivre; car, par Mahomet, quand toute l'armée de Charlemagne serait ici, elle ne pourrait vous sauver de la mort.

Comme Huon voyant que l'amiral ne voulait pas quitter sa loi, sonna son cor par lequel le roi Oberon vint vers lui, et l'amiral fut mis à mort et tous ses gens. Comme Huon fut en danger de périr, ainsi que la belle Esclarmonde, parce qu'il avait passé ses ordres.

Quand Huon entendit qu'il ne pouvait faire de mal à l'amiral, et qu'il ne voulait pas quiter sa loi pour prendre celle de Jésus-Christ, il sonna son cor d'une telle force, que le sang lui sortit de la bouche, de sorte que l'amiral et tous ceux qui étaient à table se levèrent et la renversèrent. Ils se mirent tous à chanter et danser. Lorsque Huon sonna son cor, Oberon entendit le cor et dit : Je sens bien que mon ami Huon a besoin de moi, je lui pardonne tout ce qu'il m'a fait, il en a été assez puni; je me souhaite auprès de lui avec cent mille hommes bien armés; je ne puis secourir un plus vaillant chevalier, c'est dommage qu'il a le cœur si inconstant. Il n'eut pas plutôt dit, qu'il se trouva dans la ville de Babylone, où ils commencèrent à faire mourir tous ceux qui ne voulaient pas embrasser la religion catholique. Oberon monta au palais accompagné des chevaliers qui avaient tous l'épée à la main. Huon n'eut pas plutôt aperçu Oberon, qu'il courut l'embrasser et lui dit : Sire, j'ai bien des grâces à rendre à Dieu et à vous, qui venez de si loin pour me secourir dans mon besoin. Oberon lui dit : Tant que tu voudras suivre mes conseils je ne te délaisserai jamais.

Lors de toutes parts ils mirent en pièces les païens, hommes, femmes et enfants, excepté ceux qui reçurent la loi de Dieu. Oberon vint vers l'amiral et le livra à Huon qui fut bien joyeux; il demanda à l'amiral ce qu'il avait envie de faire, et s'il voulait quitter sa loi pour embrasser celle de Jésus-Christ. Huon, dit l'amiral, j'aimerais mieux être mis en pièces que de quitter ma loi. Oberon, qui était présent, dit à Huon pourquoi il tardait tant à le mettre à mort. Huon leva aussitôt son épée dont il trancha la tête de l'amiral. Oberon dit alors à Huon : Tu feras bien de t'acquitter envers le roi Charlemagne. Huon prit la tête de l'amiral, lui ouvrit la bouche dont il tira les quatre dents mâchelières, puis coupa sa barbe et en prit ce qu'il en voulut avoir. Oberon lui dit alors : Tu as maintenant les dents et la barbe de l'amiral, si tu aimes la vie, garde-les bien. Sire, dit Huon, je vous prie de les mettre en un endroit sûr, afin que je les puisse retrouver quand j'en aurai affaire; car je suis si étourdi, que je les aurais bientôt oubliées ou perdues.

Ami, dit Oberon, je vous approuve en ce que vous dites, je les souhaite dans le côté de Gérasme sans lui faire aucun mal. Aussitôt qu'il eut souhaité, elles entrèrent dans le côté de Gérasme, et elles y étaient si

bien cachées que personne ne pouvait s'apercevoir de quel côté elles étaient. Il appela Huon et lui dit : Je vais m'en retourner dans mon château de Montmur : vous emmenerez avec vous Esclarmonde, fille de l'amiral; je vous défends sur votre vie, si vous ne craignez de m'irriter, d'être assez hardi pour avoir affaire à elle que vous ne l'ayez épousée à Rome. Si tu passes mes ordres, tu essuyeras tant de traverses que le double des malheurs que tu as éprouvés depuis que tu es sorti du royaume de France, n'est rien en comparaison de ceux que tu auras à souffrir si tu n'obéis à mes commandements. Sire, lui dit Huon, je m'en garderai bien, et je ne ferai rien qui puisse vous déplaire. Alors le roi Oberon fit appareiller un bon vaisseau qui était si riche et si orné, et garni de chambres tendues de riches tapisseries, que c'est chose incroyable quand on ne l'a pas vu, car tout était or et soierie. Je serais trop long à vous raconter la beauté et la richesse de ce vaisseau. Quand il fut chargé de vivres nécessaires, Oberon prit congé de Huon qu'il embrassa en pleurant. Huon lui demanda pour quel sujet il pleurait; à quoi Oberon répondit : Le sujet pour lequel je verse des larmes, est que j'ai pitié de toi; car si tu savais la grande misère où tu te trouveras, tu en tremblerais de frayeur; car je suis certain que tu auras beaucoup à souffrir et qu'il n'y a personne au monde qui le puisse raconter. Alors Oberon le quitta sans rien dire de plus.

Et quand Huon vit qu'Oberon était parti, il se mit à penser; mais il sortit bientôt de ses réflexions, et donna des ordonnances par toute la ville; il fit baptiser la noble demoiselle Esclarmonde, maria sa cousine, qu'il avait amenée de la tour du géant Angoulaffre, à un amiral du pays qui avait reçu le baptême. Huon leur donna la ville de Babylone et toutes ses dépendances. Quand Huon eut marié sa cousine, il fit appareiller un petit vaisseau pour pouvoir aller chercher des vivres quand il en serait nécessaire; ils montèrent tous ensuite dans le vaisseau, après avoir fait leurs adieux à la nouvelle mariée qui fut bien fâchée de voir partir son cousin Huon. Quand ils furent tous embarqués, on leva l'ancre et ils cinglèrent à force de voiles et sortirent de la rivière du Nil; ils passèrent vers Damiette, entrèrent en pleine mer et eurent toujours le vent favorable. Ils se mirent à table où ils eurent à boire et à manger autant qu'ils en voulurent, car le hanap qu'ils avaient fournissait du vin autant qu'ils pouvaient en avoir besoin. Grand Dieu! dit Huon, je dois bien vous remercier d'un si bon hanap, du haubert et du riche cor d'ivoire que vous m'avez donnés, car quand je veux sonner ledit cor d'ivoire, il me vient autant de gens que j'en ai besoin; puis j'ai la barbe et les quatre dents mâchelières de l'amiral Gaudisse, j'ai aussi sa belle fille Esclarmonde que j'aime d'une ardeur extrême, et malgré que le nain bossu m'ait défendu, en quelque manière que ce soit, d'en approcher, cela ne m'empêchera pas d'en faire à ma fantaisie : Esclarmonde m'appartient, j'en ferai à ma volonté. Quand Gérasme entendit Huon parler ainsi, il lui dit : Que vas-tu faire? tu sais bien qu'Oberon ne ment jamais; car tu n'as jamais trouvé en lui que des vérités; peu s'en est fallu que par ta faute nous ne fussions tous perdus, et maintenant tu veux enfreindre ses ordres. S'il arrive que tu touches la demoiselle avant le temps prescrit, il t'en arrivera du mal. Huon lui répondit : Je n'écouterai que ma volonté, et je ne quitterai pas Esclarmonde que je n'en aie joui. Si vous avez peur, montez dans ce petit vaisseau, prenez des vivres et allez où bon vous semblera. Gérasme voyant que Huon ne faisait aucun cas de ses avis, lui dit : Je m'en irai bien fâché. Ils sortirent au nombre de treize du grand vaisseau et montèrent sur le petit. Quand Huon vit qu'il était resté seul avec la demoiselle Esclarmonde et que ses barons étaient partis, il fit préparer un lit et dit à la demoiselle qu'il fallait qu'elle le rendît heureux. Esclarmonde, à cette proposition, se jeta à ses pieds toute en pleurs, le priant de vouloir attendre qu'il l'eût épousée, ainsi qu'il l'avait promis au roi Oberon. Belle, lui dit-il, l'excuse est hors de saison. Alors il prit Esclarmonde, la mit sur le lit où il se mit à côté. A peine fut-il couché, qu'il survint une tempête si terrible que les vagues de la mer s'élevaient jusqu'aux nues, le tonnerre et les éclairs qui se succédaient présentaient l'affreuse image de la mort; le vaisseau se brisa en pièces; il resta, pour toute ressource, une échelle sur laquelle se mirent Esclarmonde et Huon, et le vent les poussa vers une île qui était près de là. Et quand ils furent arrivés sur la terre ferme, ils se mirent à genoux et remercièrent le Seigneur de les avoir fait échapper au danger. Les barons qui étaient montés sur le petit vaisseau voguaient en invoquant le Seigneur de les conduire à bon port, car ils avaient vu périr le vaisseau sur lequel Huon et la belle Esclarmonde étaient montés, et ils les croyaient morts.

Comme Huon et Esclarmonde arrivèrent dans une île et descendirent à terre; comme des pirates emmenèrent Esclarmonde, et abandonnèrent Huon à qui ils tièrent les pieds et les mains et bandèrent les yeux.

Quand Huon et Esclarmonde virent qu'ils étaient tous nus, ils pleurèrent amèrement en entrant dans cette île, où ils ne trouvèrent aucun homme vivant; mais l'herbe était si belle et si verte que c'était un plaisir à voir. Ils furent encore bien heureux de ce qu'il y faisait chaud, ils se couchèrent dans l'herbe pour ne pas être vus. Esclarmonde versait un torrent de larmes; Huon lui dit : Si nous mourons par amour, nous ne serons par les premiers, car Christian mourut seul pour son amie, qui mourut pour lui. Ils s'embrassèrent tendrement. Et comme ils étaient dans l'herbe, il y vint dix Sarrasins dans un bateau, qui prirent ce qu'ils avaient de meilleur et descendirent à terre pour se reposer en attendant quelqu'aventure; c'étaient des gens qui avaient servi autrefois l'amiral Gaudisse, père d'Esclarmonde.

Huon, qui était caché dans l'herbe avec son amie, entendit qu'il y avait quelqu'un près d'eux; il voulut savoir ce que c'était afin d'obtenir quelque chose à manger, et dit à son amie de rester dans l'endroit jusqu'à ce qu'il fût revenu. Que Dieu vous conduise, mais je vous prie de revenir bientôt. Il sortit tout nu et vint vers ceux qui mangeaient; il les pria, au nom de Dieu, de lui donner du pain. Nous t'en donnerons volontiers; mais dis-nous par quelle aventure tu es

lei. Huon leur répondit : C'est la tempête qui m'a jeté sur cette île ; le vaisseau sur lequel j'étais monté est péri, et tous mes compagnons qui étaient avec moi le sont aussi. Quand ils eurent entendu Huon, ils en eurent pitié et lui donnèrent deux pains. Huon les remercia et vint auprès de son amie qui était enveloppée dans l'herbe, il lui donna du pain, ce qui lui fit un grand bien. Ceux qui lui avaient donné du pain, dirent entr'eux : Il n'est pas possible que cet homme n'ait avec lui une compagnie, allons doucement auprès de lui, nous verrons s'il y a quelqu'un, et nous ne nous en retournerons pas que nous ne sachions la vérité. Ils suivirent Huon le plus doucement qu'ils purent, et quand ils furent auprès de lui, ils le virent assis auprès de la belle Esclarmonde qui mangeaient du pain qu'ils leur avaient donné. Ils s'arrêtèrent pour voir s'ils reconnaîtraient la demoiselle; il y en eut un qui dit : Je ne sais si je me trompe, mais je crois que cette demoiselle est Esclarmonde, la fille de l'amiral Gaudisse, et celui qui est avec elle est le Français qui a combattu contre Angoulaffre ; il a depuis fait mourir l'amiral. Nous sommes bien aises de les avoir trouvés, et encore plus de ce qu'il est tout nu et sans armes; car s'il était armé, notre vie serait en grand danger. Quand les pirates surent que c'était Esclarmonde, fille de l'amiral Gaudisse, ils approchèrent près du lieu où ils étaient, et s'écrièrent : Ah! Esclarmonde, votre fuite est mauvaise ; c'est par votre faute que votre père est mort, car c'est celui qui est auprès de vous qui l'a frappé; nous allons vous conduire vers le roi Yvoirin de Montbrant, qui vous infligera telle punition qu'il voudra, et celui qui est auprès de vous sera écorché tout vif. Quand Esclarmonde vit les païens, elle tomba à genoux les mains jointes, en les priant humblement d'avoir pitié et compassion du Français; mais que pour elle, ils pourraient en faire ce qu'ils voudraient et l'emmener vers son oncle; car, dit-elle, je vous jure, par Mahomet, que si vous voulez m'accorder ce que je vous demanderai et que je puisse être en bien avec mon oncle, je vous ferai tous riches; aussi bien, que vous rapporterait la mort d'un homme? Dame, lui dirent les païens, nous voulons bien le laisser ici; mais nous lui ferons tant de honte qu'il s'en souviendra. Alors ils prirent Huon, l'attachèrent et lui bandèrent les yeux ; ils lui lièrent tellement les mains que le sang lui sortait du bout des doigts ; il souffrait tant qu'il pensait en mourir : il se réclama à notre Seigneur et le pria d'avoir pitié de lui et de lui pardonner ses méfaits. Quand la bonne Esclarmonde vit que son ami Huon était attaché et qu'elle était forcée de le quitter, elle s'abandonna aux larmes. Huon, de son côté, poussait mille regrets de voir emmener sa belle Esclarmonde.

Je vais parler, dans le chapitre suivant, de la belle Esclarmonde.

Comme la belle Esclarmonde fut emmenée par les pirates. Comment l'amiral Galaffre d'Anfalerne la délivra.

Lorsque les pirates eurent lié les pieds et les mains à Huon et lui eurent bandé les yeux, ils le laissèrent seul et emmenèrent avec eux la belle Esclarmonde dans leur vaisseau ; ils la couvrirent d'une robe fourrée d'hermine, car ils n'en manquaient pas. Ils firent lever les voiles et partirent. Il s'éleva peu de temps après un vent impétueux qui les poussa au port de l'amiral Galaffre d'Anfalerne. Il sortait de table et était appuyé à une des fenêtres de son palais ; il vit le vaisseau qui était à l'ancre dans son port, et reconnut au pavillon que ce vaiseau était au roi Yvoirin de Montbrant; il appela ses barons, descendit et vint au port où il vit le vaisseau.

Quand il fut arrivé, il dit tout haut : Seigneurs, qui êtes dans ce vaisseau, dites-moi quelle marchandise vous avez amenée. Ils répondirent ce sont des étoffes de soie; si elles vous doivent quelque tribut, nous sommes prêts à vous le payer. Lors l'amiral Galaffre leur répondit : Je sais bien le tribut que vous me devez; mais je voudrais savoir quelle est cette belle dame que je vois pleurer. Sire, lui répondirent-ils, c'est une esclave que nous avons achetée à Damiette. Esclarmonde entendant qu'il parlait d'elle, ainsi que la réponse que firent les pirates, elle s'écria aussitôt : Sire amiral, ayez pitié de moi, je ne suis pas esclave, mais fille de l'amiral Gaudisse qui fut mis à mort par un vassal français; mais ces gens-ci m'ont prise pour me mener à mon oncle Yvoirin de Montbrant, et s'il me tenait il me ferait brûler à petit feu. Belle, lui dit Galaffre, ne vous épouvantez pas, car vous demeurerez avec moi malgré les pirates qui vous ont emmenée. Puis il leur dit de lui amener la dame; ils répondirent qu'ils ne le feraient pas.

L'amiral leur cria qu'il leur ferait rendre de gré ou de force. Ils se mirent en état de défense; mais malgré tous leurs efforts, ils furent mis en pièces, et la demoiselle fut conduite vers l'amiral qui fut bien aise de la voir. Il était cependant fâché de ce qu'il en était échappé un qui allait à Montbrant; mais peu lui importait, puisqu'il avait ladite dame qu'il fit emmener au palais.

Quand l'amiral Galaffre vit qu'elle était si belle, il devint si amoureux d'elle qu'il voulut l'épouser selon la loi sarrasine, dont elle fut bien fâchée, et lui dit : Sire, il est juste que je suive votre volonté, puisque vous m'avez tirée des mains des voleurs; mais je vous prie de vous déporter de l'amour que vous avez pour moi pour le présent; car j'ai fait un vœu que de l'année où nous allons entrer jusqu'à celle d'après, je ne coucherais avec aucun homme, dont je suis bien fâchée pour l'amour de vous, car vous m'avez fait beaucoup d'honneur de vouloir me prendre pour femme. Mahomet vous saura bon gré, si, pour l'amour de lui, vous attendez que mon vœu soit accompli. Belle, dit l'amiral Galaffre, pour l'amour de mon dieu Mahomet et de vous, je me déporterai, et dussé-je attendre vingt ans, j'attendrai, pourvu que je vous possède. Sire, dit Esclarmonde, fasse le dieu Mahomet que je puisse vous mériter ! Elle dit ensuite en elle-même : Grand Dieu! je vous prie de me faire la grâce de garder une fidélité inviolable à mon cher ami Huon; car je souffrirai mille tourments auparavant de lui manquer.

Je vous parlerai maintenant du vaisseau qui était parti pour Montbrant.

Comme le petit vaisseau alla à Montbrant auprès du roi Yvoirin ; comme il fit défier l'amiral Galaffre d'Anfalerne, et de la réponse qu'il fit.

Dans le chapitre précédent on a vu comme Esclarmonde fut délivrée, et de quelle manière l'amiral Galaffre la traita, pour qu'elle gardât sa fidélité à Huon; comment il y eut un des pirates qui se sauva seul avec le petit vaisseau et se mit en chemin pour aller à Montbrant où il trouva Yvoirin, auquel il raconta tout au long ce qui s'était passé, et comme son frère avait été tué par un jeune vassal français; comme ils l'avaient trouvé avec sa nièce qu'ils voulaient emmener, et comme l'amiral Galaffre l'avait enlevée et tué ses compagnons.

Quand le roi Yvoirin entendit le pirate, il s'écria : Mahomet! comment avez-vous pu souffrir que mon frère Gaudisse eût été mis à mort, et, d'autre part, que ma nièce, sa propre fille, en eût été complice ? Le chagrin extrême que j'en ai me fait désirer la mort, car je vois que celui qui tient tout de moi est encore de leur parti; je suis hors de moi.

Alors Yvoirin, très-triste et irrité, appela ses barons, devant lesquels il fit venir le pirate qui avait apporté ces nouvelles, et qui raconta devant Yvoirin et tous ses barons la mort de l'amiral Gaudisse et la manière dont l'amiral Galaffre avait retenu sa nièce et mis ses hommes à mort. Quand les barons eurent entendu la déposition du pirate, ils dirent d'un commun accord à Yvoirin : Sire, nous sommes d'avis que vous envoyiez à l'amiral Galaffre un de vos secrets messagers, afin de lui signifier qu'il ait à vous renvoyer votre nièce, qu'il vienne s'amender de l'offense qu'il vous a faite d'avoir mis à mort vos gens, et qu'il vous réponde pourquoi il a commis une pareille action; et s'il ne veut pas obéir à vos ordres, vous pourrez lui ôter toutes les terres qu'il tient de vous.

Quand le roi Yvoirin eut entendu ses barons, il approuva leur avis et dit qu'il le suivrait. On fit venir le messager et on lui expliqua le message qu'il avait à faire auprès de l'amiral. Quand le messager eut entendu les mots bien expliqués de ce qu'il avait à dire de la part du roi Yvoirin, il partit et vint à Anfalerne ; il monta au palais et trouva Galaffre qu'il salua au nom de Mahomet. Il lui fit son message; et quand Galaffre eut entendu le message qui lui était fait de la part du roi Yvoirin, il répondit au messager : Dis à ton roi que je ne veux pas lui renvoyer sa nièce, et que si ses gens ont péri, ce n'est que par leur faute; que s'il me vient assaillir, je me défendrai. Quand le messager entendit l'amiral Galaffre, il lui dit : Puisque vous voulez en agir de cette façon, je vous jure par Mahomet que le roi Yvoirin ne vous laissera ni ville ni château, il réduira tout en cendres et ne vous laissera pas un seul pied de terrain; s'il vient à s'emparer de vous, il vous fera mourir dans les tourments. A ces mots l'amiral s'enflamma de colère. Va, dit-il au messager, dire à ton seigneur que je me ris de ses menaces; si j'apprends sa venue, je lui ferai tant d'honneur que je n'attendrai pas qu'il entre sur mes terres ; mais j'irai au-devant. Dis-lui de ma part que si je puis avoir sur lui l'avantage, je lui séparerai l'âme du corps.

Le messager partit et retourna à Montbrant. Quand il fut arrivé, le roi Yvoirin lui demanda ce qu'il lui avait dit. L'amiral Galaffre me ramenera-t-il ma nièce comme tu lui as dit de ma part? Sire, lui répondit le messager, il m'a répondu qu'il ne vous la renverrait point et qu'il ne vous craint nullement; il viendra même au-devant de vous pour vous combattre et vous mettre à mort, s'il peut vous atteindre. Quand le roi Yvoirin eut entendu le messager, il fut transporté d'un si grand courroux, qu'il resta long-temps sans rien répondre; et quand il fut un peu calmé, il jura par Mahomet que jamais il n'aurait de joie qu'il n'eût détruit la ville d'Anfalerne et mis à mort l'amiral Galaffre. Il manda aussitôt tous ses barons, avec lesquels il tint conseil pour que dans l'espace de quinze jours tous ses gens fussent prêts à marcher vers Montbrant : ce qui fut exécuté; car, au jour nommé, ils se trouvèrent tous assemblés comme on le verra dans la suite.

Nous parlerons maintenant du roi Oberon.

Comment le roi Oberon, à la requête d'un chevalier nommé Gloriand et du luiton Malebron, permit à ce dernier d'aller secourir Huon et de l'enlever de l'île Moysant.

Dès que le roi Oberon, qui était dans son bois, apprit que Huon était abandonné dans une île, il se mit à pleurer. Quand Gloriand et le chevalier Féé le virent en cet état, ils en furent bien surpris; ils le prièrent de leur dire quel était son chagrin. Gloriand, lui dit Oberon, c'est le parjure de Huon qui en est la cause, lui que j'aimais tant; car il a passé mes commandements. Quand je l'ai quitté, je lui ai livré l'amiral Gaudisse pour en faire ce qu'il lui plairait; je lui ai fait voir la belle Esclarmonde; je lui ai donné mon riche cor d'ivoire et mon hanap qu'il a perdu par sa folie, dont il est bien puni; car il est nu dans une île, et il a les pieds et les mains liés, il a aussi les yeux bandés, et je le laisserai périr misérablement. Sire, dit Gloriand, au nom de Dieu, souvenez-vous qu'il fut interdit à Adam et Eve, lorsqu'ils étaient dans le paradis terrestre, de toucher au fruit défendu, et ils ont enfreint ce commandement; cependant Dieu eut pitié d'eux, ainsi je vous prie de pardonner à Huon.

Alors Malebron s'avança et dit à Oberon : Permettez-moi de l'aller visiter encore une fois. Quand le roi Oberon se vit ainsi pressé par Gloriand et Malebron, il se mit en courroux, et dit à Malebron : Je veux bien que tu ailles voir ce misérable Huon qui est dans la peine; mais il faudra que tu sois encore vingt-huit ans luiton en mer, avec trente ans que tu dois encore y être; et tout ce que tu pourras lui faire, c'est de le mettre en terre ferme et qu'il aille où il voudra, je ne veux plus en entendre parler ; mais je veux que tu me rapportes mon cor, mon hanap et aussi mon bon haubert.

Ha! Oberon, dit Gloriand, vous faites un grand péché, puisque pour si peu de chose vous êtes irrité contre Huon de Bordeaux, et quand au bon haubert que vous voulez avoir, vous savez que Huon l'a bien conquis, et que c'est inutile que vous désiriez l'avoir. Quand Gloriand eut fini son discours, Malebron commença à lui dire : Sire, puisque vous me permettez de le mettre hors de l'île, je vous prie de me dire en quel lieu est cette île où est Huon. Apprenez, lui dit Glo-

riand, que cette île est assez près d'enfer et s'appelle l'île Moysant. Sire, dit Malebron, je me recommande à notre Seigneur Jésus-Christ. Malebron partit et vint en peu de temps au bord de la mer; quand il fut arrivé, il sauta dedans et se mit à nager si vite, qu'à peine un oiseau eût-il pu le suivre. Il nagea tant qu'il arriva dans l'île Moysant. Quand il y fut entré, il vint auprès de Huon, qu'il trouva pleurant, et lui dit : Huon, je prie notre Seigneur Jésus-Christ de vouloir bien te secourir. Ah! grand Dieu, dit Huon, quel est celui qui me parle sous cette figure! Pauvre Huon, apprenez que je suis un homme qui vous aime beaucoup, j'ai nom Malebron, et je suis ce luiton qui vous passa autrefois la mer pour aller à Babylone. Ah! Malebron, très-cher frère, je vous prie de me tirer de l'état douloureux où je suis. Très-volontiers, dit Malebron. Alors il le délia et lui débanda les yeux. Quand Huon se vit délié, il en fut bien joyeux, et demanda à Malebron qui l'avait envoyé. Il lui répondit c'est Oberon; mais sous condition que malgré que je doive être trente ans luiton en mer, il faudra que je le sois encore vingt-huit ans; cela m'est égal, car je t'aime tant, qu'il n'est rien que je ne fasse pour te servir; mais il faut que je rapporte le cor, le hanap et le bon haubert, car c'est ainsi que je l'ai promis au roi Oberon. Je prie Dieu, dit Huon, qu'il puisse confondre le nain bossu qui m'a fait tant de peine, et presque sans sujet. Malebron lui dit : Huon, vous avez tort de parler ainsi, car Oberon le sait aussitôt que vous l'avez dit. Je me soucie peu de tout ce qu'il peut faire; car il m'a tant fait de mal que jamais je ne pourrai l'aimer. Dites-moi, je vous prie, si vous m'emporterez d'ici, ou si j'y resterai toujours. Ami, lui dit Malebron, je vous porterai hors de cette île, et vous mettrai en terre ferme; car je ne puis vous aider en aucune autre manière que ce soit. Il se mit alors en sa peau, et dit à Huon de monter sur sa croupe. Je le veux bien, dit Huon. Alors il monta sur la croupe de Malebron; il croisa les jambes et était nu comme quand il sortit du sein de sa mère. Malebron sauta dans la mer et se mit à nager d'une telle rapidité, qu'en moins d'une heure il parvint à l'autre bord. Quand il y fut arrivé, il mit Huon à terre et lui dit : Mon ami, je ne puis pour le présent vous rendre d'autre service que de prier le Seigneur de vous secourir; je m'en vais chercher le cor, le hanap et le bon haubert que vous vouliez avoir, je les porterai au roi Oberon ainsi que je lui ai promis. Il sauta dans la mer, laissant là Huon, qui, se voyant tout nu et seul, se mit à pleurer, disant : Vrai Dieu, je vous prie de me vouloir aider, je ne sais où je suis ni où je pourrai aller, car si j'avais un vêtement pour me couvrir je pourrais tenter quelqu'aventure. Je dois bien détester Oberon, qui m'a réduit dans ce triste état; mais puisqu'il m'abandonne, je mentirai en dépit de lui; que l'enfer soit son partage! Quand Huon se vit seul un instant, il se leva et regarda autour de lui, pour voir s'il ne passerait personne à qui il pût s'adresser pour en tirer quelque secours, car il avait si faim qu'à peine pouvait-il se soutenir. Nonobstant cela, il résolut de sortir de l'endroit où il était pour tâcher de trouver quelque rencontre; il se mit en chemin et marcha très-long-temps. Il trouva enfin une aventure comme on pourra le voir dans la suite; car jamais Dieu n'abandonne ceux qui le servent et qui sont fidèles à ses commandements.

Comment Huon rencontra un ménétrier qui le revêtit et lui donna à manger, puis l'emmena comme son valet jusqu'à la ville de Montbrant.

Huon ayant fait un grand espace de chemin, regarda à droite et vit, près d'un bosquet, une petite prairie en laquelle il y avait un grand chêne bien feuillé, et auprès était une fontaine très-claire. Il regarda de ce côté-là et vit un homme qui avait les cheveux blancs et qui était assis sous le chêne; il avait devant lui une petite nappe étendue sur l'herbe, sur laquelle il y avait du pain, de la viande et du vin dans une bouteille. Quand Huon vit le bon homme, il se mit à courir de ce côté et vint vers lui. Quand le vieillard l'aperçut, il s'écria : Homme sauvage, je te prie, au nom de Mahomet, de ne me faire aucun mal, mais prends à boire et à manger autant que tu en auras besoin.

Huon ayant considéré le vieillard, vit bien qu'il avait été bel homme; il regarda sa harpe et sa vielle dont le ménétrier savait jouer parfaitement; car dans tout le pays il n'y avait pas son pareil. Ami, lui dit Huon, vous m'avez bien nommé, car il n'y a personne aussi malheureux que moi sur la terre. Vassal, dit le ménétrier, va à cette petite malle, ouvre-la, prends ce qu'il te faut pour te couvrir, et viens manger auprès de moi. Sire, dit Huon, j'ai bien du bonheur de vous avoir trouvé, que Mahomet vous en récompense! Le ménétrier lui dit : Viens manger avec moi et me tenir compagnie; car tu ne peux trouver aujourd'hui personne plus triste que moi. Vous avez trouvé, lui dit Huon, un compagnon de votre malheur; car je suis bien triste, et jamais homme ne peut avoir autant de misère à supporter que j'en ai eu jusqu'alors; je remercie Dieu de vous avoir trouvé pour me soulager, car vous me paraissez un honnête homme. Huon s'assit ensuite auprès du ménétrier et se mit à manger et à boire autant qu'il en eut besoin. Le ménétrier commença à considérer Huon, il le trouva bel homme et lui demanda d'où il était né, et par quelle aventure il se trouvait dans ce lieu et en cet état. Huon voyant que le ménétrier lui faisait tant de questions, pensa s'il lui dirait la vérité ou s'il mentirait; il se réclama à Dieu, en disant : Si je dis la vérité, je suis un homme perdu. Ah! Oberon, tu es la cause de mon malheur, et pour l'amour de ma belle Esclarmonde, toutes les fois que je me trouverai en danger, je mentirai pour te faire encore plus de dépit. Huon dit au ménétrier : Vous me demandez qui je suis, je ne vous ai pas répondu aussitôt, car je songeais au bonheur que j'ai eu de vous rencontrer; mais puisque vous désirez le savoir, je vais vous le dire : je suis né en Afrique; je m'étais embarqué pour aller à Damiette, mais il y vint une tempête si terrible que notre vaisseau périt ainsi que ceux qui étaient dedans; mais j'eus le bonheur d'échapper et Mahomet me fit la grâce de vous trouver. Puisque je vous ai raconté tout ce que je sais, j'espère que vous voudrez bien vous ouvrir franchement à moi. Ami, dit le ménétrier, puisque vous voulez savoir qui je suis et quel est mon chagrin, je vous dirai que je m'appelle Moufflet; je suis ménétrier comme vous pouvez



Moufflet le ménétrier après avoir revêtu Huon le fait manger avec lui.

(*Page 44.*)

le voir, et j'ose dire que d'ici à la mer Rouge on ne peut trouver mon pareil. Et quoique je sois bien vieux, je sais faire beaucoup de jolis tours; et le chagrin que j'endure est que depuis peu j'ai perdu l'amiral Gaudisse, mon protecteur, qui fut mis à mort par un Français nommé Huon. Que Mahomet le fasse périr misérablement! car c'est lui qui est la cause que je suis sans secours. Mais vous, quel est votre nom? Huon lui répondit : Mon nom est Salatre. Salatre, dit le ménétrier, ne crains rien, tu vois que pour les peines que tu as eues, Mahomet t'a conduit à bonne aventure; te voilà bien revêtu, et, si tu veux me croire, tu ne manqueras jamais. Tu es jeune et beau; mais moi qui suis vieux, je ne puis me consoler, puisqu'en mes vieux jours j'ai perdu un protecteur tel que l'amiral Gaudisse. Je voudrais que celui qui l'a tué fût en mon pouvoir. Huon baissa la tête à ces paroles. Salatre, dit le ménétrier, puisque mon seigneur est mort, je m'en vais à Montbrant vers le roi Yvoirin, pour lui raconter la mort de l'amiral Gaudisse, si vous voulez venir avec moi, vous porterez mes instruments. Je suis certain qu'avant qu'il soit six mois, vous monterez un bon cheval; car aussitôt que j'aurai joué de mes instruments devant quelque roi ou amiral, ceux qui m'auront écouté seront si satisfaits, que l'un me donnera des habillements et l'autre de l'argent. Je suis content de vous servir, lui dit Huon. Il prit la malle sur ses épaules et la harpe à la main; Moufflet, son maître, portait la vielle : ils se mirent en chemin pour aller à Montbrant. Grand Dieu! dit Huon, je suis bien fâché de me voir dégradé de cette façon, je me vois obligé de servir un ménétrier; Dieu maudisse le nain bossu qui m'a fait tant de maux! si j'avais du moins mon haubert, mon riche cor d'ivoire et mon hanap, j'oublierais tous mes maux; si j'avais encore mes treize chevaliers; mais la fortune m'a tourné le dos. Quand Moufflet entendit Huon qui gémissait il lui dit : Salatre, console-toi, car avant qu'il soit demain au soir, tu verras quel accueil on me fera, et tu partageras avec moi tous les présents que l'on me fera. Huon lui répondit : Maître, puisse Mahomet vous récompenser des bienfaits dont vous m'avez comblé et dont vous voulez me combler encore! En conversant ainsi ils avançaient. Huon se retournant vit des gens armés qui tenaient la route de Montbrant. Je vois, dit Huon au ménétrier, des gens armés qui sont derrière nous, je ne sais s'ils ne nous veulent pas faire de mal. Moufflet lui répondit : Ne craignez rien, nous les attendrons et saurons d'eux où ils veulent aller. Ils n'attendirent pas long-temps; car ces gens d'armes vinrent bientôt au nombre de cinq cents. Le ménétrier les salua et leur demanda où ils allaient. L'un d'eux répondit : Puisque nous voyons que vous êtes beau ménétrier, je vous le dirai. Nous allons vers le roi Yvoirin de Montbrant; il veut aller contre l'amiral Galaffre, parce que depuis peu de temps la demoiselle Esclarmonde, fille de l'amiral Gaudisse, passant devant Anfalerne, l'amiral Galaffre la prit et fit tuer tous ceux qui la conduisaient. Il a voulu l'épouser, et le roi Yvoirin est très-fâché, il nous a fait mander à cet effet, afin d'aller détruire l'amiral Galaffre. Vous savez maintenant le sujet de notre voyage.

Comment Huon et maître Moufflet le ménétrier arrivèrent à Montbrant, et comment Huon parla au roi Yvoirin.

Huon ayant entendu les païens qui parlaient d'aller où était la demoiselle Esclarmonde, fut bien surpris, et dit au ménétrier qu'il fallait aller à la guerre avec eux. Moufflet lui répondit qu'il ne se souciait pas d'y aller. Ils arrivèrent ainsi à Montbrant, et vinrent au palais où ils trouvèrent le roi Yvoirin et ses barons. Quand le ménétrier le vit, il le salua au nom de Mahomet, puis il lui dit : Très-cher sire, nous venons vous apprendre de tristes nouvelles : c'est la mort de votre frère et de mon maître. Le roi Yvoirin lui répondit : Je le sais et j'en suis bien fâché, ainsi que pour la belle Esclarmonde que l'amiral Galaffre me retient et qu'il ne veut pas me renvoyer; mais par Mahomet je lui ferai une guerre si terrible qu'il en sera encore mémoire dans cent ans d'ici. Je mettrai tout en flammes et le détruirai entièrement. Je ferai aussi périr ma nièce qui, par son amour pour un Français, est cause de la mort de son père. Quand Huon eut entendu parler ainsi de la belle Esclarmonde, il se sentit agité et dit en lui-même : Avant qu'il soit peu de temps, j'irai la voir et je chercherai toutes les occasions de lui parler. Le roi appela Moufflet le ménétrier et lui dit : Je n'aime pas d'être toujours dans la tristesse, j'aime beaucoup mieux me réjouir. Sire, lui répondit le ménétrier, je suis prêt à exécuter vos ordres.

Alors il prit sa harpe qui était bien accordée et en joua si bien que c'était un plaisir de l'entendre, il n'y avait aucun païen qui ne se sentît transporté de plaisir; ils commencèrent à se réjouir. Huon disait : puisse cette joie être pour moi un heureux présage! Il eut à peine fini de jouer de ses instruments, que l'on vit les uns lui donner leurs robes, d'autres leurs manteaux; ils étaient assez satisfaits de pouvoir lui donner quelque chose. Huon était assez occupé à mettre tout ce qu'on donnait dans la malle et il n'en était pas fâché, puisqu'il devait en avoir la moitié. Le roi Yvoirin regarda Huon et dit à ceux qui étaient autour de lui, que c'était dommage qu'un aussi bel homme fût au service d'un ménétrier. Sire, dit Moufflet, ne soyez pas surpris de ce qu'il me sert, il a raison. Car lorsque votre frère fut mort, je partis pour venir à votre cour; je trouvai un très-beau chêne sous lequel je m'assis pour me reposer et me rafraîchir; comme il y avait une belle fontaine, j'étendis ma nappe sur l'herbe, et mis mon pain, ma viande et mon hanap plein de vin. Comme je me disposais à manger, je vis paraître devant moi ce jeune homme, il était tout nu comme quand il sortit du sein de sa mère; il me pria au nom de Mahomet de lui donner de mon pain. Je l'ai fait de bon cœur et je lui ai donné des habits. Comme j'ai beaucoup fait pour lui, il m'a promis, par reconnaissance, de me servir et de porter ma harpe et tout ce que j'ai; il fait plus, car quand il se rencontre un mauvais passage, il me jette sur ses épaules et me porte facilement, tant il a de force. Pauvre ignorant! lui dit le roi, tu as déjà tant vécu, et tu ne t'aperçois pas de la ruse; car quand il verra que tu auras beaucoup gagné, il te coupera la gorge ou te jetera dans quelque précipice, puis il emportera tout ce que tu pourras avoir et te laissera mourir. Sire, dit Moufflet, je vais l'appeler. Il fit venir Huon devant le roi Yvoirin. Vassal, dit le roi Yvoirin, apprends-moi dans quel pays tu es né, car je te plains de te voir obligé de servir un ménétrier; il vaudrait mieux pour toi que tu fusses au service de quelque prince, ou à la garde de quelque ville, que de passer le temps de ta jeunesse dans l'inaction. Je ne sais que penser sur ton compte, et je crois que tu n'as pas de courage. Tu vois que ton maître n'a de bien que ce qu'il pourra gagner avec sa harpe, est-ce que tu n'as pas quelqu'autre métier pour gagner ta vie plus honnêtement? Sire, lui dit Huon, j'ai assez de métiers, et je vais vous les dire. Volontiers, dit le roi, car j'ai grand désir de savoir ce que tu sais faire; mais ne te flatte pas de faire des choses auxquelles tu ne puisses réussir; car je t'éprouverai en tout pour savoir la vérité. Sire, dit Huon, je sais muer un épervier, et je sais chasser le cerf et le sanglier, corner la prise et conduire des chiens; je sais bien servir à table; je sais aussi jouer aux échecs, car je n'ai encore trouvé personne qui ait pu me gagner.

Comme Yvoirin de Montbrant fit jouer sa fille aux échecs contre Huon, de manière que si la demoiselle le gagnait, il aurait la tête coupée, et que si la demoiselle perdait, il en disposerait à son gré.

Quand le roi Yvoirin entendit Huon, il lui dit : Tiens-toi prêt, car je veux t'éprouver pour savoir si tu m'as dit la vérité. Sire, lui dit Huon, je vous prie de me laisser dire ce que je sais faire encore, puis vous me ferez essayer après ce que je puis faire. Par Mahomet, dit le roi Yvoirin, je veux bien que tu m'en fasses le détail.

Sire, dit Huon, je sais bien endosser le haubert, mettre le heaume, monter à cheval et combattre à la lance, vous pourriez y envoyer de moins vaillant que moi; je sais bien aussi embrasser les dames et faire quelque chose de plus, s'il en est besoin. Vassal, lui dit Yvoirin, tu sais, à ce que j'entends, plus de métiers qu'il n'en est besoin; mais pour t'éprouver, je te ferai jouer aux échecs avec ma fille qui est très-belle; s'il arrive qu'elle te gagne, je te ferai couper la tête; mais si tu la gagnes, je te promets que je te laisserai toute la nuit avec elle pour en disposer à ton plaisir; je te donnerai, de plus, cent marcs d'argent. Sire, dit Huon, si c'était votre volonté de me déporter de cette entreprise? Non, par Mahomet, lui dit Yvoirin, il n'en sera pas autrement, en arrive ce qu'il pourra. Comme ils conversaient, il y eut un païen qui fut trouver la demoiselle qui était dans sa chambre, et lui raconta qu'il y avait au palais un jeune homme auquel son père avait proposé de jouer aux échecs avec elle : si vous le gagnez, le roi votre père lui fera trancher la tête; si au contraire il vous gagne, il jouira de vous pendant une nuit. Je vous dirai que celui qui jouera contre vous est le plus bel homme que j'aie jamais vu, c'est dommage qu'il se soit mis valet d'un ménétrier. Il faut, dit-elle, que mon père soit bien sot de penser que je gagnerais un homme pour le faire périr. Le roi Yvoirin envoya alors deux rois pour chercher sa fille; ils la conduisirent au palais, et le roi son père lui dit : Ma fille, il faut que vous jouiez aux échecs avec ce jeune homme que vous voyez; si vous le gagnez, je lui ferai couper la tête; mais s'il vous gagne, je veux qu'il passe une nuit avec vous pour en disposer à son gré. Mon père, puisque c'est ainsi, il faut que je le fasse. La demoiselle regarda Huon qu'elle trouva très-beau, et dit en elle-même : Par Mahomet, je voudrais bien être loin avec ce jeune homme que je trouve d'une rare beauté.

Quand la demoiselle fut venue, que l'on eut préparé les siéges, elle s'assit et Huon devant elle; le roi Yvoirin et les barons s'assirent autour d'eux. Alors le roi Yvoirin recommanda à tous ses barons de ne point parler sur le jeu ni pour l'un ni pour l'autre. Vassal, dit Yvoirin, soyez tranquille. Il fit publier et défendre par tout le palais, à qui que ce fût, de parler sur le jeu sous peine de mort. On prépara l'échiquier qui était très-beau; puis Huon demanda à la demoiselle quel jeu il lui plaisait jouer; elle lui répondit qu'il fallait jouer le jeu ordinaire pour être maté à l'angle. Alors ils firent marcher deux pions pour faire le premier trait; il y avait beaucoup de païens qui les regardaient faire, mais cela lui était indifférent, car il pensait à son jeu. Il avait déjà perdu beaucoup de pions, et il commençait à craindre pour ses jours; la demoiselle s'en aperçut bien et lui dit : Il ne s'en faut pas beaucoup que vous ne soyez maté, mon père vous fera trancher la tête. Huon lui répondit : La partie n'est pas encore finie, et votre père pourra bien ne pas s'en tirer à honneur, quoique je sois valet d'un ménétrier. Quand les barons entendirent Huon, ils se mirent à rire, et la demoiselle, qui était éprise d'amour pour Huon par rapport à sa beauté, ne fit pas attention à son jeu et perdit la partie : ce qui fit plaisir à Huon qui appela le roi et lui dit : Sire, vous voyez comme je sais jouer; car si je voulais faire un peu d'attention à mon jeu, il m'aurait été facile de mater votre fille. Le roi voyant cela, lui dit : Que maudite soit l'heure où je vous engendrai, vous avez maté tant de gens, je vois que le valet d'un ménétrier vous a gagné. Sire, dit Huon, ne vous mettez point en colère, car si vous le désirez la convention demeurera nulle. Que votre fille se retire dans sa chambre ou bien où elle voudra, pour moi je m'en retournerai servir mon ménétrier. Vassal, dit Yvoirin, puisque tu veux me faire cette politesse, je te ferai délivrer sept marc d'argent. Sire, dit Huon, puisque cela vous plaît, j'accepterai volontiers votre présent. La demoiselle se retira fort mécontente, disant en elle-même : Méchant homme, que Mahomet te confonde! car si j'eusse su que tu eusses agi de cette manière, je t'aurais fait trancher la tête. Le lendemain matin le roi fit publier par toute la ville que chacun s'armât et montât à cheval, et qu'il voulait aller contre ses ennemis. Alors on voyait de tous côtés des gens armés et à cheval, des trompettes, des tambours, des éléphants, et cela faisait une bagarre considérable dans toute la ville de Montbrant.

Comme Huon fut armé et monté sur un pauvre roussin, et suivit les autres devant Anfalerne.

Huon voyant qu'il n'avait pas de quoi s'armer, en fut bien fâché, car s'il eût eu un cheval, il ne deman-

dait pas mieux que d'aller avec les autres. Il vit le roi Yvoirin et lui dit : Sire, faites-moi donner un cheval et des armes, pour que je puisse aller combattre avec les autres, et que vous voyez ce que je sais faire. Je le veux bien, lui répondit Yvoirin. Il dit à un de ses chambellans de donner un cheval et des armes à Huon. Le chambellan lui répondit qu'il arrivait quelquefois que ces aventuriers manquaient de courage, et qu'il y avait du danger de lui donner un cheval, parce qu'il pourrait bien s'en aller du côté de l'ennemi. Le roi, au discours du païen, dit : Puisque c'est ainsi, donnez-lui des armes et un cheval de peu de prix, afin qu'il n'ait pas sujet de tourner le dos et qu'on le puisse reconnaître.

Comme ils étaient à parler de Huon, il y avait un païen qui, ayant entendu les ordres du roi, fut au palais, où il prit une grande épée qui était rouillée; il la donna à Huon, et lui dit : Vassal, je vois bien que vous n'avez point d'armes, prenez cette épée qu'il y a long-temps que je garde dans un coffre. Il la lui donna en se moquant de lui, parce que l'épée était de peu de valeur. Huon la tira du fourreau et vit qu'il y avait dessus en lettres françaises : Cette épée a été forgée par Gallans, qui, de son temps, en forgea trois; dont celle qui avait été donnée à Huon était l'une de ces trois; il y en avait eu une qui fut autrefois à Durandal, ensuite à Roland et l'autre à Courson.

Quand Huon eut lu et vu ce qui était écrit, il dit au païen : Je te remercie de m'avoir donné cette épée; si je vis, je te la payerai au double. On lui apporta ensuite un bon haubert, un heaume et un écu; on lui donna ensuite une lance dont le fer était tout rouillé; mais cela lui était égal, puisqu'on lui procurait l'occasion de se signaler. Quand il eut toutes ses armes, on lui amena un vieux cheval maigre et pelé, qui avait le cou long et la tête grosse; quand Huon le vit, il le prit par la bride et le monta sans se servir d'étriers, devant mille païens qui étaient là; ils disaient tous que c'était dommage de lui avoir donné une monture dont il ne se pourrait aider. Quand Huon fut monté sur ce maigre cheval, il fut bien fâché de voir que chacun riait de lui; il dit en lui-même : Si je puis vivre encore un an, je vous ferai payer vos railleries. Il se mit en chemin pour suivre les autres; mais il eut beau piquer son cheval, il n'allait que le pas, ce qui faisait bien rire les païens, mais il ne s'en inquiétait pas.

Le roi Yvoirin sortit de Montbrant avec sa cavalerie, et attendit dans la plaine que tous ses gens fussent sortis. Ils marchèrent vers Anfalerne; et quand ils furent à quatre lieues de Montbrant, ils commencèrent le pillage et emmenèrent tous les bestiaux qu'ils trouvèrent dans les pâturages pour les conduire à Montbrant. Quand l'amiral Galaffre vit le roi Yvoirin devant sa ville, et qu'il lui enlevait tout, il devint si triste, qu'il ne put s'empêcher de dire à Esclarmonde : L'amour que j'ai pour vous me coûtera cher, car je vois mon pays détruit et mes gens tués ou conduits en esclavage. Sire, lui répondit Esclarmonde, je suis bien fâchée d'être la cause de vos malheurs, vous n'avez qu'à me rendre à mon oncle, et votre pays ne sera plus en guerre. Belle, lui dit Galaffre, je ne vous rendrai pas à votre oncle que je n'aie auparavant joui de vous. Esclarmonde lui répondit : Je sais que vous pouvez disposer de moi à votre volonté, mais attendez que mon vœu soit accompli. Si j'attendais, lui répondit-il, votre oncle Yvoirin aurait le temps de détruire toutes mes terres, sans m'en laisser un pied.

Comme Huon abattit Sorbin, le tua et s'empara du bon cheval blanc qu'il montait. Comme il gagna la bataille et fut amené en triomphe à Montbrant.

Sorbin voyant le chagrin de l'amiral Galaffre son oncle, lui dit : Calmez-vous, mon cher oncle, puisque le roi Yvoirin vous enlève tous vos bestiaux, si je puis vivre, je vous les ferai rendre; je m'armerai et dirai au roi Yvoirin qu'il m'envoie un ou deux des plus vaillants chevaliers de son armée, et s'il arrive que je sois vaincu, vous lui rendrez sa nièce Esclarmonde pour en faire à sa volonté; et s'il arrive autrement, ce que je ne doute pas qui arrive, il s'en ira et sera obligé de réparer tous les torts qu'il vous a faits. Il vaut mieux que la guerre se termine entre deux hommes que d'en exposer beaucoup à périr. Vous avez raison, lui répondit Galaffre, je ne demande pas mieux. Sorbin alla s'armer de pied en cap, et il avait un bel air, car dans toute la cour on ne trouvait pas son pareil pour le courage. Quand il fut armé, on lui amena son cheval blanc, qui était très-beau et richement harnaché; car la bride, la selle et la housse étaient d'un prix inestimable. Sorbin monta dessus fort lestement; on lui donna une grande lance, et il sortit de la ville bien armé. A peine était-il dehors qu'il aperçut le roi Yvoirin et lui cria : L'amiral Galaffre m'envoie auprès de toi, pour te dire que tu fasses armer le plus vaillant de tes chevaliers pour me combattre; et s'il arrive que je sois vaincu, il te rendra ta nièce Esclarmonde : mais si je suis vainqueur, tu t'en retourneras en ta ville, et lui laisseras ta nièce Esclarmonde et répareras tous les torts que la guerre lui aura causés. Quand Yvoirin entendit cela, il se retourna pour savoir s'il n'y aurait pas quelqu'un qui voulût aller combattre contre Sorbin; mais personne n'osa parler, car ils le redoutaient, tant il était valeureux. Ils se disaient que celui qui l'oserait attaquer y finirait mal ses jours. Et comme Yvoirin parlait à Sorbin, Huon qui était au milieu des païens avait entendu ce qui avait été dit; voyant que personne n'osait se présenter, il sortit de son rang, piqua son cheval; mais il avait beau le piquer, il ne pouvait le faire galoper. Et comme le ménétrier son maître le vit sortir des rangs si mal monté, il dit au roi : Vous n'avez pas bien agi d'avoir donné à mon valet un mauvais cheval pour aller combattre contre Sorbin, qu'aucun de vos gens n'a osé entreprendre, il fallait lui donner un autre cheval. Huon qui était sorti des rangs, appela le païen et lui parla. Sorbin lui demande ce qu'il voulait. Huon lui répondit : Je souhaiterais éprouver ton courage. Vassal, dit Sorbin, je te prie de me dire si tu es païen ou Sarrasin? Huon lui répondit : Je ne suis ni l'un ni l'autre, mais je suis chrétien, croyant en la loi de Jésus-Christ; et quoique je sois pauvre, tu ne dois pas me mépriser, car je suis de noble extraction, et c'est pourquoi je te demande un champ de bataille. Vassal, dit Sorbin, tu as bien tort, car tu cherches à périr; j'ai pitié de toi et te conseille de t'en retourner. Païen, lui dit Huon, j'aimerais mieux mourir que de

m'en retourner sans avoir joûté contre toi. Alors ils s'éloignèrent tous deux pour prendre leur course; mais Huon avait beau frapper son cheval, il n'avançait aucunement, ce qui fâchait beaucoup Huon. Il s'écria : Grand Dieu! faites que je puisse gagner le beau cheval sur lequel est monté ce païen. Et voyant que son cheval ne voulait ni avancer ni reculer, il se tint en travers pour attendre son ennemi. Sorbin vint précipitamment la lance baissée et en frappa Huon d'un coup si terrible, que ni boucle, ni écu ne purent tenir, tout fut percé; mais sa lance se brisa et se mit en pièces. Huon n'en recula pas un instant et fut inébranlable. Le roi Yvoirin et les autres païens qui virent cela, en furent bien surpris; ils estimèrent beaucoup Huon. Par Mahomet, dit Yvoirin, cet homme est fier et courageux, je voudrais qu'il fût monté sur mon cheval. Huon, qui avait reçu un coup, jeta sa lance et tira sa bonne épée dont il frappa le païen d'un coup si terrible, qu'il lui fendit la tête et il tomba mort sur le champ de bataille. Huon qui était habile, saisit le cheval blanc par les rênes et monta dessus sans se servir des étriers; quand il y fut monté, il le piqua et le fit courir de toutes parts pour en essayer la bonté. Quand le cheval se sentit piqué, il devint furieux, fit des bonds étonnants et chacun était surpris que Huon pût se tenir assez bien sans tomber. Quand Huon l'eut essayé, il le trouva si bon, qu'il ne l'eût pas donné pour un royaume; il vint au petit pas vers le roi Yvoirin. Il avait si bonne mine que le roi ne put s'empêcher de dire qu'il avait plutôt l'air d'un fils de roi que du valet d'un ménétrier; il vint vers Huon et l'embrassa. Les païens qui étaient dans Anfalerne avec l'amiral Galaffre, sortirent de la ville; mais l'amiral n'eut pas plutôt vu son neveu étendu sur le champ de bataille, qu'il tomba en faiblesse. Etant revenu à lui-même, il poussa des cris douloureux, et dit : Ah! mon cher neveu, je dois bien pleurer votre belle jeunesse; mais si je puis vivre, je vengerai votre mort. Il fit prendre le corps et le fit emporter dans la ville; ensuite ils se vinrent rendre sur le champ de bataille, et il y eut un grand carnage de part et d'autre. Mais de tous ceux qui étaient à la bataille, il n'y en avait pas de plus courageux que Huon, car il frappait et d'estoc et de taille; il faisait un tel carnage que chaque païen, tout hardi fût-il, se sauvait de lui comme les brebis du loup. Il combattit avec tant de courage qu'en peu de temps il mit les ennemis en pièces et força l'amiral Galaffre à se retirer dans la ville, laissant les trois quarts de ses gens étendus sur la poussière par la main du courageux Huon. Le roi Yvoirin et ses barons admiraient sa valeur. Comme Huon combattait, il aperçut le païen qui lui avait donné la bonne épée, il se ressouvint de la promesse qu'il lui avait faite, et courut contre un païen à qui il fendit la tête; il se saisit du cheval et le donna au bon païen, en lui disant : Ami, recevez le présent que je vous fais en retour de la bonne épée que vous m'avez donnée. Je vous remercie, lui dit le païen. Huon enfin ne trouva plus personne contre qui combattre. Les ennemis étant rentrés dans la ville, fermèrent les portes et levèrent les ponts. Les gens du roi Yvoirin partagèrent le butin. Huon fut amené à côté du roi Yvoirin en grand triomphe à Montbrant, où il fut bien reçu. L'amiral Galaffre était dans sa ville en grande tristesse de la perte de son neveu et de ses gens; il ordonna les obsèques qui furent exécutés avec le plus triste appareil. Cette mort fut bien sensible à l'amiral qui ne cessait de gémir.

Comme Huon fut reçu avec grands honneurs, ensuite admis à la table du roi Yvoirin de Montbrant.

Quand Yvoirin fut rentré à Montbrant avec tous ses gens, ils allèrent se désarmer. La fille du roi vint au-devant de lui pour lui témoigner sa joie, il l'embrassa et lui dit : Ma chère fille, c'est un bonheur que vous ayez perdu au jeu des échecs, car ce valet qui a gagné la partie, a fait des merveilles dans la bataille que nous avons remportée contre l'amiral Galaffre; c'est à lui que je dois la victoire : il a combattu corps à corps contre Sorbin, le neveu de l'amiral, et il l'a mis à mort; mais si je puis vivre encore un an, je le récompenserai des grands services qu'il m'a rendus. Il monta ensuite au palais avec sa fille. Huon descendit à l'endroit où était logé le ménétrier, puis il se désarma et vint au palais avec son maître. Quand le roi Yvoirin les vit, il vint au-devant d'eux, prit Huon par la main, et lui dit : Vassal, venez avec moi à table, car je ne puis trop vous récompenser des services que vous m'avez rendus; vous ferez dans mon hôtel tout ce qu'il vous plaira : prenez de mon or et de mon argent, et vous en disposerez à votre volonté. Je veux que vous soyez obéi dans tout ce que vous commanderez comme si c'était moi; tout ce qui est ici est à votre disposition, vous pouvez même aller vous amuser dans la chambre des dames. Quand je sortirai vous m'accompagnerez. Sire, dit Huon, je vous remercie de l'honneur que vous me faites. Alors ils se mirent à table; le roi fit asseoir Huon auprès de lui. Quand ils eurent dîné, le roi et Huon restèrent assis sur de riches tapis de soie. Moufflet le ménétrier accorda sa harpe et en tira de si merveilleux sons que tous les païens qui étaient là se sentaient transportés de joie; le roi éprouva beaucoup de plaisir, et chaque païen lui donnait quelque chose. Le ménétrier voyant Huon assis auprès du roi, lui dit : Vassal, j'étais votre maître hier, et aujourd'hui je suis votre ménétrier. Je pense que vous ne m'estimez plus tant, je vous prie de me venir aider à rassembler les robes et manteaux que les seigneurs m'ont donnés, ainsi que vous avez fait autrefois. Quand le roi et les barons l'entendirent, ils firent de grands éclats de rire.

Je parlerai de Gérasme dans le chapitre suivant.

Comme Gérasme arriva par hasard à Anfalerne, et comme Galaffre le retint pour l'aider à soutenir sa guerre, et comme il parla à Esclarmonde.

Dans les chapitres précédents, on a vu ce qui est arrivé à Huon, et comme le vieux Gérasme, treizième de sa compagnie, le quitta, parce qu'il n'avait pas voulu l'écouter, dont il lui arriva bien du malheur. Gérasme et ses compagnons qui étaient avec lui dans le petit vaisseau, naviguaient pendant la tempête, sans savoir ce qu'était devenu Huon; mais ils pensaient bien qu'il était mort. Un mois après ils furent jetés par une autre tempête sur le port d'Anfalerne. Quand

Gérasme vit qu'ils étaient arrivés en ce lieu, il dit à ses gens : Seigneurs, nous ne sommes pas arrivés à bon port. En cette ville demeure un roi païen tel qu'on ne peut en trouver un d'ici à la mer Rouge, on le nomme l'amiral Galaffre; si Dieu ne nous secoure, nous ne pouvons espérer que la mort. L'amiral Galaffre était à une des fenêtres de son palais, promenant sa vue sur la mer; il aperçut le vaisseau où étaient les barons, il descendit de son palais et vint au port pour s'informer qui ils étaient, et leur demanda : Qui êtes-vous? Sire, dit Gérasme, nous sommes Français; nous venons d'adorer le saint Sépulcre et la tempête nous a jetés sur votre port, si nous vous devons quelque tribut nous sommes prêts à vous satisfaire. Seigneurs, leur répondit l'amiral, ne craignez rien de ma part ni de celle de mes gens, soyez les bienvenus si vous voulez demeurer avec moi.

Gérasme lui demanda le sujet pourquoi il les engageait à rester. Seigneurs, leur répondit l'amiral, je vous dirai que le roi Yvoirin de Montbrant me fait la guerre; il a mis mes hommes à mort et détruit tout mon pays, dont je suis bien fâché.

Sire, dit Gérasme, si vous avez raison, nous sommes tout prêts de vous aider; mais si vous avez tort, nous ne restons pas avec vous. Vous en allez juger, leur répondit l'amiral. J'étais appuyé sur une des fenêtres de la tour, comme quand vous êtes arrivés; je vis venir un vaisseau qui vint ancrer où vous êtes, il y avait une demoiselle que dix pirates menaient à Montbrant, je ne sais où ils l'avaient prise; elle est fille de l'amiral Gaudisse, dont Mahomet veuille avoir l'âme. Je sais que si le roi Yvoirin eût pu l'avoir, il l'aurait fait brûler, parce qu'on lui a dit qu'elle était la cause de la mort de l'amiral Gaudisse son père, qui était frère du roi Yvoirin de Montbrant. Quand je fus averti que les dix pirates voulaient lui livrer ladite demoiselle, je leur ai enlevée et les ai tous fait mourir; ensuite je l'ai épousée. Mais quand Yvoirin l'eut appris, il est venu devant ma ville pour me combattre; il m'a tué beaucoup de monde, a enlevé tous mes bestiaux, et tous les jours il me vient harceler. Il a avec lui un jeune homme, je ne sais de quel pays il est; mais quand il fut ici, il m'a détruit un neveu nommé Sorbin, j'en ai beaucoup de chagrin; il a emmené un cheval blanc qui était le meilleur que l'on pût trouver dans dix royaumes. Je vous prie de rester avec moi et de faire en sorte de m'amener ce jeune homme et le bon cheval blanc; si vous pouvez le faire, je vous enrichirai tous.

Sire, dit Gérasme, s'il revient et que vous vouliez me le montrer, je vous promets que je vous le ramènerai ainsi que le cheval blanc. Vassal, dit l'amiral, si vous me faites ce plaisir, je vous abandonne mon royaume pour en disposer à votre gré. A ces paroles, le vieux Gérasme descendit du vaisseau avec ses compagnons, ils entrèrent dans la ville d'Anfalerne avec l'amiral Galaffre. Quand ils furent entrés au palais, Gérasme dit à Galaffre : Sire, nous vous prions de nous montrer la demoiselle pour qui vous êtes en guerre. Je vous la montrerai volontiers, dit l'amiral, parce que nulle dame n'aurait cure vous, et ne ferait pas beaucoup la cour à un vieillard. Alors il prit Gérasme par la main et le mena dans la chambre où était Esclarmonde. Quand elle vit Gérasme, elle le reconnut aussitôt, elle devint pâle et tomba en faiblesse. L'amiral Galaffre en fut bien fâché, et quand elle fut revenue à elle-même, il lui demanda pourquoi elle s'était troublée à la vue de ce vassal. Sire, répondit-elle, c'est une douleur qui m'a pris au côté droit, et cela m'arrive quelquefois; mais si c'était votre volonté que je parlasse à ce chevalier français, eux qui d'ordinaire savent beaucoup de choses, il pourrait peut-être m'enseigner quelque remède pour me guérir. Je veux bien qu'il vous parle en secret, lui répondit l'amiral. Elle appela Gérasme et lui dit : Vassal, je vous prie de me donner quelque conseil pour être soulagée du mal que je ressens. Dame, lui dit Gérasme, en l'honneur de vous et de l'amiral qui est ici présent, je ferai tous mes efforts pour vous guérir.

Gérasme vit bien qu'Esclarmonde voulait lui parler, il s'approcha d'elle, et elle lui demanda par quelle aventure il se trouvait dans ces lieux. Dame, lui répondit Gérasme, c'est une tempête qui nous a jetés sur ces bords; mais, dites-moi, je vous prie, ce qu'est devenu Huon? Hélas! lui répondit-elle, je le crois mort; car quand nous vous avons quitté, il est survenu une tempête terrible qui a fait périr le vaisseau sur lequel nous étions montés, et nous nous sommes sauvés Huon et moi sur une planche. Nous fûmes jetés sur une île qui était près de là. Quand nous fûmes à terre, il y vint dix pirates qui m'ont amenée ici. Ils ont laissé Huon les pieds et les mains liés et les yeux bandés. Quand ils furent arrivés en ce port, l'amiral Galaffre les a tous fait mourir : ainsi je pense que Huon est mort. Dieu lui pardonne! pour moi je suis obligée de rester avec l'amiral qui m'a épousée; mais il ne m'a jamais possédée, car je lui ai fait entendre que j'avais fait vœu à Mahomet que d'ici à deux ans aucun homme n'aurait affaire à moi; car j'aime toujours Huon et ne puis l'oublier. Tant que je vivrai, Huon me sera cher, le reste des hommes ne me sera rien. Si vous pouviez m'emmener avec vous, que vous me feriez de plaisir! car si je pouvais arriver au pays catholique, je me rendrais en un couvent afin de prier le reste de mes jours pour l'âme de mon ami Huon. Gérasme lui dit : Ne vous inquiétez pas, car si je m'en vais je vous emmenerai. L'amiral, qui était dans la chambre où il causait avec les autres demoiselles, dit à Gérasme : Il y a assez long-temps que vous causez. Il l'emmena avec Esclarmonde, alors on servit le dîner.

Comme le roi Yvoirin vint devant Anfalerne; comme Huon et le vieux Gérasme se combattirent, se reconnurent et entrèrent dans Anfalerne; comme ils chassèrent Galaffre, et le roi Yvoirin fit mettre Moufflet aux fourches où il fut reconnu par Huon.

L'on voit par l'histoire que Huon dit à l'amiral : Sire, faites armer vos gens, marchons contre Anfalerne. Je le veux bien, lui répondit le roi. Huon qui ne demandait pas mieux que de se trouver dans la mêlée, fut promptement s'armer; puis il fit harnacher son bon cheval blanc, il prit une grande lance et monta à cheval. Aussitôt le roi et ses gens sortirent de Montbrant et vinrent devant Anfalerne; quand ils y furent arrivés, ils se rangèrent en bataille. Huon qui ne désirait

que d'acquérir de la gloire, vint jusqu'aux portes de la ville, la lance à la main, il cria à ceux qui étaient aux créneaux et leur demanda : Où est Galaffre votre seigneur? allez lui dire qu'il vienne combattre avec celui qui a mis son neveu à mort; vous lui direz que je l'attends, ou qu'il ait à me rendre Esclarmonde. Galaffre, qui était assez près de là, le reconnut, et dit à Gérasme : Voilà celui qui a causé tout mon chagrin. Je verrai si vous me tiendrez la promesse que vous m'avez faite. Sire, dit Gérasme, par la foi que je dois à Dieu, je vous ferai avoir l'homme et le cheval. Il prit sa lance et monta à cheval. Quand il fut prêt, on ouvrit les portes de la ville, et Gérasme sortit à la tête de l'armée. Quand il fut hors de la ville, il vit Huon, piqua son cheval et vint au-devant de lui la lance à la main; quand Huon l'aperçut, il piqua son cheval blanc et vint contre Gérasme. Ils s'attaquèrent sans se parler auparavant; ils se portèrent de si rudes coups, qu'ils brisèrent boucliers et écus, et tombèrent à terre eux et leurs chevaux; mais ils mirent l'épée à la main et combattirent long-temps. Grand Dieu! disait Huon en lui-même, faites-moi la grâce de voir Esclarmonde avant de mourir. Il disait cela fort haut, parce qu'il ne croyait pas que celui contre qui il combattait pût l'entendre; il vint donc contre lui pour se venger, car il n'avait pas encore trouvé un ennemi pareil. Gérasme ayant reconnu Huon jeta son épée.

Quand Huon vit cela, il en fut bien surpris, et il ne voulut pas le frapper, mais il lui dit : Païen, que prétends-tu faire? Sire, dit Gérasme, venez et tranchez-moi la tête, car je l'ai bien mérité. Quand Huon l'entendit il reconnut Gérasme et fut très-satisfait de le revoir. Les païens qui les regardaient furent surpris, et se demandaient les uns aux autres ce que pouvaient avoir ces deux champions. Huon, dit Gérasme, il est temps de penser à ce que nous avons à faire, car je crois que les païens s'assembleront de tous côtés, il nous faut monter à cheval et vous ferez comme si je vous amenais prisonnier dans la ville. Vous pourrez voir votre amie Esclarmonde qui en sera bien aise. Ami, dit Huon, j'en ferai à votre volonté. Alors ils montèrent à cheval, et Gérasme prit Huon par le haubert comme s'il était prisonnier; il le mena ainsi à Anfalerne. Yvoirin voyant que Gérasme emmenait Huon prisonnier, s'écria : Sarrasins, laisserez-vous emmener ce jeune vassal? Alors les Sarrasins coururent après Huon la lance à la main, et Galaffre d'autre part vint contre Gérasme. Sire, lui dit-il, pensez à combattre vos ennemis, j'amène prisonnier celui qui a tué votre neveu. Ami, lui dit Galaffre, quand vous l'aurez mis en prison, vous reviendrez auprès de moi. Huon et Gérasme arrivèrent à Anfalerne; ils levèrent les ponts et fermèrent les portes, car il n'y était resté que ceux qui étaient hors d'état de porter les armes. Quand nos barons se virent les plus forts, ils montèrent au palais où était Esclarmonde.

Quand Huon la vit, il leva son haubert et l'embrassa. Esclarmonde voyant son cher Huon, en témoigna beaucoup de joie, et pendant qu'ils s'embrassaient, les Sarrasins étaient sur le champ de bataille. Il y avait déjà beaucoup de morts et de blessés; les deux rois combattaient l'un contre l'autre. Et comme ils étaient aux mains, il y vint deux Sarrasins qui étaient sortis de la ville, ils dirent à l'amiral Galaffre : Sire, votre ville est perdue par les Français qui y sont entrés, il n'est resté personne qu'ils n'aient mis à mort. Ils sont tous serviteurs du jeune vassal qui a tué votre neveu et aussi l'amiral Gaudisse. Tous ceux qui étaient au palais sont tués, excepté trente dames qui étaient avec votre épouse; ils les ont chassées, vous pouvez les voir, elles sont en pleurs aux portes de la ville. Galaffre fut bien affligé, et demanda à ses gens leur avis sur ce qu'il devait faire; ils lui conseillèrent d'aller se jeter aux pieds du roi Yvoirin pour le prier de le secourir.

Seigneurs, dit Galaffre, je suivrai vos avis. Alors il passa à travers les rangs et vint auprès d'Yvoirin. Il descendit de son cheval et lui dit : Sire, je te rends mon épée, je m'en suis mal servi, ma tête est à ta disposition. Je vous prie maintenant de m'aider à reprendre ma ville que m'ont prise les barons français ainsi que votre nièce Esclarmonde qui est mon épouse. Ce vassal qui est venu dans votre cour avec le ménétrier, est le Français qui a tué l'amiral Gaudisse votre frère. Hélas! que je suis malheureux de n'avoir pas su cela. Ils tombèrent d'accord et jurèrent la mort des Français. Huon et ses gens abandonnèrent la ville parce qu'il n'y avait pas assez de monde pour la défendre. Ils montèrent au château qui était très-fort et sis sur un rocher, il était presque imprenable. Quand Yvoirin et Galaffre virent la contenance des Français, ils firent élever des fourches pour croire épouvanter nos gens, puis firent amener Moufflet, et le voulaient faire pendre; mais quand Moufflet fut sur l'échelle, il regarda du côté du château et se mit à crier : Ah! Huon, me laisserez-vous mourir? souvenez-vous du bien que je vous ai fait. Huon ayant entendu ces paroles, reconnut le ménétrier; il dit à ses gens : Seigneurs, je vous prie de vous armer, car on veut pendre un ménétrier qui m'a fait beaucoup de bien. Alors Gérasme et ses compagnons préparèrent leurs armes et sortirent par une poterne secrète, sans être vus de personne. Huon et ses compagnons vinrent auprès de ceux qui étaient aux fourches, il frappa celui qui devait pendre le ménétrier d'un tel coup d'épieu, qu'il tomba mort sur la place; ensuite il fit descendre le ménétrier et le fit sauver par la poterne. Après les Français se jetèrent sur les païens et les taillèrent en pièces. Alors les païens voyant que les Français étaient hors du château, coururent sur eux; mais Huon et Gérasme les virent venir; ils marchèrent au petit pas pour les attendre et firent comme s'ils allaient vers la place. Huon les vit venir, et, baissant sa lance, il atteignit celui qui marchait à la tête. Gérasme et les autres se mirent en la mêlée. Huon se voyant poursuivi, se retira avec ses gens au château, excepté Garin de Saint-Omer, qui fut tué, dont Huon et ses gens furent bien fâchés.

Comme le bon prévôt Guire arriva au port d'Anfalerne, et comme Huon et ses compagnons en sortirent et se mirent en mer.

Huon et ses gens regrettaient Garin de Saint-Omer; le roi Yvoirin regrettait aussi la perte de ses païens. Galaffre consola Yvoirin du mieux qu'il put. Huon et Gérasme sortirent du château et furent se promener

au bord de la mer en attendant la nuit. Au bout de quelque temps, Huon regarda du côté droit et vit venir un vaisseau; il appela Gérasme et lui dit : Regardez ce vaisseau qui vient, je pense que ce sont des chrétiens, car il y a une croix au pavillon.

Sire, dit Gérasme, c'est un vaisseau français. Comme ils parlaient, le vaisseau fut poussé dans le port par la tempête. Huon s'en approcha et demanda qui en était le patron; les matelots se regardaient l'un l'autre. Huon vit bien qu'ils appréhendaient, il leur dit : Seigneurs, n'ayez aucun doute, car vous êtes arrivés à bon port; je vous prie de me dire d'où vous venez et d'où vous êtes? Puisque vous savez parler français, je vous le dirai : Il y en a un de nous qui est de Saint-Omer, et d'autres qui sont de Paris et d'autres villes de France. Ami, dit Huon, n'y en a-t-il point de Bordeaux? Oui, dit le matelot, il y a un vieillard nommé Guire. Nous avions entrepris de visiter le saint Sépulcre; mais nous avons été poussés jusqu'ici par la tempête. Montrez-moi, je vous prie, celui qui est de Bordeaux. Alors Guire le prévôt dit : Sire, me voici. Ami, lui dit Huon, d'où êtes-vous et comment vous nommez-vous? Sire, lui répondit le prévôt, j'ai nom Guire. A ce nom, Huon appela Gérasme et lui dit : Voici votre frère. Gérasme vint aussitôt embrasser son frère qui lui dit : Je mourrai content, puisque j'ai le bonheur de vous voir; mais si je pouvais voir mon bon seigneur Huon, je serais trop heureux. Ha! mon frère, dit Gérasme, vous ne mourrez pas sitôt, et verrez Huon, car c'est lui qui vous parle. Huon alla embrasser Guire et lui dit : Je vous félicite de votre arrivée.

Frère, dit Guire à Gérasme, où avez-vous été depuis que je ne vous ai vu? Alors Gérasme raconta à son frère où il avait été, comment il avait trouvé Huon et comme il avait toujours resté avec lui.

Huon, qui désirait partir de là, dit à plusieurs seigneurs : Je vous prie de parler bas et de prendre garde de ne point montrer de lumière; car devant cette place il y a deux amiraux qui ont juré la perte des Français, c'est pourquoi je vous conseille de vous cacher. Nous sommes treize et une belle dame, et nous vous prions de nous laisser monter dans votre vaisseau, autrement nous serions tous perdus. Soyez persuadés que nous vous récompenserons. Sire, dit le patron, nous vous rendrons service sans intérêt. Ils transportèrent au vaisseau tous les trésors qu'ils trouvèrent au château. Huon prit Esclarmonde par la main et lui demanda si elle n'était pas fâchée de quitter ce pays? Sire, lui répondit-elle, il y a long-temps que je désire ce jour heureux. Ils entrèrent ensuite dans le vaisseau, suivis de Moufflet, de Gérasme et de ses compagnons. On mit à la voile, et ils arrivèrent en peu de temps à Brandis. Et quand il fut l'heure de midi, les deux amiraux, qui étaient au siége, se donnèrent grandes merveilles de ne plus trouver de Français dans le château.

Sire, dit un païen, tous les Français sont sauvés. Quand les amiraux eurent entendu cela, ils furent bien surpris et firent armer une galiote qui fut montée par trente païens; on leur commanda d'aller vers la poterne. Quand ils y furent, ils ne trouvèrent personne à qui parler; ils ouvrirent les portes : les amiraux entrèrent et furent bien fâchés de ce que les Français leur étaient échappés.

Nous parlerons de Huon et de ses gens qui arrivèrent sains et saufs au port de Brandis.

Comme Huon et ses gens vinrent à Brandis, ensuite à Rome où le saint Père les maria; comme ils arrivèrent à l'abbaye de Saint-Maurice, et comment l'abbé manda à Girard qu'ils y étaient arrivés.

Ayant quitté Anfalerne et les païens, ils naviguèrent jusqu'au port de Brandis, où ils allèrent loger chez Garin de Saint-Omer. Quand ils y furent arrivés, la dame, qui était très-polie, vint au-devant de Huon, et lui dit : Je suis charmée de votre arrivée; mais je vous prie de me dire où vous avez été, et ce qu'est devenu Garin mon seigneur? Dame, lui dit Huon, il est inutile de vous le cacher, il a plu à Dieu de le retirer à lui, ainsi je vous exhorte à vous consoler. La dame n'eut pas plutôt entendu Huon, qu'elle tomba en faiblesse. Alors Huon et les barons qui étaient là lui donnèrent du soulagement. Huon lui dit de calmer sa douleur et l'exhorta à prier Dieu pour l'âme de son mari.

Huon, qui désirait retourner, donna au patron du vaisseau de l'or et de l'argent, dont il le remercia. Huon, Esclarmonde et tous les barons prirent congé de cette dame qui était inconsolable. Huon lui fit de riches présents; et lorsque les mulets furent chargés, ils prirent le chemin de Rome avec un plaisir inexprimable; le bon prévôt Guire en fut encore plus charmé que toute la compagnie. Ils arrivèrent à Rome et vinrent en leur hôtel où ils entendirent la messe. Huon demanda où était le saint Père. Sire, lui répondit un des gens, il est prêt à dire la messe. Huon et sa compagnie montèrent à cheval et vinrent où était le saint Père. Huon tenait Esclarmonde par la main, et le prévôt Guire tenait Gérasme son frère, les autres allaient deux à deux.

Quand ils furent arrivés ils trouvèrent le saint Père qui conversait avec ses cardinaux. Huon le salua profondément; le saint Père le reconnut aussitôt et vint l'embrasser et lui dit : Soyez le bienvenu, je vous prie de me dire si vous avez réussi dans votre entreprise. J'ai eu bien des misères, lui répondit Huon; mais j'en suis venu à bout : j'ai la barbe et les dents mâchelières de l'amiral Gaudisse, et vous voyez sa fille à qui vous voudrez bien donner le baptême, ensuite nous marier. Le saint Père lui répondit : Je le veux bien; mais vous resterez cette nuit avec moi. Sire, dit Huon, votre volonté est la mienne. Ainsi Huon demeura au logis du saint Père avec toute sa compagnie; et le lendemain au matin le saint Père fit apporter les fonts où Esclarmonde fut baptisée, sans que son nom fût changé; Moufflet le fut aussi et fut appelé Guerin. Après le baptême le saint Père célébra la messe, après laquelle Huon épousa Esclarmonde; on fit ensuite les noces qui durèrent huit jours. Huon fit ses adieux au saint Père qui l'engagea beaucoup à rester; mais Huon remercia le saint Père qui fit charger d'or et d'argent deux mulets et en fit présent à Huon; il prit congé du saint Père et ils partirent ensuite de Rome. Après avoir traversé beaucoup de chemin, ils aperçurent la ville de Bordeaux. Alors levant les mains au ciel : Grand Dieu!

s'écria Huon, je te remercie des grâces que tu me fais de revoir ma chère patrie. Il dit ensuite à Esclarmonde : Voilà le château dont vous serez dame et duchesse. Sire, dit Guire le prévôt, il faut penser à ce que nous avons à faire. Près d'ici est une abbaye que l'on nomme Saint-Maurice-ès-Prés, il y a un abbé avec lequel nous pourrons dîner. Votre conseil est bon, lui répondit Huon. Il fit avertir l'abbé de sa venue; il en fut bien joyeux, et après avoir fait préparer un logement pour Huon, il vint au-devant de lui avec ses religieux. Les ayant aperçus, Huon mit pied à terre avec toute sa compagnie. L'abbé dit à Huon : Soyez le bienvenu, car vous êtes désiré par-delà d'où vous êtes sorti il y a long-temps. Ils furent tous ensemble à l'abbaye, et quand Huon y fut, il entra dans l'église et baisa les reliques; ils allèrent ensuite dans la salle où le dîner était préparé. Le bon abbé était assis près de Huon, il lui demanda comment il avait fait, et si son vœu était accompli. Oui, dit Huon. Certainement, dit l'abbé, j'en suis bien aise. Il lui demanda si c'était son plaisir qu'on envoyât chercher son frère Girard pour le voir. Huon répondit que cela lui ferait plaisir. Alors l'abbé envoya son écuyer pour chercher Girard. Il partit aussitôt, et arrivant à Bordeaux, il lui dit : Sire, votre frère Huon est à l'abbaye de Saint-Maurice; si vous venez le voir, vous lui ferez un grand plaisir. Quand Girard eut entendu le messager, il lui répondit qu'il pouvait s'en retourner, qu'il irait voir son frère. Quand le messager fut retourné, la colère s'empara de Girard, il fut trouver son beau-père, nommé Gibouars, l'homme le plus traître qui fût dans l'univers; il lui dit : Sire, je viens vous demander conseil sur ce que je dois faire; car je crois que ce sont les diables d'enfer qui ont rapporté mon frère Huon jusqu'à l'abbaye de Saint-Maurice, car il vient de me mander qu'il y est. Neveu, dit Gibouars, ne craignez rien; car si je vis, je lui jouerai un tel tour qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il fût resté où il était.

Comme Gibouars de Biesme et Girard tramèrent la mort de Huon; comme le traître Girard vint le voir et en fut bien accueilli.

Les traîtres conspiraient la mort de Huon. Gibouars qui ne cherchait autre chose que de le faire périr, dit à Girard : Allez voir votre frère et menez avec vous un écuyer, et quand vous serez arrivé, vous l'embrasserez en signe d'amitié. Le lendemain au matin, vous le presserez de partir; et quand ce viendra auprès d'un petit bois, vous lui chercherez querelle et vous vous fâcherez contre lui; pour moi, je resterai dans le bois en embuscade avec quarante hommes bien armés, et quand vous serez auprès du bois, je sortirai et ferai mettre à mort tous ses gens. Nous nous emparerons ensuite de votre frère et l'amenerons dans une prison affreuse qui est à Bordeaux, où nous le laisserons périr misérablement. Vous direz ensuite à Charlemagne que votre frère Huon est revenu sans avoir apporté la barbe et les dents mâchelières de l'amiral Gaudisse, et qu'à cet effet vous l'avez retenu prisonnier; le roi vous croira, car il déteste votre frère. Gibouars dit ensuite à Girard : Je m'en vais me préparer. Et moi à l'abbaye voir mon frère, dit Girard. Le traître partit de Bordeaux et arriva à l'abbaye. A peine fut-il entré, qu'il lui donna un baiser tel que Judas fit à notre Seigneur. Huon croyant que ces signes d'amitié étaient sincères, en versa des larmes de joie et l'embrassa tendrement. Alors Huon lui demanda comment il était venu seul. Frère, lui répondit Girard, je l'ai fait pour un bon motif. Alors il lui demanda s'il avait réussi dans son entreprise. Huon lui répondit que oui, et qu'il avait la barbe et les dents de l'amiral Gaudisse et amené sa fille Esclarmonde qu'il avait épousée. Mais j'ai eu, continua-t-il, bien des traverses; c'est un roi de féerie, nommé Oberon, qui m'a rendu de grands services. Frère, dit Huon, dites-moi quelle est la femme que vous avez prise, que l'on dit être si riche? Frère, dit Girard, c'est la fille du duc Gibouars de Sicile, qui est très-grand seigneur et qui possède beaucoup de terres; son surnom est Biesme. Je n'approuve pas beaucoup cette alliance, car c'est un traître. Frère, dit Girard, vous avez tort, car je ne le crois pas tel que vous le dites.

Comme les deux frères partirent de l'abbaye après minuit, et comment le traître Girard commença à chercher dispute à son frère quand ils furent près du bois où Gibouars son beau-père était en embuscade.

Comme les deux frères parlaient de Gibouars, l'abbé s'approcha et demanda à Huon quand il lui plairait de venir dîner. Sire, dit Huon, quand vous voudrez. Mais la belle Esclarmonde, qui était trop fatiguée, se retira dans une chambre avec ses gens. Huon fut se mettre à table avec Girard qui regarda beaucoup le bon prévôt Guire qu'il détestait, parce qu'il avait été chercher Huon; il se promit en lui-même qu'il serait le premier à qui il ôterait la vie. Quand ils eurent soupé, on prépara les lits, et Huon appela l'abbé et lui dit comme à son meilleur ami : J'ai de grandes richesses, je vais vous les confier jusqu'à mon retour, et quand je serai revenu, je vous en donnerai la moitié; mais gardez-vous bien de ne les donner à d'autres qu'à moi. L'abbé lui répondit : Soyez sûr que ce que vous me confierez sera en un lieu où l'on ne pourra y toucher. Ils allèrent se coucher. Girard dit à son frère Huon : Si vous voulez, je vous éveillerai du matin, car il me paraît que demain la journée sera chaude. Frère, lui répondit Huon, je le veux bien. Alors ils se couchèrent; mais le traître ne put dormir. Si Huon eût connu cette trahison, il eût bien agi autrement.

Le jour commençait à peine à paraître, que Girard éveilla Huon et lui dit : Frère, levons-nous, il est temps, il fait bon marcher à la fraîcheur. Huon se leva et fit lever ses gens. Sire, dit Gérasme, que vous êtes matineux, laissez-nous reposer encore. Girard lui dit qu'il avait grand tort de parler ainsi; car quand on a des affaires intéressantes, on ne peut dormir. Huon dit à Gérasme : Mon frère a raison, j'ai bien envie de parler au roi Charlemagne. Alors tout le monde se leva. La belle Esclarmonde fut bientôt prête, et Huon fut, accompagné de ses gens, prendre congé de l'abbé qui était bien fâché de ce qu'ils partaient si matin. On ouvrit les portes, ils montèrent à cheval et partirent tous ensemble. Traître Girard, si Huon savait ton dessein,

lui et ses gens n'encoureraient pas le danger. Le traître les guidait et les menait où était son beau-père. La belle Esclarmonde appela Huon et lui dit qu'elle avait peur; mais il la rassura, lui disant : Ne craignez rien, nous sommes en pays de sûreté. A peine eut-il dit cela, que la mule sur laquelle elle était montée fit un faux pas, dont elle pensa tomber; mais Huon la retint par la bride. Ma foi, dit Gérasme, nous avons bien mal fait de sortir de l'abbaye avant le jour; nous y devrions retourner. Girard leur disait qu'il n'avait jamais vu de gens plus peureux qu'eux. Au bout de quelque temps ils trouvèrent un endroit qui formait quatre chemins; Girard, qui savait bien par lequel il fallait prendre, passa le premier; mais ils n'étaient pas bien loin du bois où Gibouars était en embuscade. Quand Girard vit l'heure qu'il fallait partir, il dit à Huon : Je vois bien que vous avez l'intention d'aller vers Charlemagne pour ravoir vos terres et seigneuries, je sais bien que vous les aurez; je me suis marié et ai pris une noble femme, fille d'un baron, ainsi je ne suis pas content que vous le nommiez traître, et s'il le savait il serait votre ennemi. Je ne m'attendais pas que vous reviendriez; maintenant que vous aurez vos terres, je n'aurai plus rien. Voyez ce que vous voulez me donner. Huon lui dit : Je ne sais pourquoi vous me dites toutes ces choses; vous savez que j'ai laissé assez de trésors dans l'abbaye, qu'à mon retour je les distribuerai, je vous en donnerai la moitié. Frère, cela ne me contente pas, je veux avoir part à la seigneurie. Quand Huon entendit son frère, la colère lui monta au visage, et il vit bien que son frère lui cherchait querelle. Gérasme, qui était très-sage, dit à Huon : Sire, accordez à Girard ce qu'il vous demande, vous êtes jeunes tous deux, vous conquérerez assez de terres. Gérasme, lui répondit Huon, je consens qu'il ait Bordeaux ou Gironville, qu'il choisisse.

Comme les traîtres tuèrent tous les gens de Huon, excepté Gérasme et la belle Esclarmonde auxquels ils lièrent les pieds et les mains, et les emmenèrent tous à Bordeaux, où ils les mirent dans une prison affreuse.

Quand le traître Girard vit que son frère accordait à sa demande et qu'il ne voulait point se fâcher contre lui, il en fut très-courroucé et vint auprès de Guire à qui il dit : Traître, vous êtes la cause de la perte de mes terres; mais par la foi que je dois à celui qui m'a créé, avant que je meure, je vous ferai trancher la tête. Quand ils furent près du bois, Gibouars sortit avec ses gens l'écu et la lance à la main. Dès que Huon les eut aperçus, il réclama notre Seigneur de le préserver du danger; s'il n'eût pas été si près de son ennemi, il serait volontiers retourné à l'abbaye; néanmoins il tira son épée dont il se défendit si bien qu'il fendit la tête au premier qui vint l'attaquer : il l'abattit par terre et il mourut sous ses coups. Il frappait à droite et à gauche; s'il eût été armé, il n'aurait pas essuyé une grande perte; ils étaient quarante et ils n'avaient point d'armes. Les gens de Gibouars mirent en pièces douze de ceux de Huon, de tous il n'échappa que lui à qui ils lièrent les pieds et les mains. Le traître Girard vint vers Gérasme, qui était abattu auquel il ouvrit le côté droit où étaient la barbe et les dents mâchelières qui y avaient été mises par Oberon le magicien. Huon voyant le vieux Gérasme par terre, dit à Girard : Je te demande grâce pour ce vieux gentilhomme. Frère, lui dit Girard, je ne lui ferai point de mal pour le présent. Ils lui lièrent les pieds et les mains; ils vinrent ensuite vers Esclarmonde qui était tombée en faiblesse, alors ils lui lièrent les pieds et les mains et lui bandèrent les yeux; ils la mirent ensuite sur un roussin malgré elle, elle poussait des cris douloureux. Huon l'entendit et s'écria : Mon frère, je vous prie au nom de Dieu, de ne pas faire de mal à mon épouse. Frère, dit le traître, j'en ferai à ma volonté. Ils vinrent ensuite vers Huon qu'ils mirent sur un cheval; le traître Girard fit ensuite prendre les corps des douze barons qui avaient été tués et les fit jeter dans la Gironde.

Ils partirent ensuite pour aller à Bordeaux; il n'y avait rien de plus triste que d'entendre les lamentations de Huon et de sa triste compagne. Esclarmonde disait à Huon : Hélas! vous me disiez que quand je serais dans votre pays, vous me feriez porter la couronne d'or; maintenant il faut que je périsse misérablement. Huon lui dit : Ma tendre amie, calmez votre douleur, le malheur qui nous poursuit ne sera pas de longue durée. Ils arrivèrent enfin à Bordeaux, et allèrent droit au palais; ils descendirent de leurs chevaux et conduisirent Huon, Esclarmonde et Gérasme dans un cachot très-profond. Il fut ordonné qu'ils auraient un peu d'eau et trois pains d'orge, et il fut défendu à personne de leur parler.

Comme les traîtres retournèrent à l'abbaye, tuèrent l'abbé et prirent les richesses que Huon y avait laissées.

Vous avez vu le malheur dans lequel nos gens sont tombés; mais vous apprendrez ce qui arriva au bon abbé : car les traîtres Gibouars et Girard sortirent de Bordeaux et vinrent à l'abbaye de Saint-Maurice, où ils arrivèrent à l'heure de midi, et Girard manda au bon abbé de venir lui parler. Dès que l'abbé le sut, il vint au-devant de lui et lui dit : Sire, soyez le bienvenu; je vous prie de me dire quel est le sujet qui vous amène. Sire, dit le traître, depuis que mon frère est sorti d'ici, il s'est souvenu d'avoir laissé ici des trésors, il m'a chargé de vous dire de me les remettre pour en faire des présents à tous les barons de la cour de Charlemagne. Sire, lui répondit l'abbé, lorsque Huon votre frère sortit d'ici, il m'a laissé beaucoup de richesses, il m'a défendu de les donner à personne qu'à lui. A ces paroles, Girard répondit : Vous en aurez le démenti, car je les aurai malgré vous. Alors, aidé de Gibouars, il prit l'abbé par les cheveux et le jeta par terre d'une telle force qu'il lui cassa la tête. Quand les moines virent que leur abbé était tué, ils prirent la fuite; mais les deux traîtres coururent sur eux l'épée à la main. Les moines qui virent bien qu'ils ne pouvaient échapper, se jetèrent à genoux, leur demandant grâce et leur disant qu'ils leur montreraient le lieu où étaient enfermés les trésors : ce qu'ils firent aussitôt et leur donnèrent les clefs de tout. Ils prirent tous les trésors de Huon et les ornements de l'église

Parmi les moines, il y en avait un qui était cousin de Gibouars; il fut élu abbé. Ils s'en retournèrent à Bordeaux, où étant arrivés ils furent bien regardés des bourgeois qui paraissaient curieux de savoir où leur seigneur avait eu tant de richesses; ils vinrent droit au palais, où ils déposèrent tout. Après ils en mirent ce qu'ils voulurent dans ses coffres et ensuite ils firent charger le reste sur deux sommiers et conduire à Paris. Alors Girard et Gibouars se mirent à table; et quand leurs chevaux furent prêts, ils partirent avec leur nouvel abbé. Ils rejoignirent les gens qui menaient leurs sommiers et marchèrent avec eux. Ils arrivèrent ensuite à Paris, firent leurs présents : ils donnèrent deux sommiers d'or à la reine et trois au roi, qui les reçut avec plaisir, et chaque baron eut un présent; mais le bon duc Naimes n'en voulut point recevoir. Le roi Charles fit transporter les présents dans ses coffres et ne voulut pas y regarder qu'il n'eût parlé auparavant à Girard qu'il fit asseoir auprès de lui; car, comme on dit communément, celui qui donne est toujours considéré. Charlemagne dit à Girard : Soyez le bienvenu, je vous prie de me dire le sujet pour lequel vous êtes venu ici. Sire, lui répondit Girard, je veux vous l'apprendre : j'ai bien besoin de vous et de vos barons, il me coûte beaucoup de vous dire ce que je pense, j'aimerais bien mieux être au-delà de la mer que de vous le dire, et malgré que je sois repris de ce que je vais vous dire, je préfère mon honneur au reste du monde. Vous avez raison, lui dit Charlemagne, il est beau d'aimer la vérité.

Comme le traître Girard conta au roi Charlemagne que son frère Huon était revenu sans avoir fait son message, et comme le roi commanda d'aller chercher Huon qui était prisonnier à Bordeaux pour le faire mourir.

Girard dit à Charlemagne : Il est vrai que vous m'avez fait chevalier, et je suis tenu de vous porter honneur; mais je vais dire une chose qui ne fera certainement pas plaisir à votre cour ni à moi-même. Parlez, dit Charlemagne. Sire, dit Girard, comme j'étais à mon hôtel avec mes barons, je vis venir mon frère Huon avec une demoiselle et un vieux gentilhomme nommé Gérasme. Quand le duc Naimes de Bavière entendit Girard, il dit en lui-même : Ah! grand Dieu, j'entends une chose que j'ai bien de la peine à croire; car si c'est ce Gérasme que je connais, c'est un de mes grands amis. Sire, dit Girard, j'ai encore quelque chose à raconter. Il est vrai que quand j'ai vu mon frère, je lui ai fait un bon accueil, je lui ai demandé s'il avait été à Babylone, s'il avait exécuté vos ordres. Lorsqu'il m'eut écouté, il ne put me répondre. Quand j'ai vu qu'il restait interdit, je l'ai fait prendre et mettre en prison, et suis venu pour vous avertir d'en faire à votre plaisir. Quand les princes qui étaient là entendirent Girard qui disait avoir détenu son frère prisonnier, ils ne purent s'empêcher de croire Girard capable de trahison.

Quand l'empereur Charlemagne entendit le rapport de Girard, toute la haine qu'il portait à Huon, à cause de la mort de son fils Charlot, se ranima entièrement, et il dit tout haut : J'ordonne à tous ceux qui furent amis de Huon de me le livrer afin que j'en fasse à ma volonté. Quand il eut ainsi parlé, il se remit et appela le duc Naimes à qui il dit : Sire duc, vous avez entendu ce que Girard vient de dire de Huon son frère. Sire, dit Naimes, je l'ai bien entendu; mais il faut prouver ce que Girard a dit. Sire, dit Girard, vous parlez comme il vous plaît, mais je prends Dieu à témoin, mon beau-père Gibouars, ce bon moine et son clerc. Alors Gibouars et l'abbé avec son clerc répondirent que ce que Girard avait dit était vrai. Le duc Naimes leur répondit : Vous êtes quatre voleurs et faux témoins, le roi est mal conseillé s'il vous croit. Naimes, dit le roi, dites-moi ce que vous pensez de ces deux frères. Sire, dit le duc Naimes, c'est une chose qui demande attention, car si Huon était ici il pourrait se défendre. Dieu! que je trouve étrange de dire que si j'avais un frère qui fût banni de France et qui vint se réfugier chez moi, je pourrais l'accuser devant un prince! non, je dis que jamais un honnête homme ne fera une pareille action à son frère. Je dis que tout ce qu'ils ont dit est faux, ce n'est que trahison de leur part, ainsi ils sont dignes de mort.

Quand Girard entendit Naimes, il devint tout pâle et se repentit du mal qu'il avait cherché à son frère Huon, il maudissait Gibouars; alors il dit au duc Naimes : Sire, je pense que vous avez tort de me détester comme vous faites. Girard, lui dit le duc Naismes, c'est par rapport à ta méchanceté; tu voulais être un des douze pairs de France; mais le roi n'a pas besoin d'un pareil conseiller. Naimes, dit Charles, faites venir devant moi tous ceux qui sont caution pour Huon. Le duc fit aussitôt venir devant le roi tous ceux qui étaient répondants. Le roi leur dit : Vous savez ce que j'ai ordonné si Huon ne faisait son message; or il ne l'a pas fait. Si vous ne me remettez Huon, je vous ferai tous mourir. Sire, dit Naimes, je vous prie de m'écouter et de me croire : il faut envoyer à Bordeaux des principaux de votre noblesse; ils ameneront Huon devant vous, et vous lui demanderez s'il a rempli votre commandement. Vous parlez juste, lui dit le roi, ainsi je vais ordonner qu'on l'aille chercher et qu'on l'amène.

Comme l'empereur Charlemagne alla lui-même à Bordeaux pour faire mourir Huon, tant il le détestait.

Le duc Naimes fit tant envers Charlemagne, qu'il lui avait promis qu'il ferait amener Huon; mais il ne voulut se confier à personne et conclut d'y aller lui-même. Premièrement il voulut faire mettre en prison tous ceux qui étaient en ôtages, mais le duc Naimes en répondit, et ils furent libres. Le roi partit et emmena avec lui onze de ses pairs; ils marchèrent vers Bordeaux. Que Dieu conduise Huon et le sauve du danger! Le traître Girard dit à Charlemagne : Sire, si c'était votre plaisir, j'irais dans la ville faire préparer ce qui convient pour vous recevoir comme il faut. Cela n'est pas nécessaire, lui répondit Charlemagne; car il y en a d'autres qui sont chargés de ce soin, vous n'y entrerez pas que je n'y sois entré le premier. Quand le duc Naimes eut entendu le roi parler ainsi, il lui dit : Vous avez répondu en sage prince. Ils entrèrent enfin à Bordeaux, sans que les habitants en

fussent prévenus. Ils vinrent au palais et ils entrèrent dans la salle; on leur prépara à dîner : ils se mirent tous à table. On faisait un si grand bruit dans le palais que Huon l'ayant entendu, demanda ce que c'était. Il n'est pas nécessaire que vous demandiez à le savoir; mais puisque vous désirez en être instruit, je vous dirai que c'est le roi Charlemagne qui est venu pour vous faire mourir. Huon lui dit : Va-t-en, puisque tu n'a pas d'autres nouvelles à me donner. Le roi était à dîner, et ne pensait à autre chose; mais le duc Naimes ne put boire ni manger; il frappa du pied si rudement, qu'il renversa ce qui était sur la table. Le roi lui dit qu'il avait grand tort. Sire, dit Naimes, j'ai mes raisons pour cela, car je crois que vous êtes venu à Bordeaux pour boire et manger et non pour rendre la justice. Noble empereur, que voulez-vous faire? Songez que ce n'est pas peu de chose que de faire mourir un des douze pairs, et il ne vous conviendrait pas d'aller rendre un jugement après avoir bu et mangé; mais, au nom de Dieu, si quelqu'un mange aujourd'hui, je cesse d'être de ses amis. Naimes, lui dit le roi, je suivrai votre avis. Alors le roi fit amener Huon qui vint avec Esclarmonde sa femme et le vieux Gérasme. Huon voyant Charlemagne au milieu de ses barons, vint auprès de lui; ceux qui s'étaient rendus pour lui en ôtage dirent au roi : Sire, voilà celui pour qui nous nous sommes rendus ôtages. Le roi leur dit qu'ils pouvaient se retirer quand ils voudraient, et qu'il les tenait quittes. Huon se mit à genoux devant le roi. Le duc Naimes voyant Huon dans cette humiliante posture, dit au roi de vouloir bien donner audience à Huon. Volontiers, répondit le roi. Huon dit alors au roi : Sire, j'ai à me plaindre devant vous et tous les barons qui sont ici, de ce traître que je vois : il est mon frère, mais il est plus méchant encore que Caïn qui tua son frère Abel. Tous les barons qui le regardaient disaient entr'eux : Qu'est devenue la beauté de Huon? On voit bien à son visage qu'il a eu bien des misères. Huon recommença à parler, et dit au roi : Sire, il est bien vrai que je me suis acquitté du message dont vous m'aviez chargé auprès de l'amiral Gaudisse, et je lui ai proposé tout au long ce qui m'avait été recommandé; j'ai passé la mer, j'ai été à Babylone vers l'amiral, et lui ai demandé, en présence de tous ses barons, qu'il me donnât sa barbe et ses quatre dents mâchelières. Quand il eut entendu ma demande, il me regarda pour fou et me fit mettre dans une prison où je serais mort de faim, si ce n'eût été la fille de l'amiral et le bon roi Oberon, à qui j'ai beaucoup d'obligations. C'est un roi de féerie qui demeure à Montmur; dès qu'il a su que j'étais en danger, il est venu me secourir, et nous avons mis à mort tous ceux qui dans Babylone ne voulaient pas croire en Jésus-Christ. Nous montâmes au palais où nous mîmes tout en pièces; je tranchai ensuite la tête à l'amiral, et quand ce fut fait, je lui arrachai ses dents mâchelières et lui coupai la barbe. Après cela, je demandai au roi Oberon qu'il lui plût me donner un moyen pour rapporter en sûreté la barbe et les dents de l'amiral. Alors Oberon, par la grâce de Dieu, les mit dans le côté de Gérasme de manière qu'on ne pouvait les voir. Sire, je suis persuadé que vous n'avez jamais vu un homme semblable à lui.

Quand j'eus fait votre message, et que j'eus accommodé toutes mes affaires, je me mis en chemin et emmenai avec moi Esclarmonde, la fille de l'amiral, et les douze gentilshommes que vous me donnâtes quand je partis de Paris; ils ne m'ont point quitté. Ah! Sire, si je vous faisais le récit de mes malheurs, il me faudrait un temps considérable; tout ce que j'ai à dire, c'est que si Dieu ne m'eût aidé, jamais je ne serais revenu. Nous arrivâmes à Rome où le Saint-Père nous reçut avec joie; il me maria avec Esclarmonde, fille de l'amiral Gaudisse; elle est comme vous pouvez voir bien triste, elle en a le sujet. Quand les barons eurent entendu les plaintes de Huon, la pitié leur attendrit l'âme, surtout quand ils virent Esclarmonde verser des pleurs. Huon dit ensuite au roi : Sire, si vous ne me voulez pas croire, envoyez vers le Saint-Père et vous saurez la vérité. Je suis donc revenu de Babylone et j'ai rapporté avec moi beaucoup de trésors et de richesses. J'avais résolu de ne m'arrêter nulle part que je ne vous eusse parlé; mais quand je fus à l'abbaye de Saint-Maurice, qui est sur vos terres, j'y logeai et fus bien reçu par l'abbé qui fit savoir mon arrivée à mon frère; il vint avec un écuyer. Je ne le crus pas capable de trahison. Le duc Naimes lui dit alors : Huon, vous avez raison, car si votre frère eût bien agi, il aurait emmené avec lui tous ses barons pour aller au-devant de vous. Sire, dit Huon, il a fait autrement, car étant avec moi, il s'informa de mon affaire, si j'avais fait mon message, je lui ai tout raconté. Le traître me demanda ensuite où j'avais mis la barbe et les dents de l'amiral, je lui dis où elles étaient; il m'engagea à me lever la nuit et à faire préparer mes gens pour nous mettre en chemin, et quand nous fûmes près d'une croix où il y avait plusieurs chemins, je voulus prendre celui de France, il me chercha noise. Il y avait près de-là un petit bois, où Gibouars était en embuscade avec quarante hommes armés; ils ont tué tous mes gens et les ont jetés dans la Gironde. Ils m'ont ensuite jeté par terre, lié les pieds et les mains, bandé les yeux, en ont fait autant à ma femme, ensuite au vieux Gérasme, et mon traître frère lui ouvrit le côté où étaient la barbe et les dents mâchelières qui y avaient été mises par le roi Oberon. Après avoir blessé Gérasme, il le jeta par terre et lui arracha ce qu'il avait dans le côté; vous pouvez le savoir de lui. Gérasme s'avança et montra au roi la plaie qu'il avait au côté et que chacun put voir. Huon continua ainsi : Quand ils eurent fait ce qu'ils voulurent, ils nous mirent sur trois roussins, nous emmenèrent dans cette ville; ils nous ont mis ensuite en prison où ils nous ont tenus au pain et à l'eau; ils nous ont ôté tout ce que nous avions. S'ils disent le contraire, qu'ils s'arment, et je leur ferai raison. Huon parle juste, répondit le duc Naimes.

Girard prit la parole et dit au roi : Mon frère parle comme il veut, parce qu'il sait bien que je ne veux pas me révolter contre lui. Grand Dieu! comme le traître cherche à s'excuser. Le roi dit à Huon : Je ne sais comment vous avez fait, mais je veux que vous montriez la barbe et les dents de l'amiral Gaudisse. Sire, dit Huon, mon frère me les a dérobées. Vous savez que quand vous sortîtes de France, je vous ai défendu de retourner à Bordeaux sans m'avoir parlé auparavant, en sûreté de quoi vous me livrâtes des ôtages, je les

ai laissé libres, puisque je vous tiens, il est en mon pouvoir de vous faire pendre. Sire, dit Huon, je ne crois pas qu'un roi de France fasse une pareille cruauté, je vous prie de me juger selon droit et raison. Ma foi, dit le duc Naimes à Huon, vous demandez bien peu, si vous avez droit vos terres et vos seigneuries doivent vous être remises. Il dit ensuite au roi qu'il fallait rendre justice à Huon; le roi lui répondit qu'il était en son pouvoir de le faire mourir; mais que comme il était pair de France, il le laissait en jugement. Les barons furent bien aises; mais le duc Naimes dit au roi : Sire, pourquoi voulez-vous mettre Huon en jugement, puisqu'il offre de prouver, par le Saint-Père, tout ce qu'il a dit Huon? se retira, et le roi appela tous ses barons et leur dit : Seigneurs, je vous prie, sur la foi que vous me devez, de juger Huon et son frère sans partialité. Alors ils entrèrent dans une chambre, et le duc Naimes leur dit : Seigneurs, vous savez que le roi nous a recommandé de dire la vérité, vous savez aussi la haine qu'il a contre Huon, c'est pour cela que je vous conjure de dire chacun votre avis.

Comme les pairs de France se retirèrent dans une chambre pour rendre le jugement de Huon, pour ou contre lui.

Comme nos barons discouraient ensemble, il s'en leva un qui était de la famille de Ganelon, qui dit à haute voix : Seigneurs, je pense, vu le cas, que le roi peut sans péché faire mourir Huon.

Quand Gauthier eut dit sa raison, Henry, comte de Saint-Omer, dit : Retirez-vous, car votre parole ne sera de nulle valeur. Seigneurs, dit Henry, pour juger loyalement, je dis que les terres de Huon lui doivent être rendues; car son fait est tout prouvé, et par bons témoins, tel que le Saint-Père; vous savez qu'il a été trahi par son frère Girard, qui doit être traîné à la queue d'un cheval, ensuite pendu. Quand il eut dit son avis il se retira à sa place.

Quand Henry de Saint-Omer eut fini, le comte de Flandres se leva et lui dit qu'il ne serait rien de tout ce qu'il venait de dire; mais, reprit-il, voici mon avis : Vous savez, seigneurs, que le monde est bien méchant, il n'y a plus d'amitié entre les frères, vous le voyez par ces deux qui sont ici présents, et dont nous jugeons la cause, c'est pourquoi nous devons employer tous les moyens qui peuvent les remettre en grâce auprès du roi, le prier d'avoir pitié d'eux et de rendre à Huon les terres qui lui appartiennent.

Comme les pairs de France laissèrent la cause au jugement du duc Naimes de Bavière, et comme malgré tout cela le roi Charlemagne condamna Huon à mort.

Le comte de Flandres eut à peine fini de parler, que le comte de Châlons se leva et dit : Comte de Flandres, votre raison est assez bonne, mais je pense que le roi n'en fera rien; ainsi il vaut mieux nous en rapporter à l'avis du duc Naimes.

Ils vinrent tous auprès du duc et le prièrent de se charger du jugement, qu'ils s'en rapporteraient à ce qu'il déciderait. Quand le duc Naimes entendit les barons, il ne leur répondit pas. Ils se mirent à parler entr'eux. Naimes sortit alors du conseil et dit : Seigneurs, je ne sais quoi décider. Ils lui répondirent qu'il n'aurait point de conseil d'eux, dût-il être pendu. Alors celui qui avait parlé le premier dit que cela ne pouvait être autrement. Votre conseil ne sera pas suivi, répondit le duc Naimes. Dites-moi, seigneurs, si vous vous en rapporterez à moi. Oui, lui répondirent-ils d'un commun accord. Naimes s'en vint alors vers le roi et lui dit : Sire, vous plaît-il de m'entendre? Oui, dit l'empereur, car c'est mon envie. Sire, dit le duc Naimes, je vous demande en quel pays vous voulez que l'un de vos pairs soit jugé. Le roi lui répondit : Vous êtes prud'homme et vous voulez sauver Huon. Vous avez tort de parler ainsi, lui répondit Naimes, dites seulement où vous voulez qu'il soit jugé. Si vous le souhaitez je vais vous le dire. Il y a trois villes dans votre royaume, la première est Saint-Omer, la seconde Orléans, la troisième Paris; ainsi, si vous voulez faire juger Huon, il convient de l'envoyer dans une de ces trois villes, car il ne sera pas jugé en cet hôtel. Le roi lui répliqua : Je vois bien que vous faites cela pour le sauver; car je vous ai dit d'en rendre le jugement parmi vous, et vous n'en avez rien fait; ainsi Huon sera pendu avant que je mange. Le roi ordonna que l'on mît les tables. Girard qui avait entendu ce que le roi venait de dire en fut bien joyeux, mais il ne le fit pas apercevoir.

Quand la belle Esclarmonde vit Huon si triste, elle lui dit : Nous avons bien du malheur, puisque dans votre patrie vous êtes en danger de mourir. Personne ne veut croire que vous ayez été à Babylone, je vois que tout est contre vous. Huon tâchait de la consoler en lui disant : Ayez confiance en Dieu qui nous a toujours secourus, j'espère qu'il ne nous abandonnera pas. Mais quand elle entendit le roi qui venait de jurer la perte de Huon, elle poussa des cris si douloureux, qu'elle eût attendrie les cœurs les moins sensibles. Elle disait à Huon : Je vois bien qu'il faut nous séparer; que n'ai-je des armes, je me poignarderais devant ce tyran. Le vieux Gérasme disait en pleurant : Que maudit soit le moment où je suis né, j'ai passé ma jeunesse, et maintenant que je suis vieux, il faut que je meure honteusement. Ils pensaient mourir tous les trois. Mais personne ne peut leur nuire, si Dieu les veut aider, et, s'il lui plaît, le roi Oberon fera faire un parjure au roi Charlemagne.

Je vous laisserai à parler de Huon et de sa triste compagnie, et vous parlerai du noble roi Oberon qui était alors dans son bois.

Comment le roi Oberon vint secourir Huon de Bordeaux, et fit reconnaître à Girard toute la trahison qu'il avait faite à son frère.

On a vu, dans le chapitre ci-dessus, la haine que le roi portait à Huon, et comme étant arrivé à Rome il s'était confessé de tous ses péchés et en avait reçu l'absolution. Le roi Oberon, satisfait de sa conduite et connaissant la triste situation où il se trouvait, ne put retenir ses larmes. Ses gens s'en aperçurent et lui demandèrent quel était le sujet de son chagrin; il leur répondit : Je me souviens de ce pauvre Huon qui a

repassé la mer; il a été à Rome, a épousé Esclarmonde, et s'est confessé de tous ses péchés, dont je l'ai assez puni : il est temps maintenant que j'aille à son secours; car Charlemagne a juré qu'il ne boira ni ne mangera que Huon ne soit pendu; mais il s'en parjurera, car je le secourerai, le pauvre homme étant en grand danger, lui et Esclarmonde, ainsi que le vieux Gérasme; ils sont à Bordeaux et ont les fers aux pieds. Le roi est à table, je souhaite la mienne auprès de la sienne et plus haute de deux pieds que la sienne; je veux qu'on mette sur ma table mon hanap, mon cor d'ivoire et le haubert que Huon a conquis; je souhaite avec moi cent mille hommes armés, comme j'ai coutume de mener en bataille. Il n'eut pas plutôt souhaité que, par la puissance de Dieu, sa table se trouva auprès de celle du roi, telle que le roi Oberon l'avait souhaité. Quand le roi Charlemagne vit cette table plus haute que la sienne, le cor, le hanap et la cotte d'acier, il en fut bien surpris et dit à Naimes de regarder ce que cela signifiait; il croyait avoir été enchanté. Sire, je n'ai jamais vu une pareille chose; tous les barons étaient bien surpris. Gérasme, qui était auprès de Huon, aperçut la table sur laquelle était posé le hanap, le cor et la cotte de mailles, et vit par là que le roi Oberon venait à leur secours. Huon regarda : mais quelle fut sa joie à la vue d'Oberon! il leva les mains au ciel et remercia Dieu. Les habitants étaient surpris de voir tant de monde; et quand Oberon fut dans la ville, il ordonna à ses barons de faire garder les portes et d'empêcher tout le monde de sortir. Il y eut dix mille hommes à chaque porte de la ville. Oberon monta au palais, il laissa dix mille hommes à la porte et leur dit que dès qu'ils entendraient le cor, ils montassent aussitôt et missent tout à mort. Le roi Oberon monta au palais avec ses barons, il était richement habillé; il passa devant Charlemagne sans lui rien dire. Le roi dit : Qui peut être ce nain bossu? il est bien fier, car il n'a pas daigné me parler; je verrai ce qu'il voudra faire, car je ne sais ce qu'il a pensé. Quand Oberon fut passé il vint vers Huon, et souhaita que les fers fussent ôtés à tous les trois; il les prit par la main et les mena devant le roi. Il s'assit et les fit asseoir. Il prit son hanap, sur lequel il fit trois signes de croix, aussitôt il se trouva rempli de vin; il en donna à Esclarmonde, ensuite à Huon et à Gérasme; il dit ensuite à Huon : Ami, levez-vous, portez ce hanap à Charlemagne et lui dites qu'il boive à vous en signe de paix. Huon se leva de table et vint vers le roi à qui il donna le hanap; mais à peine le roi l'eut-il touché, qu'il se trouva desséché, et il n'y resta pas une seule goutte de vin. Vassal, dit Charlemagne, vous m'avez enchanté. Sire, dit Oberon, ce sont les péchés dont vous êtes rempli qui lui ôtent toute sa vertu, car personne ne peut y boire qu'il ne soit exempt de péché mortel. Quand l'empereur eut entendu le roi Oberon, il fut bien surpris. Huon reprit aussitôt le hanap qui fut rempli de vin, il le porta au duc Naimes qui était auprès de Charlemagne. Naimes le prit et but à son plaisir. Huon retourna ensuite vers Oberon et s'assit auprès de lui.

Oberon appela le duc Naimes et lui ordonna de se lever et de se mettre à son côté; quand il y fut, il lui dit : Sire duc, vous êtes prud'homme, vous avez toujours défendu mon ami Huon; et vous, sire, c'est à tort que vous l'avez déshérité, il est prud'homme, et je vous dis en vérité qu'il a fait son message à l'amiral Gaudisse : c'est moi qui l'ai aidé dans son entreprise; il lui a arraché la barbe et les quatre dents mâchelières; je les ai enfermées par la volonté de Dieu dans le côté de Gérasme. Vous voyez devant vous le traître Girard, qui ne cherche que la perte de son frère; et pour que vous en soyez plus certain, je vais lui faire avouer devant vous. Oberon dit alors à Girard : Je vous conjure, par la puissance divine, de dire la trahison que vous avez machinée contre Huon.

Quand Girard eut entendu Oberon lui parler ainsi, il trembla de frayeur, car il vit bien qu'il ne pouvait s'empêcher de dire la vérité. Sire, dit-il, je vois bien qu'il est impossible de vous rien cacher : il est vrai que dès que je sus que mon frère était à l'abbaye de St-Maurice, j'en fus extrêmement fâché, d'autant que je savais bien qu'il fallait que je lui rendisse ses terres; je fus trouver mon beau-père Gibouars, qui me donna conseil de faire ce que j'ai fait; il m'invita à l'aller voir, et quand j'eus su tout son dessein, il me dit qu'il se mettrait en embuscade dans un petit bois avec quarante hommes armés, et que quand nous approcherions du bois je cherchasse querelle à mon frère, et qu'il en sortirait et ferait périr Huon et ses gens.

Quand nous eûmes tué les gens de mon frère, nous les jetâmes dans la Gironde, et nous prîmes mon frère, sa femme Esclarmonde et le vieux Gérasme, nous leur liâmes les pieds et les mains, leur bandâmes les yeux, et ensuite je vins auprès de Gérasme à qui j'ouvris le côté, et j'y pris la barbe et les dents mâchelières que je suis prêt d'aller chercher si vous le désirez. Non, dit Oberon, je les aurai bien sans vous. Nous amenâmes donc nos trois prisonniers dans ce château, et nous partîmes pour l'abbaye de Saint-Maurice, où mon frère avait déposé son trésor que nous demandâmes à l'abbé; mais il ne voulut pas nous le donner; nous le tuâmes, prîmes tout et avons fait abbé ce moine qui est parent de Gibouars. Voilà, sire, tout le contenu de ma maudite trahison, je n'y eusse jamais pensé sans les funestes avis de Gibouars. Oberon lui dit : Vous serez pendu et personne ne peut vous sauver. Il dit ensuite au roi : Vous venez d'entendre la trahison de Girard et de Gibouars; mais par la foi que je dois à Dieu et à saint Denis, ils seront pendus.

Comment le roi Oberon fit pendre les deux traîtres Girard et Gibouars et les deux faux témoins. De la paix de Huon avec Charlemagne, et comme le roi Oberon donna son royaume à Huon.

Quand le roi Oberon eut entendu Girard, il dit : Je souhaite la barbe et les dents de l'amiral sur cette table. Il n'eut pas plutôt souhaité qu'on les vit paraître au grand étonnement de tous. Huon dit alors au roi Oberon : Sire, qu'il vous plaise pardonner à mon frère, je lui donnerai la moitié de mes terres, afin que nous puissions vivre ensemble. Les barons qui entendirent Huon demander la grâce de son frère, ne purent s'empêcher de dire que c'eût été dommage que la chose eût été autrement. Huon redemanda la grâce de son frère; mais Oberon lui dit qu'il ne le ferait point et dit : Je souhaite qu'ils soient tous les quatre pendus dans cette prairie. Aussitôt l'on vit Girard, Gibouars, l'abbé et le moine pendus : ainsi périrent ces traîtres. Le roi Oberon, après avoir parlé de plusieurs choses à Charlemagne, appela Huon et lui dit : Portez au roi la barbe et les dents mâchelières, et dites-lui qu'il vous rende vos seigneuries. Alors Huon vint vers Charlemagne et lui dit : Sire, voici la barbe et les dents de l'amiral. Le roi lui répondit : Je vous tiens quitte et vous rends vos terres, je veux que vous soyez mon ami. Sire, j'en suis bien reconnaissant. Le roi l'embrassa en signe de paix et tous les barons en témoignèrent bien de la joie. Le roi Oberon dit à Huon : Si vous m'aimez, je vous recommande de venir dans quatre ans me trouver à Montmur, je veux vous donner mon royaume, je le peux, puisqu'à ma naissance il m'a été octroyé le pouvoir de donner ma couronne à qui je voudrais; comme je vous aime, je vous ferai roi et vous donnerez vos terres à Gérasme, il les a bien méritées par les peines qu'il a eues avec vous. Souvenez-vous, lui dit-il, du jour où je vous ai dit cela, car il est temps que je parte de ce monde pour aller en Paradis; si vous ne vous trouvez pas à pareil jour, je vous ferai mourir honteusement. Huon voulut baiser ses pieds; mais Gloriand le releva, et Huon le remercia du don qu'il lui avait fait.

Comme le roi Oberon prit congé du roi Charlemagne et de Huon; du départ de Charlemagne, et comment Oberon étant retourné à Montmur, parlait de ce qui devait arriver à Huon.

Quand le roi Oberon eut dit à Huon tout ce qu'il avait à lui dire et qu'il lui eut fait ses adieux, il laissa échapper quelques larmes; Huon lui demanda ce qu'il avait à pleurer. Oberon lui répondit : C'est sur toi que je pleure, car je prévois que tu auras encore bien des peines et ta chère épouse aussi. Sire, j'espère que vous ne m'abandonnerez pas et que vous voudrez bien me laisser votre cor d'ivoire, afin que je sonne pour avoir votre secours.

Oberon lui répondit : Puisque je t'ai remis en grâce avec Charlemagne, n'attends plus aucun secours de moi, sois satisfait de ce que je te donne mon royaume et ma puissance. Huon l'embrassa et lui dit : Je suis bien fâché que cela ne puisse être autrement. Le roi Oberon fit ses adieux à Charlemagne, au duc Naimes et à tous ses barons; il embrassa ensuite Huon et Esclarmonde et lui dit : Soyez toujours sage, portez respect à votre mari, gardez-lui votre foi. Il prit congé de Gérasme auquel il fit grand honneur. Après son départ, l'empereur et tous ses gens prirent congé de Huon et d'Esclarmonde; Huon et Gérasme montèrent à cheval pour reconduire le roi jusqu'à deux lieues.

Le roi lui dit : Si la guerre vous vient, faites-le moi savoir, je vous enverrai des gens pour vous secourir. Huon le remercia humblement. Il s'en retourna à Bordeaux où il fut bien reçu.

Revenons maintenant au roi Oberon qui s'en retourna à Montmur; il y fut à peine arrivé qu'il se mit à pleurer amèrement. Gloriand lui demanda ce qu'il avait à pleurer; il lui répondit : Ah! mon ami, je pleure sur ce pauvre Huon qui est demeuré seul dans son château, et je sais certainement qu'il doit avoir bien du mal par rapport à son épouse; il a eu bien des peines et il en aura encore plus. Comment, dit Gloriand, cela pourrait-il se faire, puisqu'il est grand seigneur? Oberon lui répondit : Que Dieu veuille l'aider! Oberon dit encore à Gloriand : Je vous répète que Huon sera, avant qu'il soit un an, dans une telle misère, que quand il aurait vingt royaumes il ne les pourrait sauver. Gloriand lui dit : Sire, vous n'abandonnerez pas Huon. Je lui ai donné mon royaume et ma puissance, ainsi je ne peux l'aider en aucune chose.

Nous parlerons maintenant de Huon qui est resté à Bordeaux.

Comme Huon prit possession de ses terres et seigneuries; comment il punissait les rebelles et les deux pélerins par qui il arriva tant de mal; et comment le duc Raoul d'Autriche, par le rapport des deux pélerins, s'amouracha de la belle Esclarmonde, et du tournois qu'il fit crier pour mettre à mort Huon de Bordeaux.

Huon étant à Bordeaux assembla ses barons et leur dit qu'il voulait aller voir ses seigneuries et en prendre possession. Il y alla et fut bien reçu partout, excepté dans un seul château nommé Angelars. Ce château était à trois lieues de Bordeaux. Quand Huon vit qu'Angelars ne voulait pas lui rendre obéissance, il le menaça de l'assiéger et de le faire mourir honteusement. Huon en fit le siége, qu'il tint pendant huit jours; le neuvième il donna un assaut général, emporta le château à force ouverte, et fit mourir Angelars et soixante hommes qui étaient avec lui. Il donna ensuite le château à un de ses gentilshommes. Esclarmonde était à Bordeaux avec ses demoiselles, et comme elles conversaient, trois pélerins entrèrent, qui saluèrent humblement Esclarmonde; elle leur demanda d'où ils venaient. Du saint Sépulcre, lui répondirent-ils, où nous avons eu beaucoup de maux; si vous vouliez nous donner à manger, nous prierons Dieu pour vous. Alors la duchesse appela deux de ses chevaliers pour qu'on menât ces pélerins dans une chambre et qu'on leur donnât à manger; puis la duchesse les vint voir et leur demanda d'où ils étaient. Ils lui répondirent qu'ils étaient de Vienne et désiraient s'en retourner. Que Dieu vous conduise! Alors elle leur donna dix florins. Quand ils eurent dîné, ils reprirent le chemin de Vienne. Quand ils furent à une demi-lieue de Vienne, ils rencontrèrent le duc Raoul qui était un homme hardi et traître et qui leur demanda d'où ils venaient. Ils lui répondirent qu'ils venaient du saint Sépulcre, et qu'ils avaient passé à Bordeaux où une honnête dame leur avait donné à manger : c'est la plus belle personne qui soit au monde, elle mériterait d'avoir un chevalier comme vous. Quand Raoul eut entendu les pélerins, il devint amoureux d'Esclarmonde, et fit serment qu'il ferait mourir Huon et qu'il épouserait Esclarmonde. Raoul retourna à Vienne, manda ses plus intimes barons, et leur dit qu'ils amenassent ses gens, qu'il voulait aller vers son oncle l'empereur, auquel il manda qu'il fît faire un tournois au lieu où bon lui semblerait, afin que tous les barons

du pays y allassent montrer leur puissance. Le traître fit cela afin que Huon, qui était très-courageux et hardi, y vint, pensant qu'il le ferait mourir. Le messager alla droit à Strasbourg, où il trouva l'empereur. Quand il y fut arrivé, il fut bien aise d'apprendre des nouvelles de son neveu Raoul qu'il aimait, et, pour l'amour de lui, il fit crier un tournois, et manda que toute la noblesse vint, à certain jour qu'il leur fit savoir, à Mayence où il tiendrait sa cour ouverte. Il ne savait pas la trahison que son neveu Raoul voulait faire.

Raoul appela ses plus affidés barons et leur apprit pourquoi et à quel sujet le tournois était fait, et il leur dit : Je vous prie de m'aider à faire mourir Huon, afin que j'aie Esclarmonde en mariage. Il y avait là un garçon qui avait servi Huon en sa jeunesse; quand il eut entendu cette trahison, il partit précipitamment de Vienne et vint droit à Bordeaux, où il trouva le duc Huon avec ses barons qui conversaient de ce tournois, dont ils étaient déjà avertis; le valet entra aussitôt et salua bien respectueusement Huon qui lui dit : Où as-tu été depuis que je ne t'ai vu? Sire, dit le valet, j'arrive de Vienne en Autriche; le duc Raoul, qui en est prince, a fait publier un tournois afin que vous y pussiez aller pour vous faire mourir, et qu'il pût avoir Esclarmonde votre femme en mariage. Sire, qu'il vous plaise ne pas y aller, car ils sont bien vingt mille hommes. Quand le duc Huon eut entendu le valet, il fit serment que s'il pouvait, en telle manière que ce fût, Raoul lui paierait cher. Alors la belle Esclarmonde se jeta à genoux devant Huon, le priant de ne point aller au tournois; mais Huon ne voulut rien écouter. Sire, qu'il vous plaise donc de mener dix mille hommes avec vous, j'irai aussi. Non, lui dit-il, vous n'y viendrez pas; car vous êtes trop avancée. Alors il fit crier que tous ceux qui voudraient aller au tournois de Mayence avec lui s'apprêtassent aussitôt. On sut partout que Huon voulait aller au tournois, de manière que Raoul en entendit les nouvelles; alors il dit que comme pélerin il irait voir Esclarmonde dont il était tant amoureux. Il prit la robe de pélerin, l'écharpe et le bourdon, il se frotta d'une herbe, dont il devint fort laid, et défendit à ses gens de ne rien dire. Il partit alors de Vienne et vint droit à Bordeaux, où étant arrivé, il alla au château, monta les degrés et vint à la salle où Huon était avec ses barons qui parlaient du tournois de Mayence. Raoul vint vers Huon et lui demanda à manger pour l'amour de Dieu. Tu y auras; je te prie de me dire d'où tu es. Sire, je suis du Berry et je viens du saint Sépulcre. Huon lui fit donner à dîner.

Comme après que le duc Raoul eut été à Bordeaux, comme pélerin, il revint à Mayence, et comme Huon prit congé d'Esclarmonde et s'en alla au tournois de Mayence.

Après que Huon eut conversé avec le pélerin, il fit mettre les tables où il s'assit, et Esclarmonde sa femme auprès de lui, puis il fit mettre le pélerin au bout de sa table et le fit servir comme il fallait. Mais le traître pélerin ne se souciait pas de boire et manger, il faisait seulement cela pour contempler la belle Esclarmonde, laquelle il regarda tant et trouva si belle, qu'il en était charmé : alors il résolut en lui-même de faire mourir Huon. Ah! que s'il eût plu à notre Seigneur de découvrir la trahison du pélerin, qu'il l'eût payée cher. Après qu'ils eurent dîné, Huon fit donner des habits, bas et souliers au pélerin, qu'il reçut et n'osa refuser cela de Huon; il prit congé de lui et arriva bientôt à Vienne, dont il était seigneur et maître. Quand il fut arrivé en son palais, il fut bien reçu de ses barons et se prépara diligemment; il fit aussi préparer ses gens et ils prirent le chemin de la cité de Mayence. Bientôt l'empereur fut averti de la venue de son neveu Raoul, il alla au-devant, et quand il l'eut vu, il l'embrassa bien tendrement et lui dit : Beau neveu, je suis content de votre venue. Ah! si le bon empereur eût su la trahison de son neveu, il ne l'eût pas endurée, car il aimait bien Huon. L'empereur et son neveu Raoul entrèrent en grande joie dans la cité de Mayence. Déjà dans la ville se trouvaient plusieurs barons qui étaient venus pour joûter. Huon était encore dans Bordeaux; mais voyant qu'il était temps de partir, il fit apprêter ses gens et prit congé de la belle Esclarmonde sa femme, laquelle se mit à pleurer quand elle vit le départ de son cher mari. Alors il monta à cheval et ses gens aussi. Ils marchèrent si bien qu'ils arrivèrent à Cologne sur le Rhin où il demeura deux jours entiers, et le troisième il dit à ses gens : Seigneurs, je prends congé de vous; car nul de vous ne viendra avec moi, je ne veux avoir avec moi que Dieu et ma bonne épée; ne vous étonnez de rien, car celui qui m'a toujours aidé ne m'abandonnera point. Ainsi Huon s'en alla seul.

Il partit et laissa ses gens qui pleuraient amèrement; il marcha tant que de loin il aperçut des tentes et pavillons dans une plaine; il passa outre et entra dans la cité où il vit plusieurs barons qui étaient dans les rues. Huon passa outre et vint vers le château où était l'empereur et son neveu Raoul; il regarda et vit l'empereur et Raoul son neveu qui montaient les degrés. Quand Huon fut arrivé là, il trouva un Allemand et lui dit : Ami, qui sont ces deux princes qui marchent devant moi? Sire, dit l'Allemand, le premier qui marche c'est l'empereur, et celui qui va après c'est Raoul son neveu; le tournois est fait exprès pour lui, car après le tournois il doit épouser une belle dame que peu de gens peuvent nommer. Quand Huon entendit l'Allemand, le sang lui monta au visage. Ami, dit Huon, je te prie de me faire le plaisir de tenir mon cheval jusqu'à mon retour et que j'aie parlé à l'empereur et à ses barons. Sire, dit l'écuyer, je le ferai volontiers. Dieu veuille aider Huon, car il va entreprendre un grand ouvrage!

Comme Huon tua le duc Raoul en la présence de l'empereur, son oncle; des merveilles qu'il fit, et comme à la poursuite que l'on fit de lui, il renversa l'empereur et s'empara de son cheval.

Huon, plein de colère, monta au palais; l'empereur se mettait à table pour dîner lorsque Huon entra, l'épée nue, et lui dit : Sire, je vous conjure, par la vertu divine, que vous ayez à dire la vérité : si vous aviez une épouse remplie de toutes bonnes vertus, qui vous portât foi et loyauté, et qu'il vint un traître qui fine-



Le duc Raoul d'Autriche, déguisé en pélerin, vient à la cour de Huon pour voir Esclarmonde. (*Page 60.*)

ment la voulût avoir, que lui feriez-vous? Ami, dit l'empereur, certes je vous dirai la vérité : sachez que si j'avais une femme telle que vous la qualifiez, et qu'un traître voulût faire ce que vous dites, je lui passerais mon épée au travers du corps.

Quand Huon eut entendu l'empereur, il dit : Oh très-noble et vertueux empereur, juste et loyal, quel jugement vous avez fait ! Sire, je vous dirai qu'il m'a plu de vous dire cela, parce que votre neveu Raoul conspire et trame ma mort comme un traître, afin d'avoir Esclarmonde ma femme et tous mes héritages; c'est pourquoi, sire, je désire de m'en venger selon le jugement que vous avez fait, quand je trouverai celui qui m'a offensé. Quand Raoul le vit, il s'effraya à cause qu'il était désarmé, et quand il vit que Huon levait son épée pour le frapper, il s'enfuit vers son oncle; mais Huon qui avait le cœur sur lui, le poursuivit si vivement, qu'il l'atteignit d'un revers qu'il lui donna par telle force, qu'il lui abattit la tête, et le corps tomba devant l'empereur. Dieu me fasse bien réussir, dit Huon, jamais ce drôle ne sera amoureux de ma femme, j'en suis bien assuré.

L'empereur fut bien triste quand il vit son neveu mort; il commença à crier à ses gens : Gardez que ce vassal ne vous échappe; car je ne boirai ni ne mangerai qu'il ne soit pendu et étranglé. Huon, qui l'entendait, ne s'en souciait guère; car il frappait à droite et à gauche, et en mit tant à mort que c'était merveille. L'empereur et ses gens furent vite s'armer; mais Huon voyant qu'il y avait du danger, gagna les degrés du palais reprit son cheval, monta lestement dessus, le piqua des éperons et s'en alla; mais Galeran, cousin-germain de Raoul, alla après et lui cria : Vassal, tu as tué Raoul, retourne, ou je te frapperai par derrière. Quand Huon l'entendit il se retourna, baissa sa lance et Galeran la sienne; Huon l'atteignit si bien, qu'il le fit tomber de son cheval. L'empereur, qui s'était armé, vint vers Huon, et ils s'entremêlèrent si bien qu'il n'y demeura écu ni haubert qu'il ne perçât; la lance de Huon eut telle force qu'elle jeta l'empereur à bas de son cheval; alors Huon laissa son cheval et prit celui de l'empereur qui était bien meilleur. Quand il fut monté sur ce cheval, il ne craignait personne, il piqua de l'éperon et partit. Plusieurs Allemands voulaient courir après; mais l'empereur leur dit qu'ils perdraient leur temps, car il avait son bon cheval. Alors ils lui demandèrent s'il avait quelque mal. Non, dit-il, grâce à Dieu, je n'ai pas de mal qui m'empêche de marcher; mais ce qui me fâche, c'est que je vois Huon qui s'en va et emmène mon bon cheval; outre cela, il a tué mes deux neveux. Seigneurs, je vous conseille de ne pas aller après; mais s'il plaît à notre Seigneur, avant qu'il soit trois mois, je mettrai tant de gens sur pied que les vallées en seront pleines. Ensuite je les mènerai devant Bordeaux, et n'en partirai point que je n'aie pris Huon, et si je puis le tenir, je le ferai mourir de mort honteuse et lui prendrai toutes ses terres.

Comme Huon vint à Cologne où il trouva ses gens, et comme il partit; comme l'empereur se mit en embuscade dans un bois pour faire mourir Huon; de la bataille qui se fit, et des trèves entre l'empereur et Huon.

Ainsi, comme vous avez ouï qu'Huon partit, et ainsi comme l'empereur et ses gens devisaient de l'exécution qu'avait faite Huon, il survint un chevalier qui avait nom Goudom, lequel était né à Nuremberg; il vint avant et dit : Sire, si vous me voulez croire, vous retournerez à Mayence cette nuit et vous y reposerez, ensuite vous prendrez là quatre cents compagnons que vous enverrez à deux lieues d'ici au grand chemin de France; ils trouveront un bois où ils s'embusqueront jusqu'à ce que Huon passe par-là; je sais de certain qu'il va droit à Cologne et logera en l'hôtel d'un Français qui y demeure, et le lendemain il partira et passera par le bois où sera l'embuscade : ainsi il lui sera impossible de se sauver. Ils le prendront ou l'occiront, comme la chose pourra tourner. Quand l'empereur entendit Goudom, il fut joyeux et dit que plus de quatre cents hommes il voulait y mener; car il désirait d'avoir Huon. Or, prenons donc notre chemin vers Cologne. Quand dix mille hommes furent prêts, il renvoya les autres à Mayence; ils marchèrent tant qu'ils arrivèrent au petit bois, où il posa son embuscade. Huon marcha si bien depuis qu'il avait quitté l'empereur, qu'il arriva à Cologne, où ses gens, qui l'attendaient, le reçurent en grande joie. Quand Gérasme vit Huon, il lui dit : Sire, je vous prie de vouloir nous dire quelle est votre réussite. Alors Huon leur raconta mot pour mot comme il avait tué Raoul, son départ de Mayence, et la poursuite que fit l'empereur. Gérasme et ses compagnons furent bien joyeux d'entendre Huon et remercièrent notre Seigneur de cette belle aventure; mais ils ne pensaient pas que l'empereur était embusqué dans le bois, et qu'il attendait que Huon passât. Huon et ses gens demeurèrent à Cologne jusqu'au point du jour; il ouït la messe, monta à cheval, puis sortit de Cologne accompagné de treize mille bons combattants. Etant donc sorti de la ville, il commanda à ses gens de se mettre en bataille comme bons soldats; ils se mirent en chemin. Le temps était beau et clair, ainsi ils pouvaient voir de loin; et comme ils approchaient du bois, Huon aperçut les gens de l'empereur, et dit à ses barons : Seigneurs, voici beaucoup de gens qui viennent furieusement vers nous, je vous prie que chacun se montre tel qu'il est. L'empereur dit à ses gens : Seigneurs, je crois que ceux qui sont ici devant nous sont Français, et je crois que le premier est Huon, c'est pourquoi je vous prie qu'un chacun de vous donne dessus, et que l'on ne manque point de prendre Huon; car ma volonté est de le faire mourir misérablement.

De la bataille qui se fit près de Cologne entre l'empereur et Huon, des trèves qu'ils firent, et du prévôt de Cologne qui vint attaquer Huon de Bordeaux.

Après que Huon eut donné courage à ses gens, et qu'il les eut mis en rang de bataille, ils avancèrent et Huon se mit le premier en bataille; il allait comme la

foudre, et le premier qu'il rencontra fut Goudom; il baissa sa lance et le frappa si rudement, qu'il la lui passa au travers du corps. Il vint après contre Grassin de Polinger, qui portait l'enseigne impérial; Huon l'atteignit de sa lance par tel effort, que le maître et le cheval tombèrent par terre. Huon fit un tel carnage que la campagne était toute couverte de sang. L'empereur, voyant le dégât que lui faisait Huon, dit : Huon, Dieu te maudisse, quand aujourd'hui tu m'as fait mourir tant d'hommes, dont je suis bien fâché. Sire, dit Huon, avant que de me renier je vous en ferai bien mourir d'autres et peut-être vous-même; croyez que tout ce malheur ne provient que de votre neveu Raoul, qui me voulait enlever ma chère Esclarmonde. Ils s'éloignèrent et baissèrent leurs lances; mais comme ils voulaient s'approcher, les Allemands y accoururent à grande force, car ils avaient peur pour l'empereur. Alors arriva le vieux Gérasme qui fièrement combattait; Huon tenait son épée de laquelle il faisait merveille. Huon et ses gens firent tant qu'ils firent retirer les Allemands; mais il y en eut un qui, voyant la perte de l'empereur, se retira vers Cologne. Quand il fut entré dans la ville, il s'en alla de suite à l'hôtel du prévôt, et lui conta la misère où était l'empereur. Alors le prévôt ayant entendu le danger où était l'empereur, fit sonner la cloche blanche de la ville et fit publier, de carrefour en carrefour, que ceux qui pourraient porter les armes s'armassent promptement. Alors tant chevaliers que gens de pied vinrent au nombre de vingt mille. Le prévôt se mit le premier et enseignait à ses gens comment il fallait se tenir en bataille. L'empereur voyant que ses gens étaient presque tous occis, chercha Huon de tous côtés, tellement qu'il l'aperçut qui découpait et taillait ses gens en pièces. Il se mit à crier : Vassal, tourne ton écu vers moi, car il me fait mal de te voir ainsi détruire mes gens. Alors ils s'éloignèrent l'un de l'autre et se donnèrent de si terribles coups que c'était merveille. Huon avait une grande et grosse lance, dont il frappa l'empereur si rudement, qu'il tomba par terre, et il se rompit la cuisse; alors ses barons le relevèrent et le mirent sur une litière, et étaient bien fâchés de le voir comme il était; ils lui conseillèrent de faire la paix avec Huon: ce qu'il fit; car il envoya deux de ses chevaliers vers Huon et lui manda qu'il se voulait accorder et faire bonne et loyale trêve : ce à quoi Huon accéda volontiers. Ha! malheureux Huon, pendant que tu as le dessus, que ne mets-tu tout à mort; car un jour tu t'en repentiras. Les messagers de l'empereur retournèrent vers lui, et lui dirent comme Huon avait accordé une trêve, et comme il avait défendu à ses gens de ne plus avoir de bruit avec les gens de l'empereur; ce qu'ayant entendu, l'empereur fut bien joyeux de ce qu'il s'était accordé avec Huon, car la trêve était faite pour six mois. Alors Huon fit sonner la retraite, aussi firent les Allemands qui en eurent bien de la joie; l'empereur se fit porter dans une litière jusqu'à Mayence et il fit panser sa cuisse. Huon et ses gens s'en retournaient à Bordeaux bien joyeux de ce qu'ils avaient la victoire; ils ne firent pas long chemin, que Gérasme regarda sur la droite et vit les bourgeois de Cologne qui venaient vers eux l'enseigne développée. Quand Huon les eut aperçus, il fut bien étonné et dit à ses gens : Seigneurs, je vois bien que je suis trahi; car l'empereur, sous ombre de trêve, fait courir après moi. Seigneurs, je vous prie que nous allions dessus et que nous mettions tout à mort. Huon ordonna sa bataille en attendant les autres qui étaient bien vingt mille d'autre part. Le prévôt admonestait ses gens de tenir leurs rangs; lui et ses gens piquèrent des éperons et vinrent bien furieusement donner dans le bataillon; Huon et ses gens ne s'étaient pas endormis, et en ce premier combat il y eut de braves hommes tués. L'empereur, qui était hors du bois, se mit en chemin lui et ses gens; alors il ouït le bruit de la bataille, de quoi il fut bien étonné; il demanda ce que ce pouvait être. Sire, Huon et ses gens sont assaillis. Dieu! de quels gens peut être haï Huon, sinon que de nous; je vous prie, dit-il, que je sache ce que c'est. Sire, dit un chevalier de Bavière qui était là, sachez que c'est le bon prévôt Guire, lequel n'étant pas averti de la trêve qui était faite, venait pour nous donner secours, alors il s'est jeté dessus Huon et ses gens. Certes, dit l'empereur, si je savais qu'il eût fait cela sachant que la trêve était faite, je le ferais mourir. Alors il dit qu'incontinent on lui allât dire qu'il criât merci à Huon, ou que s'il ne le voulait faire, on le mit incontinent à mort comme rompeur de trêve. Quand l'empereur eut fait son commandement, un de ses chevaliers, à pointes d'éperons, vint vers le prévôt qui était triste d'avoir perdu quatre mille de ses bourgeois, et lui dit : Sire, que faisiez-vous quand vous avez attaqué Huon qui a fait sa paix avec l'empereur? allez vitement lui crier merci, car par moi l'empereur vous le mande. Alors le prévôt, sans plus attendre, prit son épée, s'en alla se jeter aux pieds de Huon en le priant d'avoir pitié de lui, disant qu'il ne savait pas qu'une trêve était faite entre lui et l'empereur. Huon ayant entendu le prévôt lui pardonna, sachant que c'était pour secourir son seigneur et que c'était pour un bon motif qu'il l'avait fait. Alors le prévôt prit congé de Huon, s'en retourna vers l'empereur, et Huon tira vers Bordeaux.

Comme Huon arriva à Bordeaux; des conseils que lui donna Esclarmonde, et qu'il ne voulut pas suivre; de la joie qu'il eut de la naissance de Clairette sa fille.

Quand Huon eut quitté le prévôt, lui et ses gens vinrent droit à Bordeaux où ils furent reçus des bourgeois en grande solennité. Huon fut reçu d'Esclarmonde sa femme en grande joie; elle lui demanda s'il était sain et sauf et comment il avait fait ses affaires. Dame, dit Huon, sachez que je suis allé à Mayence où j'ai trouvé Raoul, lequel j'ai tué. Quand je l'eus tué, je partis de Mayence; mais je n'étais pas loin de la ville que l'empereur courut après moi pour se venger de la mort de son neveu; alors nous baissâmes nos lances et nous nous frappâmes si rudement que d'un coup que je lui donnai je le fis tomber de son cheval et lui pris. Alors je m'en revins à Cologne où j'avais laissé mes gens; mais je n'y fus pas long-temps que l'empereur et ses gens allèrent se mettre en embuscade dans un petit bois, et quand nous passâmes par le bois ils me livrèrent bataille; mais, par la grâce de Dieu et de mes

bons vassaux, nous les mimes en destruction, et l'empereur eut la cuisse cassée. Huon, dit Esclarmonde, vous devez remercier notre Seigneur de ce qu'il vous a gardé de vos ennemis. Il y a trêve pour six mois entre lui et moi, et les six mois passés, il doit relever la guerre. Alors Esclarmonde dit à Huon : Si vous voulez me croire, vous ferez bien : j'ai un frère qui se nomme le roi Salabran, il est puissant seigneur, il y a long-temps qu'il désire d'être chrétien ; il vous faut donc l'aller trouver et lui raconter vos affaires ; il s'en viendra avec vous dans cette cité, avec trente mille hommes armés, pour vous défendre contre l'empereur. Sire, écoutez mes conseils pour cette fois, si vous n'y allez vous pourrez vous en repentir. Quand Huon eut bien entendu parler sa femme, il lui dit : Ma chère et loyale compagne, ce que vous me dites est le témoignage de l'amitié que vous me portez, dont j'en suis bien joyeux ; mais par Dieu qui me forma, je ne chercherai aucun secours que je n'aie vu Allemands et Bavarois, et que je ne leur fasse sentir la force de mon bras. A temps nous laisserons ce discours, et parlerons d'autres choses.

Très-grande joie et grande fête firent nos barons un grand espace de temps, tant que la belle Esclarmonde sentit le mal d'enfantement ; elle se retira dans sa chambre en réclamant Dieu et la Vierge ; elle accoucha d'une belle fille. Huon fut incontinent averti, dont il en fut bien joyeux ; il remercia humblement notre Seigneur. La chambre fut incontinent pleine de fées, lesquelles donnèrent de la vertu à l'enfant ; on la porta baptiser à l'église, puis les fées lui firent chacune un don et elles s'en retournèrent, dont Huon fut bien étonné. Ha ! sire Oberon, vous ne m'avez pas oublié, je ne crains l'empereur ni sa puissance. Alors Huon entra dans la salle où il lui fut présentée sa fille ; quand il la vit, il la prit entre ses bras et la montra à ses barons, chacun était bien aise de voir une si belle fille. A temps je laisserai à parler de la naissance de Clairette, et nous reviendrons à l'empereur.

Comme l'empereur assembla un grand ost et s'en vint en Bordelais ; comme il assiégea la cité de Bordeaux ; comme Huon s'apprêta pour sortir sur ses ennemis, et de la prise de Gérasme.

Vous savez comme la duchesse Esclarmonde avait donné avis à Huon son mari qu'il allât vers son frère ; mais il ne voulut en rien faire. Sachant donc que l'empereur venait assiéger la cité, il manda par tous ses pays, que ceux qui voulaient porter les armes le vinssent trouver à Bordeaux ; tellement qu'en peu de temps il eut beaucoup de gens. Il fit réparer ses tours et murailles ; car en ce temps Bordeaux n'était pas si fort qu'il est maintenant. Après que Huon vit que la cité était bien fournie de bons soldats, il dit au vieux Gérasme : Mon bon ami, celui que j'aime le plus, vous voyez comme l'empereur désire nous faire la guerre ; vous voyez les soldats que nous avons en cette cité, c'est pourquoi, mon cher ami, je désire qu'avec moi vous gouverniez la ville et les soldats qui sont dedans. Gérasme lui dit : Sire, je vous remercie de l'honneur que vous me faites, je vous assure que je ferai ce qu'il me sera possible. L'empereur étant sorti de sa terre entra dans le Bordelais, où il mit tout à feu et à sang ; il fit tant de chemin qu'il arriva devant Bordeaux où il mit le siége : l'empereur fit entourer toute la ville de soldats, et Huon regarda leurs gestes. Quand il eut vu leur contenance, il s'arma et fit armer ses gens. Huon et Gérasme mirent ordre dans la cité et prirent dix mille hommes, puis sortirent hors de la ville. L'empereur était pour lors au dîner, qui était bien joyeux : Huon et ses gens se jetèrent dans l'ost de l'empereur, où ils firent grande exécution. Huon rencontra un des familiers de l'empereur qui sortait de son ost ; il lui donna un si merveilleux coup d'épée qu'il le tua raide ; il mettait à mort tout ce qu'il rencontrait, tant que le bruit de ses gens alla jusqu'à l'ost de l'empereur, et l'empereur demanda ce que c'était.

Sire, dit l'un de ses gens, c'est Huon votre ennemi, lequel est sorti et a mis beaucoup de vos gens à mort. Quand l'empereur entendit cet homme, il monta sur son cheval et trouva ses gens qui étaient prêts ; alors il choisit Huon entre les autres, et puis il le montra à ses gens, et leur dit : Seigneurs, que l'on m'attrappe ce galant qui est notre ennemi. Alors l'empereur et ses gens se mirent à batailler. Huon était si désireux de vaincre ses ennemis, qu'il les repoussa jusques dans leurs tentes. Savari qui était là vint secourir l'empereur et ses gens ; le vieux Gérasme se mit en bataille si avant, que son cheval fut tué sous lui, tellement qu'il tomba par terre ; alors il fut pris et emmené en l'ost de l'empereur. Huon était parmi la bataille où il faisait merveilles ; mais il ne savait pas que son ami Gérasme était pris. Huon et ses gens s'en retournèrent à Bordeaux, et quand il fut dans le palais il regarda autour de lui et ne vit point Gérasme, dont il fut bien étonné ; il demanda à ses gens ce qu'il était devenu. Sire, dit un chevalier, sachez qu'il est prisonnier aux mains de vos ennemis. Quand Huon entendit que le vieux Gérasme était pris, il le réclama bien et loua ses forces ; mais les autres barons le réconfortèrent. Alors il monta au palais où il trouva la belle Esclarmonde et l'embrassa. Sire, dit la dame, comment allez-vous ? Belle, dit Huon, je suis bien triste d'avoir perdu de mes gens et principalement Gérasme, lequel est demeuré prisonnier entre les mains des ennemis. Ha ! sire, dit Esclarmonde si vous eussiez été vers mon frère comme je vous avais dit, vous n'auriez pas perdu vos gens. Dame, dit Huon, n'en parlez plus. Votre plaisir soit le mien, dit Esclarmonde ; mais je suis fâchée à cause du vieux Gérasme qui est prisonnier. Dame, Gérasme n'est pas encore mort, nous l'aurons moyennant la grâce de Dieu.

Comme l'empereur Thierry fit élever une fourche pour pendre le vieux Gérasme, et comment Huon sortit de Bordeaux et le secourut.

L'empereur étant retiré dans son hôtel commanda qu'on lui amenât les prisonniers qui avaient été pris dans la bataille. Alors on les alla quérir : on amena le vieux Gérasme, homme puissant et fort ; il avait une grande barbe qui était toute blanche, il était beau vieillard. Quand l'empereur le vit, il lui demanda d'où il était et comment il avait nom. Sire, dit-il, j'ai nom

Gérasme, sachez que je suis parent à Huon, et c'est lui que j'aime. Vassal, dit l'empereur, demain au matin, devant que je mange, vous et vos compagnons serez pendus. Sire, dit Gérasme, auparavant que cela soit, je ferai encore bien mourir de vos gens. Vieillard, dit l'empereur, vous avez grand tort de parler ainsi. Alors il fit dresser des fourches sur un petit rocher qui était proche de Bordeaux, tellement que du château on pouvait les voir ; quand les fourches furent faites, l'empereur dit à Gérasme : Je verrai tantôt si Huon que vous aimez tant vous viendra secourir.

Dès que Huon fut levé, il vint à une fenêtre, regarda vers l'armée, et il aperçut les fourches qui étaient apprêtées pour faire mourir ses gens ; alors il dit à ses barons : Seigneurs, que chacun de vous s'arme, je vois des fourches dans l'armée de l'empereur, et je crois que c'est pour pendre Gérasme et ceux qui ont été pris avec lui, c'est pourquoi, si nous voulons sauver nos amis, il faut s'armer et les aller secourir. L'empereur appela un chevalier de son armée, auquel il dit : Othon, je veux que vous prenlez trois mille hommes et que vous meniez ces prisonniers aux fourches, et faites-les mourir. Quand Othon entendit l'empereur, il fut bien étonné et était bien dolent d'avoir cette commission ; car en sa jeunesse il avait été nourri dans la maison du duc Sevin, père de Huon, et était un peu son parent ; mais pour ce temps il s'était enfui de Bordeaux, et avait été servir l'empereur. Dès qu'il eut ordre de mener ces prisonniers au supplice, il fut bien triste et dit à l'empereur : Sire, vous faites mal de faire mourir ces prisonniers, car si Huon tenait quelqu'un de vos gens il ferait de même. Sire, croyez-moi, ne les faites pas mourir si promptement. Sire, dirent les barons, le conseil que vous donne Othon est bien profitable. Mais voyez-vous, dit l'empereur, ce fou qui veut m'empêcher de prendre vengeance de mes ennemis ; par le Dieu qui me créa, le premier qui m'en parlera davantage, je le ferai mourir. Othon, faites ce que je vous commande. Alors Othon partit et emmena Gérasme et ses compagnons aux fourches ; et aussitôt qu'il y fut, le bourreau mit la main sur Gérasme et le fit monter sur l'échelle. A peine avait-il monté trois échelons, que Huon et ses compagnons arrivèrent. Huon allait le premier : quand il fut aux fourches, il aperçut celui qui voulait pendre Gérasme. Alors il lui donna un tel coup d'épieu, qu'il lui perça tout le corps, et il dit à Gérasme : Descendez, armez-vous de ces armes. Il descendit bien joyeux de ce qu'il était secouru. Huon se mit donc en la mêlée où il faisait merveille, il frappait si furieusement qu'ils moururent tous excepté Othon, lequel s'était fort bien défendu ; alors il se rendit à Huon et lui conta comment il avait voulu détourner l'empereur de mal faire ; mais que sa parole ne lui avait rien servi. Vassal, dit Huon, de mort n'ayez peur, pourvu que vous me vouliez aider à vaincre mes ennemis. Sire, dit Othon, que je sois haï de Dieu si je ne vous sers bravement.

Ils s'en retournèrent ensemble vers Bordeaux ; mais ils ne firent pas une demi-lieue qu'ils aperçurent par derrière les ennemis qui venaient et couraient après eux. Huon dit à ses gens : Seigneurs, retournons et ne nous montrons point poltrons. Alors, la lance baissée, ils se mirent dans la presse et se montrèrent gens qui savaient manier les armes. Ils firent une telle charge d'un côté et d'autre, que c'était pitié de les voir. Ayant repoussé plusieurs Allemands, ceux qui étaient dans les tentes et pavillons commencèrent à sortir : ce que voyant Huon, il dit à ses gens : Seigneurs, retirons-nous vers la cité de Bordeaux ; car nous sommes las et pressés. Ses gens le crurent et s'en retournèrent au petit galop vers Bordeaux.

Comme l'empereur fit assaillir Bordeaux par deux fois, où il fit une grande perte de gens, et comment Huon envoya son messager Habourie vers l'empereur pour demander la paix, et de la réponse de l'empereur.

Après que Huon se fut retiré à Bordeaux, les barons et soldats de l'empereur lui dirent : Sire, nous ne savons ce qu'il vous plaît de faire ; car voilà un grand nombre de vos gens qui ont été tués par Huon ; sire, il faut regarder à faire la paix avec lui. Quand l'empereur entendit ses gens, il devint rouge ; alors il leur dit qu'il n'en ferait rien, et qu'au contraire il voulait aller donner un assaut à la ville. Ses barons lui dirent : Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais vous n'y gagnerez pas. Il leur dit : Seigneurs, que l'on assemble mon armée, je manderai à mon frère qu'il amène ses gens, et il conduira mon armée : ce qui fut fait. Quand ses gens furent prêts et son frère venu, ils vinrent devant Bordeaux. Huon s'était désarmé lui et ses gens, et dès qu'il entendit le bruit de ceux qui voulaient donner l'essaut, ils prirent promptement chacun une soupe de vin, s'armèrent et vinrent sur les murailles, là où Dieu sait qu'ils ont fait des merveilles. Huon et Gérasme tiraient l'arbalète et ne manquaient de tuer leurs ennemis. L'assaut dura très-long-temps, tellement que les Allemands furent contraints de se retirer. L'empereur, dolent et courroucé, déconforté et plein de colère, vint vers ses gens, leur dit mille injures et voulut qu'ils retournassent donner un assaut général à Bordeaux : ce qu'ils firent incontinent. Ils vinrent avec des échelles, épieux et autres armes ; mais les gens d'Huon leur montraient qu'ils étaient gens de défense ; ils se défendirent si bien qu'il y eut beaucoup d'Allemands jetés par terre. L'empereur et son frère ne savaient que penser, voyant le carnage qu'ils en faisaient. Ils firent retourner leurs gens, firent sonner la retraite et s'en retournèrent en leurs tentes. Quand Savari fut désarmé, il vint vers l'empereur et lui dit : Sire, que pensez-vous faire ? il vous est impossible de prendre cette cité, car elle est trop forte. Quand l'empereur entendit Savari, il fut bien triste, fit serment qu'il ne quitterait qu'il n'eût Huon pour en faire à son plaisir. Huon et ses gens s'en retournèrent au palais, remerciant Dieu de ce qu'il les avait aidés ; mais les pauvres gens étaient bien tristes, car de vingt mille hommes qu'ils étaient, ils ne restèrent que six mille, tellement que Huon leur dit, voyant l'empereur qui avait encore tant de soldats et que lui n'en avait guères, que tous les jours il lui venait du secours, et qu'à lui ses forces diminuaient, qu'il était d'avis d'envoyer son messager à l'empereur pour lui parler de paix. Alors ses barons lui dirent qu'il parlait

bien. Huon appela Habourie son messager, et lui dit qu'il fallait qu'il allât vers l'empereur pour lui dire qu'il désirait avoir la paix avec lui, et qu'il voulait être son ami; que dans le carême, il irait au saint Sépulcre prier Dieu pour ses neveux qu'il avait tués. Aussitôt partit Habourie qui ne cessa d'aller jusqu'à tant qu'il vint au lieu où était l'empereur. Quand il fut devant lui, il le salua et lui dit mot à mot tout ce que Huon lui avait dit. Et après que l'empereur eut entendu le messager, il devint rouge comme un charbon embrasé, il regarda fièrement Habourie, et lui dit: Va, glouton, si ce n'était que tu es messager, je te ferais mourir d'une mauvaise mort; va dire à ton seigneur que par sa faute j'ai perdu plus de vingt mille hommes sans mes trois neveux; mais, par Dieu qui me forma, je n'aurai paix ni accord avec lui que je n'aie fait ma volonté de son corps.

Quand Habourie eut entendu l'empereur, il eut grande peur et eût voulu être à Bordeaux. Il sortit de la tente sans dire mot, et ne cessa de marcher qu'il ne fût à Bordeaux, où étant il alla au palais où il trouva Huon et lui conta comment l'empereur avait reçu son message, comme il ne voulait point faire d'accord et voulait le faire mourir: ainsi je me suis sauvé et l'ai laissé à table. Huon, ayant entendu son messager, ne savait ce qu'il devait faire; il appela ses gens et leur dit: Seigneurs, je vous prie que tout fraîchement nous allions donner le dernier mets à l'empereur. Alors ils allèrent s'armer. Huon monta dessus Amphage, prit congé de la belle Esclarmonde et partit de Bordeaux. Alors il se mit dans la mêlée et ses gens après lui. Huon cria tout haut Bordeaux, baissa sa lance de laquelle il atteignit un chevalier si rudement qu'il tomba mort à terre; ses gens étaient derrière lui qui faisaient merveilles; enfin en peu d'heures trois cents hommes de l'empereur furent massacrés. Huon et ses gens rompaient lances et pavillons, tellement que les Allemands se mirent à crier de telle façon que l'empereur les entendit et monta à cheval, vingt mille Allemands avec lui qui jurèrent la mort de Huon. Que Dieu veuille le préserver, car s'il demeure long-temps il sera en danger de sa vie. Mais Huon, qui était bien subtil et appris en l'art de la guerre, aperçut bien vingt mille hommes qui venaient sur eux; alors il dit à ses gens: Seigneurs, pour bien faire retirons-nous à Bordeaux. Sire, dit Gérasme, nous sommes prêts à faire votre volonté. Il s'en retournèrent au petit trot à Bordeaux; mais l'empereur, qui désirait la mort de Huon, se hâta lui et ses gens, tellement qu'étant proche, il commença à crier à Huon: Traître, qui ne cesses de troubler mon esprit, tourne-toi vers moi ou je te tuerai en fuyant. Alors Huon se retourna bien fièrement; ils baissèrent leur lances et s'entrechoquèrent de telle façon qu'on les admirait; Huon avait une lance de laquelle il atteignit l'empereur si fort, qu'il tomba de son cheval. Alors Huon tira son épée et pensait achever l'empereur; mais les Allemands arrivèrent, lesquels le mirent le mieux qu'ils purent sur un cheval. Quand il fut dessus il fut bien aise; alors il dit que jamais il ne se battrait contre Huon, mais qu'il le poursuivrait de si près qu'il lui serait impossible de savoir où se mettre.

Comme Huon sortit de Bordeaux et enleva tout le bétail qui était aux pâturages; comment il se mit en chemin pour aller quérir du secours, et du deuil qu'en mena Esclarmonde.

Vous avez ouï comment Huon s'était battu avec l'empereur, et comment il avait instruit ses gens; alors il leur dit: Seigneurs, retournons à Bordeaux, et ils s'en allèrent tous ensemble. Huon alla droit au palais où il trouva Esclarmonde qui vint au-devant de lui et lui demanda s'il se portait bien. Oui, Dieu merci, répondit-il; mais je suis bien fâché d'avoir perdu tant de mes gens. Alors Esclarmonde et ses gens le réconfortèrent. L'empereur, sachant que Huon n'avait plus guères de soldats, approcha son armée le plus près qu'il put; alors, quand il fut près de la ville, on lui tirait arbalètes et javelots, tellement que plusieurs hommes firent là leur cimetière. Huon fut bien dolent de voir sa cité assiégée, ses tours rompues et la ville dégarnie de soldats; cela fut cause qu'il alla vers Esclarmonde et lui dit: Dame, vous plaise me donner conseil pour ce que je ferai. Sire, dit Esclarmonde, vous avez tort de vous plaindre devant moi; car si vous eussiez été quérir mon frère, comme je vous avais dit, vous ne seriez pas en la peine où vous êtes. Dame, dit Huon, tout ce que vous dites peut bien être; je ne voudrais pas pour trois cités que j'y fusse allé et que je vous eusse laissé seule. Je sais bien que si je vais quérir du secours, que j'aurai bien du mal à vous aussi; si je demeure ici sans chercher du secours, la ville sera prise, et si le roi nous peut tenir en ses mains il nous fera mourir; si vous voulez que je m'en aille vers votre frère pour avoir du secours, j'irai. Sire, dit Esclarmonde, il est bien tard pour y aller, car nous n'avons point de vivres. Vous y pouvez aller; mais il ne faut pas beaucoup tarder. Dame, dit Huon, je vous dirai comment cette cité sera nourrie: devant la ville, dans ces prairies, sont deux cents hommes qui gardent des bœufs, vaches, porcs et quantité de moutons, au plaisir de Dieu je les amenerai dans la ville, puis nous les ferons tuer et saler. Ce sera pour vous pendant que j'irai quérir du secours. Sire, dit Esclarmonde, Dieu vous veuille aider! A temps laisserai-je à parler jusqu'au souper. Et quand il fut nuit, Huon pensa que les bergers étaient endormis, il vit que le temps était trouble comme il le désirait, il fit armer ses gens, et s'arma lui-même, puis il plaça des gens pour garder la porte; il fit amener son cheval sur lequel il monta, ceux qui devaient aller avec lui en firent de même. Alors il fit ouvrir la porte le plus doucement qu'il put: ils prirent le chemin vers la prairie et cheminèrent tant qu'ils vinrent où était le bétail. Huon, qui était sur un bon cheval, commença à crier: Fils de vauriens, le pâturage où vous êtes est le mien, au malheur vous amenez ici vos bêtes. Dès qu'ils entendirent Huon, ils eurent grande peur, ils voulaient monter sur leurs chevaux; mais Huon venait à l'encontre d'eux, il baissa son épieu dont il en frappa un qui venait devant lui à cheval, il lui donna un tel coup, qu'il tomba mort à terre; après il alla au second, puis au troisième, il ne s'arrêta tant que son épieu dura; après il prit son épée et mettait tout en

pièces. D'autre part, le vieux Gérasme, Othon et Richier s'éprouvèrent bien bravement, tellement qu'en peu de temps les deux cents hommes qui gardaient le bétail furent tués, excepté un qui s'en fut dire à l'empereur que Huon était sorti avec ses gens et qu'il avait emmené tout son bétail.

Quand l'empereur eut ouï ces nouvelles, il fut bien troublé dans son esprit, et fit monter ses gens à cheval pour aller vite boucher le passage. Huon qui les vit venir dit à ses gens: Seigneurs, tournons à l'encontre de ces drôles qui voudraient ravoir leurs bêtes. Alors tout d'un accord poussèrent chacun le sien à terre, puis mirent la main aux épées, de quoi ils firent merveilles. Huon les accablait tellement que c'était pitié de voir ces pauvres Allemands, et quatre mille hommes furent tués de ce coup-là. Huon et ses gens s'en retournèrent avec leur proie dans la cité de Bordeaux, où étant Huon s'en alla dans le palais où il trouva Esclarmonde; il ôta son heaume, l'embrassa; alors elle lui demanda comment il avait fait. Belle, dit Huon, sachez que nous avons tué plusieurs Allemands pour avoir la proie; car toute l'armée de l'empereur est demeurée sans porcs, vaches ni moutons, parce que nous avons tout emmené, dont j'en remercie notre Seigneur; il nous faut faire saler et accommoder le bétail, et vous aurez assez de vivres pour un an: je peux aller demander du secours à votre frère. Sire, dit Esclarmonde, je vous prie bien chèrement que vous teniez compte de mon frère. Dame, dit Huon, n'en doutez pas, je ferai comme à mon frère. Alors il appela ses barons les plus dévoués, et leur dit: Seigneurs, vous savez le péril où nous sommes, et pour ce qu'à toutes choses nécessaires on doit mettre provision en cette cité, il y a assez de vivres, il ne nous est besoin de faire quelque sortie; si l'empereur voulait parler de paix, regardez bien ce que vous ferez; car s'il vous pouvait tenir entre ses mains, ce serait pitié; pour moi, du voyage que je désire faire je reviendrai le plutôt qu'il me sera possible. Sire, dit Gérasme, Dieu vous en fasse la grâce! Alors ils commencèrent à pleurer. Seigneurs, dit Huon, je vous prie de ne vous point tourmenter; car vous savez ce qui cause mon départ; si je me tiens ici, il nous en arrivera mal. Gérasme, dit Huon, vous êtes mon bien-aimé, c'est pourquoi je vous recommande ma femme et ma fille. Sire, dit Gérasme, tant qu'il plaira à Dieu de me conserver la vie, je les garderai et conserverai. Esclarmonde ayant ouï Huon, elle commença une vie pitoyable. Ah! pauvre Esclarmonde, vous avez sujet de pleurer: car auparavant que vous puissiez revoir Huon votre mari, vous endurerez bien des travaux. Après que Huon eut parlé à tous ses barons et qu'il eut fait tout ce qu'il voulait faire, il se retira dans sa chapelle où il se confessa à l'évêque de Bordeaux.

Comme Huon sortit de Bordeaux et navigua tant qu'il vint en pleine mer, et comme il arriva au château d'aimant.

Huon après avoir reçu la bénédiction de l'évêque, auquel il avait confessé ses péchés, sortit hors de la chapelle et vint dans la salle où était Esclarmonde et l'embrassa; mais cette pauvre désolée se laissa tomber dans ses bras; Huon la releva et lui dit: Comment, ma chère amie, voulez-vous vous tourmenter de cette façon? Ha! sire, j'ai bien sujet de me plaindre, car vous me laissez seule dans cette cité, qui est assiégée de tous côtés. Dame, ne vous tourmentez pas, car je ferai bref retour. Puis ils s'embrassèrent l'un l'autre; il prit congé d'elle et la recommanda à notre Seigneur. Alors Huon et ceux qui devaient aller avec lui sortirent du palais, et se mirent sur la Gironde, où était une nef apprêtée et garnie de tout ce qu'il fallait. Huon et ses gens entrèrent dedans tout armés, et à son départ il donna son bon destrier en garde à Bernard son cousin. Ils firent lever les voiles et firent tant de chemin que c'était merveille; il regrettait souvent sa femme, sa fille et ses barons. Ils naviguèrent d'une telle vitesse, qu'ils se détournèrent du chemin qu'ils devaient tenir; ils allaient tellement qu'ils arrivèrent à un port, et quand ils y furent ils jetèrent leur ancre. Alors Huon appela le maître de la nef et lui dit s'il ne savait pas le chemin du royaume d'Anfamie. Sire, dit le marinier, jamais je n'y fus; mais dans ce port il y a bien quelques bons patrons qui d'ordinaire vont en ce pays-là, il nous en faut chercher un. Ami, dit Huon, je vous prie d'en trouver un qui nous mène jusques-là. Le marinier et Huon cherchèrent dans le port, tellement qu'ils trouvèrent un vieil homme qui autrefois y avait été, et qui leur dit qu'il les y menerait bien. Huon lui dit: Si vous pouvez nous mener au royaume d'Anfamie, je vous donnerai or et argent à foison tant que vous serez riche. Sire, dit le vieux patron, je ferai votre plaisir; mais une chose que je vous dirai, c'est que le voyage est fort périlleux. Quand Huon entendit le patron, il commença à pleurer et à regretter sa femme, sa fille et ses barons; car il vit bien que d'un an il ne pourrait retourner; néanmoins il ne laissa pas de faire le voyage. Il commanda à ses gens de prendre tout ce qui était dans leur nef, et de mettre tout dans celle où ils devaient entrer, et ils prirent congé de leur premier patron, puis firent lever leurs voiles. Le vent leur fut bien favorable six semaines, et s'il eût été tel encore un mois, ils seraient arrivés où ils voulaient aller; mais ils ne furent pas long-temps qu'un vent s'éleva, leur fit mille peines; un orage vint après, lequel élevait la nef, puis l'engloutissait tellement qu'Huon et le marinier ne savaient que dire. Huon commença à réclamer notre Seigneur, car ils étaient en pleine mer, et il y avait huit jours entiers qu'ils n'avaient point vu de terre, ils ne voyaient seulement que le ciel et l'eau. Huon était assis à la poupe de la nef, et dit au marinier: Je vous prie de regarder si vous ne verriez point quelque château ou quelque maison. Le marinier qui était curieux d'obéir à Huon monta dessus la galerie et regarda autour de lui. Il aperçut vers le midi un rocher bien haut, et auprès du rocher un château qui était bien beau, alors il fut bien aise. Il descendit et vint raconter ce qu'il avait vu; quand Huon eut entendu son marinier, il remercia humblement notre Seigneur. Après ils eurent assez bon vent.

Mais néanmoins ils ne savent où ils vont, car ils vont dans un lieu, que si Dieu ne les aide, ils mourront misérablement; car vous pouvez croire que ce château, qu'avait vu le marinier, est le château d'ai-

mant, lequel château attire le fer, et là est un abîme bien grand.

Comme Huon devisant avec son patron en regardant le château d'aimant, une galiote de Sarrasins vint assaillir Huon, lesquels furent tous tués, et aussi furent tous tués les gens de Huon; et comment Huon vint au château d'aimant, où il y avait un grand serpent.

Le château dont je vous ai parlé était beau et bien fort; car s'il y eût eu des soldats pour le garder, il eût été imprenable. Ce château d'aimant avait telle vertu, qu'une chose où il y avait du fer, dès qu'elle approchait de ce château, il fallait qu'aussitôt il l'attirât proche de ce lieu. Or la nef de ces gens en était toute chevillée, ce qui fut la cause qu'ils allèrent au port qui était devant ce château. Le marinier, qui était bien sage, commença à dire à Huon qu'ils étaient tous perdus d'être arrivés à ce port d'aimant. Quand Huon entendit son patron, il se donna grande merveille et lui demanda comment il disait cela; car, dit-il, il faut voir si dans ce château il y a des Sarrasins, géants ou diables d'enfer. Certes, dit Huon, il faut que j'y entre, et tant que mon épée durera je verrai ce qu'il en sera. Alors il appela un de ses chevaliers, qui avait nom Arnoul, et lui dit : Allez à ce château, et sachez me dire qui en est le seigneur. Sire, je ferai à votre plaisir. Il partit et s'en alla de nef en nef, de sorte qu'il vint à se trouver à terre; il vit les degrés par où l'on entrait au château, il monta en haut; mais quand il fut à la porte, il commença à appeler ceux qui étaient céans; mais personne ne lui répondait; il commença à crier; mais on n'avait garde de lui répondre, car il n'y avait personne dedans. Quand il vit que personne ne lui répondait, il se baissa, regardant vers la salle, où il aperçut un horrible serpent qui était d'une extrême grosseur; lequel ayant entendu tout le bruit que faisait Arnoul à la porte, commença à venir à lui; mais Arnoul s'enfuit d'une telle sorte qu'il ne pensa faire qu'une marche de tous les degrés qu'il avait montés; il ne cessa de courir que lorsqu'il fut devant Huon, auquel il dit qu'il n'y avait personne dans le château qui lui eût répondu, et que voyant cela, il avait regardé par dessous la porte, et avait vu dans la cour un horrible serpent. Hélas! dit Huon, je vois bien que maintenant nous sommes tous perdus, car je vois bien qu'il nous est impossible de nous retirer de ce rocher d'aimant. Le maître marinier appela Huon et lui dit : Sire, il nous convient que nous partagions nos viandes, car nous en avons bien peu; alors Huon dit : Ami, faites comme bon vous semblera. Alors le patron fit apporter tout ce qu'ils avaient de vivres et ils furent partagés; Huon en eut la moitié, et l'autre fut pour ses gens. Et ainsi comme ils étaient en ce danger, arriva une galiote où il y avait trente païens: il était nuit; bien se donnèrent merveille de voir la nef de Huon, et disaient que bien leur venait cette nef, car ils croyaient avoir d'abord la nef de Huon. Quand Huon vit la galiote, il ne savait quelles gens c'étaient, il fit allumer une torche et s'en alla au bout de la nef et leur cria : Seigneurs, qui venez sur cette galiote, soyez les bienvenus. Quand les Sarrasins entendirent Huon, ils s'aperçurent bien qu'il était chrétien, et commencèrent à se regarder l'un et l'autre en riant tous; il y en eut un qui lui dit : Vassal, il vous faut dire qui nous sommes: nous sommes Sarrasins et vous chrétiens, par quoi il faut que vous mettiez tous bas. Païens, dit Huon, si vous avez la nef, vous la paierez bien cher. Alors Huon cria à ses gens: Armez-vous promptement pour défendre vos corps. Ils furent incontinent armés et Huon aussi; mais ils ne furent pas sitôt prêts que les Sarrasins étaient déjà entrés dans leur nef. Huon fut au-devant d'eux l'épée à la main; au premier qu'il rencontra il lui donna un tel coup, qu'il lui fendit la tête jusqu'aux épaules, au second il en fit de même, ainsi qu'au troisième, tellement qu'il coupait et tranchait ce qui se présentait devant lui; tant vint le maître des Sarrasins, lequel voyant la perte qu'Huon faisait de ses gens, s'approcha de lui pour le frapper; Huon qui était bien adroit, lui donna un tel coup qu'il en mourut : d'autre part était Arnoul qui coupait et tranchait. Il y eut un Sarrasin qui voyant Arnoul qui se battait avec un autre Sarrasin, vint derrière lui et lui donna un tel coup de hache, qu'il le fendit jusqu'à la ceinture.

Huon voyant son ami Arnoul tué, fut bien courroucé; mais il ne mit guère à se venger de sa mort. Le patron de la nef prit un gros bâton avec lequel il frappait les Sarrasins; mais il fut aussi tué. Huon voyant son patron tué, prit son épée d'une telle raideur, qu'il frappa un Sarrasin à mort. Des trente Sarrasins qui avaient assailli Huon, il n'en restait plus que sept; ils le craignaient tant qu'ils n'osaient se montrer, et ils pensaient s'enfuir dans leur galiote, mais Huon et ses gens les tinrent de si près, que dans ce lieu ils furent tous tués. Huon les fit jeter dans la mer, puis prirent leurs vivres et les apportèrent dans leur nef. Ils eurent des vivres pour long-temps; mais après qu'ils furent mangés ce fut la pitié. Huon voyant qu'ils n'avaient plus de vivres fut bien triste, il se mit à pleurer et disait en soupirant : Ha! dame Esclarmonde, Dieu vous veuille aider, car je ne vous verrai plus de mes jours.

Après ces regrets, Huon se retourna vers ses trois derniers chevaliers qui rendirent leur âme à Dieu et moururent de faim. Quand il eut vu cela, ses douleurs se renouvelèrent, il commença à pleurer et à soupirer tristement. Quand il eut été là long-temps, il ne savait que dire; il se tourna ver le château, et dit en le regardant : Vrai Dieu! est-il possible que dans ce château il n'y ait personne qu'un horrible serpent? Certes, j'irai dans ce château quoiqu'il puisse m'arriver, je verrai la force de ce serpent. Alors il mit son heaume et prit son épée, puis quitta les morts en pleurant amèrement. Alors de nef en nef il vint jusqu'au château, et monta les degrés; quand il fut en haut, il regarda un écrit qui disait qu'un homme se gardât bien d'entrer là-dedans, s'il n'était assez hardi pour combattre le serpent, et que s'il était tel, qu'il prit la clef qui était dans une armoire près de là. Alors Huon commença à se réclamer à notre Seigneur, et dit : J'aime mieux mourir comme vaillant, que de mourir de faim. Alors il ouvrit l'armoire et prit la clef de la porte; il l'ouvrit, entra dedans et referma la porte après lui.

Comme Huon combattit et tua le grand et horrible serpent dans le château d'aimant.

Huon étant entré regarda devant lui et vit le serpent. Quand il vit cette bête si horrible, il pria notre Seigneur qu'il lui plût l'aider à tuer cette cruelle bête. Quand la bête l'eut aperçu, elle s'en donna grande merveille; elle commença à étendre ses ongles et à tournoyer sa queue, elle vint bientôt vers lui. Quand il la vit approcher, il fit le signe de la croix et se recommanda à Dieu; il prit sa bonne épée et vint bien hardiment à l'encontre du serpent. Le serpent se voyant proche de Huon, commença, d'une de ses pattes, à saisir son écu, et l'arracha d'une telle façon que les boucles et annelets n'y purent rien faire. Huon, qui était alerte, se retira de côté et lui donna un tel revers de son épée qu'il croyait lui avoir abattu la tête; mais il n'avait fait qu'entamer la peau; il fut bien fâché de voir ce coup donné si mal-à-propos. Ha! dit-il, je suis perdu. Néanmoins il retourna vers le serpent, et lui donna un tel coup qu'il entama un peu la chair. Le serpent se sentant blessé, donna un tel coup de sa queue au travers du corps de Huon, qu'il le jeta par terre. Huon se releva promptement et alla vers la porte où il trouva un épieu qui était bien tranchant; il rengaîna sa bonne épée et vint droit au serpent qui avait la gueule ouverte pour l'engloutir; mais il lui fourra son épieu dans la gueule, et lui mit si avant qu'il lui perça le cœur de part en part. Quand le serpent se sentit frappé, il jeta un cri si horrible qu'on l'entendit d'une lieue à la ronde. Ainsi fut tuée cette effroyable bête. Huon la voyant morte se mit à genoux et remercia notre Seigneur de la force qu'il lui avait donnée. Après avoir considéré le serpent, il entra dans une belle salle où il vit plusieurs merveilles. Quand il se fut bien reposé dans la salle, il se leva et aperçut au-dessus de la porte un écriteau qui enseignait l'endroit où étaient toutes les clefs des chambres du château. Quand il eut vu cela, il alla prendre les clefs et parcourut de chambre en chambre, où il vit un racourcissement des merveilles de ce monde. Vrai Dieu! dit-il, je crois qu'au monde on ne peut trouver tel trésor comme il y en a ici. Après avoir admiré ce qui était dans ces chambres, il entra dans une autre qui donnait sur un jardin par excellence. Huon étant dans cette chambre regarda dans ce jardin qui lui plaisait beaucoup; il en prit la clef, qui était dans une armoire, entra dans le jardin, cueillit des fruits et en mangea en suffisance : les fruits étaient si beaux que c'était merveille de les voir sur les arbres. Il y avait dedans des herbes propres pour la guérison de toutes sortes de maladies. Quand Huon eut fini de manger du fruit, il vint en une chambre où il se mit tout nu et prit des chemises, bas et souliers, et quand il fut bien accommodé, c'était le plus bel homme du monde; il se promenait de chambre en chambre, écoutant s'il entendrait quelqu'un. Il fut huit jours entiers là-dedans, et ne mangeait que des fruits qui étaient dans ce beau jardin, dont il en devint si faible qu'à peine pouvait-il se soutenir.

Nous laisserons à parler de Huon, et parlerons d'Esclarmonde.

Comme après que Huon fut parti de Bordeaux l'empereur ordonna plusieurs assauts contre la cité, et ne la put prendre; du conseil du comte Savary de Vienne, dont la cité fut prise; de la mort du vieux Gérasme; comme Esclarmonde parla à l'empereur.

Vous avez ouï parler ci-devant comment Huon sortit de Bordeaux et laissa Esclarmonde en grande tristesse et tous ses barons. Or il arriva que l'empereur fut averti que Huon était allé chercher du secours; il dit à ses gens : Seigneurs, il nous faut aller donner un assaut général à la ville pendant que Huon n'y est pas. Alors ses gens répondirent que c'était bien parler. Il firent sonner cors et buccins, et vinrent l'enseigne déployée vers la cité; alors avec échelles et épieux ils assaillirent la ville. Les habitants se défendirent bien vaillamment : il faisait bien beau voir le vieux Gérasme comme il enseignait à ses gens de bien faire; alors on vit de toutes parts barons et bourgeois qui faisaient merveilles; ils firent un tel dégât à l'empereur, qu'il fut contraint de se retirer avec une grande perte. Quand l'empereur fut désarmé, il dit à ses barons : Seigneurs, il y a bien long-temps que nous sommes ici sans avoir rien fait que de perdre des hommes, je vous demande si nous laisserons la cité comme elle est, ou ce que nous devons faire? Alors le comte de Savary se leva et dit : Sire, il m'est avis que ceux de la cité ne sont pas pour tenir encore long-temps, car il n'ont plus de vivres; il y a là-dedans un vieillard bien hardi, c'est pourquoi il serait bon de le mettre à mort. Je dis qu'il faudrait envoyer une quantité de moutons, bœufs et vaches dans la prairie, et quand le vieillard saura cela, il sortira pour avoir cette proie; il y aura dix mille hommes cachés, lesquels le tueront ainsi que ceux qui viendront avec lui; alors la ville sera bien affaiblie, ce qui fera que vous y entrerez facilement. Alors les barons dirent que le comte Savary parlait sagement. L'empereur fit mener du bétail dans la prairie, comme son frère l'avait conseillé; il envoya soixante hommes seulement pour garder le bétail; ensuite il commanda que dix mille hommes fussent armés et se cachassent dans quelque lieu par où nos gens passeraient. Quand ils eurent apprêté leurs embûches, nos gens furent curieux de faire une sortie, tellement que Gérasme, qui était commandant dans la cité, fit armer ses gens comme soldats qui vont en bataille. Lorsque chacun fut prêt et que la ville fut ordonnée comme il le fallait, il vint prendre congé d'Esclarmonde. Ah! cher camarade de Huon et gentil chevalier, vous allez quitter la fleur de vos amis; car jamais vous ne retournerez dans Bordeaux. Ayant donc pris congé de ses amis, ils sortirent de la ville si secrètement que ceux qui étaient en embuscade n'entendirent point le bruit. Gérasme et ses gens avancèrent dans les tentes et pavillons; ils coupèrent les cordes qui soutenaient les pavillons, et chargèrent les Allemands d'une telle façon qu'on eût dit que c'étaient des diables d'enfer. Après qu'ils eurent fait la charge, Gérasme dit à ses gens : Nous pourrions trop demeurer ici, retirons-nous vers notre cité; mais l'empereur était déjà monté sur son cheval, et il courut après eux avec ses gens. Gérasme les ayant aperçus commença

à donner courage aux siens. Ah! que ce fut là qu'il montra un trait de sa bravoure. Les dix mille hommes qui étaient en embuscade entendirent le bruit, tellement qu'ils vinrent et enfermèrent nos gens; il y en périt dans cette bataille de côté et d'autre. Le vieux Gérasme fut reconnu par l'empereur à cause de sa barbe qui était tout-à-fait grise : l'empereur se mit à côté de Gérasme et piqua son cheval d'une telle façon qu'il lui passa sa lance au travers du corps, tellement qu'en la retirant notre gentil chevalier tomba mort par terre. Adieu la fleur de la noblesse, adieu donc cher ami de Huon, adieu donc cher commandant de la cité de Bordeaux; et vous, dame Esclarmonde, que direz-vous quand on vous apportera la nouvelle de la mort de ce gentil chevalier? que direz-vous quand on vous dira que votre père gardien a été tué? Or pour revenir à notre propos, notre gentil chevalier fut donc tué, de quoi l'empereur fut bien joyeux; car lorsque le capitaine est mort, les soldats ne valent plus rien. Nos barons ne laissèrent pas que de se défendre vaillamment; il y avait un tel nombre d'Allemands que nos gens n'y purent résister. Quand Bernard vit qu'il ne pouvait échapper à ce péril, il piqua son cheval vers Bordeaux, puis s'en alla toujours pleurant pour ses compagnons qui étaient tous occis. Alors il entra dans la ville en cet état. Les bourgeois furent bien étonnés de voir entrer Bernard tout seul, et lui demandèrent où étaient les barons. Alors, en pleurant, il leur conta tout. Ensuite il alla au palais où était Esclarmonde et lui apprit comment Gérasme et ses compagnons étaient morts. Quand Esclarmonde l'eut entendu elle tomba pâmée; aussitôt Bernard la releva et la secourut; puis quand elle eut repris ses sens, elle commença à se plaindre.

Hélas! mon cher époux, est-ce aujourd'hui le jour que notre séparation doit se faire? où êtes-vous, vie de mon âme! où êtes vous, dis-je, que ne venez-vous pour secourir une pauvre misérable, laquelle va tomber entre les mains de ses ennemis? Ha! que le ciel est bien courroucé contre moi, de m'avoir aujourd'hui ravi celui que mon bien-aimé m'avait laissé pour ma garde. L'empereur, sachant que le désordre et la douleur régnaient dans la ville, dit à ses gens : Seigneurs, pendant que la ville est en désolation, allons donner un assaut général. Il n'eut pas plutôt dit ces paroles, que ses gens s'armèrent et vinrent devant la ville; ils dressèrent leurs échelles, et ceux de la ville ne laissèrent pas de monter sur la muraille, où ils se défendirent le mieux qu'ils purent; mais l'empereur qui avait beaucoup de soldats entra dedans par force.

Quand l'empereur se vit seigneur de la cité, il fit crier, de carrefour en carrefour, qu'aucune personne ne touchât aux femmes ni aux filles, et que l'on respectât les églises. Quand la belle Esclarmonde vit la cité prise, vous pouvez juger comme elle fut désolée; elle était dans son palais avec beaucoup de monde, et ils n'avaient point de vivres. Elle commença à réclamer notre Seigneur, ensuite elle dit à Bernard : Très-cher ami, vous voyez comme l'empereur nous tient, il a déjà pris la cité; j'ai grande peur qu'il n'entre ici par force. Je vous prie, Bernard mon cher ami, sur l'amitié que vous portez à Huon mon mari, que vous trouviez manière de sortir de cette ville et que vous emportiez ma fille Clairette dans l'abbaye de Clugny, que vous donnerez à l'abbé qui est son oncle, et vous lui raconterez la peine où je suis. Dame, dit Bernard, je ferai tout ce qu'il vous plaira. Alors l'enfant fut enveloppé et fut donné à Bernard, lequel le prit et l'emporta à Clugny. L'empereur fut devant le château, Esclarmonde vint vers la porte et demanda à parler à l'empereur. Alors l'empereur entra dedans, et Esclarmonde se jeta à ses pieds et lui dit : Je sais que vous êtes puissant seigneur, aussi suis-je née d'un puissant roi, lequel était païen; or j'ai quitté ma loi pour prendre celle de Jésus-Christ, c'est pourquoi je vous supplie d'avoir pitié de moi et de tous ceux qui sont ici dans ce château; je vous supplie qu'il n'y ait point de sang répandu, et dès maintenant je vous rends la ville et le château. L'empereur ayant entendu Esclarmonde, en eut pitié et compassion; alors il fit publier de rechef l'ordre à toutes sortes de personnes de respecter les gens de la ville. Ainsi fut donc prise la ville de Bordeaux. Bernard s'en alla à Clugny avec ce petit enfant. Etant dans l'abbaye, il descendit de cheval, ensuite il alla à la salle où il trouva le bon abbé; il lui présenta Clairette et lui dit : La désolée Esclarmonde vous mande joie et salut : voici sa fille Clairette qu'elle vous envoie; elle vous prie humblement de la nourrir et d'en tenir compte comme votre propre nièce; elle se recommande très-humblement à vos bonnes prières. La ville de Bordeaux a été prise par l'empereur; Huon nous avait laissés à Bordeaux pour aller chercher du secours au royaume d'Anfamie; le roi de ce pays est le frère de la femme de Huon; Gérasme et les barons firent une sortie où ils furent tués.

Quand l'abbé eut ouï Bernard, il commença à pleurer, puis il prit l'enfant et envoya quérir une noble dame pour le nourrir. Quand Bernard fut parti, l'empereur dit à Esclarmonde : Dame, ne voulez-vous pas tenir votre promesse? Oui, sire, dit Esclarmonde, pourvu que l'on ne fasse point de mal à mes dames et demoiselles. Alors l'empereur lui promit que non, et aussitôt il fit prendre Esclarmonde, ses dames et demoiselles, et les fit mener à Mayence pour être emprisonnées. Esclarmonde fut mise dans une tour en grande pauvreté, et y resta jusqu'à ce que Huon l'en eût retirée. L'empereur étant à Bordeaux, manda par toutes les villes qui dépendaient du duché, qu'on lui vînt rendre honneur et respect; alors chacun de tous côtés vint à Bordeaux, et puis après l'empereur s'en retourna à Mayence, où il fut reçu en grande joie.

Nous laisserons à parler de l'empereur, et parlerons de Huon qui est dans le château de l'Aimant en grande pauvreté et misère.

Comme il arriva au château d'aimant un vaisseau rempli de Sarrasins et monté par l'évêque de Lisbonne; comme Huon les fit chrétiens et les mena tous dans le château où ils trouvèrent des vivres à foison.

On a entendu parler ci-devant comme Huon était réduit à la famine dans le château d'aimant, car il n'y avait trouvé à manger que des pommes, et il devint si faible qu'à peine pouvait-il se soutenir. Après qu'il eut été huit jours dans le château à regarder les merveilles qu'il renfermait, il entra dans une chambre où il y avait une très-belle chaise, riche à merveille. Huon, qui était si faible, s'assit dessus pour se reposer; étant sur cette chaise, son manteau, qui était grand, essuya la poussière qui était au pied de la chaise; il aperçut un écriteau en lettres d'or où il était dit : Ci-dessous est un cellier où il y a pain, vin et viande; sachez que celui qui entrera ici, s'il a quelque péché mortel, y mourra de mauvaise mort. Quand Huon eut aperçu ces lettres, il eut grande surprise; ensuite il pensa que lorsqu'il sortit de Bordeaux il s'était confessé à son évêque et à son prélat, et ne crut pas avoir commis de péchés mortels depuis : alors il se mit en prières et en oraisons; ensuite il se recommanda à Dieu, prit la clef et ouvrit le guichet, regarda dedans et descendit les degrés. Quand il fut dedans il regarda à droite et vit un grand four qu'on allait chauffer, et dans un autre four il vit des pâtés et des gâteaux qui cuisaient. Huon salua ceux qui étaient là, et, s'approchant, leur dit : Seigneurs, je prie Dieu de garder toute la compagnie. Quand ils entendirent Huon, ils ne répondirent rien et se regardèrent l'un et l'autre. Quand Huon vit qu'ils ne lui répondaient mot, il fut courroucé et leur dit : Seigneurs, qui êtes ici, je vous conjure, par le grand Dieu vivant, que vous me parliez; alors tous ensemble cessèrent leur ouvrage et regardèrent Huon. Le maître de tous commença à parler et dit : Vassal, vous aviez grand tort de nous conjurer, je veux bien que vous sachiez que si vous étiez païen ou Sarrasin, vous ne sortiriez point d'ici que vous ne fussiez détruit; mais votre prouesse, votre loyauté et prud'hommie vous ont préservé, et je sais que vous êtes bien aimé de Dieu. Vous avez eu bien faim; car il y a bien six jours que vous ne mangeâtes que des pommes qui sont en ce jardin; et pour apaiser votre faim vous aurez tant de viandes qu'il vous plaira : entrez dans cette chambre où vous trouverez la table mise. Mais, sire, je vous prie dorénavant d'une chose : c'est que vous vous gardiez bien de ne plus nous parler, tout ce que vous pourez souhaiter vous l'aurez. Sire, dit Huon, je ne parlerai plus; mais je vous prie de me dire quels gens vous êtes dans ce château, et comment il s'appelle. Lors il lui répondit bien fièrement : Huon, traître et déloyal, vous êtes bien méchant de me demander cette chose, je vous la dirai, et, après, un seul mot ne vous sera répondu par ceux qui sont céans. Sire, dit Huon, je vous prie, si je vous parle, que vous me répondiez. Non, certes, je ne le ferai, dit le maître. Je vous dirai donc ce que je vous ai promis, puisque vous le voulez savoir. Apprenez que Jules-César, qui fut père du noble roi Oberon, fit construire ce château par féerie, lequel ne peut être grevé ni pris par force. Il arriva que Jules-César, après qu'il eut déconfi le grand Pompée, vint à Alexandrie vers le roi Ptolomeus d'Egypte, lequel il vainquit et lui ôta toutes ses terres pour les donner à sa sœur la belle Cléopatrice, qui en fut dame et reine, laquelle depuis avait épousé Marcus-Antonius. Après que Jules-César eut fait réparer ce château, il y vint avec la dame de l'île Célée, jusqu'à ce que par une certaine aventure il y eut trois rois du lignage de Ptolomeus, sachant que César était dans ce château, qui se mirent en armes, et avec grande foison de vaisseaux vinrent

mettre le siége devant cette place, où ils furent un grand espace de temps sans qu'ils pussent profiter d'un denier, et tellement qu'il leur en déplut. Ils pensèrent s'en retourner dans leur contrée; mais ils n'en purent partir à cause que l'aimant attire toujours le fer vers lui, et par ainsi ils y furent si long-temps que tous moururent de faim et de rage; il n'y en eut aucun qui pût partir, à moins d'être monté sur une nef ou bateau chevillé en bois. Vous me demandez d'où vient ce trésor qui est céans : sachez que ce sont les trésors de ces trois rois qu'ils avaient amenés dans leurs navires; lesquels trésors César fit apporter ici, et avant qu'il mourût il me donna la garde du château et du trésor qui y est. Je suis ici moi quarantième, condamné par féerie à demeurer céans jusqu'à la fin du siècle; mais jamais dehors nous n'irons. Et quand les nouvelles vinrent au roi Oberon que Jules-César son père avait été tué, aussitôt il passa dans le sénat de Rome, car c'étaient ceux à qui il se confiait le plus, il prit tel plaisir qu'il fit serment que jamais il n'entrerait dans cette place; il le fit parce que s'il y venait, alors il était dit qu'il mourrait de chagrin pour la grande amitié qu'il portait à son père César; et si vous voulez savoir mon nom et qui je suis, je me nomme Gloriadas, et le château s'appelle Aimant. Je vous ai dit toute la vérité selon votre demande, ainsi vous ne sortirez point d'ici, à moins que vous ne voliez en l'air comme un oiseau.

Quand Huon entendit Gloriadas, il fut fâché et courroucé. Après qu'il eut mangé et bu à son plaisir, il prit congé et s'en alla; il vint vers la porte d'une chambre au-dessus de laquelle était écrit, en lettres d'or, où était la clef de cette chambre : il la prit et ouvrit la porte, entra dedans et vit que tout était fait de cristal, tout était peint d'or et d'azur, toutes les batailles de Troyes et les faits d'Alexandre y étaient représentés; des fleurs et autres herbes odoriférentes qui y étaient parsemées donnaient une odeur admirable; on y voyait des oiseaux qui volaient et chantaient agréablement; il est impossible de peindre la richesse et la beauté de cette chambre. Huon s'y plaisait beaucoup; car il ne pouvait assez en admirer la richesse. Il vit une table chargée de viandes, et sur cette table étaient des tasses d'or et d'argent, et d'autres garnies de pierreries, dont la moindre valait plus de vingt mille écus; il y avait un bassin à laver les mains qui était sur un pilier de jaspe garni de perles précieuses; le pilier était suffisant pour payer la rançon d'un roi. Quand il eut remarqué toutes les choses les plus rares qui étaient en cette salle, vint Gloriadas avec dix ou douze qui étaient vers le four, lesquels Huon méconnaissait parce qu'ils étaient habillés de drap d'or et d'argent; l'un lui porte une aiguière et lui présente à laver ses mains, un autre lui présente un linge pour essuyer ses mains; puis il s'assit à table où il mangea de bon appétit de toutes sortes de viandes qu'il trouvait à son goût; il était assis sur une chaise de tapisserie qui avait des clous d'or massif; il mangea donc bien à son aise, car il ne faisait que demander à Gloriadas, et il était incontinent servi. Gloriadas ne voulut jamais permettre que Huon se servît. Huon voyant l'honneur que Gloriadas lui faisait, souhaita Esclarmonde et sa fille Clairette auprès de lui, ainsi que le vieux Gérasme, Bernard et tous ses barons

qu'il avait laissés dans Bordeaux à son départ. Huon était servi et honoré dans le château. Quand il eut dîné, on leva la nappe, et on lui apporta le linge et le bassin pour se laver; puis quand Huon eut lavé ses mains, il se leva de table et rentra au cellier où il vit ceux qu'il avait vus auparavant; il les salua en passant; mais aucun ne lui répondit un seul mot. Il vint aux degrés où il était descendu, il monta les sept-vingt degrés, puis vint s'ébattre de chambre en chambre et alla ensuite au jardin se divertir. Quand bon lui semblait il descendait dans le cellier, puis entrait dans la chambre où il trouvait sa table mise, et les viandes dessus comme auparavant; mais il voyait avec peine que ceux qui le servaient ne lui disaient mot. Il demeura un mois entier dans le château d'aimant, en s'ébattant et se donnant du plaisir, de sorte que sa force et sa beauté lui revinrent; néanmoins il commençait à s'y ennuyer, parce que personne ne voulait lui parler. Il se souhaitait bien souvent à Bordeaux, avec cent mille hommes armés, pour donner bataille à l'empereur qui lui avait fait tant de maux et de dommage.

Comment Huon, étant appuyé sur une fenêtre du château, regarda vers le port et vit un vaisseau arriver, et comme il parla à ceux qui étaient dedans.

Il arriva un jour comme Huon se promenait dans la salle du palais, en disant ses oraisons, il regarda sur la mer et vit un grand vaisseau qui venait à pleines voiles pour entrer au port du château d'aimant, sur lequel étaient quatre-vingts marchands espagnols, lesquels ne savaient ni ne connaissaient le port où ils devaient aborder.

Quand Huon les vit venir il s'appuya à une des fenêtres de la salle qui regardait sur le port. Quand il vit le vaisseau arriver, il soupira et dit : Vrai Dieu! quantité de personnes et loyaux marchands ont été ici perdus et sont morts de faim; ceux qui viennent aborder ici ignorent, hélas! le malheur qui les y attend. Il regarda et vit le vaisseau entrer dans le port si précipitamment, qu'il vint se heurter contre les autres vaisseaux, et il ne s'en fallut guère qu'il ne coulât à fond. Mais les vaisseaux contre lesquels ils arrivèrent étaient tous pourris et mousseux, par quoi leur vaisseau fut garanti. Ce vaisseau avait été tourmenté et en grand péril vingt jours durant; ceux qui étaient dedans ne pouvaient presque plus se soutenir, tant ils avaient essuyé de misères. Quand Huon les vit pleurer, il commença à les plaindre et à gémir, car il voyait qu'ils étaient tous perdus et que jamais ils ne partiraient de là. Quand le vaisseau fut arrivé, ils eurent grande peur et commencèrent à se réclamer à Mahomet, et le patron du vaisseau, qui était sur le devant, se leva à l'instant et regarda en haut vers le château.

Alors ceux qui étaient dans le vaisseau regardèrent le château, et aperçurent Huon appuyé à une des fenêtres; ils eurent bien de la joie de le voir, car ils pensaient qu'il en était le seigneur, et se disaient l'un à l'autre qu'ils étaient arrivés à bon port. Le patron commença à saluer Huon au nom de son dieu Mahomet.

Quand Huon l'entendit, il sut certainement qu'ils étaient tous Sarrasins, et qu'ils parlaient tous la langue espagnole; il répondit au patron et lui dit : Vassal, qui êtes ici arrivé, dites-moi la vérité : d'où venez-vous et qui êtes-vous? Alors le patron répondit à Huon, et lui dit en pleurant : Sire, vous qui nous demandez d'où nous venons et qui nous sommes, sachez de vérité que je suis d'Espagne, que je viens de la cité de Lisbonne, et que ceux qui sont avec moi sont tous des marchands du Portugal, qui viennent de la cité d'Acre, charger ce vaisseau de marchandises; nous avons eu bon vent jusqu'à ce que nous eûmes passé les détroits de marée et que nous fûmes près de notre patrie; mais le vent et la tempête a duré vingt jours; il nous fut force de nous abandonner au vent; nous arrivâmes près d'un rocher où nous jetâmes nos ancres; étant là, nous trouvâmes l'évêque de Lisbonne avec son chapelain qui voguaient sur le mât de leur vaisseau qui avait péri avec tout l'équipage : ils me prièrent, pour l'amour de notre Seigneur, de bien vouloir les aider et les recevoir dans mon vaisseau, et quand je les eu vus dans la détresse où ils étaient, je les fis entrer et je leur donnai des vivres que j'avais : car si je n'eusse point fait cela, ils seraient morts de faim et de fatigue. Maintenant je n'ai plus rien à manger ni pour moi, ni pour ceux qui sont venus avec moi dans ce vaisseau; ainsi donc, sire, je vous prie, pour l'amour de Dieu, que vous me vouliez dire à qui appartient ce château d'aimant. Ami, dit Huon, sachez que ce château s'appelle l'Aimant, lequel a telle vertu et telle nature que toujours il attire le fer; et quand un vaisseau serait à une journée d'ici, si les chevilles étaient en fer, il faudrait, malgré les mariniers, qu'il vînt dans ce port. Quand le patron eut entendu Huon, il fut bien étonné, et répondit : Je ne m'étonne point de ce que vous me dites. Ami, dit Huon, tout ce que je vous ai dit est véritable; mais si vous me voulez croire, et que vous vouliez recevoir le saint baptême et la foi de Jésus-Christ, je vous recevrai dans ce château où vous aurez à boire et à manger. Quand le patron eut entendu Huon, il répondit : Sire, apprenez de vrai qu'il y a plus de sept ans que je suis croyant en notre Seigneur Jésus-Christ, je vous remercie de votre grande courtoisie, j'accepte ce que vous m'offrez, et dès maintenant je me mets en la sainte garde de Dieu et de sa sainte mère la Vierge Marie.

Quand Huon l'entendit, il en fut bien joyeux et dit au patron : Ami, tu iras en ta nef et diras à tes gens de quitter leur loi et de prendre celle de Jésus-Christ; remontre-leur le péril où ils sont, et, joint à cela, tu leur feras sentir le bien et le plaisir qu'ils recevront dans ce château. S'ils ne veulent accorder à mon désir, dis-leur que je leur mande que leur fin est venue. Les deux prud'hommes qui sont sur ce vaisseau, lesquels tu as sauvés et garantis de mort, fais-les venir devant moi sans s'arrêter. Sire, dit le patron, je vais auprès d'eux et je les enverrai. Alors il alla dans son vaisseau, où il raconta et dit à ses gens tout ce que Huon avait dit et ce qu'il leur avait enjoint.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE
DE
HUON DE BORDEAUX.

SECONDE PARTIE.

Comme le bon évêque, étant au château d'aimant, raconta son aventure à Huon de Bordeaux, et de la conversation qu'ils eurent ensemble.

Quand les marchands païens eurent entendu le patron et qu'il leur eut raconté ce que Huon lui avait dit, ils dirent tous qu'ils étaient contents, dont le patron fut bien aise; puis après qu'ils eurent consenti, le patron fut dire au bon prud'homme l'évêque de Lisbonne et à son neveu, qui était son chapelain : Nobles prélats, sachez qu'il y a un seigneur au château, lequel vous mande qu'incontinent vous montiez là-haut pour lui parler. Quand l'évêque entendit le patron, il répondit qu'il ferait volontiers son commandement; il le quitta, et lui et son neveu montèrent les degrés pour parvenir jusqu'au château, où ils admirèrent les merveilles qu'il renfermait; ils vinrent vers Huon qui les attendait à la porte de la salle. Quand ils furent près de lui, ils le saluèrent humblement. Seigneurs, dit Huon, Dieu vous garde! je vous prie de me dire d'où vous êtes et de quel pays vous venez à présent. Sire, dit l'évêque, puisqu'il vous plaît de savoir la vérité, je vais vous la dire : apprenez que je suis né à Bordeaux, et que depuis vingt ans je suis évêque de Lisbonne. Il me prit dévotion de faire le voyage du saint Sépulcre, mais il ne plut pas à Dieu de nous y laisser parvenir; car quand nous partîmes de Lisbonne, une tourmente si forte s'éleva, que notre vaisseau, qui était riche et chargé de beaucoup de monde, vint échouer contre un rocher où il se brisa en pièces; tous ceux qui étaient dedans périrent, excepté mon neveu et moi. Nous nous mîmes tous deux sur le mât de notre vaisseau et nous étions en grand danger de périr, quand, par la grâce de Dieu, le patron du vaisseau, qui est dans le port, arriva à l'endroit où le nôtre avait péri, et je le priai de nous aider à nous sauver. Le patron, qui est un honnête homme, eut pitié de nous, nous mit dans son vaisseau et nous fit partage de ses biens comme si nous eussions été ses frères.

Je vous ai raconté toute notre aventure. Quand le patron nous eut mis sur son bord je lui dis que j'étais évêque de Lisbonne; je ne pouvais m'adresser qu'à lui. Je vous prie de m'excuser si je vous regarde si attentivement, c'est qu'il me semble voir devant moi le duc Sevin de Bordeaux, chez qui je fus élevé dès ma plus tendre jeunesse, et si vous n'étiez pas si jeune, je croirais le voir tant vous lui ressemblez. De tous ses bienfaits, le premier fut de m'envoyer à Rome vers notre saint Père dont je suis parent; il m'a rendu de grands services, et il m'a donné l'évêché de Milan. Le duc Sevin est mort, il en est resté deux fils, l'aîné se nomme Huon et l'autre Girard. Huon fut mandé à Paris vers le roi Charlemagne; il lui arriva une triste aventure : il tua, à son corps défendant et sans le connaître, le fils du roi; pour cela le roi de France l'a banni de son royaume et l'a envoyé vers l'amiral Gaudisse faire un message de sa part. Il est depuis revenu en France et il a soutenu une grande guerre contre l'empereur d'Allemagne. Je n'en ai rien appris de plus, et je suis bien fâché de ne pas savoir ce qu'il est devenu; car mon père, qui était abbé de l'abbaye de Clugny, nourrit long-temps Huon en sa jeunesse, avant que le duc Sevin son père mourût. Je suis bien fâché qu'on n'ait pu en avoir des nouvelles depuis sa paix avec le roi de France. Huon ayant entendu parler l'évêque, lui sauta au cou et lui dit en l'embrassant : Oui, vous êtes mon cher cousin, je suis Huon qui a passé la mer, j'ai été vers l'amiral Gaudisse, je l'ai tué, et j'ai emmené sa fille Esclarmonde avec laquelle le saint Père m'a marié; je l'ai laissée en une triste situation dans Bordeaux, qui était assiégé par l'empereur d'Allemagne, et je crains bien qu'elle ne soit déjà prise. A ces paroles l'évêque se mit à pleurer; Huon lui dit : Cher cousin, vous êtes bienheureux que la fortune vous ait conduit auprès de moi, car vous ne seriez jamais sorti de cet endroit. Je dois bien, répondit l'évêque, remercier Dieu de m'avoir procuré votre rencontre; mais je vous prie de me faire donner à manger, car je suis si fatigué qu'à peine je puis me soutenir. Cousin, dit Huon, s'il plaît à Dieu, je vous mènerai dans un lieu où vous aurez à boire et à manger. Alors Huon le prit par la main et le conduisit dans les chambres du palais. L'évêque fut surpris de voir les richesses immenses qui y étaient renfermées.

Huon, après avoir montré toutes ces choses à son cousin, descendit au cellier où l'évêque fut étonné de voir que les gens qui y étaient ne disaient pas un seul mot; il passa vers eux en les saluant. Huon et lui passèrent ensuite dans la riche chambre dans laquelle était mise la table chargée de toutes sortes de mets, comme

Huon l'avait trouvée. Les domestiques de ce lieu leur présentèrent à laver les mains; ils se mirent tous trois à table, et quand ils furent assis, Huon dit à l'évêque : Je vous conjure, au nom de la prêtrise que vous avez reçue, de ne pas être assez hardis, vous et votre chapelain, pour manger un seul morceau de viande, en cas que vous ayez un seul péché mortel; ainsi je vous conseille de vous confesser à votre chapelain, et lui à vous; car si vous agissez autrement, vous aurez à peine touché la viande que vous mourrez.

Quand l'évêque entendit Huon, il fut bien surpris et dit : Cousin, grâce à Dieu, je me sens en état d'attendre la mort; car quand je partis de Rome, mon neveu et moi fûmes confessés et absous par le saint Père, et depuis que nous entrâmes en mer nous ne nous sentons coupables d'aucun péché. Huon lui répondit : Puisque c'est ainsi, vous pouvez boire et manger à votre plaisir. Ils se mirent à table, car ils en avaient besoin. Ils furent servis richement et eurent tout ce qu'ils pouvaient désirer. L'évêque but et mangea ainsi que son neveu; ils étaient surpris des merveilles qu'ils voyaient : le chant harmonieux des oiseaux les enchantait, les herbes et les fleurs répandaient une odeur douce et agréable; leur surprise fut encore plus grande de voir les domestiques garder un profond silence, et ils en auraient volontiers demandé le sujet à Huon; mais ils n'osèrent parce qu'il leur avait défendu de faire aucune question. Ainsi ils dînèrent avec beaucoup de satisfaction, et quand ils eurent dîné, ils rendirent grâce à Dieu et se lavèrent les mains. Huon prit ensuite l'évêque par la main : remontons, lui dit-il, ensuite vous retournerez dans votre vaisseau, et vous direz à ceux qui sont dedans que s'ils ne veulent périr, qu'ils se fassent baptiser; vous ferez mettre de l'eau dans des cuves, vous la bénirez, et s'il y en a quelqu'un qui refuse, j'irai et lui trancherai la tête. Sire, lui répondit l'évêque, j'y consens. Huon s'arma de pied en cap, et partit du château avec l'évêque et son neveu; ils allèrent au vaisseau où ils entrèrent et trouvèrent Climas le patron qui avait tant exhorté les Sarrasins, qu'il en avait converti une partie, à l'exception de dix qui feignaient de se rendre chrétiens, mais dont la pensée était bien différente; car ils avaient résolu ensemble de ne jamais renoncer à la loi de Mahomet pour croire à celle de Jésus-Christ; mais qu'ils se feraient baptiser pour ne pas mourir de faim. Huon et l'évêque étant entrés dans le vaisseau, l'évêque commença à dire tout haut : Je vous prie de me dire si votre intention est bonne, et si vous voulez croire fermement à la loi de Jésus-Christ, et laisser la fausse et détestable loi de Mahomet, qui ne vaut rien, et recevoir le saint sacrement de baptême. Sire, répondirent-ils, nous vous prions de nous délivrer, car nous mourons de faim et nous ne pouvons plus nous soutenir. A ces mots, Huon remercia Dieu, et fut si content qu'il ne savait que leur faire. L'évêque et son chapelain les confessèrent tous et leur donnèrent l'absolution; ensuite ils furent baptisés et s'écrièrent ensemble : Huon, au nom de Dieu, faites-nous donner à manger. Huon leur répondit : Je vais vous en faire donner autant qu'il en faudra pour vous rassasier. Huon fut bien content et vint avec l'évêque et son chapelain pour chercher au château du vin, de la viande et tout ce qui était nécessaire. Ils apportèrent tout cela au vaisseau; ils engagèrent tous les marchands à s'asseoir, et, quand ils le furent, ils leur distribuèrent des viandes et leur versèrent du vin dans leurs coupes; mais dix des Sarrasins qui avaient reçu le baptême eurent à peine touché aux viandes, qu'ils moururent aussitôt. Quand les autres marchands virent cela, ils furent bien surpris et n'osèrent plus toucher aux viandes, car ils pensaient tous mourir. Seigneurs, dit Huon, ne soyez pas surpris, car les dix hommes qui sont morts ne s'étaient fait baptiser que pour avoir des vivres et non pas avec une intention sincère : continuez sans crainte de boire et manger, je vous en ferai apporter dès qu'ils vous en manquera.

Quand les marchands entendirent Huon qui leur dit que ceux qui étaient morts n'étaient pas vrais chrétiens, ils continuèrent à boire et à manger; et quand ils eurent fini ils se levèrent de table et chargèrent toutes leurs richesses et marchandises qui étaient dans le vaisseau, ils les portèrent au château. Ils le parcoururent et virent avec un grand plaisir la beauté et la richesse des appartements, l'or et la richesse qui brillaient de toutes parts; ils regardèrent les chambres garnies et les lits où ils pouvaient coucher et se reposer si bon leur semblait. Ils furent ensuite au jardin, qui était un des plus beaux que l'on pût voir, et après qu'ils l'eurent bien parcouru, il leur parut immense, car le château et la place avaient une portée de trait. Ils passèrent le reste de la journée à en examiner les beautés, et quand le soir fut venu, ils allèrent souper. Huon les conduisit au cellier, ensuite dans la chambre où ils trouvèrent la table garnie de quantité de mets et de vin. Après qu'ils eurent soupé suffisamment, ils furent se reposer sur les lits qu'ils trouvèrent dans les chambres du palais. Le lendemain matin l'évêque et son chapelain dirent la messe à laquelle assistèrent Huon et tous ceux qui étaient avec lui; et quand ils voulaient manger, ils descendaient au cellier où ils trouvaient tout ce qu'ils pouvaient désirer. Ils passaient le reste de la journée à se divertir dans le jardin; l'évêque les prêchait et les confessait de temps en temps; ils restèrent l'espace d'un mois avec grande satisfaction. Huon ne partageait point leur joie, au contraire, il regrettait souvent Esclarmonde son épouse et Clairette sa fille, disant dans l'excès de son chagrin : **Ah! chère épouse!** toutes les fois que je pense au danger dans lequel je vous ai laissée, mon cœur se déchire. **Méchant empereur**, qui me causez tant de maux, je pense que vous avez déjà pris la ville et mis ma femme et ma fille dans une prison affreuse. Plût à Dieu qu'elles fussent en ce lieu! je n'en sortirais point, et je ne peux le faire qu'avec l'aide de Dieu. Grand roi Oberon, qui m'avez donné votre royaume, si vous daigniez me secourir, vous m'auriez bientôt fait sortir de ce lieu, et aidé à détruire ce cruel empereur.

Comme Huon de Bordeaux se fit emporter par un Griffon qu'il tua avec cinq de ses petits; de la fontaine et du beau jardin qu'il trouva, et du fruit de l'arbre qui était près de la fontaine.

Huon se promenait dans la salle du château, plongé dans de tristes pensées, il s'approcha d'une fenêtre

d'où l'on découvrait la mer; il jeta la vue de ce côté, et vit venir un oiseau d'une grosseur prodigieuse, qui vint s'abattre sur le mât du vaisseau; ensuite il le vit descendre dedans et emporter un des dix hommes qui n'avaient pas voulu croire en Dieu, et aussi légèrement qu'un vautour emporterait une perdrix.

Huon fut bien surpris et regarda de quel côté ce griffon dirigeait son vol : il s'aperçut, autant que sa vue pouvait atteindre, que l'oiseau s'était posé sur un rocher qui lui paraissait aussi beau que du cristal; il dit alors en lui-même, que s'il plaisait à Dieu que cela fût, il lui semblait que cet endroit n'était point inhabitable. Il résolut de venir le lendemain pour voir si l'oiseau reviendrait chercher sa proie. Il pensa qu'il pourrait sortir du château en se faisant emporter par le griffon; que, pour cet effet, il s'armerait de tous points afin de se défendre s'il en était besoin; qu'il irait se coucher parmi les morts, et que quand il serait au lieu où étaient les petits du griffon, il livrerait bataille à celui qui l'aurait emporté. Mais auparavant de le faire, il voulait voir la manière dont agirait le griffon, et s'il retournerait au même endroit; car, disait-il en lui-même, s'il y retourne, il faut que ce soit terre ferme d'où l'on puisse aller en tel lieu que l'on veut; il ne voyait point d'autre manière de sortir du lieu où il était. Occupé de son dessein, il retourna au jardin où l'évêque était avec les autres. Il ne leur déclara point son intention. L'heure du souper arriva, ils y furent comme à l'ordinaire, et pas un de ceux qui les servaient ne leur dit une parole; ils furent se reposer ensuite. Huon pensa toute la nuit à son entreprise, et il lui tardait que le jour fût venu pour savoir si le griffon viendrait chercher sa proie comme auparavant. Dès que le jour parut, Huon se leva, entendit la messe, et vint se remettre à la fenêtre comme il avait déjà fait. Il y regarda tant qu'il vit venir le grand griffon qui vint s'abattre sur le même arbre où il s'était déjà posé, et y fut assez de temps pour voir lequel il emporterait de ceux qui étaient morts, et pendant le temps qu'il y était, Huon le considéra attentivement. Il avait la tête très-grosse, le bec extrêmement long, les yeux grands et rouges, et des serres affreuses. Il descendit du haut du mât qu'il rompit par sa pesanteur; mais à peine fut-il descendu dans le vaisseau, qu'il emporta dans ses serres un des cadavres, et s'éleva ensuite si haut qu'en peu de temps il approcha du rocher où Huon l'avait vu s'abattre. Ce rocher portait le nom d'Alexandre, parce qu'Alexandre, après avoir passé les déserts de l'Inde et parlé aux arbres du Soleil et de la Lune, vint se baigner dans une fontaine qui est au pied du rocher et qui s'écoule dans la prairie, où Alexandre séjourna quelque temps et vit des choses dignes de remarque. Huon se fortifia dans son premier dessein, et décida en lui-même qu'il se laisserait emporter par le griffon, au risque de perdre la vie, plutôt que de rester dans le château; car il était sans cesse tourmenté par le désir qu'il avait de revoir son épouse et sa chère fille. Quand il vit que le Griffon était parti, il retourna auprès de l'évêque et de ses compagnons auxquels il raconta ce qu'il avait vu et ce qu'il avait envie de faire. Quand l'évêque et ceux qui étaient avec lui entendirent Huon, ils se mirent à pleurer et lui disaient : Ne cherchez pas votre mort, attendez la volonté du Seigneur, au nom de Dieu, ne nous quittez pas. Huon leur répondit : Seigneurs, quand je pense dans quel danger j'ai laissé ma femme et ma fille, ma ville, mes barons, mes bourgeois et bourgeoises, je me sens le cœur oppressé. Je vous laisserai ici à la garde de notre Seigneur, et je vous prie de ne me plus parler de cela. Voyant qu'ils ne pouvaient détourner Huon de son entreprise, ils l'abandonnèrent entièrement à la douleur, et passèrent la nuit dans les larmes. Le lendemain Huon se leva, puis vint vers l'évêque à qui il confessa tous ses péchés et reçut le corps de notre Seigneur. Il vint dîner avec les autres, et quand il vit que l'heure de partir s'approchait, il s'arma d'une excellente cotte de mailles, mit son casque, ceignit sa bonne épée, et quand il fut prêt il fit ses adieux à l'évêque et à tous ceux qui étaient avec lui, les recommandant à Dieu. L'évêque et tous les autres voyant qu'il était déterminé à partir, regrettaient un si fidèle ami; mais ils n'osaient plus lui parler. Le bon évêque embrassa Huon et lui dit : Cher cousin, que Dieu veuille bien vous prendre en sa sainte garde, et qu'il vous préserve de ce cruel ennemi!

Sire, dit Huon, le grand désir que j'ai de secourir mon épouse et ma fille, que j'ai laissées en une extrême misère et en danger de mourir, me contraint de me servir de cette manière pour sortir d'ici et tenir la parole que j'ai donnée à Esclarmonde. Huon se recommanda à notre Seigneur et sortit du château; il vint au vaisseau où il entra. Quand il aperçut le griffon qui venait du haut des airs, il tira son épée qu'il tint nue et se coucha sur les morts. Le griffon vint comme de coutume s'abaisser sur le mât qu'il ébranla d'une telle force, que Huon, qui était couché parmi les morts, fut saisi d'une frayeur mortelle; il se recommanda à Dieu, le priant de le secourir par le moyen du griffon, qui du haut du mât fixait déjà sa proie. L'animal apercevant Huon qui était bien armé, il lui parut plus grand et plus gros que les autres, ainsi il désira le prendre pour donner à manger à ses petits. Il descendit dans le vaisseau et emporta Huon; mais en le prenant il lui enfonça ses ongles dans les côtés d'une telle force que le sang lui découlait sur le corps, mais il n'osait bouger malgré les douleurs très-aiguës qu'il ressentait. Le griffon le porta si haut et si loin, qu'il mit trois heures pour le déposer sur le rocher. Fatigué d'avoir apporté Huon de si loin, il descendit du rocher et alla boire à la belle fontaine qui était au bas.

Huon était resté sur le rocher, accablé par la fatigue et affaibli d'avoir perdu beaucoup de sang. Il pensa que s'il voulait sauver sa vie il était temps de s'armer de courage : il se leva et, regardant autour de lui, il vit une forêt qui n'en était pas éloignée; se réclamant alors à Dieu, il implora son secours, disant : Seigneur, faites-moi la grâce de sortir de ce lieu, afin que je puisse retourner dans mon pays pour savoir la situation de ma femme et de ma fille. Il regarda ensuite vers le griffon, qui l'ayant vu se lever, venait à lui le bec ouvert pour le déchirer; mais Huon, qui était rempli de courage, vint hardiment au-devant de lui, et ayant remarqué qu'il avait levé une de ses pattes pour le saisir, il la lui coupa d'un grand coup d'épée qu'il lui donna. Le griffon tomba sur le coup et jeta un cri si horrible que la forêt en retentit; à ses cris qui

furent entendus par ses petits qui étaient dans leur nid, ils reconnurent que c'était leur mère; car leur père, depuis peu de temps, avait été tué par un roi de Perse, qui l'avait fait détruire par ses chasseurs, parce que l'animal avait tué un de ses chevaux pour le porter à ses petits. Quand ceux-ci eurent entendu les cris que poussait leur mère, il s'élevèrent au nombre de cinq qui vinrent fondre sur Huon, qui, quand il les vit venir, eut grande peur. Il donna un si grand coup d'épée au premier qu'il lui coupa la tête; un autre vint le tirer par son haubert, il l'aurait enlevé si Huon, qui était adroit, ne lui eût donné un grand coup dont il lui abattit la patte; il se retourna lestement et tua ce griffon. Il en revint un troisième qui donna à Huon un si grand coup d'aile, qu'il le fit tomber presqu'à terre; il se releva et vint aussitôt contre le griffon, leva son épée et lui coupa une de ses ailes et une patte; il coupa la tête au quatrième. Le cinquième vint ensuite; il leva son épée pour le frapper, mais le griffon recula et s'éleva sur ses deux pattes de derrière, et se débattant des deux pattes de devant et des ailes, il terrassa Huon, qui ne pouvant se relever, se recommanda à notre Seigneur. Il désirait être encore au château d'aimant avec ses compagnons qui le regrettaient; car quand ils l'avaient vu descendre dans le vaisseau, ils n'avaient osé attendre que le griffon vint l'emporter, mais ils furent se cacher dans le château. Huon, qui avait été abattu par le griffon, se releva et prit courage; il vint ensuite contre celui-ci qui se préparait à se défendre; mais Huon lui appliqua un si grand coup d'épée sur la tête qu'il la lui fendit.

Comme Huon se battit avec le grand griffon et le tua.

Quand Huon de Bordeaux vit qu'il avait tué les cinq griffons, il remercia Dieu des grâces qu'il lui avait faites; il s'assit pour se reposer et mit son épée à terre, croyant être en sûreté; mais le griffon, qui l'avait apporté sur le rocher, vint contre Huon en battant des ailes; et quand il vit ses petits étendus, il poussa des cris si affreux, que la forêt et les vallons d'alentour en retentirent. La peur s'empara de Huon quand il le vit venir à lui, car il était si fatigué, qu'à peine il pouvait se soutenir; néanmoins il vit bien qu'il était temps de se défendre. Il vint contre le griffon, pensant le frapper, mais il n'y put réussir, parce que le griffon vint près de lui en battant des ailes d'une telle force, qu'il le renversa par terre. Sa chute fut si violente qu'il laissa tomber son épée; alors se voyant désarmé, il crut que c'était le dernier jour de sa vie et se réclama à Dieu. Le griffon cependant l'attaquait de ses serres et de son bec; la cotte de mailles qu'il avait endossée était, heureusement pour lui, si bien resserrée que le griffon ne pouvait la rompre; comme il avait une patte coupée et qu'il avait perdu beaucoup de sang, il avait aussi perdu de sa force, sans quoi il aurait fait mourir Huon qui ne pouvait se relever. Il se ressouvint qu'il avait à son côté un coutelas très-riche, qu'il avait apporté du château d'aimant, il le tira et en frappa à coups redoublés sur le corps du griffon qui tomba percé de coups sur le carreau. Huon se releva, ôta son casque et leva les mains au ciel : il remercia Dieu de la victoire qu'il lui avait fait remporter sur le griffon. Il était accablé de faiblesse, parce qu'il avait perdu beaucoup de sang; il regarda donc de tous côtés pour s'assurer s'il n'y avait plus de danger à craindre; mais il ne vit plus rien qui lui laissât le moindre doute. Quand il eut examiné tout alentour de lui, il regarda en bas du rocher et vit une belle fontaine qui coulait dans la prairie; il y descendit et trouva qu'elle était très-claire et d'un travail de maçonnerie très-riche. Il lui prit envie de boire de l'eau de cette fontaine; il ôta un de ses hauberts pour être plus à son aise; mais s'approchant de la fontaine il vit qu'au lieu de gravier, c'était des pierres précieuses qui étaient au fond de la fontaine; il ôta son casque, puisa de l'eau et en but à son besoin. A peine eut-il bu, qu'il fut guéri de toutes les plaies qu'il avait reçues, et se trouva en aussi bon état qu'il était le jour qu'il partit du château d'aimant, dont il remercia notre Seigneur. Cette fontaine était nommée la fontaine de Jouvence; elle avait une si rare vertu, que telle maladie que l'on eût, on était guéri dès qu'on s'y était baigné. Huon se déshabilla et descendit dans la fontaine pour laver le sang et la sueur dont il avait le corps tout couvert, et quand il se fut nettoyé, il remit ses habits hors un haubert qu'il laissa. Auprès de cette fontaine était un pommier bien garni de fruits d'une rare beauté; Huon l'ayant aperçu s'en approcha et cueillit une pomme très-grosse et d'un goût admirable, dont il en fut suffisamment rassasié. Ah! Dieu! je dois bien vous louer et remercier des biens dont vous me comblez en ce jour. Huon, jetant les yeux sur sa droite, aperçut un verger planté de toutes sortes d'arbres fruitiers : c'était un vrai paradis terrestre, il en sortait une odeur exquise. Il dit alors, si je n'eus pas trouvé les griffons, je croirais être en paradis. Seigneur, daignez m'aider de vos divins secours.

Comme un ange apparut à Huon et lui dit de cueillir trois pommes sans plus; comme il lui donna des nouvelles d'Esclarmonde et de sa fille, et lui montra le chemin.

En parlant ainsi, Huon se rapprocha de l'arbre et se disposait à manger; il pensa qu'il en cueillerait tant qu'il en aurait pour vivre six jours, pendant lequel temps il pourrait aller en un lieu où il trouverait de quoi manger. Comme Huon raisonnait ainsi, il vit une grande clarté lumineuse qu'il pensait venir des cieux; il entendit une voix angélique qui lui dit : Huon, je te défends, de la part de Dieu, de cueillir davantage de ce fruit, excepté trois que tu garderas avec bien de la circonspection : ils te feront un très-grand profit; le fruit de cet arbre s'appelle de Jouvence : il a telle vertu, que si un homme en mangeait et qu'il eût cent ans, il paraîtrait aussi jeune qu'à trente. Tu peux aller dans ce verger, y cueillir des fruits et en manger, excepté de cet arbre dont tu n'en cueilleras que trois; si tu passes mes ordres, tu paieras bien cher les fruits. Huon dit à l'ange : Je remercie le Seigneur des biens qu'il a faits à un infortuné comme moi, je n'enfreindrai point ses commandements, j'aimerais mieux mourir que d'aller au contraire de ses volontés; je recommande mon âme à sa divinité. Ami de Dieu, je vous prie de me donner des nouvelles de ma femme



Un ange apparaît à Huon et lui donne des nouvelles d'Esclarmonde et de sa fille. (Page 76.)

Esclarmonde et de ma fille Clairette, que j'ai laissées dans ma ville de Bordeaux assiégée par l'empereur d'Allemagne; je crains bien qu'elle ne soit réduite par la famine, et que mes barons que j'ai laissés avec elles ne soient morts. La voix lui répondit : Apprends que la ville de Bordeaux est prise, la plupart de tes gens sont tués ou faits prisonniers, ta femme est prisonnière à la tour de Mayence, où l'empereur la tient très-étroitement resserrée, et ta fille est à l'abbaye de Clugny, où l'abbé, qui l'aime beaucoup, en prend un soin particulier. Ami, dit Huon, dites-moi, je vous prie, comment elle y a été portée? La voix lui répondit : Sache que Bernard ton cousin-germain l'y a portée. Huon demanda encore : Gérasme, Othon et Richard sont-ils morts? Il lui répondit qu'ils avaient été tués à la prise de la ville. Quand Huon entendit les tristes nouvelles que la voix lui avait données, il recommença à regretter Esclarmonde sa femme et le vieux Gérasme qu'il aimait tant; les larmes succédèrent aux regrets. Ami de Dieu, dit Huon, je vous prie de me dire si je pourrai sortir d'ici, vu que je suis environné de la mer de tous côtés, et que je ne vois aucun endroit par où je puisse sortir; je désirerais savoir si je retournerai dans mon pays pour voir ma femme et ma fille qui sont dans la plus grande affliction. Rassure-toi, lui dit la voix, tu reverras encore ta femme Esclarmonde, ta fille Clairette, ainsi que ta ville de Bordeaux; mais avant que tu puisses y parvenir, tu auras bien des peines à souffrir. L'empereur Thierry a conquis Gironville, la ville de Bordeaux et tout ton pays. Alors Huon fit serment que si Dieu lui faisait la grâce de retourner sain et sauf dans son pays, il ferait mourir l'empereur. Messager de Dieu, dit Huon, je vous prie de m'enseigner par quel endroit je pourrai sortir de ce lieu. La voix lui répondit : Va vers cet arbre, cueille trois pommes, garde-les bien soigneusement comme je te l'ai recommandé, tu en recevras tant de biens qu'à la fin tu viendras à bout de ton entreprise et seras hors de toute inquiétude. Tu iras par le petit sentier que tu vois à main droite, tu descendras vers un canal d'eau très-claire, où tu trouveras un beau vaisseau, tu y entreras; mais avant d'y entrer, tu iras dans un jardin que tu vois, tu y cueilleras une quantité suffisante de fruits pour te nourrir; tu les porteras dans le vaisseau dont tu détacheras la chaîne et le laisseras aller au gré des eaux; il arrivera au port où tu dois aborder. Je veux bien que tu saches qu'avant d'arriver, tu auras à essuyer des dangers comme tu n'en as point encore essuyés de ta vie, ainsi je te laisse et te recommande à la garde de Dieu. Je vous prie, dit Huon, de me recommander à mon Créateur. Huon se mit à genoux, et la voix lui dit : Rassure-toi, Huon, tant que tu seras prud'homme tu seras secouru de Dieu et viendras au but de tes désirs; mais auparavant tu auras bien des peines, et ensuite tu seras récompensé par toutes sortes de biens.

Huon l'ayant entendu fut bien content; mais il était inquiet d'avoir appris que sa femme Esclarmonde était prisonnière dans la ville de Mayence, et que Gérasme et tous ses barons étaient morts; il résolut en lui-même que l'empereur le lui paierait bien cher. Alors Huon alla au jardin, où il cueillit des fruits en quantité pour porter dans le vaisseau; il vint ensuite à la fontaine auprès de laquelle était le pommier, il y cueillit ensuite trois pommes comme lui avait ordonné l'ange de Dieu; et il vint à la fontaine où il se désaltéra. Il partit et prit par le petit sentier que l'ange lui avait enseigné, il était entre le jardin et le ruisseau qui coulait et tombait dans le canal où était le vaisseau. Quand il y fut entré, il trouva des pierreries les plus belles et les plus riches que l'on pût voir, on n'en pouvait estimer la valeur tant elles étaient brillantes; les pierreries qui étaient dans le ruisseau jetaient un éclat si resplendissant sur le rocher, que Huon en était ébloui. Il regarda le vaisseau qu'il trouva très-beau, ainsi que le canal sur lequel il était. Le jardin, où il avait choisi des fruits de quatorze sortes, y aboutissait; il entra dans le vaisseau et pria Dieu de le conduire à bon port. Il détacha la chaîne et le vaisseau sortit du port; le canal sur lequel il voguait s'appelait Délaire. Le vaisseau voguait avec rapidité. Ainsi partit seul, dans ce vaisseau, Huon qui ne désirait autre chose que de tirer Esclarmonde du danger où elle était.

Comme Huon étant dans son vaisseau passa sur un gouffre très-dangereux, et comme il arriva dans la ville de Thauris en Perse.

Huon voguait ainsi dans son vaisseau qui était bordé d'ivoire, attaché avec des clous d'or, le pavillon était d'un blanc cristalin mêlé de riches cassidoines; au-dessus était une chambre dont le plafond était tout en or et pierreries si brillantes, que malgré l'obscurité de la nuit il y faisait aussi clair qu'en plein jour; il y avait aussi un lit d'un prix considérable. Huon s'ennuyait beaucoup de se voir sans compagnie dans ce vaisseau, et de naviguer toujours entre deux rochers sans apercevoir ni villes ni châteaux.

Il y avait déjà trois jours et trois nuits qu'il était dans le vaisseau, lorsqu'il aperçut que les deux rochers qui bordaient le canal commençaient à s'approcher et le couvrir; plus il avançait et plus il faisait obscur. Quand il fut monté à une certaine hauteur, le vaisseau voguait avec une rapidité extraordinaire. A une nuit très-obscure succédèrent un vent si violent et une grêle si terrible, qu'il semblait que le vaisseau dût être englouti. Huon fut saisi d'un froid si excessif qu'il ne pouvait se réchauffer; il entendit plusieurs voix qui gémissaient sur leur sort et qui regrettaient le moment de leur naissance; les éclairs redoublés annoncèrent des coups affreux de tonnerre, et il se croyait au dernier de ses jours. Quand il avait faim, il mangeait des fruits qu'il avait apportés; il se consolait ensuite sur ce que lui avait dit l'ange, qu'il reverrait sa femme Esclarmonde et sa fille la belle Clairette. Après qu'il eut été l'espace de trois jours encore dans le vaisseau, il se mit sur le bord, et entendit un bruit si fort, que l'on eût dit que le tonnerre tombait par éclats, et que tous les fleuves de l'univers tombaient du sommet des rochers; cet endroit était le gouffre situé entre les mers de Perse et l'Océan, où avaient déjà péri bien des vaisseaux.

Huon, se voyant dans un si grand danger, se réclama à notre Seigneur Jésus-Christ, disant : Grand Dieu! je vois bien qu'il faut que je périsse, daignez mettre mon âme en votre sainte garde. Aussitôt que Huon eut

fini sa prière, il s'éleva une tempête si horrible, qu'à ce coup il se crut tout-à-fait perdu; il vit venir des bateaux de fer ardents qui descendaient dans l'eau avec précipitation, leur chaleur faisait bouillonner et élever l'eau à une hauteur prodigieuse. Huon fut longtemps au passage du gouffre périlleux, le vent poussa son vaisseau avec tant d'impétuosité qu'il le fit sortir du fil de l'eau, et le poussant contre le rivage, il ne put aller plus avant. Huon se voyant arrivé au bord, prit une rame pour sonder combien à-peu-près cet endroit pouvait avoir de profondeur, il trouva qu'il n'y avait que cinq pieds de profondeur; il jeta une corde pour parvenir au rivage, et quand il y fut, il descendit à terre et vit autour de lui une grande lumière, et il ne savait que penser, lorsqu'il s'aperçut que c'était des diamants qui étaient au fond de la rivière. Voyant cela il prit une rame dont il se servit pour en mettre dans son vaisseau, ce qui l'éclaira plus que dix flambeaux n'auraient pu faire. Quand Huon vit que son vaisseau était assez chargé, il remonta dessus, retira son ancre, prit sa rame et vogua au fil de l'eau. Il navigua si vite qu'à peine un oiseau aurait pu le suivre. Il fut dix jours entiers sans pouvoir sortir du gouffre; la faim qui le pressait l'avait rendu extrêmement faible, parce qu'il n'avait mangé que du fruit; enfin le onzième jour il entra dans la mer de Perse qui était très-calme; il vit le soleil luire, ce qui lui fit un si grand plaisir qu'il oublia tous les dangers qu'il avait essuyés. Il regarda devant lui et aperçut de loin une ville dont le port était rempli de vaisseaux et de galères, il pensait que c'était une forêt, il en fut si joyeux, qu'aussitôt il se mit à genoux, levant ses mains au ciel, et rendit grâce à notre Seigneur de l'avoir retiré de ce gouffre périlleux. La ville que Huon avait aperçue s'appelait Thauris en Perse, dont était seigneur un très-puissant amiral, qui avait fait publier que tous marchands qui voudraient venir dans sa ville par terre ou par mer, pouvaient y arriver sans aucun empêchement ni dommage, et de telle religion qu'ils fussent. Ce fut à ce port que Huon vint débarquer; on y tenait alors une foire franche, où quantité d'étrangers arrivaient en foule. Huon se voyant au port, jeta l'ancre, et, ravi de se voir en terre ferme, il désira savoir en quel lieu il avait abordé.

Comme Bernard partit de Clugny et se mit à la recherche de Huon son cousin, qu'il trouva dans la grande ville de Thauris en Perse.

Après la prise de Bordeaux, Bernard, qui était cousin de Huon, avait emporté sa fille Clairette en Bourgogne, et l'avait donnée à l'abbé de Clugny, son parent, pour en avoir soin. Bernard ayant resté huit jours dans l'abbaye, commençait à s'ennuyer, et causant un jour avec l'abbé, il lui dit : Sire, j'aurais désiré périr avec mon cousin Gérasme à la prise de Bordeaux. Quand je pense à mon cousin Huon et à la duchesse Esclarmonde, qui est dans une situation bien affligeante, je ne puis que verser des pleurs. Quel sort pour Huon lorsqu'à son retour il verra que sa ville de Bordeaux est prise, ses hommes mis à mort, et sa femme dans une étroite prison, où elle est dans un état déplorable; j'ignore si elle n'est point morte de chagrin. Je vois que j'ai perdu toute espérance, encore si mon ami Huon était vivant et qu'il revînt. Sire, je suis fâché qu'il est parti, je ne m'arrêterai pas que je ne l'aie trouvé ou que je n'aie des nouvelles certaines de lui. Cousin, dit l'abbé, si vous voulez vous charger de cette recherche, vous me ferez un grand plaisir, et je vous donnerai dix mille florins pour vous en faciliter l'exécution. Sire, dit Bernard, je vous suis obligé. L'abbé alla à ses coffres, en tira de l'argent qu'il donna à Bernard, qui, lui ayant fait ses adieux, prit la route de Venise; il y trouva un vaisseau prêt à partir pour le saint Sépulcre, et il fut très-satisfait de cette rencontre. Il s'embarqua et il vint à Jasses où il descendit avec des pélerins qui avaient fait ce passage avec lui. Il s'était informé dans tous les ports de mer si l'on ne connaissait pas Huon, mais il n'en eut aucune nouvelle.

Bernard partit de Jasses et vint à Jérusalem où il resta huit jours. Quand il eut accompli son pélerinage, il dirigea sa route vers le Caire, de là à Babylone, et se trouvant à Gazette, près des déserts, il rencontra beaucoup de marchands qui allaient à la foire de Thauris. Il s'approcha d'eux et demanda à un, qui était marchand à Gênes, pourquoi tant de gens allaient ensemble en voyage, car ils étaient beaucoup, tant chrétiens que Sarrasins. Le marchand génois lui répondit : Sire, je m'aperçois aux questions que vous me faites que vous êtes Français; vous saurez que dans huit jours doit y avoir une foire franche dans la grande ville de Thauris, où viennent par mer et par terre plusieurs marchands tant chrétiens que Sarrasins; il n'y a rien au monde de ce que l'on peut désirer qui ne s'y trouve; on y apprend aussi beaucoup de nouvelles par les étrangers qui s'y rendent en foule. Je vous ai dit où nous allons, dites-moi maintenant où vous allez et ce que vous cherchez. Sire, dit Bernard, apprenez que je suis Français, je cherche un chevalier de Bordeaux, nommé Huon, et il y a déjà long-temps que je suis parti de mon pays sans avoir pu m'instruire s'il est mort ou vivant. Sire, dit le Génois, si vous en voulez savoir des nouvelles certaines, venez avec nous au royaume de Perse. Bernard lui répondit : Je suis charmé de vous avoir trouvé, je ne vous quitterai pas que vous n'y soyez arrivé, car je désire bien trouver celui que je cherche.

Les marchands partirent et marchèrent ensemble jusqu'à la ville de Thauris, et lorsqu'ils furent arrivés, ils se logèrent chacun particulièrement. Bernard fut pendant huit jours à chercher dans la ville s'il pourrait trouver Huon; mais voyant ses recherches inutiles, il fut sur le port où il vit un petit vaisseau qui était richement décoré; il le trouvait de plus beau en plus beau, car les pierres qui étaient dedans répandaient un éclat éblouissant. Bernard fut surpris de n'y voir qu'un seul homme armé, il lui sembla que c'était un chrétien; il s'approcha du vaisseau, salua Huon et lui dit : Sire, que Dieu vous donne bonne chance! vous me paraissez être chrétien. Ami, dit Huon, que Dieu vous garde! il me semble que vous êtes de France, je le pense ainsi, parce que vous en parlez la langue avec beaucoup de facilité, je suis charmé de vous rencontrer; dites-moi, je vous prie, qui vous êtes, de quel pays, et ce que vous cherchez? Sire, dit Bernard, puisque vous désirez le savoir, je vous dirai le sujet

de mon chagrin, mais cela ne vous intéressera peut-être pas beaucoup. Je suis né dans la ville de Bordeaux, où j'ai abandonné ma maison et mes biens pour chercher un seigneur qui était prince de Bordeaux et qui se nomme Huon; il est parti de Bordeaux pour aller chercher du secours pendant que la ville était assiégée, on ne sait pas depuis ce qu'il est devenu. Comme à son départ la ville était assiégée par l'empereur d'Allemagne, et qu'elle manquait déjà de vivres et de gens, l'empereur a fait passer au fil de l'épée ceux que Huon y avait laissés, excepté trois cents prisonniers que l'empereur a fait conduire à Mayence; il a fait aussi emmener Esclarmonde, femme du duc Huon de Bordeaux, et l'a fait conduire dans une prison où elle passe de tristes jours. Huon reconnut Bernard à ce triste récit; mais il ne put rien lui répondre, tant il avait le cœur serré d'avoir appris la prise de Bordeaux et la perte de ses hommes. Mais ce qui le chagrinait davantage, c'était la situation affreuse où était sa chère Esclarmonde; cet assemblage de malheurs, les mouvements que Bernard son cousin s'était donnés pour le chercher : tout enfin lui avait tant affecté le cœur qu'il ne put retenir ses larmes.

Bernard, voyant qu'il ne lui répondait rien et qu'il laissait échapper des pleurs, lui dit : Je vois bien que vous êtes chrétien; et comme vous me paraissez avoir beaucoup voyagé, je vous prie de me dire si vous n'avez point entendu parler de Huon de Bordeaux, car je le cherche depuis long-temps en plusieurs pays sans en avoir aucune nouvelle; et si vous ne m'en donnez, je n'ai plus d'espérance d'en avoir, je ne ferai même aucune recherche pour le trouver; mais je m'en irai dans un désert, où je ferai pénitence et prierai Dieu de me pardonner mes péchés. Je vous prie, au nom de Dieu, de me dire qui vous êtes, d'où vous êtes né, et d'où vous avez apporté tant de richesses dans votre vaisseau, car je pense bien qu'on n'en trouverait pas tant dans toute la France, le roi même ne serait pas assez riche pour en payer la valeur. Huon lui répondit : Ami, je suis bien surpris de ce que vous venez de me dire, car je ne vois dans mon vaisseau ni or ni argent, je n'y vois que moi et mes armes. Bernard lui dit : Faites attention que si vous vouliez vendre ce qui est dans votre vaisseau, vous pourriez l'emplir d'or, car le trésor que vous avez est d'un prix immense. Huon, surpris du discours que lui tenait Bernard, regarda au fond de son vaisseau et vit que c'était des pierreries auxquelles il n'avait pas pris garde, car il n'avait pensé jeter que du gravier pour lester son vaisseau, afin de voguer plus en sûreté. Bernard lui demanda ensuite où il avait trouvé toutes ces pierreries; car, poursuivit-il, il n'y en a pas une dont je ne connaisse la qualité, parce que depuis un an j'ai été avec un lapidaire, le meilleur connaisseur qui soit au monde : il m'a enseigné la manière de s'y connaître, et je pense que le lieu où vous les avez trouvées est un lieu saint. Ami, dit Huon, vous saurez la vérité : je vous dirai que le hasard me conduisit au gouffre de Perse, où j'ai eu bien des peines, et d'où, grâce au ciel, je me suis heureusement tiré. Le vent poussa ensuite mon vaisseau à bord; quand je vis la terre-ferme j'en sortis, et je pris une rame pour jeter du gravier dedans afin de l'appesantir; je ne fis pas attention si c'était des pierreries, je n'y regardais que pour savoir si j'en avais assez jeté; je rentrai dans mon vaisseau, et voguai mieux qu'auparavant; ce fut là où je pris ces pierreries que vous dites être d'un si haut prix. Sire, lui demanda Bernard, à quoi vous sert cette patte d'oiseau que je vois? je ne sais si elle est d'oiseau, de dragon ou de quelqu'autre bête, car elle est bien grosse et hideuse. Je vous le dirai, lui répondit Huon; mais, avant ce, je vous prie de me dire quelle est la valeur de ces pierreries et dans quelle ville je suis arrivé? Sire, répondit Bernard, cette ville a nom Thauris, dont est seigneur un riche amiral, qui est seigneur de toute la Perse et de Mède. Quand il sera prévenu de votre arrivée, il voudra avoir son tribut comme des autres marchandises; mais vous lui donnerez seulement deux de vos pierreries pour son tribut, car l'amiral est un homme vertueux et très-ferme en sa loi. Huon lui répondit : Je vous remercie des offres que vous me faites; mais je vous prie de me faire la distinction des pierreries qui sont dans mon vaisseau; nous choisirons toutes les plus belles et les séparerons. Quand Bernard vit que Huon le priait de lui faire connaître les différentes qualités des pierreries, il descendit dans le vaisseau : il lui en fit distinguer d'abord six, qu'il sépara d'avec les autres et qu'il mit sur l'écu de Huon; il en choisit ensuite trente qu'il fit voir à Huon et lui dit : Sire, ces trente pierres que vous voyez sont d'un prix si considérable, qu'il n'y a point de roi assez riche pour en payer la valeur, principalement de cinq que j'aperçois. A ces paroles Huon fut bien joyeux, il ôta son casque et questionna encore Bernard.

Comme Huon et Bernard son cousin se reconnurent et se racontèrent leurs aventures.

Huon n'eut pas plutôt ôté son casque qu'il devint vermeil comme une rose; Bernard fut si charmé de le voir qu'il ne put s'empêcher de lui dire : Sire, j'ignore qui vous êtes, mais vous ressemblez tant à mon seigneur Huon, que je cherche depuis long-temps, que je crois que c'est vous. Embrassons-nous, dit Huon, je suis celui que vous cherchez. Ils s'embrassèrent et se témoignèrent l'un et l'autre la joie qu'ils avaient de se retrouver. Quand ils eurent cessé leurs embrassements, Huon demanda à son cousin qu'il lui racontât toutes les aventures qu'il avait eues depuis son départ de Bordeaux. Sire, lui répondit Bernard, je vous satisferai; mais je vous prie de me dire premièrement celles que vous avez eues depuis votre départ de Bordeaux. Huon lui répondit : Si j'entreprenais de vous raconter toutes mes aventures depuis que je vous quittai, je deviendrais ennuyeux, je vous en dirai seulement les particularités. Huon lui raconta alors comme une tempête avait tourmenté, huit jours durant, le vaisseau sur lequel il était monté, de la manière dont il parla à Climas, comme ils arrivèrent au château de l'aimant, comme ses gens y moururent, comme il monta au château et tua le serpent; il lui parla de la beauté du château, de la manière dont il s'était laissé emporter par le griffon, qu'il tua ainsi que cinq de ses petits, et que c'était une des pattes du gros griffon qu'il voyait dans son vaisseau; il lui parla ensuite de

la fontaine de Jouvence et du vaisseau qu'il voyait, sur lequel un ange lui avait dit de monter. Il passa ensuite aux dangers auxquels il avait été exposé en passant au gouffre de Perse, de la violence du vent qui l'avait poussé à bord, où il avait chargé ses pierreries qu'il ne croyait être que du gravier, et que de cet endroit, il était venu au port de la ville de Thauris où ils venaient de se reconnaître. Quand Bernard l'entendit, il l'embrassa et lui dit tout attendri : Très-vertueux chevalier, que de courage Dieu vous a donné! vous devez lui en rendre bien des actions de grâces. Je lui en dois encore de plus grandes du bonheur qu'il m'a procuré de vous voir; j'espère que vous voudrez bien aussi me dire ce qui s'est passé depuis que je suis sorti de Bordeaux. Alors Bernard lui raconta comment la ville de Bordeaux avait été prise, le vieux Gérasme tué, Esclarmonde sa femme emmenée par l'empereur aux prisons de Mayence, et comment sa fille Clairette avait été apportée à l'abbaye de Clugny.

Huon fut bien triste au récit de ces nouvelles, et il jura dès ce moment la perte de l'empereur. Calmez-vous, lui dit Bernard, priez Dieu de vouloir bien vous secourir : c'est le seul moyen de réussir dans vos entreprises. Ainsi Bernard consolait Huon, qui lui demanda ensuite de quelle vertu étaient les pierreries qu'il avait séparées. Bernard lui répondit : dans cinq que vous voyez, celle-ci a la vertu d'empêcher que celui qui la porte ne puisse être empoisonné; elle a aussi celle de faire, sans aucun risque, passer à travers des flammes sans se brûler, et passer la rivière sans enfoncer dans l'eau. Huon la prit et la retint pour lui. Bernard en prit une autre qui avait une telle vertu, que celui qui la porterait n'aurait ni faim ni soif; il ne pourrait aussi vieillir, c'est-à-dire qu'il paraîtrait toujours n'avoir que trente ans, et que sa santé ne paraîtrait pas s'altérer. Huon la prit et dit qu'il la conserverait. Bernard lui dit : Voyez cette autre pierre, elle est d'une si grande vertu, que celui qui la porterait ne pourrait être blessé ni vaincu par son ennemi, que si quelqu'un de la famille de celui qui la porterait était aveugle et qu'il la touchât, il recouvrerait aussitôt la vue; que si au contraire celui qui la porterait avait un ennemi, qu'il lui montrât la pierre, son ennemi deviendrait aussitôt aveugle; cette pierre a encore la vertu de guérir une plaie en l'appliquant dessus. Huon la prit et dit qu'il la garderait. Bernard lui en montra encore cinq autres dont la vertu était de rendre la santé à telle personne que ce fût; elles ont de plus celle de faire qu'un homme qui serait en prison pourrait rompre ses fers; de plus, que celui qui la tiendrait en sa main aurait le pouvoir de devenir invisible. Bernard la prit et la serra dans sa main, il devint aussitôt invisible aux yeux de Huon, qui fut bien surpris et fâché de ce qu'il ne voyait plus Bernard, et, dans l'excès de sa douleur, il s'écria : Grand Dieu! vous m'aviez fait la grâce de retrouver mon cher cousin Bernard, avec qui je pensais retourner en mon pays, mais je vois bien qu'il est parti et perdu pour moi. Bernard qui l'entendait ne put s'empêcher de rire. Huon s'avança en étendant les bras et le retint. Bernard, se sentant pris, ouvrit la main et reparut aux yeux de Huon, qui eut bien du plaisir de voir la vertu dont cette pierre était douée. Il la prit et la mit encore à part, promettant d'en avoir encore plus de soin que des autres. Bernard chercha dans toutes les pierreries, et trouva dans le fond une escarboucle si brillante qu'elle aurait éclairé autant que deux flambeaux ardents; Bernard la prit, la donna à Huon et lui dit : Sachez que celui qui portera cette pierre sur lui pourra passer la rivière sans craindre d'y enfoncer, et s'il veut marcher la nuit, il n'aura pas besoin de se servir d'autre lumière que de la clarté que répand cette pierre; il pourra aussi aller en bataille sans risquer d'être tué ni son cheval tomber de fatigue. Huon, qui avait entendu Bernard, se mit à rire, il prit cette pierre et la mit avec celles qu'il avait déjà choisies. Comme ils conversaient ensemble, plusieurs marchands sarrasins qui examinaient avec attention la beauté de ce vaisseau et la richesse des pierreries qui y étaient, disaient entr'eux que ces pierreries valaient plus que toutes les marchandises qui étaient dans le port; ils s'approchèrent du vaisseau, ils saluèrent Huon et lui dirent : Sire, voulez-vous nous vendre quelques-unes de vos pierreries? nous sommes venus plusieurs dans le dessein d'en faire acquisition. Huon leur répondit : Je n'en vendrai pas une d'ici à demain matin. Il y vint aussitôt une affluence de Sarrasins et de païens qui admiraient tous la beauté du vaisseau de Huon. Cela fit tant de bruit que l'amiral de Perse en eut des nouvelles, et il vint, accompagné de ses barons, au port où le vaisseau était à l'ancre. Quand l'amiral fut arrivé au port, il admira la richesse du vaisseau qu'il trouva bien éclatant à cause des pierreries qui étaient dedans; il s'approcha du vaisseau où il trouva Huon et Bernard qui se levèrent quand ils virent l'amiral; il leur dit : Je vois bien que vous êtes chrétiens, ainsi il faut me payer le tribut qui m'est dû selon l'usage de ce pays. Huon lui répondit : Il est juste de vous payer ce que nous vous devons, recevez ces deux pierres que je vous donne de bon cœur. L'amiral prit les pierres, les regarda avec attention, remercia Huon et lui dit : Vous pouvez désormais aller librement dans la ville pour vendre vos marchandises, car le présent que vous m'avez fait me vaut plus que quatre villes du royaume. L'amiral était bien charmé d'avoir ces pierres, il en connaissait les propriétés : l'une avait la vertu d'empêcher qu'un homme ne fût empoisonné, et que celui qui aurait la méchanceté de l'entreprendre serait lui-même empoisonné, et mourrait sur-le-champ devant celui qui porterait cette pierre sur lui; l'autre avait la propriété de faire que celui qui la porterait ne pourrait périr ni par le feu ni par l'eau. Vassal, dit l'amiral de Perse, je vous donne, pour le plaisir que vous me venez de faire, la liberté d'aller tant en Perse qu'en Mède, sans que personne vous empêche de vendre vos pierreries. Je désirerais bien savoir par quelle aventure vous êtes arrivé dans ce pays et dans quel lieu vous avez trouvé tant de pierres précieuses; j'entendrai bien ce que vous me direz, car je connais que vous êtes Français, parce que j'ai été assez long-temps en France, j'ai même servi à la cour du roi Charlemagne sans y être connu

Comme l'amiral de Perse témoigna bien des amitiés à Huon, et l'emmena dans son palais où il fut bien traité.

Huon voyant l'air respectable de l'amiral, lui dit : Sire, comme vous me paraissez être sincère et franc, vous saurez au juste l'histoire de mes aventures. Je suis Français, né dans une ville que l'on nomme Bordeaux, dont je suis parti il y a deux ans, et j'ai eu depuis bien des misères à supporter. J'avais emmené avec moi sept chevaliers; mais nous étions à peine en haute mer, qu'une tempête affreuse qui s'éleva nous fit entrevoir notre dernière heure : nous fûmes dix jours entiers flottant entre la crainte et l'espoir. Le onzième jour enfin, nous arrivâmes à un gouffre où nous pensions périr; mais Dieu, qui n'oublie jamais ceux qui mettent en lui toute leur confiance, nous fit aborder au port du château d'aimant. Alors il raconta à l'amiral toute la beauté du château, comme ses gens moururent presque tous de faim, ceux qu'il laissa dans le château; il lui parla ensuite de quelle manière il en était sorti; du griffon qui l'emporta, comme il lui coupa la patte en combattant contre lui et comme il tua ses petits; il montra ensuite à l'amiral la patte du grand griffon, qu'il avait suspendue dans son vaisseau; il lui parla de la fontaine dans laquelle il s'était baigné; du beau verger et de l'arbre qui était auprès de la fontaine, de la vertu du fruit, comme il en cueillit, et comme l'ange lui défendit d'en prendre davantage; comme après s'être baigné dans la fontaine, il fut guéri de toutes les blessures que les griffons lui avaient faites. Sire, continua-t-il, sachez que de cet arbre dont je vous ai parlé, j'en ai cueilli trois pommes par le commandement de l'ange, je les ai mises ensuite dans mon sein; l'ange m'a montré le chemin pour descendre du rocher, au-dessous duquel je trouvai une rivière sur laquelle je pris ce vaisseau que vous voyez, dans lequel j'entrai. Il s'éleva un vent qui fit aller le vaisseau avec rapidité et le poussa jusqu'au gouffre de Perse, où il avait été huit jours, et que c'était dans cet endroit qu'il avait amassé ces pierreries; enfin, dit-il, grâce au Seigneur, j'en suis échappé sain et sauf.

L'amiral, qui n'avait de sa vie entendu raconter tant de merveilles, dit à Huon : Tout ce que vous venez de me dire me surprend beaucoup, car depuis que le monde existe, on n'a pas entendu dire qu'il en fût échappé un seul de ce gouffre affreux : vous pouvez croire bien fermement que vous êtes aimé du Dieu que vous adorez, puisqu'il vous a retiré sain et sauf de ce gouffre périlleux. Votre Dieu est bien puissant, il aime bien ceux qui le servent, puisqu'il les préserve de pareils dangers; il vous a sauvé du gouffre, ensuite du château, dont personne ne peut sortir; il vous a fait remporter la victoire sur les griffons, et vous devez bien aimer celui qui vous a fait tant de grâces. Je désirerais être baptisé et embrasser votre loi; je pense que si mes barons le savaient, ils me feraient bientôt mourir, car je ne pourrais résister contr'eux. Sire, dit Huon, pour que vous soyez plus ferme et plus convaincu de la solidité de notre religion, j'ai trois pommes qui ont une si grande vertu, que si vous voulez croire en Jésus-Christ, je vous en donnerai une à manger : aussitôt que vous l'aurez mangée, vous paraîtrez aussi jeune que si vous n'aviez que trente ans, et votre beauté et votre jeunesse reparaîtront dans tout leur éclat, tant âgé fussiez-vous, pourvu que vous croyez à la loi de Jésus-Christ. Vassal, dit l'amiral, s'il est vrai, comme vous me le dites, que pour manger de cette pomme je puisse revenir à la jeunesse dans laquelle j'étais à l'âge de trente ans, telle chose qui me doive arriver, je me ferai baptiser, et je croirai à la loi de Jésus-Christ, pour ne l'abandonner jamais; car la loi de Mahomet est fausse et détestable. Il n'est pas possible de ne se pas rendre à votre loi, et je ferai en sorte que tout mon royaume s'y rende ainsi que moi. Sire, dit Huon, si c'est votre désir, je vous donnerai la pomme que vous mangerez en présence de tous vos barons, qui vous voyant rajeunir ne pourront certainement s'empêcher de croire en Dieu et de renoncer à la loi de Mahomet. Vassal, dit l'amiral, je crois que ce que vous me dites est vrai, j'en veux essayer pour savoir ce que c'est. Alors il prit Huon par la main et ils sortirent du vaisseau ; Huon y laissa Bernard pour le garder. Tout le peuple sortit de la ville pour voir le beau vaisseau; il était étonné de l'honneur que l'amiral faisait à Huon, car il le tenait toujours par la main jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au palais; que de regards ils attirèrent en passant par la ville qui était remplie alors de gens de toutes sortes de nations; car Huon était un des plus beaux hommes que l'on pût voir dans ce temps. Quand ils furent arrivés au palais, l'amiral fit préparer un grand festin; il invita Huon à venir se mettre à table où ils furent servis splendidement. Après le repas, l'amiral fit mander ses architectes et leur ordonna de faire construire sur une grande place un théâtre extrêmement vaste, paré et tendu de riches tapisseries en soie et or; il ordonna que l'on y plaçât plusieurs siéges, et fit mander tous les barons et chevaliers qui étaient venus dans la ville pour voir la foire et la richesse des marchandises qui étaient arrivées dans Thauris, de se trouver tous à certaine heure prescrite, ce à quoi ils obéirent. Il y en vint de plusieurs nations et ils se trouvèrent au nombre de cent cinquante mille hommes. Quand ils furent tous arrivés sur la place, l'amiral prit Huon par la main, ayant plusieurs barons à sa suite, et étant monté sur le théâtre, il avança sur le bord et dit aux barons et au peuple : Seigneurs, qui par mes ordres êtes ici assemblés, sachez que la confiance que j'ai en vous m'engage à vous montrer à vous et à moi la voie pour arriver à la vie éternelle; car si malheureusement nous venions à mourir actuellement, nous serions perdus vous et moi par la fausse et détestable loi de Mahomet que nous avons embrassée. Je vous conseille et vous prie, au nom de l'amitié que vous me portez, de délaisser la loi de Mahomet, et de prendre celle de Jésus-Christ, qui est très-sainte par les miracles qu'il a déjà opérés sur ce pauvre chevalier que vous voyez auprès de moi. Alors l'amiral raconta au peuple et aux barons toutes les aventures de Huon : comme il avait été au château d'aimant, comme il avait été emporté par un griffon qu'il avait tué, ainsi que ses cinq petits; il leur parla ensuite de la fontaine, du verger, du fruit de l'arbre, et comme il avait passé les deux gouffres où il avait pris les riches pierreries

qu'il avait emmenées, ce qu'il n'eût pu faire si Dieu ne l'eût secouru. En outre, ajouta-t-il, je vous ferai voir les miracles évidents que Jésus-Christ fera sur moi, si je veux embrasser sa loi; car ce chevalier m'a dit que si je voulais croire à son Dieu, il me ferait manger d'un fruit par lequel je reviendrai à l'âge de trente ans, et paraîtrai très-jeune; si Jésus-Christ me fait cette grâce, je me ferai baptiser. Le peuple répondit d'une voix unanime : Sire, si ce que vous nous avez dit est véritable, et que cette grâce vous soit accordée, nous consentirons tous d'un bon accord d'embrasser la loi de Jésus-Christ, et nous quitterons celle de Mahomet dans laquelle nous avons été instruits dès notre naissance. Nous avons bien de la peine à croire que cela arrive, car s'il arrivait ainsi, on n'aurait jamais entendu parler d'un miracle pareil.

Comme l'amiral, après avoir mangé la pomme que Huon lui avait donnée, parut aussi jeune qu'il l'était à trente ans ; et comme pour cela l'amiral, tout le peuple de Perse et de Mède furent baptisés, et Huon reçut grand honneur.

Quand Huon vit que les barons étaient contents de quitter leur loi pour croire en celle de Jésus-Christ, il rendit des actions de grâces à Dieu, et dit à l'amiral : Seigneur, mangez la pomme que je vous ai donnée, afin que le peuple voie la puissance infinie de mon Dieu. L'amiral prit la pomme et commença à la manger : insensiblement ses cheveux qui étaient blancs ainsi que sa barbe, commencèrent à changer et à devenir blonds, et à mesure qu'il mangeait, sa jeunesse et sa beauté reparaissaient comme à l'âge de trente ans. Alors le peuple généralement, et tous les barons d'une voix unanime, s'écrièrent et demandèrent le baptême; l'amiral et Huon furent bien satisfaits. L'amiral ne pouvait contenir la joie qu'il ressentait de se voir revenu dans sa première jeunesse, il était beau et droit; le peuple était ravi de voir un si beau prince. L'amiral prit Huon par la main et lui dit : Mon ami, béni soit le moment où vous êtes venu ici, car vous avez mis mon peuple et moi dans la voie du salut; pour vous en récompenser, je prétends que dans mon royaume vous soyez respecté et honoré autant que moi. Il embrassa plusieurs fois Huon en lui disant : Cher ami, heureuse la mère qui vous a porté dans son sein! Les païens et Sarrasins qui étaient là admiraient la beauté de l'amiral opérée par un grand miracle; ils se disaient entr'eux qu'ils n'avaient jamais entendu de tels discours, et ils disaient aussi que celui qui ne quitterait pas la loi détestable de Mahomet serait à jamais maudit. Ils s'écrièrent ensuite : O très-noble et puissant amiral, priez ce prud'homme qui est auprès de vous de nous baptiser tous. Il y avait dans cette ville un évêque de Grèce, qui était venu en ambassade auprès de l'amiral de la part de l'empereur de Constantinople; il entendit les clameurs que faisait le peuple, il en fut bien aise et vint auprès de l'amiral et de Huon qui étaient là, il leur dit qu'ils pouvaient se faire baptiser par son ministère; il fit alors emplir d'eau quatre cuves et commença à baptiser l'amiral; il le nomma Huon, parce que Huon fut le parrain. Les barons et le peuple furent ensuite baptisés et crurent à la loi de Jésus-Christ. Quand tout le peuple fut baptisé, l'amiral bien joyeux retourna avec Huon en son palais, et ce jour fut une fête générale pour toute la ville. Il y avait des marchands chrétiens qui avaient emmené avec eux des prêtres, au nombre de quinze, qui aidèrent l'évêque à baptiser une si grande quantité d'hommes, de femmes et d'enfants. L'amiral était en son château où il rendait des honneurs à Huon; il lui dit : Vassal, vous avez bien des grâces à rendre à notre Seigneur, qui, par vous, a transmis sa sainte loi dans deux royaumes, qui sont la Perse et le Mède; de plus, apprenez que dans ces deux royaumes, vous pourrez faire votre volonté, sans qu'il y ait personne assez hardie pour s'y opposer en aucune manière; et pour vous prouver combien je vous estime, si vous n'êtes lié à aucune femme, je n'ai qu'une seule fille, je vous la donnerai en mariage. Sachez que c'est le grand désir que j'ai de vous avoir dans ces lieux qui m'engage à vous faire cette proposition; car je n'ai qu'elle d'héritière : ainsi après ma mort vous seriez possesseur de mes royaumes; pour le présent, je vous donne la moitié du revenu de mes royaumes pour vous engager à rester ici.

Des plaintes que fit Huon contre l'empereur d'Allemagne, et du secours que l'amiral de Perse lui promit.

Huon répondit aux instances que lui faisait l'amiral, et lui dit : Sire, il y a quelques années que je suis marié avec une femme noble et belle; hélas! lorsque je pense à la situation douloureuse où elle est actuellement, mon cœur se déchire; je vous remercie des offres avantageuses que vous venez de me faire, et je prie notre Seigneur de vous en récompenser. Huon, lui répondit l'amiral, puisque vous êtes marié, ma proposition devient de nulle valeur; mais je vous prie de me dire quel est le sujet du malheur de votre épouse, et quel est le prince chrétien qui ose lui faire tant de peines? Sire, répondit Huon, quand je suis sorti de France, je laissai ma ville de Bordeaux assiégée par l'empereur d'Allemagne, il s'en est emparé, a fait mourir la plupart de mes gens, fait le reste prisonniers, et a emmené ma femme qu'il a fait enfermer dans une prison où elle est dans une extrême misère : c'est pourquoi toutes les fois que je réfléchis à son triste état, mon cœur est oppressé par la colère et la douleur. L'amiral le consola et lui dit : Ne vous chagrinez pas davantage et reprenez votre gaîté, je vous promets, au nom de la sainte loi dans laquelle vous m'avez initié, que je vous rendrai tel secours et ferai une guerre si sanglante, que l'empereur, qui vous fait tant de maux, sera contraint par force de réparer tout le tort qu'il vous aura fait; car je menerai avec moi tant de soldats que les montagnes et les vallées en seront remplies. Sire, dit Huon, je vous remercie bien humblement des secours que vous m'offrez; mais s'il plaît à notre Seigneur de me préserver des dangers, il m'aidera sans que j'aie besoin de faire la guerre ni de détruire la chrétienté. J'irai premièrement au saint Sépulcre, je m'en retournerai ensuite dans mon pays, et je ferai en sorte de retirer ma femme Esclarmonde de la peine où elle est. Sire, vous saurez que la femme

que j'ai épousée est fille de l'amiral Gaudisse, qui était roi d'Egypte. Alors Huon lui raconta exactement la manière dont il se servit pour avoir la belle Esclarmonde, ce qui attira beaucoup la surprise de l'amiral; car Huon n'oublia aucune circonstance de son histoire, et tous ceux qui en étaient témoins furent bien surpris, et se disaient les uns aux autres que si Huon n'eût pas été aimé de Dieu, il n'aurait jamais pu échapper à tant de dangers qu'il avait courus. Huon continua ainsi le détail de ses malheurs : Malgré que l'empereur se soit emparé de ma ville, mis mes gens à mort et fait les autres prisonniers, il a encore envahi mes terres et seigneuries; mais, s'il plaît à Dieu, je ferai tant que je les aurai toutes; et, si je ne puis, je vous le ferai savoir et j'espère que vous voudrez bien me secourir. L'amiral lui répondit : Chassez toute votre mélancolie, car si vous ne pouvez réussir à combattre cet empereur, je vous amènerai des forces innombrables; je vous ferai bien rendre votre femme, vos hommes, vos terres et seigneuries, et je ferai prendre l'empereur que je vous remettrai entre les mains pour en disposer à votre volonté. Huon lui répondit : Sire, je vous remercie, mais il faut que j'en agisse d'une autre manière; car lorsque je me trouvai au gouffre de Perse, je fis vœu que si par la grâce de Dieu j'en sortais sain et sauf, j'irais au saint Sépulcre en pélerinage, je ferais la guerre aux Sarrasins, mais que je ne la ferais pas aux chrétiens, car ce n'est pas la loi; je les servirai de bon cœur, car depuis que j'existe je n'ai point fait la guerre aux chrétiens. Vous avez eu raison, répondit l'amiral; mais, s'il plaît à notre Seigneur, je ferai avec vous le voyage du saint Sépulcre; j'amenerai avec moi cinquante mille hommes pour faire la guerre aux païens et Sarrasins qui ne voudront pas croire en Dieu, et je ferai tous mes efforts pour affermir la loi de Jésus-Christ. Huon lui répondit qu'il ferait des actions méritoires et qu'il s'acquérerait sur terre une grande réputation, et enfin la couronne de la gloire dans le royaume des cieux.

Comme l'amiral de Perse assembla un grand nombre de soldats et s'embarqua avec Huon; comme ils vinrent aborder au port de la ville d'Angorie, où il se trouva un grand nombre de païens et de Sarrasins prêts à défendre le port.

L'amiral, après avoir conversé un certain espace de temps avec Huon, fit écrire des lettres qu'il envoya dans la Perse et la Mède, pour que tous ses gens eussent à se tenir prêts et armés pour partir avec lui; il leur fit savoir qu'ils appareillassent leurs vaisseaux pour pouvoir mettre à la voile; ses ordres furent exécutés comme il le désirait, et ils se rendirent tous au jour qu'il leur avait assigné. Pendant cet intervalle, Huon et Bernard se promenaient souvent ensemble dans la ville de Thauris, où ils étaient comblés d'honneurs, dont ils rendaient grâces à Dieu. L'amiral de Perse assembla une grande armée qu'il fit embarquer avec des armes et des chevaux. Huon, qui désirait en toutes choses obliger l'amiral, fit avancer son vaisseau et fit décharger les riches pierreries qui étaient dedans; il les fit mettre dans un vaisseau que l'amiral lui avait donné, et il vint à lui en lui disant : Sire amiral, je sais bien que le vaisseau sur lequel je suis venu n'est pas propre à aller en guerre, ainsi je vous prie de le recevoir en présent. L'amiral remercia Huon du vaisseau qu'il lui avait donné, car il n'y en avait pas au monde de plus beau ni de plus riche.

Quand Huon eut donné son vaisseau à l'amiral, il en fit tirer dehors toutes les pierreries, il en donna beaucoup à l'amiral et aux barons qui l'en remercièrent, et il ne lui en resta que trois cents. Après il monta sur le vaisseau de l'amiral; alors les barons et les soldats entrèrent dans les vaisseaux qui étaient fournis de tout ce qui leur était nécessaire tant en vivres que munitions. L'amiral ayant pris congé de sa fille et toutes ses troupes étant embarquées, il fit lever l'ancre et mettre à la voile, et le vent qui soufflait avec force les éloigna bientôt du port. C'était une belle chose à voir que leur départ : on entendait retentir le son de plusieurs instruments qui était répété par les échos. Huon et Bernard étaient bien joyeux des grâces que Dieu leur faisait. Ils voguèrent tant qu'ils descendirent dans la mer Caspienne : ils découvrirent de loin une ville bâtie sur le bord de la mer, que l'on nommait Angorie, dans laquelle était un amiral très-riche. Comme il était dans ce moment monté sur une des tours de son palais, il aperçut venir la puissante flotte qui venait descendre au port de sa ville; il fut bien surpris, et reconnut aux pavillons qui étaient arborés que c'étaient des vaisseaux de Perse; mais il fut surpris de voir au-dessous de la proue, des grands pavillons blancs sur-lesquels étaient empreintes des croix. Il descendit de la tour et dit à ses barons qu'il s'étonnait beaucoup à qui pouvait être cette flotte; il dit ensuite que depuis que sa ville avait été prise par Regnault de Montauban, il n'avait point vu de chrétiens arriver à son port, et qu'il était encore plus étonné des enseignes qu'il voyait aux vaisseaux de Perse; il fit aussitôt publier par toute la ville que l'on se mit en armes pour empêcher les chrétiens de prendre terre. Alors le bruit des tambours et des trompettes se fit entendre par toute la ville et sur la mer. L'amiral de Perse et tous ceux qui étaient avec lui pouvaient les entendre; l'amiral dit à Huon qu'ils auraient bien de la peine de descendre au port de la ville. Sire, dit Huon, quels sont les habitants de cette ville, et qui en est le maître? Huon, lui répondit l'amiral, sachez que cette ville que vous voyez est grande et peuplée de gens qui ne croyent point en Dieu; elle fut prise par un baron de France, qui se nommait Regnault de Montauban, qui l'avait rendue chrétienne; mais depuis elle a été reprise sur les chrétiens par la fille de l'amiral qui en était alors le maître : ils sont tous maintenant païens et Sarrasins, qui nous attendent sur la mer pour nous défendre l'entrée de leur port. Nous devons bien, dit Huon, remercier notre Seigneur Jésus-Christ de ce qu'il nous donne occasion de combattre les ennemis de la religion chrétienne, et, s'il lui plaît, il nous fera la grâce de remporter la victoire sur eux, et de nous faire emporter la ville d'assaut et prendre prisonniers tous les habitants. L'amiral lui dit : Plaise à Dieu de nous faire remporter la victoire! combien d'actions de grâces nous aurons à lui rendre, si nous avons le bonheur de réussir dans notre entreprise. L'amiral ordonna à tous les soldats de sa flotte de s'armer et de se tenir prêts;

ils s'aperçurent qu'il y avait à une demi-lieue de la ville un port qui n'était nullement défendu, parce que l'amiral d'Angorie ne voulait pas s'éloigner de la ville qu'il n'eût vu la contenance des ennemis, qui s'étaient avancés et avaient jeté leurs ancres et mis sur le bord des vaisseaux les arbalétriers pour s'emparer du port; ils s'en emparèrent sans risquer aucun danger. Les vaisseaux s'approchèrent de la terre et firent sortir les armes et les chevaux; l'amiral et Huon descendirent ensuite et ceux qui étaient avec eux, excepté quelques-uns qui restèrent pour garder les vaisseaux. Quand tous les soldats furent descendus, Huon et l'amiral montèrent à cheval et y firent monter leurs soldats, qui furent distribués en trois parties, dont la première fut donnée à Huon pour la conduire, elle était composée de mille hommes; c'était un baron de Perse qui conduisait la seconde, et qui était maréchal de l'armée; ce fut l'amiral de Perse qui conduisit la troisième; il allait de rang en rang encourageant ses soldats, et ils s'avancèrent insensiblement vers la ville d'Angorie.

Comme l'amiral et Huon prirent le port, s'emparèrent de la ville, battirent l'amiral, et comme Huon s'en fut aux déserts d'Abillant pour chercher des aventures.

Lorsque l'amiral d'Angorie s'aperçut que nos gens avaient pris terre, et qu'ils s'avançaient déjà vers la ville, prêts à l'assiéger, il distribua son armée en quatre corps différents; il se mit en chemin et vint au-devant des chrétiens avec plus de cinquante mille hommes. Quand les deux armées furent en présence l'une de l'autre, il n'y eut personne qui ne tremblât pour ses jours. Alors ils piquèrent leurs chevaux de part et d'autre, de manière qu'il s'éleva une poussière si forte que le soleil en était presqu'obscurci ainsi que par les traits qui volaient en quantité; il y eut en ce combat bien des lances de rompues et beaucoup de chevaliers tués, d'autres blessés qui étaient tombés entre les pieds des chevaux et qui étaient prêts d'expirer. La plaine était couverte de chevaux qui couraient les rênes sur le cou, parce que leurs cavaliers étaient renversés dans le sang et la poussière; il y eut cette journée un combat terrible tant de part que d'autre. Huon volait de rang en rang, et il mit à mort un si grand nombre de païens, qu'ils le redoutaient tous comme leur plus cruel ennemi. Il aperçut dans la mêlée le neveu de l'amiral d'Angorie, qui avait tué un chevalier chrétien, il baissa sa lance et le païen le fit aussi : ils vinrent l'un contre l'autre avec tant de force que le païen rompit sa lance sur Huon; mais Huon ne le manqua pas, il frappa le païen d'un si terrible coup qu'il lui passa sa lance au travers du corps. Il vint aussi contre un autre auquel il donna un si grand coup qu'il lui perça l'écu et le corps d'outre en outre; il vint au tiers et au quart, il en fit autant comme aux autres; il fit si bien qu'il en tua huit avant que sa lance fût rompue. Il tira ensuite sa bonne épée, et se mit dans la mêlée; il faisait un tel carnage que c'était horrible à voir : il leur abattait la tête, personne n'osait en approcher, et ils le redoutaient comme l'allouette fait de l'épervier. Il perçait à travers les escadrons et se faisait tant appréhender que tous fuyaient devant lui; car il ne frappait pas un homme qu'il ne le renversât. D'un autre côté, il y avait Bernard son cousin qui le suivait et qui était un des forts et vaillants chevaliers. D'autre côté l'amiral d'Angorie faisait tous ses efforts pour détruire nos gens; il aperçut l'amiral de Perse qui combattait avec intrépidité et détruisait beaucoup de ses gens, il vint contre lui la lance à la main, l'amiral de Perse vint aussi contre lui; ils se luttèrent avec tant de force qu'ils tombèrent tous deux de dessus leurs chevaux; il se relevèrent et mirent aussitôt l'épée à la main, ne désirant rien autre chose que de se détruire l'un ou l'autre : ce qui serait arrivé s'ils n'en eussent été séparés par leurs gens, qui tant païens que Sarrasins accoururent en foule pour les empêcher de s'approcher. L'amiral de Perse qui combattait à pied commençait à perdre ses forces; mais Huon et Bernard vinrent promptement à son secours, ils y avaient été attirés par les clameurs que l'on faisait autour de lui. Huon et Bernard écartaient la foule à grande course de cheval; quand les païens les virent venir, ils prirent la fuite, tant ils redoutaient Huon, et il n'y en resta pas un seul dans cet endroit. Huon voyant que malgré que l'amiral de Perse qui était seul, à pied, l'épée à la main, l'écu au cou, se défendait très-courageusement, mais que malgré son courage il aurait infailliblement succombé, lui cria le plus haut qu'il lui fut possible : O très-noble amiral! ne craignez rien, nous volons à votre secours. Huon prit alors une lance d'entre les mains d'un païen qu'il avait tué, il en donna un coup si terrible à l'amiral d'Angorie, qu'il la lui passa au travers du corps et il mourut sur-le-champ. Les païens et les Sarrasins voyant que leur amiral était mort, perdirent tous leur courage. Huon, qui était fort leste, saisit le cheval de l'amiral d'Angorie, et le donna à l'amiral de Perse qui était à pied, et lui dit : Sire, montez sur ce cheval, car les païens et les Sarrasins sont vaincus. L'Amiral de Perse lui dit : Bénie soit l'heure et le jour où vous êtes né, car par votre courage je suis sauvé, moi et toute mon armée, et mes ennemis vaincus. Alors l'amiral, sans rien dire davantage, monta sur le cheval et vint auprès de Huon et de Bernard : ils passèrent entre les païens avec tant de précipitation qu'ils furent obligés de se sauver devant eux. Huon, l'amiral et Bernard frappèrent sur les ennemis avec une si grande fureur, qu'ils les taillaient en pièces; ils les poursuivirent avec tant de précipitation qu'ils les contraignirent à rentrer dans la ville, où étant entrés avec eux, ils commencèrent à détruire païens, Sarrasins, hommes, femmes et enfants : c'était un spectacle horrible à voir, les corps morts dans les rues, entassés par monceaux, des ruisseaux de sang coulaient dans la ville; enfin par le courage de Huon et de l'amiral de Perse, les païens et Sarrasins furent détruits et la ville prise. Huon et l'amiral voyant qu'ils étaient maîtres de la ville, ordonnèrent aussitôt que l'on cessât le carnage. Ils allèrent dans les temples, les palais et les maisons où s'étaient retirés les païens et Sarrasins, tant hommes que femmes et enfants; ils les prirent à merci, leur promettant la vie sauve, et cas qu'ils voulussent quitter la loi de Mahomet pour se rendre à celle de Jésus-Christ. Il y en eut beaucoup

qui se rendirent chrétiens, et ceux qui n'y voulurent pas consentir furent mis à mort. Quand Huon et l'amiral virent que tous ceux qui étaient dans la ville s'étaient rendus chrétiens, ils mirent des prévôts, baillis et officiers pour gouverner la ville, et y mirent une garnison de plus de deux mille hommes pour la garder. Ils y séjournèrent pendant huit jours, et le neuvième ils préparèrent toutes les affaires, ravitaillèrent leurs vaisseaux; ils s'embarquèrent ensuite au son de différents instruments, et alors les matelots levèrent leurs ancres et mirent à la voile. A force de naviguer, ils sortirent de la grande et vaste mer Caspienne, ils arrivèrent sur le grand fleuve d'Euphrate, qui descend dans la mer Majeure; lorsqu'ils eurent passé ce fleuve, ils cotoyèrent les déserts d'Abillant; le temps était frais et clair, la mer était calme. Comme ils voguaient avec beaucoup de diligence sur la mer Majeure, Huon et l'amiral, appuyés sur le bord de leur vaisseau, conversaient ensemble touchant les aventures qu'ils avaient eues, et ils remerciaient notre Seigneur des grâces qu'il avait bien voulu leur faire. L'amiral dit ensuite à Huon : Je désire bien ardemment voir cette sainte ville où notre Seigneur a été crucifié et mis au sépulcre. Huon lui répondit : J'espère que Dieu voudra bien nous secourir jusqu'à ce que nous soyons arrivés dans cette ville; j'espère encore qu'il nous fera la grâce de nous aider à conquérir et détruire tous ceux que nous trouverons dans notre chemin qui ne voudront pas croire à sa loi, car nous ne devons avoir d'autre désir ni volonté. Pendant plus de huit jours nos deux barons s'entretinrent de ce projet, sans trouver aucune aventure qui fût digne de mémoire. Il arriva un soir que Huon était seul et appuyé sur le bord de son vaisseau, s'amusant à regarder la mer qui était calme, il lui vint dans l'idée la triste situation où était sa femme Esclarmonde; attristé par ce cruel souvenir, des larmes coulèrent le long de son visage, et il disait : Chère Esclarmonde, quand je pense en quel danger je vous ai laissée, et dans quel état vous êtes à présent, il n'y a aucun de mes membres qui ne tremble d'horreur et de la crainte que j'ai que ce cruel empereur ne vous fasse mourir. Il se remit ensuite à pleurer. Bernard, qui n'était pas loin de lui, le regarda et lui dit : Sire, vous avez donc oublié que dans toutes les aventures qui vous sont arrivées jusqu'à présent, notre Seigneur vous a toujours aidé et secouru, il vous a même préservé du danger de la mort : ainsi consolez-vous, et rendez-lui grâce des afflictions qu'il vous envoie, et si vous avez en lui une parfaite confiance, il vous aidera, car il n'oublie jamais ceux qui le servent de bon cœur. Bernard tâchait par ses discours de consoler Huon. L'amiral de Perse vint se mettre auprès de Huon, il lia conversation avec lui sur diverses matières. Comme ils étaient ainsi à causer ensemble, il s'éleva une tempête si épouvantable que plusieurs voiles furent brisées; la mer était dans une tourmente affreuse : ils crurent tous que c'était leur dernière heure; ils se recommandèrent à Dieu, et le prièrent de vouloir bien les délivrer du naufrage qui les menaçait. Sire, dit Huon, si nous pouvions aborder à ce rocher que j'aperçois. L'amiral lui répondit : Sachez que nous sommes arrivés à un mauvais port, car nous sommes près du désert d'Abillant : sur cette grande montagne que vous voyez, demeure un démon qui a bien fait périr des vaisseaux en cette mer, et nous risquons bien de périr, car aucun ne s'est approché de ce rocher qu'il n'ait été étranglé par cet esprit malin. Alors il n'y eut barons ni seigneurs qui ne tremblassent de tous leurs membres. Au nom de Dieu, dit l'amiral aux matelots, je vous prie, s'il est possible, de nous écarter bien vite d'ici. Sire, dit Huon, il me semble que vous vous épouvantez mal-à-propos, car, par le Dieu qui me forma, je ne serai jamais content que je ne sois instruit du sujet pour lequel ce démon fait noyer tous ceux qui passent par ici, et s'il lui arrive de me contrarier en quelque chose, je lui fendrai la cervelle. L'amiral dit à Huon : Tout ce que vous me dites me surprend beaucoup, car quand vous seriez cinq cents, vous ne pourriez empêcher qu'il ne vous étrangle tous. Sire, répondit Huon, ne craignez rien, car quand je devrais mourir, encore l'irai-je voir et saurai-je la cause pourquoi il empêche ce passage; avant qu'il soit trois jours, je lui parlerai à telle fin que j'en doive venir. L'amiral dit à Huon : Puisque vous y êtes résolu, faites donc à votre volonté; mais si vous voulez m'en croire, vous n'entreprendrez point ce voyage. Sire, lui dit Huon en riant, j'ai toute confiance et espoir en Dieu qui m'a toujours préservé; car, comme dit un proverbe, personne ne peut nuire à celui sur qui Dieu veut bien veiller. L'amiral dit à Huon : Je prierai le Seigneur de vouloir bien vous préserver de tous accidents et vous faire parvenir sain et sauf en votre pays. Je vous ai obligation de vos bontés pour moi, répondit Huon à l'amiral. Ensuite il alla s'armer de tout point et prit congé de l'amiral, des barons et de Bernard, qui regrettait beaucoup de voir partir son cousin Huon qui s'en allait dans le désert sans aucune personne pour l'accompagner.

Huon, après avoir fait ses adieux, se fit mettre à terre, et dès qu'il y fut il fit le signe de la croix, se recommanda à notre Seigneur et monta sur la montagne; mais comme il était à moitié chemin, il s'éleva sur mer un vent terrible et une tempête si affreuse que tous les cordages, et même les plus gros cables des vaisseaux furent brisés; ils furent contraints d'errer à l'aventure où le vent et les vagues les conduisaient; ils furent jetés bien loin du rocher : l'amiral et les barons furent saisis d'une frayeur mortelle, et ils plaignaient beaucoup le sort de Huon qui, seul et sans secours, était monté sur le rocher. Comme Huon était parvenu au sommet avec beaucoup de peine, il jeta ses regards sur la mer, et vit que la tempête avait jeté les vaisseaux bien loin du rocher; de deux cents vaisseaux dont la flotte était composée, il n'en vit plus que deux ensemble, tous les autres erraient ça et là, en grand danger de périr; alors il commença à regretter sa chère Esclarmonde qu'il ne pensait jamais revoir, car il se voyait seul et dénué de tout secours dans ce désert; de plus il voyait que les vaisseaux s'éloignaient, et que n'étant plus en ordre, ils couraient grand risque de périr. Il se mit à genoux et, levant les mains au ciel, il implora le secours de Dieu, afin de pouvoir échapper de ce lieu affreux. Il désirait que le vaisseau qui était si loin pût ramener ceux qui étaient dedans au lieu d'où ils étaient partis; il recommençait ensuite ses regrets et s'écriait dans l'excès de sa douleur : O! ma

chère Esclarmonde, quand je pense aux peines que vous avez souffertes et que vous souffrez encore pour moi, de combien de douleurs mon cœur n'est-il pas accablé, surtout qu'en peu de temps j'aurais pu vous secourir. Mais je ne sens que trop que c'est pour cette fois que nous ne nous reverrons plus; car je vois que mon cousin Bernard et un grand nombre d'autres barons, qui pour moi se sont exposés aux dangers, périront, s'ils ne sont secourus de Dieu; je le prie de tout mon cœur de les faire arriver à bon port, de me faire la grâce de me retrouver avec eux, afin de pouvoir combattre les païens et les Sarrasins, et enfin pour établir la religion catholique en plusieurs endroits. Telles étaient les prières que Huon faisait à Jésus-Christ notre Rédempteur.

Comme Huon partit et se fit passer dans un bateau par un démon auquel il fit croire qu'il était Caïn, et vint aborder dans une île qui se nommait Colandres, devant laquelle l'amiral de Perse et Bernard venaient de mettre le siége.

Huon partit et prit le mail à son col, car il avait eu grand soin de ne pas l'oublier, il prit le sentier ainsi que Caïn lui avait enseigné.

Nous parlerons de l'amiral de Perse et de toute son armée qui était sur mer : ils furent un jour et une nuit flottant entre la vie et la mort; mais quand le second jour commença à paraître, le vent et la tempête cessèrent, la mer redevint calme, les vaisseaux se rassemblèrent et vinrent ensuite aborder à une ville que l'on nommait alors Colandres. C'était une très-grande et belle ville; mais depuis elle fut détruite par le noble duc Oger le Danois, quand il alla en Judée. Bernard et les barons regrettaient beaucoup la perte de Huon, car ils avaient perdu toute espérance de le revoir. Bernard son cousin en avait un si grand chagrin, qu'il eût touché les cœurs les moins sensibles; mais, comme le dit le proverbe ordinaire, celui que notre Seigneur Jésus-Christ garde est bien gardé. Huon alors descendait la montagne pour aller au port dans lequel était le bateau sur lequel était monté ce démon. Quand il y fut arrivé, il regarda et vit que cet esprit malin était si horrible à voir qu'il ressemblait plutôt à un diable qu'à toute autre créature. Il avait la tête plus grosse qu'un bœuf, ses yeux rouges et ardents ressemblaient à deux charbons embrasés; il avait de grandes et grosses dents, il était si velu qu'il semblait à Huon que ce fût un ours qui s'était échappé de la forêt; il jetait feu et flammes par la bouche. On ne doit pas être surpris si Huon eut à craindre; car quand il vit la figure hideuse de ce monstre, il fut saisi d'horreur et se retira sur le rocher pour mieux l'examiner; il fit le signe de la croix et recommanda son âme à la sainte garde de Dieu, et bien lui valut qu'en ce moment l'ennemi ne s'en aperçût. Grand Dieu! dit Huon en lui-même, je vous demande très-humblement de vouloir bien me donner un conseil salutaire sur ce que je dois faire pour me défier de cet ennemi dont l'aspect est si épouvantable; je suis bien embarrassé de savoir par quel moyen je pourrai lui adresser la parole, je n'ose hasarder à entrer avec lui dans le bateau où il est, tant je crains qu'il ne me veuille jeter dans la mer, ou qu'il ne m'étrangle. Il faut cependant que je me fie à lui, autrement je serais obligé de retourner au désert où je mourrai de douleur et de chagrin, et ne reverrai jamais ma femme ni mon enfant.

Mais puisque c'est ainsi, je me livrerai entre ses mains, et s'il plaît à notre Seigneur de me délivrer du péril dans lequel je me trouve exposé, je fais vœu de l'aller voir et visiter su saint Sépulcre où il fut mis après avoir été crucifié; je ferai ensuite la guerre aux Sarrasins qui ne voudront pas croire en Dieu. Huon de Bordeaux reprit courage et vint fièrement au bateau, ayant le mail à son col; il appela l'ennemi et lui dit : Grand roi, qui êtes en ce bateau, faites-moi le plaisir de me passer à travers la mer. Lorsque l'ennemi vit Huon le mail à son col, qui lui parlait si fièrement, il le regarda et lui demanda où il allait, quelle chose il cherchait, et comment il avait été assez hardi pour parvenir jusqu'à cet endroit? il lui dit ensuite : Tu n'iras pas plus loin, car je te jeterai dans la mer ou je t'étranglerai et trainerai ensuite ton âme dans les enfers. Quand Huon entendit ce démon lui parler ainsi d'une voix effroyable, la terreur s'empara aussitôt de tous ses membres; il se remit à l'instant, car s'il eût tardé davantage à répondre, sa perte était certaine. Mais comme c'était un courageux chevalier et qu'il était ferme à la loi de Jésus-Christ, il répondit au démon qu'il ne lui fit point de mal, qu'il était Caïn qu'il avait attendu tant de temps. Apprenez, lui dit-il, je suis né de ce tonneau qui allait en roulant par cette montagne, ainsi je vous prie de me délivrer d'ici et de me faire passer ce bras de mer; car lorsque je serai passé, je ne trouverai ni hommes, ni femmes qui croient à la loi de Jésus-Christ, que je ne les mette aussitôt à mort, afin que leurs âmes descendent aux enfers. Quand le démon entendit Huon parler ainsi, il fut bien aise et lui dit : Ah! Caïn, pourquoi m'as-tu tant fait attendre ici? je suis bien réjoui de ton arrivée, car je n'aurais jamais pu en partir que tu ne fusses sorti de ce tonneau; ainsi viens et entre dans mon bateau, je te menerai où tu voudras et te passerai très-volontiers au-delà de la mer, afin que tu mettes à mort les chrétiens et Sarrasins, pour que leurs âmes descendent aux enfers. Huon entra alors dans le bateau en se recommandant à la garde de Dieu, et disant au démon qu'il le passât bien vite; ce qu'il fit, car en moins de deux heures ils se trouvèrent à l'autre bord. Huon était très-surpris d'avoir fait tant de chemin en si peu de temps, il rendit grâces à Dieu de l'avoir sauvé d'un aussi grand danger; il prit congé du démon, et lui dit de s'en retourner, et qu'avant que trois jours fussent passés, il entendrait de ses nouvelles. Alors l'esprit de ténèbres dit à Huon : Caïn, va et te dépêche, afin que quand tu seras retourné en enfer, tu fasses bonne chair avec nos maîtres qui désirent ton arrivée avec une grande impatience. Alors Huon partit, il était toujours en crainte, car il pensait que le démon le poursuivait. Il arriva, après une marche assez longue et pénible, à une ville que l'on nomme Colandres; il fut bien aise de se trouver éloigné du démon. Il marcha si bien qu'il arriva sur le soir; il entra le mail au col et bien armé dans la ville de Colandres, dont les habitants, tant païens que Sarrasins, le regardaient passer avec

étonnement, à cause qu'ils le voyaient ainsi seul, armé et à pied dans la ville; il y en eut un d'entr'eux qui lui demanda où il allait et pourquoi il était ainsi à pied, seul et armé. Huon lui répondit avec un peu de surprise : Je suis Caïn qui, par un mouvement de jalousie, ai tué mon frère Abel, et Dieu s'est courroucé contre moi; mais avant qu'il se soit écoulé peu de temps, j'en prendrai une si grande vengeance, qu'autant que je pourrai trouver d'hommes, de femmes et d'enfants qui croyent à la loi de Jésus-Christ, je les détruirai tous, de manière que les païens et Sarrasins n'auront plus rien à craindre de leur part. Quand les païens eurent entendu les discours que leur tenait Huon, ils l'emmenèrent avec eux et lui procurèrent cette nuit toutes sortes de divertissements à l'occasion de son arrivée dans leur ville, et aussi parce qu'ils avaient entendu dire qu'il détruirait tous les chrétiens qu'il pourrait rencontrer. Ils se disaient les uns aux autres qu'il était arrivé dans une circonstance favorable, puisqu'ils étaient assiégés de la veille par l'amiral de Perse. Ils donnèrent un festin somptueux à Huon, ils lui firent servir des mets délicieux et témoignaient une grande joie de l'avoir avec eux. Quand le repas fut fini, on le conduisit dans une chambre qui était richement parée; il se coucha et s'endormit jusqu'au lendemain matin.

Comme Huon témoigna à l'amiral de Perse le plaisir qu'il ressentait de le retrouver devant la ville de Çolandres où il combattait contre les païens et les Sarrasins.

Quand l'amiral de Perse avec ses gens eurent quitté Huon qui avait voulu aller au désert d'Abillant, et qu'après une tempête, qu'ils avaient essuyée pendant un jour et demi, la mer fut redevenue calme, ils rassemblèrent leurs vaisseaux et vinrent ensuite aborder au port de la ville de Colandres. Ils furent satisfaits; mais ils regrettaient toujours Huon, et principalement Bernard son cousin qui ne pouvait se consoler, tant il aimait Huon et tant il craignait de l'avoir perdu pour ne le revoir jamais; mais il en aura bientôt des nouvelles comme on pourra voir ci-après.

Quand l'amiral et ses gens furent arrivés au port, ils s'armèrent et sortirent de leurs vaisseaux, ils vinrent contre la ville et livrèrent un très-grand assaut. Les païens de leur côté s'armèrent aussi et se préparèrent à se défendre. Alors le gouverneur de la ville vint vers Huon et lui dit : Allons, Caïn, c'est à présent qu'il faut que vous montriez ce que vous savez faire, car les chrétiens sont devant notre ville; je vous prie de ne les point épargner, car nous avons une grande confiance en vous. Seigneur, dit Huon, puisque je suis dans votre ville, vous verrez bientôt ce que je sais faire. Caïn, lui dit le gouverneur, je vous prie de vous mettre à notre tête, et nous vous suivrons. Huon lui répondit : Sachez que je les tuerai tous avec le mail que je porte au col. Les païens eurent grande joie, ils se fiaient beaucoup à Huon, parce qu'ils croyaient que c'était Caïn. Huon s'arma, et quand il le fut le gouverneur lui fit donner un bon cheval sur lequel il monta; ensuite ils sortirent de la ville et trouvèrent l'amiral de Perse qui avait déjà rangé ses troupes en bataille. Quand l'amiral vit que toute l'armée des Sarrasins était sortie de la ville, il courut dessus et enfonça les bataillons avec un courage et une intrépidité admirable. Huon voyant que l'amiral de Perse combattait si bien, se retira à quartier pour savoir dans quel rang il se mettrait, car il avait été bien reçu des Sarrasins; mais quand il se fut aperçu que ceux qui étaient débarqués au port étaient de Perse, et qu'il eut reconnu parmi eux l'amiral et son cher cousin Bernard, il en eut tant de satisfaction qu'il laissa couler des larmes de joie, et remercia notre Seigneur Jésus-Christ de l'heureuse fortune qu'il lui avait procurée. Grand Dieu! je dois bien avoir de la reconnaissance, car vous ne refusez jamais votre secours à ceux qui vous aiment et qui vous servent. C'est maintenant que je puis espérer que moyennant votre divin secours je pourrai avoir encore le bonheur de revoir ma chère Esclarmonde que j'ai tant désiré de voir, ainsi que Clairette ma chère fille. Ainsi parlait Huon en regardant les deux armées.

Comme la ville de Colandres fut prise par l'amiral de Perse après qu'il eut gagné la bataille, et de la grande joie de l'amiral de retrouver Huon.

L'amiral de Perse voyant que tous les Sarrasins étaient sortis de la ville, fit avancer toutes ses troupes et donna sur eux avec une telle impétuosité, qu'il y eut de part et d'autre le combat le plus sanglant; mais à la fin les Sarrasins furent taillés en pièces, car les chrétiens étaient en plus grand nombre et mieux en ordre qu'eux. Ainsi ils furent obligés de céder la victoire à leurs ennemis; ils tournèrent le dos et se sauvèrent tous dans la ville; Bernard et l'amiral les poursuivirent et en tuèrent tant que c'était une horreur. Enfin, l'amiral les pressait si fort qu'il entra dans la ville avec eux, et en frappant dessus avec tant de fureur que les corps des païens et des Sarrasins nageaient dans des flots de sang qui coulaient dans les rues. Quand l'amiral vit que la ville était rendue, il ordonna que l'on fît cesser le carnage, et que l'on donnât la vie sauve à ceux qui voudraient croire à la loi de notre Seigneur Jésus-Christ; il y en eut un très-grand nombre qui reçurent le saint baptême, et il fit tailler en pièces ceux qui ne voulurent pas se rendre. Ainsi fut prise la ville de Colandres. Huon, qui était dans la ville, vint vers le palais où se trouvait l'amiral, ses barons et Bernard son cousin; il vint à eux le mail à son col; quand il fut entré dans le palais, il ôta son casque et salua l'amiral et toute l'assemblée. Quand l'amiral, Bernard et les barons virent Huon, ils ne surent comment lui exprimer la satisfaction et la grande joie qu'ils avaient de le revoir. O très-heureux et très-valeureux chevalier! dit l'amiral à Huon, votre arrivée m'a tellement réjoui, que je n'ose en croire mes yeux, je crains de me tromper : Dieu vous aurait-il fait la grâce de vous tirer du danger auquel vous étiez exposé, ainsi que beaucoup d'autres? Alors l'amiral embrassa Huon, son cousin Bernard l'embrassa aussi et lui marqua particulièrement le plaisir qu'il avait de le trouver sain et sauf. L'amiral lui demanda ensuite qu'il lui fît le plaisir de lui raconter toutes les aventures qu'il avait eues depuis qu'il avait quitté leur compagnie. Huon leur raconta particulièrement toutes les circonstances où il s'était trouvé, telles que l'on a pu les voir-ci-dessus, et la manière dont il s'en était retiré sain et sauf.

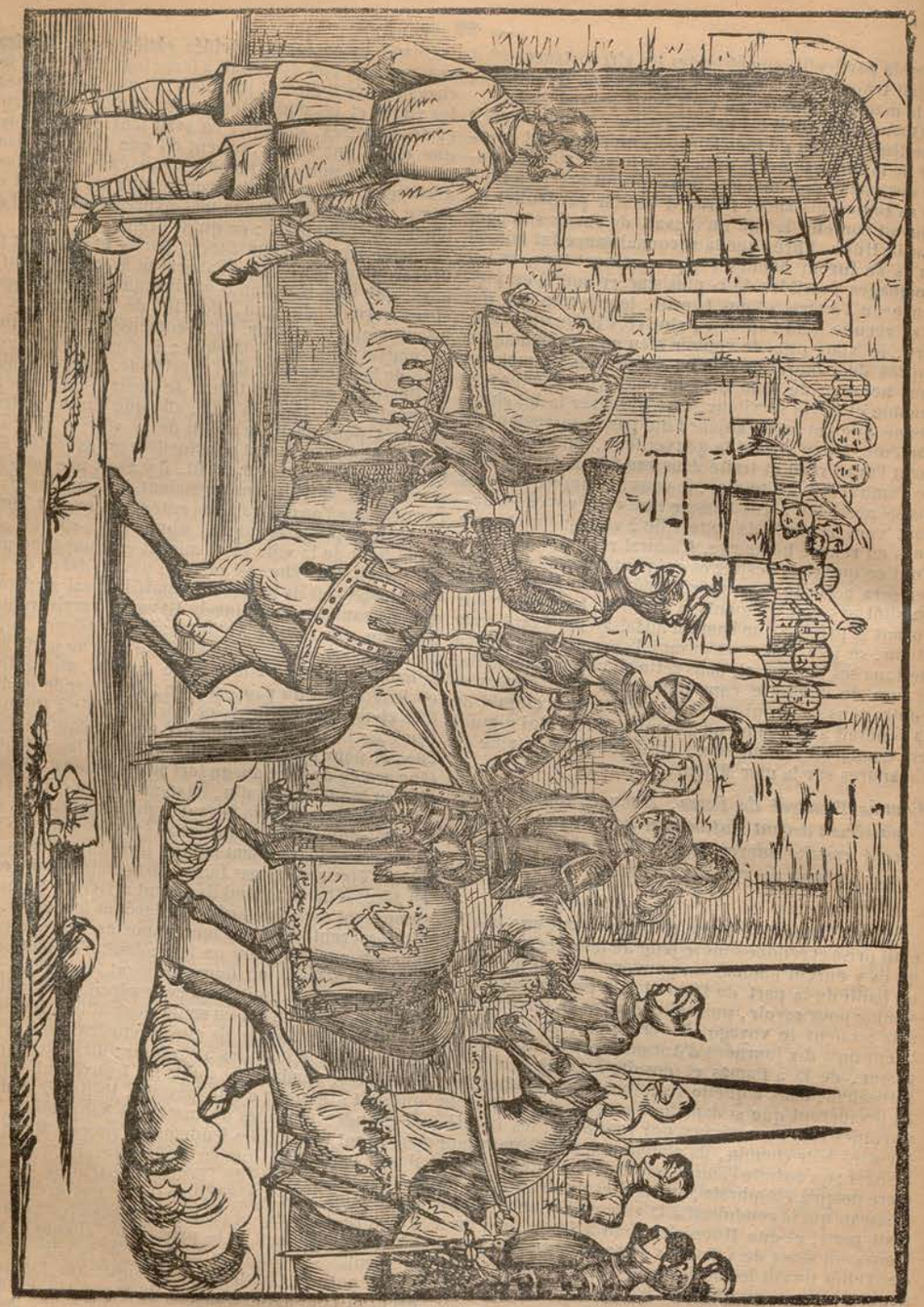
Quand l'amiral et les barons eurent entendu le récit que Huon venait de leur faire, ils ne pouvaient revenir de la surprise qu'ils avaient de le voir ainsi échappé des mains de l'ennemi; ils rendirent grâces à Dieu de sa toute puissance; Bernard en son particulier ne pouvait contenir la joie qu'il avait de revoir son cher cousin Huon. Après que la reconnaissance fut faite et qu'ils se furent donnés réciproquement tous les témoignages possibles de la plus sincère amitié en présence de l'amiral et des barons, le gouverneur, qui avait reçu le saint baptême, vint vers Huon et lui dit : Sire, je vous prie de vouloir bien me recommander auprès de l'amiral de Perse, car je vous promets en tout honneur de demeurer en cette ville comme son humble et fidèle serviteur, et d'observer la loi chrétienne que j'ai reçue aujourd'hui par le sacrement de baptême. Huon voyant le gouverneur, qui honorablement l'avait reçu et traité dans son hôtel, vint auprès de l'amiral et lui dit : Sire, je vous demande qu'il vous plaise accorder à cet homme que vous voyez ici devant vous la garde de cette ville à votre nom et pour vous en rendre hommage. L'amiral répondit à Huon : Tout ce que vous désirez et qui peut vous faire plaisir, lui sera accordé à votre considération. Huon en fit aussitôt ses remercîments à l'amiral. Le gouverneur voyant le présent que l'amiral lui faisait par égard pour Huon, se jeta à genoux devant l'amiral, en présence de tous ses barons, et, dans cette situation humiliante, il jura de défendre constamment la ville envers et contre tous ceux qui voudraient l'attaquer, et qu'il ne la rendrait à personne qu'à l'amiral ou à celui à qui il en donnerait commission. Ainsi fut prise la ville de Colandres sur la mer Majeure.

Comme l'amiral de Perse, Huon et toute l'armée passèrent devant Antioche et par Damas, et vinrent ensuite adorer Jésus-Christ au saint Sépulcre; comme le roi de Jérusalem les reçut avec plaisir.

Quand l'amiral de Perse et Huon virent que la ville était prise et rendue sous le joug de leur obéissance, et qu'ils y eurent nommé un gouverneur, un prévôt et un bailli de la part de l'amiral, ils conversèrent ensemble pour savoir, puisqu'ils étaient en terre ferme, s'ils feraient le voyage de Jérusalem, vu qu'ils n'étaient qu'à dix journées d'Antioche par où ils devaient passer, de là à Damas et ensuite à la sainte ville de Jérusalem, dans laquelle ils feraient leurs offrandes. Ils décidèrent que si dans leur passage ils trouvaient quelques rois ou amiraux qui voulussent les inquiéter dans leur chemin, ils étaient assez forts pour leur résister; qu'ensuite l'amiral pourrait s'en retourner par terre jusqu'à l'Euphrate, sur lequel il retrouverait un vaisseau qui le conduirait à la ville de Thauris, d'où il était parti, et que Huon s'en irait à Jassé, lieu où il trouverait assez de vaisseaux pour retourner en France. Telles furent les décisions qui furent arrêtées par l'amiral, Huon et tous les barons et chevaliers de Perse.

Quand ils se furent décidés entièrement, l'amiral ordonna que l'on descendît à terre tous les vivres, les chevaux, les tentes et pavillons, et que l'on chargeât les vivres et les équipages sur les mulets, chameaux et dromadaires, dont il y en avait tant qu'il semblait que ce fût une armée, on eût dit que l'on était dans un nouveau monde. Quand les vaisseaux furent tous déchargés, les patrons prirent congé de l'amiral de Perse, qu'il leur ordonna très-expressément de l'attendre sur l'Euphrate : ce qu'ils firent.

Quand les vaisseaux furent partis et que tout fut préparé pour le voyage, l'amiral fit avertir partout le pays, que tous marchands et vivandiers conduisissent après l'armée du pain, du vin, de la viande et du biscuit pour la nourrir. Cette commission fut donnée au gouverneur de Colandres; il s'en acquitta avec bien de la diligence et de l'exactitude. Quand l'amiral de Perse vit qu'il était temps de partir, il fit sonner la trompette dans toute la ville, afin que chacun se trouvât prêt pour partir le matin de la ville et aller à sa suite; ses ordres furent ponctuellement exécutés. Une heure avant que le jour parût, il y avait une telle bagarre dans la ville que causaient les préparatifs de l'armée, que l'on n'aurait pas entendu tonner. L'amiral et Huon se préparèrent : ils montèrent à cheval, sortirent hors de la ville et se mirent en campagne pour aller vers Antioche. Je ne ferai pas le détail de tous les endroits où ils passèrent; mais je dirai seulement que passant par Hermine-la-Basse, ils arrivèrent un jeudi au soir devant Antioche; ils campèrent auprès de la rivière, et personne de cette ville ne parut avoir la moindre envie de leur faire du mal, au contraire on leur vendit du pain, du vin, de la viande et d'autres choses nécessaires, ce qui fit plaisir à Huon et à l'amiral; ils en surent bon gré aux habitants d'Antioche, et pour cela ils défendirent à tous les soldats de leur armée de faire aucun tort aux habitants. Quand ce vint au lendemain matin, ils se mirent en chemin pour aller à Damas. Chemin faisant ils prirent plusieurs villes et châteaux qu'ils réduisirent sous le joug de leur obéissance. Ils faisaient mourir incontinent ceux qui, après s'être rendus par force, ne voulaient point croire en Jésus-Christ. Quand ils furent arrivés à Damas, ils campèrent dans les jardins malgré les habitants, et ils les forcèrent même à leur apporter des vivres; on leur en apporta, tant on les redoutait et tant on appréhendait qu'ils ne fourrageassent les jardins; ainsi ils passèrent la nuit dans cet endroit. Le lendemain matin ils se remirent en route pour aller à Jérusalem, et pendant ce voyage ils eurent encore bien des rencontres et des batailles à soutenir; mais ils étaient si forts et si nombreux, qu'ils ne trouvèrent personne qui osât s'opposer à leur passage. Ils parvinrent après de grandes journées de marche à Nappelouse, où ils passèrent la nuit. Le lendemain l'amiral, Huon, plusieurs barons et quatre mille chevaliers chrétiens, quittèrent le corps de l'armée et partirent de Nappelouse pour aller à Jérusalem; ils y arrivèrent environ à l'heure de midi, et ils furent reçus avec grande joie par le roi Thibaut et le patriarche, auxquels avaient été confiées la garde et la sûreté de la ville de la part des empereurs Charlemagne et Constantin, lorsqu'ils en firent la conquête. L'amiral de Perse, le duc Huon,



Huon et l'amiral de Perse font leur entrée à Jérusalem. (Page 80.)

Bernard et les autres barons allèrent baiser et adorer le saint Sépulcre; ils y firent leurs offrandes. Ils allèrent ensuite visiter le temple de Salomon, celui de saint Siméon, et ils firent des stations dans les lieux saints de la ville, avec beaucoup de respect et de dévotion. Après qu'ils eurent fait leurs prières, visité tous les temples saints, ils revinrent au palais du roi de Jérusalem, qui leur témoigna bien le plaisir qu'il ressentait de leur arrivée.

Comme Huon prit congé de l'amiral et des barons de Perse, s'embarqua au port de Thésaire et arriva à Marseille sans trouver aucune aventure.

Quand l'amiral eut entendu Huon, il lui dit : Mon cher ami, je vous sais bon gré de tout ce que vous m'avez dit. Vous pouvez vous confier à ma parole, et si vous vous trouvez dans quelqu'affaire où vous ne puissiez vous accommoder avec l'empereur, je tiendrai les promesses que je vous ai données, et viendrai moi-même pour vous secourir. Je vous remercie et je me souviendrai toujours des grandes obligations dont je vous suis redevable. L'amiral prit Huon par la main et lui dit : Je vois bien qu'il faut nous séparer, j'en suis bien fâché; mais puisqu'il est nécessaire, il faut bien nous y conformer. Je suis bien certain qu'il vous tarde d'être sorti d'ici; je ne sais quels présents vous faire pour tous les bienfaits que j'ai reçus de vous. Le chemin que nous allons prendre est bien opposé: le vôtre est par mer et le mien par terre. Vous trouverez au port de Thésaire un très-beau vaisseau qui a été pris par nos troupes sur le Soudan, je vous en fais présent et vous pourrez monter dessus pour vous en retourner. Je vous prie d'accepter en outre dix sommiers chargés d'or et dix autres chargés d'étoffes de soie; vous pourrez emmener avec vous tous les Français qui nous ont suivis dans l'armée, quand nous sommes sortis de Jérusalem, ils pourront s'en retourner dans leur pays avec vous, et quand vous serez parti, je m'en retournerai en Perse. Je vous remercie, dit Huon, de la bonté que vous me témoignez et des présents que vous me faites. Alors l'amiral fit amener les sommiers chargés, les fit conduire au port de Thésaire, et les fit monter dans le vaisseau qu'il avait donné à Huon; il fit venir ensuite les pélerins français qu'il remit à Huon pour le servir et l'accompagner; il leur fit donner de très-riches présents, dont ils furent bien joyeux et lui en firent de grands remercîments; car ils avaient plus d'argent pour s'en retourner qu'ils n'en avaient apporté quand ils partirent de France. Ils promirent à Huon qu'ils lui rendraient tous les services qui dépendraient d'eux, et ne le quitteraient point qu'il n'eût achevé toutes ses entreprises. Huon fit préparer ce qui était nécessaire pour son départ et n'oublia pas de faire porter dans son vaisseau la grande patte du griffon qu'il avait tué. L'amiral de Perse, les maréchaux et les connétables de l'armée, ainsi que les barons montèrent à cheval et conduisirent Huon jusqu'au port de Thésaire, où ils trouvèrent le vaisseau chargé et garni de vivres et de tout ce qui lui appartenait. Alors Huon prit congé, les larmes aux yeux, de l'amiral de Perse et de tous les barons qui furent tous fâchés de son départ. Ils rejoignirent l'armée devant la ville d'Acre; pendant leur chemin, ils s'entretenaient des grandes actions et du courage de Huon; ils rejoignirent bientôt l'armée, et il fut ordonné que chacun se tint prêt pour partir le lendemain matin. Ces ordres furent exactement observés, et le lendemain l'amiral partit avec toutes ses troupes pour retourner en Perse, et il trouva en arrivant auprès de l'Euphrate tous les vaisseaux qu'il avait ordonné que l'on y mît à l'ancre; il fit embarquer toute son armée et mettre à la voile pour retourner en Perse. D'autre part, Huon et Bernard son cousin, plusieurs chevaliers et écuyers français s'embarquèrent et firent lever les ancres et mettre à la voile; ils eurent un vent si favorable, qu'ils passèrent sans aucun risque devant Rhodes et Candie; ils cotoyèrent les îles de Sicile, de Coresphie, de Sardaigne; enfin, ils naviguèrent tant qu'ils arrivèrent sans aucun danger au port de Marseille, où ils débarquèrent et déchargèrent leur vaisseau; et quand ils en eurent tiré tout ce qu'ils désiraient, Huon fit présent du vaisseau au patron qui l'avait conduit. Celui-ci lui fit ses remercîments et se trouva bien riche. Ils entrèrent dans la ville où ils se reposèrent pendant huit jours.

Comme le seigneur de Clugny plaça en embuscade des gens armés entre Mâcon et Tournus, contre le neveu de l'empereur, qui le détruisirent lui et ses gens, et comme l'empereur, indigné, voulut faire brûler Esclarmonde et pendre trois cents prisonniers de Bordeaux.

Ce chapitre traite depuis que Bernard quitta le seigneur de Clugny pour aller à la recherche de Huon son neveu. Ce seigneur de Clugny était bien fâché de ne savoir aucune nouvelle ni de l'un ni de l'autre. Toute la consolation qu'il avait était dans la belle Clairette qu'il faisait élever et qui promettait beaucoup; car elle était très-belle et d'un caractère si doux, qu'on pouvait la comparer à une colombe : elle possédait en outre de rares qualités et beaucoup de sagesse. Quand il pensait d'ailleurs à l'affreuse situation dans laquelle se trouvait réduite sa chère nièce Esclarmonde qui était renfermée dans une obscure et étroite prison, en grande pauvreté et misère, il était partagé par la colère et le chagrin. Un jour il lui fut rapporté par un homme respectable, qui venait de saint Jacques et qui avait passé par Bordeaux, que le neveu de l'empereur devait partir pour aller à Mayence auprès de l'empereur Thierry, son oncle, et qu'il emmenait avec lui un grand nombre de bourgeois de la ville de Bordeaux, pour les mettre en prison, parce qu'ils avaient osé réclamer Huon leur seigneur, et qu'il emmenerait avec lui tout l'argent du tribut que chaque habitant du pays de Bordeaux rendait à l'empereur par chaque année.

Quand le bon abbé de Clugny fut averti de la venue du neveu de l'empereur, qu'il regardait comme son plus cruel ennemi, il assembla un grand nombre de nobles et vaillants chevaliers, dont la plupart étaient de la noble famille du duc de Bourgogne, qui pour lors était père de Girard de Roussillon, qui n'avait encore que trois ans. Ils s'assemblèrent en quantité sous les ordres de l'abbé de Clugny, qui mit à leur tête un as-

seur qui avait nom Duverger. Ce capitaine plaça ses espions dans tous les endroits où il savait que le neveu de l'empereur devait passer. Il lui vint des nouvelles certaines qu'il était logé à Mâcon, et que le lendemain il devait partir pour venir à Tournus. Alors le seigneur Duverger et plusieurs autres, par le commandement de l'abbé de Clugny, furent se mettre en embuscade dans une vallée qui est située entre Mâcon et Tournus. Ils virent les Allemands qui descendaient du haut de la montagne, et qui étaient au nombre de deux mille chevaux; mais le seigneur Duverger en conduisait plus de trois mille, capables tous de se défendre, et qui furent bien réjouis d'entendre dire que les ennemis approchaient. Ils avaient déjà passé la première embuscade et ils descendaient dans la vallée, quand ceux qui étaient dans la première embuscade et ceux de la dernière sentirent qu'il était temps d'attaquer leurs ennemis; ils se jettèrent sur eux avec tant de précipitation, qu'en peu de temps ils en taillèrent en pièces une grande partie, car il n'en échappa pas un seul qui ne fût tué ou fait prisonnier. Ils ne pouvaient se sauver en aucune manière, car ils étaient arrêtés d'un côté par une montagne et de l'autre par la rivière de Saône: ils étaient cernés devant et derrière par leurs ennemis; cette journée coûta la vie au neveu de l'empereur qui était un très-beau chevalier. L'empereur l'avait envoyé à Bordeaux pour être gouverneur de tout le pays. Après la bataille finie, le seigneur Duverger fit prendre le corps du neveu de l'empereur et le fit enterrer dans l'église cathédrale de Tournus, où ils arrivèrent avec tous leurs prisonniers qui étaient bien environ huit cents; ceux qui avaient été amenés de Bordeaux étaient bien réjouis de se voir échappés des mains des Allemands.

Après cette déroute faite, ils retournèrent à Clugny où ils furent bien reçus par l'abbé et tout le couvent. Le seigneur Duverger leur raconta de quelle manière il s'y était pris pour attaquer les ennemis. Le butin fut ensuite partagé à tous ceux qui avaient été à la bataille, car l'abbé de Clugny avait fait rester environ mille hommes dans la ville pour la garder. Les nouvelles de cette défaite furent bientôt portées jusqu'à l'empereur Thierry qui était à Mayence; au récit de ces tristes détails, il regretta beaucoup la perte de son neveu qu'il aimait tendrement; il en eut un chagrin si grand, auquel s'unissait la colère, qu'il fut trois jours sans vouloir sortir de sa chambre. Le quatrième jour il fit venir tous ses barons et son cousin auxquels il témoigna tout son chagrin et la colère qu'il avait contre Huon, et jura de s'en venger à tel prix que ce fût. Il dit ensuite, puisque je ne peux me venger sur lui, je m'en prendrai à sa femme Esclarmonde et à trois cents hommes que je tiens prisonniers et que j'ai fait amener de la ville de Bordeaux. Je jure au nom du Dieu qui me forma à sa ressemblance, que je ne boirai ni ne mangerai et ne serai point satisfait, que je n'aie fait brûler toute vive son épouse Esclarmonde, et fait pendre et étrangler les trois cents prisonniers de Bordeaux; je veux aussi que chacun de vous sache que le premier qui m'en parlera, s'attirera pour toujours ma haine et mon indignation. Les barons ayant entendu le serment que venait de faire l'empereur Thierry, il n'y en eut pas un seul qui fût assez hardi pour répliquer.

L'empereur ordonna aussitôt qu'on amassât une grande quantité de bois, qu'on le portât sur une petite montagne qui était à une petite distance de la ville, et qu'on y dressât un bûcher; il voulut aussi que l'on élevât des potences pour pendre les trois cents prisonniers. Son commandement fut bientôt exécuté; car on y mena plus de dix voitures de bois. La dame Esclarmonde fut ensuite menée par quatre soldats; on voyait venir après elle les trois cents prisonniers que l'on maltraitait beaucoup le long du chemin.

Esclarmonde, voyant qu'on la conduisait au supplice, poussait des sangots douloureux, et regrettant son cher Huon, elle disait: Mon cher ami, c'est donc à cette fois qu'il faut nous séparer. Elle réclamait ensuite notre Seigneur Jésus-Christ, en le priant d'avoir pitié d'elle et de vouloir mettre son âme dans son saint Paradis; elle traversa ainsi la ville en fondant en larmes. Alors les dames et demoiselles sortirent toutes de leurs maisons pour regarder passer la triste compagnie que l'on conduisait à la mort; elles disaient tout haut: Ah! chère dame, qu'est devenue votre grande beauté, comme votre visage est maintenant pâle et défiguré? que sont devenus ces beaux cheveux si artistement rangés? que de chagrin nous avons de vous voir dans un état si déplorable. Hélas! si nous pouvions nous y opposer, que ce serait avec grand courage que nous le ferions. Ainsi Esclarmonde était regrettée dans tous les endroits de la ville par où elle passait. Les trois cents gentilshommes passèrent après. L'empereur Thierry et ses barons venaient ensuite; il faisait précipiter la marche, tant il désirait la mort d'Esclarmonde et des prisonniers de Bordeaux, tant il désirait venger la mort de son neveu et de ses gens qui avaient été tués dans l'embuscade du bon seigneur de Clugny. Quand ils furent sortis de la ville de Mayence, le duc Hildebert, qui était proche parent de l'empereur Thierry, arriva comme la noble dame Esclarmonde venait de sortir de la ville, et vit qu'on la maltraitait; et l'ayant reconnue, il pria ceux qui la conduisaient d'aller un peu plus doucement, jusqu'à ce que l'empereur fût passé, ils le firent bien volontiers. Quand la noble dame Esclarmonde entendit le duc, elle eut un peu d'espérance, et, tout en pleurant, elle tourna ses regards du côté du duc et lui dit: Ah! très-noble prince, ayez compassion de mon triste état, car je n'ai point fait de crime qui doive mériter la mort. Quand le duc Hildebert entendit parler cette triste dame, il eut le cœur tellement resserré par la douleur, qu'il lui fut impossible de répondre un seul mot. Il piqua son cheval et vint auprès de l'empereur qui venait derrière; et après que les trois cents prisonniers dont il avait pitié furent passés, il lui dit, les larmes aux yeux: O très-noble empereur! je vous conjure, en l'honneur de la passion de notre Seigneur Jésus-Christ, de vouloir bien vous laisser toucher par les lamentations tristes et douloureuses de cette malheureuse compagnie que vous voulez faire mourir en ce jour. Vous savez que nous sommes dans la sainte quarantaine, ainsi je vous demande en grâce de les laisser vivre jusqu'à ce que Pâques soit passé; je vous en prie au nom des services que moi et les miens vous avons rendus. Il me semble que vous avez tort de vouloir vous venger sur cette noble dame qui ne vous a offensé en aucune manière.

Vous les avez chassés de leurs terres et seigneuries, vous en jouissez et vous en recevez les revenus: cela ne devrait-il donc pas vous suffire, sans vouloir encore, pour satisfaire votre vengeance, faire mourir cette adorable dame? Je crains que vous n'attiriez sur vous la colère de Dieu, si vous faites une aussi méchante action. Quand l'empereur Thierry eut entendu le duc Hildebert son cousin-germain, il lui dit très-brusquement: Cousin, j'ai bien compris tout ce que vous m'avez dit, mais je vous réponds en deux mots, que quand tous les prêtres de mon empire seraient ici à me prêcher pendant un an, et qu'ils me prieraient d'accorder la vie à cette dame et à ceux qui doivent mourir avec elle, encore n'en ferais-je rien: ainsi il est inutile que vous m'en parliez davantage, car je jure, par ma barbe, puisque je n'ai pu me venger contre Huon son mari, que je ne boirai ni ne mangerai que je n'aie vu auparavant brûler le corps de cette dame, et que je n'aie fait pendre et étrangler tous les prisonniers qui sont avec elle; car je ne puis calmer autrement la colère que j'ai contre Huon, et le chagrin que j'ai de la mort de mon fils et de mes neveux.

Le duc Hildebert, voyant que l'empereur ne voulait pas se désister de son cruel et malheureux dessein, fut bien fâché, et, tournant bride à son cheval, il s'en alla sans rien dire de plus à l'empereur. Ainsi il s'en retourna le cœur saisi et oppressé par la douleur. L'empereur Thierry ordonna ensuite qu'on se dépêchât d'avancer la marche qu'il trouvait trop lente. Il s'arrêta dans la grande plaine, d'où l'on pouvait voir de la ville même brûler Esclarmonde sur la montagne où le bûcher était préparé. Quand la dame vit le supplice, elle poussa un cri douloureux et se réclama à Dieu, en disant: Seigneur tout-puissant, vous savez que j'ai reçu le baptême pour embrasser votre sainte loi dans laquelle je veux mourir. Je sens bien que mes jours vont finir, ainsi je vous prie très-humblement d'avoir pitié de mon âme et de vouloir bien conserver les jours de mon cher ami et de ma fille Clairette. Telles étaient les plaintes de l'infortunée Esclarmonde lorsqu'elle était à genoux et attachée au poteau où elle attendait la mort.

Nous parlerons dans le chapitre suivant du roi Oberon et de sa cour.

Comme le noble roi Oberon envoya deux de ses chevaliers, savoir: Malebron et Gloriand, pour délivrer la duchesse Esclarmonde et les trois cents chevaliers.

On voit dans ce chapitre que le jour qu'Esclarmonde devait être brûlée, le roi Oberon était dans son palais de Montmur, où il tenait sa cour; car sa mère, la dame de l'île Célée, y était. Il y avait aussi la noble reine Morgue, la fée, mademoiselle Transeline, sa nièce, et aussi un grand nombre d'autres fées; il y avait beaucoup de divertissements.

Oberon était assis sur un riche trône, qui était tout brodé en or et garni de pierres précieuses. Tout à coup il commença à réfléchir, des larmes coulèrent de ses yeux, et il était plongé dans un profond chagrin.

Quand les reines, dames et demoiselles qui étaient à sa cour le virent si triste et répandant des pleurs, elles en furent bien surprises ainsi que les chevaliers Gloriand et Malebron qui étaient bien reçus à la cour du roi Oberon.

Gloriand demanda au roi et lui dit: Sire, quel est l'homme au monde qui a eu la hardiesse de faire quelque chose qui vous déplaise et vous cause tout le chagrin dont nous vous voyons accablé? Le roi lui répondit: Tout le chagrin que vous voyez en moi, est à l'égard de la pauvre Esclarmonde, femme de Huon mon ami. Elle est maintenant sortie des portes de Mayence; on la conduit sur une montagne où l'empereur Thierry a fait élever un bûcher où elle doit être brûlée aujourd'hui; il veut aussi faire pendre trois cents prisonniers avec elle, et si je ne les puis secourir, j'en serais bien fâché par rapport à Huon, qui a repassé la mer et qui est maintenant en chemin pour revenir. Il a eu depuis son départ bien des aventures différentes; il n'y a personne dans tout l'univers qui ait voyagé comme lui, et qui ait supporté autant de peines, de traverses et de misères; le détail en serait trop long à faire. Maintenant qu'il pense avoir un peu de repos et retrouver sa chère Esclarmonde, n'aurait-il pas le plus juste sujet de mourir de chagrin?

Gloriand et Malebron ayant entendu le récit que venait de leur faire le roi Oberon, prièrent instamment le roi et lui dirent: Grand roi, nous vous prions de vouloir bien secourir cette dame, pour l'amour de Huon votre ami et son époux. Gloriand, dit le roi, je ne le puis faire; mais je veux bien que dès à présent vous partiez pour aller secourir cette dame et ceux que l'on veut faire mourir avec elle. Vous direz de ma part à l'empereur Thierry de ne pas être assez hardi pour faire le moindre mal à cette dame ni à personne de sa compagnie, et que je veux qu'il leur laisse la vie jusqu'à ce que le saint jour de Pâques soit passé; je veux aussi qu'il fasse reconduire dans la ville de Mayence les trois cents prisonniers avec la dame; je veux aussi qu'il lui fasse donner un appartement tel qu'elle le demandera; qu'il la laisse se baigner et s'approprier, et lui fasse donner quatre nobles demoiselles pour la servir et accompagner, et que je veux qu'elle soit nourrie comme sa propre fille; qu'il veille aussi à ce que l'on ait beaucoup de soin des prisonniers. Dites-lui bien que s'il n'observe pas mes commandements, il me le paiera cher. Gloriand et Malebron prirent congé du noble roi Oberon; tous les chevaliers et dames qui étaient présents, souhaitèrent qu'ils fussent bientôt arrivés au lieu et place où la duchesse Esclarmonde était en pleurs et lamentations, agenouillée devant le bûcher, et attendant une mort prochaine, si elle n'eût été bientôt secourue, car on l'avait déjà prise et on l'attachait au poteau. Gloriand et Malebron arrivèrent comme la foudre, et ne furent vus de personne, excepté d'Esclarmonde. Quand ils furent arrivés et qu'ils virent le feu allumé, ils se saisirent des gens qui voulaient y jeter la dame, et les jettèrent eux-mêmes au milieu des flammes où ils furent bientôt brûlés; ils en jettèrent encore beaucoup d'autres, dont plusieurs de ceux qui étaient présents eurent une telle frayeur qu'ils se sauvèrent, et il n'y en resta pas un seul sur la place. Les deux chevaliers vinrent ensuite vers la dame et lui dirent: Dame très-aimable, nous sommes envoyés pour vous tirer du danger où vous êtes. Seigneurs,

leur répondit Esclarmonde, ce n'est pas la première fois que le noble roi Oberon nous a donné du secours à moi et à Huon mon mari, que Dieu par sa grâce veuille bien l'en récompenser! Réjouissez-vous, dit Gloriand, dans peu de temps vous reverrez votre mari, il a passé la mer et il est en chemin pour revenir. Quand Esclarmonde entendit Gloriand, elle fut si ravie qu'elle ne savait quoi lui répondre; enfin, reprenant ses sens, elle lui dit : Cher Gloriand, je dois bien vous chérir et vous aimer de ce que vous me donnez de si heureuses nouvelles. Alors Gloriand et Malebron dirent à Esclarmonde, reposez-vous un peu ici jusqu'à ce que nous ayons délivré les prisonniers que l'on conduit à la mort et que nous espérons ramener auprès de vous. Ils partirent et laissèrent Esclarmonde qui se mit à genoux, et levant les yeux et les mains au ciel, rendit grâces à notre Seigneur Jésus-Christ du secours qu'il voulait bien lui envoyer par le moyen du roi Oberon. Gloriand et Malebron, après avoir quitté la dame, vinrent à l'endroit où étaient plantées les potences: ils délièrent et délivrèrent les trois cents prisonniers. Ils tuèrent plusieurs des gens qui étaient commis pour les pendre. Quand ils virent que les deux chevaliers en détruisaient un si grand nombre, ils ne savaient que devenir et se crurent attaqués par une armée des plus nombreuses, tant les deux chevaliers causaient de destruction. La peur s'empara de leurs esprits et ils prirent la fuite du côté de l'empereur, qui fut bien surpris de cette déroute. On lui avait déjà dit que la duchesse Esclarmonde était délivrée et que l'on ne savait pas qui étaient ceux qui l'avaient mise en liberté; mais qu'ils étaient venus comme la foudre. L'empereur Thierry jeta de nouveau ses regards sur la montagne, et vit que tout le peuple qui y était allé pour voir pendre les trois cents prisonniers, s'en revenait vers lui en fuyant à perte d'haleine; et lorsqu'ils furent arrivés devant lui, ils lui racontèrent tout ce qu'ils avaient vu et entendu : ce qui causa une frayeur mortelle à l'empereur et à ses barons qui étaient autour de lui.

Ah! sire, dit le duc d'Autriche, il aurait mieux valu vous en rapporter au duc Hildebert votre cousin qu'à votre ressentiment. Sachez que vous avez beaucoup courroucé notre Seigneur Jésus-Christ, d'avoir voulu faire une action si cruelle et si injuste, principalement dans le temps de la sainte quarantaine. Quand les deux chevaliers Gloriand et Malebron eurent délivré Esclarmonde et les trois cents prisonniers, ils les amenèrent vers l'empereur et ne se firent voir qu'eux deux. Quand l'empereur vit la dame et les prisonniers devant lui, et que ce n'était que par deux chevaliers armés qu'ils étaient mis en liberté, il n'eut pas tant de crainte qu'auparavant, et leur dit avec fierté : Comment avez-vous été assez hardis pour oser délivrer ceux que j'avais condamnés à la mort? ainsi je vous fais savoir que je ne boirai ni ne mangerai qu'auparavant je ne vous aie fait pendre et étrangler, ensuite je ferai brûler Esclarmonde. Alors Gloriand et Malebron levèrent la visière de leurs casques; dès qu'ils eurent découvert leur visage, on aperçut qu'ils étaient deux chevaliers d'une rare beauté. Alors Gloriand dit hardiment à l'empereur Thierry : Sire, nous faisons bien peu de cas de vous et de vos menaces; mais faites attention à ce que le noble et puissant roi Oberon nous a chargés de vous ordonner de sa part, et tremblez pour vos jours si vous ne vous conformez en tout à ses commandements. Le roi Oberon vous enjoint expressément de ne faire aucun mal à cette noble dame, ni à tous les prisonniers qui sont avec elle ici présents, avant que Pâques soit passé; vous aurez soin de faire donner à cette dame dans votre hôtel une chambre bien garnie, et vous lui donnerez aussi des dames et demoiselles pour l'accompagner et la servir honorablement comme si elle était votre propre fille. Pour ce qui concerne les prisonniers, vous les ferez revêtir et nourrir comme s'ils étaient chevaliers de votre cour. Prenez garde de faire autrement, car si vous n'exécutez pas ce que je viens de vous prescrire, il n'y a personne sur la terre qui puisse vous préserver de la mort. Tels sont les ordres que vous donne le noble roi Oberon, qui est le souverain seigneur du royaume de féerie. Quand l'empereur Thierry entendit Gloriand le chevalier et Malebron qui, devant lui, étaient armés, l'épée teinte de sang des Allemands qu'ils avaient tués, il en fut si fâché et en eut une si grande terreur, qu'il se tourna vers ses barons et leur dit : Seigneurs, je vous prie de me donner avis sur ce que je dois faire. Vous pouvez bien avoir ouï parler du roi Oberon et de sa puissance qui est très-grande, ce qui fait que je le redoute beaucoup; vous pouvez voir comme par deux chevaliers seulement ont été délivrés ceux que j'avais condamnés à la mort, et quelle destruction ils ont faite des gens que j'avais chargés d'exécuter mes ordres pour cela. D'autre part, il me mande par les deux chevaliers, de conserver et avoir bien soin de la dame et des prisonniers qui sont avec elle, et que je ne sois pas assez hardi pour leur faire aucun mal avant que Pâques soit passé. Un ancien chevalier s'avança et dit à l'empereur : Sire, sachez que le roi Oberon est bien puissant et vertueux, car il n'y a rien au monde dont il ne soit instruit; joint à cela, toutes les fois qu'il lui vient à plaisir, il se trouve où il désire être avec un aussi grand nombre de gens qu'il en veut avoir. Et croyez certainement que si vous allez contre ses volontés, les deux chevaliers qui vous sont apparus, sont assez puissants pour vous détruire sans que le roi Oberon s'en mêle, et pour cela je pense que vous répondiez aux deux chevaliers, que vous exécuterez ponctuellement tout ce que le roi Oberon vous a ordonné. Tous les barons engagèrent l'empereur à suivre cet avis.

Quand l'empereur Thierry eut entendu ses barons lui parler ainsi, il retourna parler aux deux chevaliers fées et leur dit : Seigneurs, vous direz au roi Oberon de ma part que je le salue bien respectueusement, que j'accomplirai autant qu'il me sera possible tout ce qu'il m'a recommandé par votre ministère. Sire, dit Gloriand, si vous le faites comme vous le dites, le noble roi Oberon vous regardera pour son ami; de notre côté nous vous recommandons à Dieu. Alors disparurent les deux chevaliers d'une manière si prompte que l'empereur et ceux qui étaient là ne surent que dire de leur départ. Gloriand et Malebron partirent avec tant de précipitation, qu'en peu de temps ils arrivèrent à Montmur, où ils trouvèrent le noble roi Oberon auquel ils racontèrent tout ce qu'ils avaient

fait, et qu'à l'instant la dame Esclarmonde et les gens de Huon étaient en liberté et étaient traités comme il l'avait ordonné. Il leur dit : Avant un mois ils paieront bien cher les aises qu'il leur donnera; car avant qu'il soit un mois passé, il leur fera souffrir de nouveaux maux par la haine qu'il garde dans son cœur à l'égard de Huon : il les fera remettre en prison où ils seront en grande misère, et quand Pâques viendra, il voudra faire brûler Esclarmonde et faire mourir tous ceux qui sont en prison avec elle, et ils ne pourront en échapper s'ils ne sont secourus. Sire, dit Gloriand, cependant je ne crois pas que l'empereur ose le penser. Gloriand, dit le roi Oberon, sachez que la grande haine qui est en son cœur l'excitera à le faire.

Nous parlerons maintenant de l'empereur Thierry.

Comme l'empereur fit habiller Esclarmonde ainsi que les prisonniers; comme un mois après il les fit tous remettre en prison.

Quand les deux chevaliers Gloriand et Malebron furent sortis de la présence de l'empereur et qu'ils furent revenus tous dans Mayence, l'empereur fit ramener Esclarmonde et les prisonniers; tous les bourgeois et les dames de la ville furent bien charmés du bonheur que la dame et ceux qui étaient avec elle venaient d'avoir, d'être échappés au supplice auquel ils étaient condamnés. L'empereur fit conduire Esclarmonde dans son palais, et lui fit préparer des chambres telles que son rang méritait; il lui donna ensuite quatre femmes de chambre pour la servir; il la fit parer et richement habiller comme si elle eût été sa propre fille, et sa beauté reparut bientôt. Les trois cents prisonniers eurent de fort belles chambres et furent habillés comme il convient; ils eurent autant de liberté que les gens de l'empereur, parce qu'il leur avait donné toute liberté. Mais trois semaines furent à peine écoulées, que la grande haine que l'empereur conservait pour la dame Esclarmonde et les prisonniers, se ranima de nouveau, et fit tourner le peu de satisfaction qu'ils avaient eue en des tourments affreux; il jura, sur son Dieu, que malgré le roi Oberon et pour telle chose qui dût lui arriver, il ne serait pas content qu'il ne les eût tous fait mettre en prison, et que dès que Pâques serait passé, il ferait brûler la dame et pendre tous les prisonniers, et prendrait vengeance contr'eux, par rapport à la haine qu'il ne pouvait étouffer dans son cœur contre Huon, qu'il prétendait lui avoir fait beaucoup de mal, et qu'il ne pouvait l'oublier. Quand il eut dit cela, il ordonna à ses gens d'aller prendre Esclarmonde pour la remettre en prison avec les trois cents chevaliers, comme ils y avaient été auparavant. Ses gens exécutèrent ses ordres sur-le-champ. Esclarmonde et les autres prisonniers furent saisis d'une grande terreur, et ils se dirent les uns aux autres : c'est pour cette fois que notre mort est certaine. Esclarmonde, de son côté, se mit à pleurer et regretter son cher ami Huon en disant : Ah! cher ami, que vous tardez à venir, je crains bien que vous n'arriviez pas à temps, et que mon supplice ne soit accompli; que je dois donc maudire l'heure où je suis née, car de ma vie je n'ai essuyé tant de douleur et de chagrin. Il vaudrait mieux pour moi que je fusse morte que de passer ainsi mes jours dans une affreuse prison. Elle se recommandait à Dieu, et le priait de vouloir bien prendre pitié d'elle. Ainsi, comme vous le pouvez voir, la pauvre Esclarmonde et les trois cents prisonniers furent remis en prison, où ils souffrirent bien des peines et de la misère, car ils n'avaient pour toute nourriture que du pain d'orge et de l'eau.

Nous parlerons maintenant de Huon qui était arrivé à Marseille.

Comme Huon partit de Marseille et vint trouver l'abbé de Clugny son oncle, auquel il ne se fit pas connaître sur-le-champ; et comme après il s'en fit reconnaître ainsi que de sa fille Clairette.

Après que le noble Huon eut séjourné quelque temps à Marseille, il apprêta son équipage, fit acheter des mulets et des chevaux pour lui et pour tous ceux qui étaient avec lui; il fit charger ses bêtes de somme et n'oublia pas la patte du griffon, qui était très-grosse; il la fit envelopper afin qu'elle ne fût pas vue de tout le monde. Quand il eut fait préparer et charger tout ce dont il avait besoin, il partit de Marseille; et après avoir traversé la Provence, il vint dans le Mâconnais, et arriva le mardi au soir dans la ville de Tournus. Et quand il y fut arrivé, et qu'il eut soupé, il appela Bernard et lui dit : Mon cher cousin, je vous prie de me faire le plaisir de m'attendre ici, car je veux aller demain voir mon oncle l'abbé de Clugny et ma fille Clairette, qu'il y a long-temps que je désire voir; j'irai, étant déguisé sous l'habit de pélerin, et reviendrai ensuite vous retrouver. Sire, dit Bernard, tout ce qui peut vous faire plaisir nous le fait pareillement. Le lendemain matin Huon s'habilla en pélerin : il prit l'écharpe, le bourdon et tout l'ajustement, et ensuite il se botta; il avait la barbe et les cheveux très-longs, ce qui le faisait beaucoup ressembler aux pélerins. Quand Bernard et ses compagnons le virent ainsi arrangé, ils se prirent à rire et lui dirent : Sire, on voit bien à votre façon d'agir que vous êtes de bonne famille, il me semble que si vous vouliez faire un peu trembler le bâton, vous n'auriez pas beaucoup de peine à faire sortir l'argent des bourses de ces petites femmelettes. Huon l'ayant ouï ne put s'empêcher de rire; il prit congé de Bernard et de ses compagnons, puis il partit tout seul et ne cessa de marcher jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Clugny. Dès qu'il fut arrivé, il alla frapper à la porte de l'abbaye, il appela le portier et lui dit : Ami, je vous prie de me vouloir laisser entrer ici. Le portier, ayant ouvert la porte, considéra attentivement Huon, et dit en lui-même qu'il n'avait jamais vu un plus bel homme et mieux accompli; il lui dit : Beau pélerin, vous pouvez entrer. Alors Huon entra et dit au portier : Ami, sachez que je viens d'au-delà de la mer, où j'ai souffert bien des peines, et que j'ai été baiser le saint Sépulcre; j'ai connu autrefois l'abbé de cette abbaye, et je ne voulais pas passer sans le voir ni lui parler, je vous prie de me faire le plaisir de me conduire vers lui, il me connaîtra bientôt. Sire, lui répondit le portier, comme vous me paraissez être d'une famille honnête, ainsi vous pouvez librement parcourir cet hôtel, et

vous trouverez certainement l'abbé notre bon seigneur, qui converse dans une salle avec ses religieux; je suis bien persuadé, comme vous êtes connu de lui, qu'il vous recevra très-bien, car c'est un homme des plus sages que l'on puisse trouver. Ami, dit Huon, votre politesse pourra vous être avantageuse. Alors il quitta le portier et s'en alla dans la salle où il trouva l'abbé, qui causait avec ses religieux. Huon salua le bon abbé et sa compagnie. Ami, dit l'abbé, soyez le bienvenu, je vous prie de me dire d'où vous venez? Sire, dit Huon, sachez que je viens d'outre-mer, et que j'ai été à la sainte ville de Jérusalem, où j'ai baisé le saint Sépulcre dans lequel notre Seigneur a été mis après avoir été crucifié. J'ai été au-delà de la mer environ six ans; le sujet pour lequel je suis venu, est parce que j'ai trouvé un chevalier à-peu-près de mon âge, qui se nomme Huon de Bordeaux, et qui se dit être votre neveu. Quand il eut appris que je partais pour ce pays, il me chargea de vous le recommander, et je suis venu vers vous pour accomplir mon message; car nous nous sommes trouvés en plusieurs batailles, et nous nous aimions beaucoup. Quand le bon abbé de Clugny eut entendu le pélerin, des larmes lui tombèrent des yeux; il dit ensuite: Ami, je pense que tout ce que vous me dites est véritable; je suis bien aise que vous ayez vu mon neveu, car je vous assure qu'il n'y a personne au monde qui me soit plus cher et que je désire davantage de revoir en ces lieux; dites-moi, je vous en prie, ce qu'il a envie de faire, s'il pense revenir dans ce pays, ou s'il veut rester où il est; je voudrais qu'il m'en eût coûté mille marcs d'or et qu'il fût maintenant dans cette salle.

Sire, dit Huon, avant qu'il soit un mois vous reverrez ce neveu que vous aimez tant; car il m'a dit, lors de mon départ, qu'il avait une fille que vous avez pris soin de nourrir et d'élever; il m'a dit de vous prier de vouloir bien me la faire voir, je le désire avec une grande impatience, et j'espère que vous me ferez ce plaisir. Je vous la ferai voir très-volontiers, dit l'abbé; j'ose bien vous dire que vous ne sauriez trouver dans le monde une fille plus sage ni mieux apprise pour son âge, car elle n'a pas plus de dix ans. Quand Huon entendit l'abbé faire un si bel éloge de sa fille, il fut bien joyeux, et rendit en lui-même grâces à notre Seigneur Jésus-Christ. L'abbé appela alors un respectable chevalier, nommé Emery, et lui dit d'aller chercher sa nièce Clairette; alors le chevalier s'en fut à la chambre où elle était à converser avec quatre dames qui prenaient soin de l'élever.

Le chevalier Emery entra et salua respectueusement la demoiselle et toute la compagnie qui était présente. Sire écuyer, je suis bien charmée de votre venue, je vous prie de me dire quelle nouvelle me procure le plaisir de vous voir. Belle et aimable demoiselle, lui dit Emery, il y a ici un pélerin qui vient d'outre-mer, il a donné à votre cher oncle des nouvelles de votre père, et votre oncle m'a chargé de vous dire que vous vinssiez lui parler. Elle n'eut pas plutôt entendu parler de son père qu'elle désira ardemment d'en avoir des nouvelles certaines. Elle sortit de sa chambre, accompagnée des quatre dames, et vint dans la salle où était son oncle l'abbé avec ses nobles chevaliers. Elle entra dans la salle; elle était richement parée, ce qui relevait beaucoup sa beauté; la nature l'avait si bien formée, que l'art n'avait pas besoin d'y suppléer; elle avait la chair plus blanche que les lys, et des couleurs plus vermeilles que les roses; elle avait les dents blanches, petites et serrées, les yeux riants, le nez effilé, les cheveux blonds, les oreilles petites, le menton bien tourné, la gorge bien prise et la taille bien légère; on ne pouvait la voir sans être épris tant son maintien était doux et modeste: je ne puis exprimer assez toute sa beauté et sa vertu.

Huon voyant sa fille qui était si belle, ne put s'empêcher de la regarder avec beaucoup de surprise, sans pendant affecter. L'abbé prit sa nièce par la main, la conduisit vers Huon, et lui dit: Pélerin, que vous semble de cette demoiselle? Vous voyez qu'elle a un très-beau teint, le soleil ne lui a point terni; elle est aussi bien élevée qu'elle est belle; elle est fille du noble Huon de Bordeaux, qui est l'homme que j'aime le mieux dans le monde: plût à Dieu qu'elle pût le voir comme vous! Si mes jours peuvent encore être prolongés, je la marierai richement, et je lui donnerai la plus grande partie de mes biens. Sire, dit Huon, je souhaite qu'elle soit mariée comme il faut, et qu'elle ait une heureuse postérité. Alors la belle Clairette dit poliment à Huon: Pélerin, faites-moi, je vous prie, le plaisir de me donner quelques nouvelles de mon très-cher père Huon! Belle, lui répondit-il, nous avons été assez long-temps ensemble au-delà de la mer, nous avons combattu contre le Soudan qui est actuellement à Babylone; ce n'est pas celui qui y fut mis par Huon quand il eut tué l'amiral Gaudisse, car c'est un autre qui depuis a reconquis la ville et tout le pays d'Egypte. Nous avons eu beaucoup à souffrir le duc Huon et moi; mais à la fin nous avons remporté la victoire sur le Soudan et ses gens. Pélerin, dit Clairette, je vous prie de me dire la vérité: pensez-vous que mon père revienne dans ce pays? car c'est la chose que je désire le plus au monde. Belle, lui répondit Huon, je vous assure vraiment qu'avant qu'il soit deux mois vous le reverrez en bonne santé. Grand Dieu! je souhaite que cela soit ainsi, afin qu'il puisse mettre hors de prison ma mère qui est dans une extrême misère.

Quand Huon entendit sa fille, il ne lui fut pas possible de se déguiser davantage, il lui dit: Ma chère fille, s'il plaît à notre Seigneur Jésus-Christ, avant que le mois d'août soit passé, je l'en retirerai, ou je ne pourrai faire autrement; car je ferai une guerre terrible à l'empereur, et avant de mourir je lui trancherai la tête. La demoiselle, entendant le pélerin l'appeler sa fille, changea de couleur et devint rouge; elle pensa bien qu'aux discours qu'il venait de tenir, que c'était son père, elle en fut bien ravie, et lui dit: Sire, s'il est vrai que vous soyez le duc Huon de Bordeaux mon père, que je suis heureuse! Ma chère fille, croyez-le, il m'est impossible de vous le cacher davantage. Clairette voyant bien que c'était son père, se jeta à son cou et l'embrassa en pleurant de joie. Le bon abbé de Clugny vint aussi l'embrasser et lui dit: Mon très-cher neveu, la joie de mon âme, je suis charmé de votre arrivée que je n'ose encore croire. Il l'embrassa encore une fois et lui témoigna l'amitié la plus sensible; Clairette sa fille ne pouvait quitter ses

embrassements. Alors tous ceux de l'hôtel vinrent saluer Huon. L'abbé lui dit ensuite qu'il était surpris de le voir revenir en si petite compagnie.

Mon cher oncle, répondit Huon, je n'ai pu faire autrement, car j'ai eu tant d'aventures et de tempêtes sur mer, que la plupart de mes gens sont péris, les uns par maladies, d'autres sont retournés dans le pays de leur naissance; mais ceux que j'ai amenés avec moi, sont restés à la roche d'aimant où ils sont morts de faim, ainsi que ceux qui voulaient me conduire dans Anfamie pour chercher du secours. Huon fit ensuite le détail de toutes les aventures qu'il avait eues depuis qu'il était parti de Bordeaux. Il y en avait beaucoup dans l'assemblée qui s'en moquaient et disaient qu'il leur contait des mensonges; ils se disaient les uns aux autres, les voyageurs ont un grand avantage, c'est qu'ils peuvent mentir sans trouver personne qui les puisse contredire, et quand même on le ferait, ils pourraient vous dire d'y aller voir. Neveu, dit l'abbé, si j'étais assez jeune pour pouvoir porter les armes, je vous accompagnerais volontiers pour aller combattre cet empereur qui vous a fait tant de maux; je mettrais sur pied un grand nombre de soldats que je paierais avec les trésors que j'ai amassés et que je garde depuis très-long-temps, et je lui ferais une guerre si sanglante, qu'il s'en souviendrait plus d'un jour, ou je périrais, ou bien je lui ferais réparer les torts qu'il vous a faits. Je lui en ai déjà fait éprouver; car il n'y a pas long-temps que mes gens ont tué son neveu et tous ceux qui étaient avec lui. Sachez que depuis bien du temps j'ai amassé des trésors suffisants pour entretenir vingt mille hommes pendant l'espace de deux ans; mais je ne puis plus marcher, car j'ai près de cent ans; mais je puis vous aider de mes trésors, et vous pourrez en disposer autant qu'il vous en sera de besoin. Sire, dit Huon, j'espère que notre Seigneur Jésus-Christ vous récompensera de vos offres.

Comme Huon de Bordeaux raconta à son cher oncle l'abbé de Clugny toutes les aventures qu'il avait eues depuis qu'il était parti de Bordeaux, et comme il lui donna une pomme de l'arbre de Jouvence: ce qui le fit revenir aussi jeune qu'il était à trente ans.

Huon voyant que son oncle lui faisait des offres si avantageuses, lui dit: Mon cher oncle, je vous remercie du bien que vous avez fait à ma fille Clairette, que vous voulez bien me faire encore, j'espère que Dieu vous en récompensera. Sire, apprenez que quand j'eus tué les griffons, je vins auprès d'une belle fontaine près de laquelle était un grand arbre garni de fruits très-beaux et très-bons: on l'appelle l'arbre de Jouvence. J'y ai cueilli trois pommes, dont je vous en donnerai une et vous la mangerez, et aussitôt que vous l'aurez mangée, vous reviendrez aussi fort et paraîtrez aussi jeune que vous l'étiez à l'âge de trente ans. Alors il y eut un des moines, que l'on nommait dom Jean Salivet, qui ayant entendu ce que Huon venait de dire, ne put s'empêcher de rire et de lui dire: Sire, que nous dites-vous donc? Sachez qu'il y a certainement plus de deux mille ans passés qu'il y ait été aucun homme à l'arbre de Jouvence, et cela n'est point vrai. Quand Huon vit le moine le démentir ainsi, la colère lui monta au visage, il leva son bourdon et il eût frappé le moine si l'on ne s'y fût aussitôt opposé; il lui dit: Mauvais moine, tu en auras menti, car dans peu l'on verra si j'ai dit vrai ou faux. Alors le bon abbé se mit entr'eux deux, abattit le bourdon qui était préparé pour frapper le moine, et dit à Huon: Mon cher neveu, calmez votre colère. Il dit ensuite au moine: Par la foi que je dois à saint Benoît, vous paierez cher le démenti que vous avez donné. Il le fit prendre et le fit mettre en prison, puis il dit à Huon qu'il le priait de ne plus se mettre en colère. Huon tira alors une des pommes et la présenta à son oncle en lui disant: Sire, recevez cette pomme que j'ai cueillie sur l'arbre de Jouvence; j'y ai cueilli trois pommes, dont j'en ai donné une à l'amiral de Perse, une à vous, et l'autre que je garde pour moi; vous mangerez celle que je vous donne. J'en aurais cueilli davantage, mais notre Seigneur me l'a fait défendre par un ange. Apprenez que quand j'eus donné la pomme à l'amiral de Perse, qui avait plus de cent ans, il ne l'eut pas plutôt mangée qu'il devint aussi fort comme s'il n'avait eu que trente ans, et il est à présent un des plus beaux princes que l'on puisse voir. Ce miracle a fait convertir à la foi de notre Seigneur les barons et le peuple de ce royaume; la plupart se firent baptiser, et ceux qui ne voulurent pas y croire furent mis en pièces. Ensuite l'amiral, pour me prouver l'amitié qu'il avait pour moi, passa la mer avec une armée nombreuse; nous entrâmes dans la ville du Soudan, que nous avons conquise. Le bon abbé fut bien joyeux de ce que son neveu Huon venait de lui raconter; il fit le signe de la croix, prit la pomme et la mangea toute entière. Aussitôt, et en présence de toute l'assemblée, il parut n'avoir que trente ans; sa barbe, qui était très-blanche, devint noire, son corps droit et robuste; enfin, joyeux de se voir en un tel embonpoint, il embrassa Huon de tout son cœur. Ceux qui étaient présents à ce miracle furent bien surpris, et se dirent les uns aux autres que Huon était un homme digne de foi, et qu'ils ne pouvaient pas croire qu'il fût jamais sorti un seul mensonge de sa bouche. On était tout en joie dans la salle de l'abbé de Clugny; il fit servir à dîner, ils se mirent à table, la conversation fut très-gaie; et quand ils eurent dîné et rendu grâces à Dieu, tous les moines vinrent témoigner leurs respects au noble Huon, et le prièrent de vouloir bien accorder le pardon à dom Jean Salivet, qui, par une trop grande imprudence de jeunesse, avait si mal parlé, mais qu'il n'avait point eu de mauvaise intention. Huon voyant qu'ils étaient tous à ses genoux pour lui demander le pardon de ce moine, leur répondit qu'il lui pardonnait de tout son cœur, et qu'il n'était pas venu pour faire de la peine à quelqu'un.

Quand l'abbé entendit que Huon pardonnait à son moine, il l'en remercia et lui dit: Sire, si vous ne lui eussiez pardonné je vous jure qu'il ne serait pas sorti de la prison avant un an. Les moines allèrent aussitôt à la prison, et racontèrent à dom Jean Salivet toutes les merveilles qu'ils avaient vues depuis qu'il avait été mis en prison; ils lui racontèrent comme leur abbé, qui était très-vieux, était rajeuni et ne paraissait pas

avoir plus de trente ans. Seigneurs, leur répondit Jean Salivet, je suis bien joyeux d'être délivré; mais j'ai bien de la peine à croire que cela soit tel que vous me le dites : je désirerais bien le voir; alors ils l'amenèrent dans la salle où était l'abbé avec Huon. Quand il vit son abbé rajeuni comme on lui avait assuré, il se jeta à genoux, et demanda pardon à Huon, qui lui pardonna aussitôt. La joie éclata alors dans tout le palais. L'abbé dit à Huon : Vous pouvez lever vingt mille hommes, si vous en avez besoin, car j'ai assez d'or et d'argent pour les entretenir. Nous manderons ensuite nos amis, et nous en trouverons assez pour combattre cet empereur, qui vous a tant fait de mal en vous usurpant vos héritages, et, ce qui est pis encore, en retenant dans une affreuse prison votre chère Esclarmonde; sa barbarie me met dans une colère implacable contre lui. Huon lui dit : Sire, il me semble qu'il vaudrait mieux que je m'y prisse d'une autre manière; si je puis m'entendre avec l'empereur Thierry, je pense que ce serait mieux agir, j'espère même qu'il me rendrait mes terres et seigneuries, ma femme et mes hommes. Si je pouvais être de ses amis, cela serait mieux, car je lui ai fait bien du mal. Je voudrais bien savoir, lui dit l'abbé, comment vous viendrez à bout de cette entreprise? Cher oncle, dit Huon, cette nuit je penserai à cette affaire, j'espère qu'avec l'aide de Dieu je pourrai réussir.

Comme Huon partit de Clugny, arriva un vendredi dans la ville de Mayence, et se mit auprès de la chapelle de l'empereur Thierry.

Après que le duc Huon et l'abbé de Clugny, son oncle, eurent conversé sur différentes choses, Huon écrivit une lettre à ses gens qui étaient à Tournus, par laquelle il leur mandait de venir le trouver à l'abbaye de Clugny; il envoya un gentilhomme pour les aller chercher. Dès qu'il fut arrivé à Tournus, il remit cette lettre à Bernard. Aussitôt ils se préparèrent et chargèrent leurs sommiers, puis ils partirent tous ensemble de Tournus. Ils revinrent à l'abbaye de Clugny, et comme ils arrivaient, Huon et l'abbé étaient appuyés à une des fenêtres du palais. L'abbé regarda et aperçut venir quinze gros sommiers chargés, et environ sept à huit mulets, dont il fut bien surpris et curieux de savoir ce que ce pouvait être, et à qui ils étaient; il dit à Huon : Neveu, pourriez-vous me dire à qui sont les sommiers que je vois entrer ici, et qui sont les gens qui les conduisent? Sire, dit Huon, ce sont les miens, et celui qui en a la conduite est Bernard, qui a souffert bien des peines avant de me trouver. Mon cher neveu, dit l'abbé, je suis bien charmé de ce que Bernard vous a retrouvé, car c'est un des preud'hommes que je puisse connaître; nous devons bien le chérir, parce qu'il est notre parent et qu'il nous a toujours été favorable. Huon lui dit : Cela est vrai, il possède toutes les vertus que vous lui attribuez. Voyez ce grand sommier, qui est au milieu des autres, il porte des coffres bien ferrés et bandés, qui contiennent des pierreries pour plus de la valeur de quatre bonnes villes; je vous les donnerai en garde pour le mariage de ma chère fille Clairette, et il embrassa sa fille aussitôt qu'il eut proféré ces paroles. Neveu, dit l'abbé, malgré ce bien que vous voulez donner à votre fille, j'espère lui faire partager mes trésors. Bernard et les gentilshommes qui étaient avec lui vinrent descendre au palais. Quand l'abbé aperçut Bernard, il vint au-devant de lui, l'embrassa à bras ouverts, et fit beaucoup d'amitiés à ceux qui étaient avec lui. Huon et le bon abbé son oncle avec la belle Clairette firent décharger les sommiers, et ouvrirent le coffre. Quand l'abbé eut vu toutes les richesses qui y étaient, il fut bien étonné, et dit à Huon : Je crois que vous avez assez de richesses pour acheter tout le royaume de France. Huon prit dans le coffre un collier d'or qui était enrichi de pierreries qui jetaient un éclat resplendissant dans toute la chambre. Huon vint ensuite vers sa fille, lui mit au cou le riche collier et l'embrassa tendrement en lui disant : Ma très-chère fille, je ne vous ai jamais rien donné, mais je vous fais présent de ce riche collier : il vaut seul un royaume ou au moins un duché, et il l'embrassa de nouveau. Quand Clairette vit ce beau collier, elle fut si ravie qu'elle se jeta au genoux de son père pour l'embrasser. Huon montra ensuite à son oncle tout son trésor et ses pierreries. Quand l'abbé eut vu toutes les richesses de Huon, il les fit mettre dans un grand coffre. Huon se para ensuite de ses habits les plus riches et les plus beaux qu'il pouvait avoir. Quand il fut habillé il avait un port de roi, on le regardait avec plaisir; il y eut pendant huit jours des divertissements dans tout le palais. Le neuvième jour Huon appela Bernard, et s'étant préparés, ils partirent sans rien dire à personne, excepté à l'abbé de Clugny, auquel Huon dit : Mon cher oncle, vous saurez que Bernard et moi nous partons; mais je vous prie de ne parler à personne de notre départ, et de tenir le secret jusqu'à ce que vous ayez de nos nouvelles. Neveu, je le ferai ainsi que vous me le recommandez. Huon et Bernard partirent avant que personne ne fût levé dans le palais et ils prirent la route de Mayence. Le matin du jour où ils devaient arriver, ils passèrent par un petit bois, où ils mirent pied à terre. Huon mit un autre habit, mit des bas et des gros souliers; il prit ensuite une herbe, s'en frotta le visage, de manière qu'il semblait à le voir qu'il eût été dix ans au soleil, ce qui le rendait tout-à-fait méconnaissable, Bernard lui-même n'aurait pas pu le reconnaître s'il ne l'eût vu se déguiser. Quand il lui vit l'écharpe au cou et le bourdon à la main, il ne put s'empêcher de rire. Huon dit à Bernard de s'en aller en avant avec tous les équipages dans la ville de Mayence, et de loger dans une petite hôtellerie. Bernard prit le devant comme Huon lui avait recommandé. Huon eut soin de prendre les trente pierres précieuses qui avaient tant de vertus, et vint à pied à Mayence, où à peine fut-il arrivé qu'il vint au palais, et comme il pensait monter les degrés, il rencontra le maître d'hôtel de l'empereur, et lui dit : Sire, je vous prie, au nom de Dieu et de la sainte Vierge Marie, de me faire donner à manger, car j'ai une si grande faim, que peu s'en faut que je ne tombe en défaillance, car je n'ai pas une obole pour m'acheter du pain. Quand le maître d'hôtel vit le pélerin lui demander à manger, il le regarda, et voyant qu'il faisait trembler son bâton, il en eut pitié et lui demanda d'où il venait. Sire, lui répondit Huon, je viens de Jéru-

salem adorer le saint Sépulcre, et j'ai eu bien des peines et des misères. Ami, dit le maître d'hôtel, attendez un moment que j'aie été à la prison porter à manger à la duchesse Esclarmonde et aux autres prisonniers qui doivent en avoir un grand besoin; si je ne leur portais à manger, ils pourraient mourir de faim. L'empereur a une si grande haine contre Esclarmonde et les autres prisonniers, qu'il a fait serment que dès que Pâques serait passé il la ferait brûler et pendre tous les autres; c'est aujourd'hui le grand jeudi, ils n'ont plus guères de temps à vivre, et ce qui me déplaît le plus, c'est de ce que l'empereur veut faire mourir Esclarmonde sans qu'elle l'ait mérité. Quand Huon eut entendu le maître d'hôtel, il trembla de tous ses membres, et baissant la tête il se mit à pleurer; il quitta le maître d'hôtel sans lui rien dire. Il sortit de la ville et s'en fut loger dans un des faubourgs; il avait dans son chagrin une espèce de consolation de savoir que sa femme était encore vivante, car il la croyait morte. Il se logea dans la maison d'un bourgeois, qui le reçut fort bien; mais telles choses qu'on lui offrit, il ne lui fut pas possible de manger, tant il avait le cœur serré par le chagrin; il appela son hôte et lui dit : Sire, ce sera demain le jour du vendredi-saint, je pense que l'empereur fera des aumônes. Vous pouvez le croire, lui répondit son hôte, il fera demain de grandes largesses à tous les pauvres qui se trouveront devant lui, car je ne connais pas d'homme plus charitable que lui. Mais il faut que je vous avertisse d'une chose : c'est que le premier pauvre qui s'adresse à lui ce jour-là, n'a plus rien à désirer, car l'empereur ne lui refuse rien; mais il faut se trouver dans sa chapelle à l'heure qu'il finit sa prière. Quand Huon entendit cela, il fut bien joyeux, et dit en lui-même que s'il lui était possible, il se trouverait le premier pour demander l'aumône; mais ce ne sera ni or ni argent, mais sa femme Esclarmonde et ses gens, qu'il tient en prison, qui seront l'objet de sa demande, ainsi que ses terres s'il peut les avoir. Il quitta son hôte et alla se coucher; mais il ne put dormir et pensa toute la nuit aux moyens de délivrer sa chère Esclarmonde et ceux qui étaient prisonniers avec elle. Il pria Dieu de lui faire la grâce de trouver les moyens de les délivrer. Le lendemain matin il s'habilla et sortit pour aller au palais; il se mit sur les degrés par où l'empereur devait passer. Il y en avait déjà plusieurs qui attendaient la venue de l'empereur, et d'un grand nombre de pauvres qui étaient à attendre, il n'y en avait pas un seul qui ne désirât être le premier; mais Huon fit si bien qu'il se glissa adroitement le premier dans la chapelle, où il se cacha dans un coin vers le prie-dieu de l'empereur.

Comme Huon fit tant auprès de l'empereur qu'il en obtint la paix; comme sa femme Esclarmonde lui fut rendue avec ses hommes, et comme il l'emmena à Clugny, où il trouva son oncle en armes, parce qu'il ignorait que la paix était faite.

Un instant après que Huon fut entré, l'empereur vint dans sa chapelle et se mit à genoux devant l'autel où il fit sa prière; il y avait bien des pauvres qui attendaient que sa prière fût finie; mais ils ne se méfiaient pas de Huon qui était le plus près de l'empereur. Quand il eut fini sa prière, il se leva pour s'en retourner; Huon, qui désirait être le premier, tira de sa poche une de ses pierres précieuses, qui avait tant de vertus, que celui qui la portait sur lui ne pouvait être vaincu de son ennemi, ni périr par le feu ni par l'eau. Elle répandait une clarté très-brillante dans toute la chapelle; l'empereur regarda du côté d'où venait cette lumière, et vit que Huon tenait cette pierrerie dans sa main, et qu'il lui présentait. Quand il vit cette pierre, il désira aussitôt l'avoir, et Huon la lui donna; il fut bien charmé de ce présent, il en savait la valeur, car il se connaissait parfaitement aux pierreries. Il promit que le pélerin ne l'aurait jamais, telle chose qu'il voulût employer; mais que s'il voulait la lui vendre, il lui donnerait autant d'or et d'argent qu'il pourrait lui en demander, et qu'il le ferait assez riche. Alors il appela Huon et lui dit : Je vous prie de me dire où vous avez eu cette pierrerie? Sire, répondit Huon, je l'ai rapportée d'outre-mer. Ami, voulez-vous me la vendre? je vous donnerai tout ce que vous voudrez, et pour que vous soyez plus sûr, je vous ferai conduire votre récompense jusqu'en votre pays. Sire, je vous la donne de bon cœur; mais je désire que ce que m'a dit mon hôte soit vrai : il m'a dit que c'était la coutume que celui qui, aujourd'hui, pouvait le premier vous demander l'aumône, après que vous aviez fait votre prière, était sûr d'obtenir de vous telle grâce qu'il pût vous demander. Pélerin, lui répondit-il, cela est vrai, car quand vous me demanderiez un bourg ou une ville, en déplaise à qui voudrait, je vous l'accorderais, ainsi vous n'avez qu'à demander. Sire, répondit Huon, je vous remercie, et je ne vous demande ni or ni argent pour la pierre précieuse que je vous ai donnée. De plus, comme je sais que votre renommée est très-étendue, et que vous êtes un homme sage et ferme dans vos promesses, j'espère que vous voudrez bien tenir celle que je vous ai entendu me donner. Ami, dit l'empereur, sachez que quand vous me demanderiez quatorze de mes meilleures villes, je vous les donnerais puisque je vous l'ai promis. A Dieu ne plaise que jamais il m'arrive de manquer à ma promesse, car j'aimerais mieux que l'on me coupât le poing que de rompre mes serments : ainsi, vous pouvez être certain que ce que vous me demanderez vous sera accordé. Huon le remercia et voulut lui baiser les pieds, mais l'empereur le releva aussitôt. Sire, dit Huon, premièrement je vous demande pardon de toutes les peines que mes hommes et moi nous vous avons faites. Je vous prie, si vous avez dans vos prisons hommes ou femmes qui m'appartiennent en quelque chose, de vouloir bien me les rendre ainsi que ma ville, mes terres et seigneuries que vous avez en possession. Sire, je n'ai rien à vous demander de plus. Vous l'aurez, n'en doutez pas, lui répondit l'empereur, dès-à-présent je vous l'accorde; mais je vous prie de me dire de quel pays et de quelle famille vous êtes, pour me demander une pareille grâce. Sire, je suis Huon, duc de Bordeaux, contre qui vous gardez depuis long-temps une haine implacable; je viens d'outre-mer, où j'ai souffert bien des peines et des malheurs; mais j'espère, par la grâce de notre Seigneur, et si vous voulez tenir la parole que vous m'a-

vez donnée, que j'aurai ma femme, mes gens et mes terres.

Quand l'empereur entendit Huon, il commença à changer de couleur, et fut très-long-temps sans rien dire. Enfin, il lui dit : Ah ! vous êtes donc celui qui m'a fait tant de peines et qui est la cause de la mort de mes neveux et de mes gens? je ne puis m'imaginer que vous ayez été assez hardi pour reparaître à mes yeux; vous m'avez certainement enchanté : j'aimerais mieux avoir perdu quatre de mes meilleures villes, ou que tout mon royaume fût en flammes, ou que je fusse obligé d'en sortir, que de vous voir devant moi; mais puisque vous m'avez surpris, je tiendrai la promesse que je vous ai faite. En l'honneur de la passion de Jésus-Christ, et en l'honneur de ce saint jour, je vous pardonne et ne veux plus avoir contre vous aucune rancune; je vous rends votre femme, vos terres et vos gens; que l'on en pense ce que l'on voudra, je ne m'en désisterai jamais. Huon se jeta aux genoux de l'empereur, et le remercia en le priant de vouloir bien lui pardonner tous les maux qu'il lui avait causés. Huon, dit l'empereur, que Dieu vous pardonne comme je vous pardonne ! Il prit Huon par la main pour le relever et l'embrassa en signe d'amitié et de paix. Que je suis heureux, dit Huon après s'être relevé, d'avoir trouvé grâce, et de plus l'honneur de votre amitié; mais j'espère que Dieu vous en récompensera. L'empereur Thierry dit ensuite à Huon de lui raconter toutes les aventures et les malheurs qu'il avait eus. Je vous les raconterai volontiers après que le service divin sera fait, et que la passion de notre Seigneur Jésus-Christ sera dite. L'empereur dit à Huon : J'approuve votre raison, car elle est très-juste. Alors il prit Huon par la main et le mena auprès de l'autel, où ils entendirent la messe. Les barons et les chevaliers qui assistaient à la messe, furent bien surpris de ce que l'empereur faisait tant d'honneur à un pélerin. Après que le service divin fut fini, l'empereur prit Huon par la main et le conduisit à son palais; on prépara le dîner, et tous les barons y assistèrent. Quand le dîner fut fini, l'empereur et les barons se placèrent autour de Huon, et il commença ainsi le récit de ses aventures.

Il commença par leur dire comme il avait passé au gouffre de Judas; comme, poussé par le vent, il était arrivé au château d'aimant; comme ses gens y moururent de faim; il leur parla de la beauté du château et des grandes richesses qu'il contenait; il raconta ensuite comme le griffon l'avait emporté sur un rocher, où il le tua et ses petits, et avait rapporté une des pattes du grand griffon, qu'il avait laissée à Clugny; il parla ensuite de la fontaine et de l'arbre de Jouvence, sur lequel il avait cueilli trois pommes, qu'il en aurait cueilli bien plus, mais qu'un ange lui avait défendu d'en cueillir davantage. Il continua son histoire, et dit comme il partit de cet endroit, passa le gouffre de Perse et risqua beaucoup d'y périr. Il adressa ensuite la parole à l'empereur et lui dit : Sire, quand je fus sorti du gouffre, j'ai ramassé des pierreries, du nombre desquelles est celle que je vous ai donnée, et qui a des propriétés admirables. J'arrivai après à la grande ville de Thauris en Perse, où je trouvai un très-noble amiral qui était bien vieux; il m'a très-bien reçu, et je lui ai donné une de mes pommes à manger, et aussitôt qu'il l'a eu mangée, il a paru aussi jeune qu'il était à l'âge de trente ans, et je pense que d'ici à son royaume il serait difficile de trouver un prince plus beau que lui; il avait pour lors plus de cent vingt ans. Pour vous prouver, sire, combien je désire être dans vos bonnes grâces et affermir la paix avec vous, je vous donne cette pomme, qui est la seule qui me reste : dès que vous l'aurez mangée, vous reparaîtrez aussi jeune que vous l'étiez à l'âge de trente ans. Quand l'empereur entendit Huon qui lui disait que s'il mangeait cette pomme il reviendrait en sa première jeunesse, il fut plus content qu'il n'avait jamais été, et lui en témoigna beaucoup d'amitié, lui promettant qu'il serait à son secours en toute occasion. Je vous fais présent, lui dit-il, de deux bonnes villes, pour augmenter vos seigneuries, et en outre je vous promets d'aller à votre secours avec soixante mille hommes bien armés, s'il se trouvait que vous en eussiez besoin, comme un père le ferait pour secourir son enfant. Huon remercia l'empereur et voulut embrasser ses genoux, mais il ne voulut pas le souffrir, et il le releva avec bonté. Huon tira la pomme de sa mallette et la présenta à l'empereur, qui fut bien satisfait, car il désirait déjà la tenir pour savoir s'il rajeunirait. Il la mit dans sa bouche, et à mesure qu'il la mangeait on le voyait rajeunir, et quand il l'eut mangée entièrement, sa barbe, qui était longue et blanche, tomba et fut changée en une barbe noire, telle qu'un homme peut l'avoir à l'âge de trente ans; son visage, qui était ridé et décrépit, devint frais et vermeil. L'empereur sentit bien tout le changement que faisait en lui cette pomme, car il s'aperçut qu'il était plus leste, et que ses forces étaient revenues comme s'il n'eût eu que trente ans : ce qui surprit beaucoup tous ceux qui étaient présents à cette métamorphose, et ils en furent tous bien satisfaits, car ils aimaient l'empereur. Ils lui dirent : Sire, jamais empereur ni roi n'ont reçu une pareille faveur : ainsi vous devez rendre à Dieu de grandes actions de grâces d'avoir eu le bonheur de faire la paix avec Huon.

Comme l'empereur Thierry procura de très-grands divertissements et honneurs à Huon.

L'empereur se voyant ainsi rajeuni, en eut une telle satisfaction, qu'il embrassa Huon plus de dix fois, en lui disant : Mon très-cher ami, oubliez, je vous prie, tous les maux et les chagrins que je vous ai causés, et que j'ai fait souffrir à Esclarmonde, votre chère épouse, et à vos gens. Il appela ensuite deux de ses barons, et leur dit : Seigneurs, je veux que tous les pauvres soient revêtus à neuf, qu'on leur fasse donner à boire et à manger en l'honneur de notre Seigneur Jésus-Christ, qui m'a fait la grâce d'être rajeuni dans cet heureux jour. Sire, dirent les barons, vos ordres seront ponctuellement exécutés. Ils s'en allèrent et firent ce que l'empereur leur avait commandé. Huon s'approcha de l'empereur, et lui dit : Très-cher sire, je vous prie humblement de vouloir bien délivrer de vos prisons ma chère Esclarmonde et n es gens. L'empereur lui répondit : Je vous l'ai promis, il est juste que j'accomplisse ma promesse. Il fit aussitôt appeler

le geolier, lui ordonna de conduire la duchesse et les autres prisonniers dans la salle. Sire, dit le geolier, je suis à vos ordres; et il alla aussitôt à la prison où était Esclarmonde. Huon l'y accompagna, car il ne voulait pas le quitter. Quand ils y furent entrés, Huon s'écria : Ah ! ma très-chère épouse, je pense que vous êtes bien mal ici, je crains bien que les peines et la misère que vous avez eu à supporter, ne vous aient trop altéré la santé et abrégé votre vie : j'en mourerais de douleur. Quand la duchesse Esclarmonde entendit que l'on parlait vers la porte, elle prêta attentivement l'oreille, elle ne savait que penser de la voix qu'elle avait entendue; mais un peu de temps après, il lui sembla reconnaître celle de Huon son mari, qu'elle avait entendue tant de fois; elle fut saisie d'une joie si prompte, qu'elle tomba dans une faiblesse extrême, et étant revenue à elle-même, elle s'écria et dit : Ah ! mon cher mari, que vous m'avez delaissée depuis long-temps dans la misère, en une prison affreuse, entre les mains de gens qui ne vous aiment guères; j'y ai souffert la faim, le froid et bien souvent les terreurs de la mort. Quand Huon eut entendu les plaintes de sa chère Esclarmonde, il en eut le cœur si serré qu'il lui fut impossible de répondre; l'image affreuse de la situation de sa femme lui fit verser un torrent de larmes : le geolier lui-même, ému par ce spectacle attendrissant, ne put retenir les siennes. Il descendit dans le cachot, et en retira Esclarmonde, qui, dès qu'elle fut vers Huon, ne put lui dire une seule parole, et Huon de même; alors ils s'embrassèrent et tombèrent presqu'aussitôt en faiblesse, et y furent un très-long espace de temps, de manière que plusieurs barons, nobles chevaliers et écuyers y accoururent, et croyaient que Huon et Esclarmonde étaient morts. L'empereur Thierry y vint aussi et se mit à pleurer, se repentant des maux qu'il avait fait souffrir à cette dame. Bientôt après les barons les relevèrent, et ils reprirent leurs sens; ils s'embrassèrent de nouveau, et Huon dit à Esclarmonde : Ma tendre amie, pardonnez-moi si j'ai tant tardé à vous retirer des peines et des misères que vous endurez depuis si long-temps; j'ai souffert aussi bien des peines et encouru bien des dangers, auxquels je suis échappé, grâce à notre Seigneur, qui ne m'a pas abandonné. Sire, lui répondit Esclarmonde, nous devons bien remercier Dieu de nous avoir fait la grâce de nous retrouver ensemble, et de ce que vous avez fait la paix avec l'empereur. Le geolier alla ensuite aux prisons, délivra tous les gens de Huon, et les emmena devant lui. On ne peut exprimer la joie qu'ils eurent quand ils virent leur bon seigneur sain et sauf; ils le saluèrent humblement et lui dirent : Sire, que bénie soit l'heure où vous êtes arrivé pour nous délivrer des peines et des misères où nous étions. Mes chers amis, dit Huon, nous devons tous remercier notre Seigneur de ses bontés pour nous. Lors l'empereur emmena Huon et Esclarmonde dans son palais, où les couverts furent bientôt mis; l'empereur, Huon et la duchesse s'assirent à table, et les prisonniers qui venaient d'être délivrés furent très-bien servis, et la joie éclatait dans toute l'assemblée. Quand ils eurent tous dîné et que les tables furent levées, l'empereur fit appeler des femmes de chambre pour servir aux ajustements et à la parure de la duchesse Esclarmonde; il ordonna que l'on préparât des chambres pour le duc Huon, son épouse et les prisonniers, afin qu'ils prissent du repos pour réparer leurs forces. Ils ne manquaient de rien, l'empereur leur fit donner des habillements dignes de leur rang. On sut bientôt dans toute la ville que Huon avait la paix avec l'empereur, qu'il lui avait rendu sa femme et ses gens. Bernard, qui avait appris ces nouvelles, en fut bien joyeux; il vint au palais où il trouva des gens qui lui enseignèrent bientôt la chambre où était le duc Huon et la duchesse Esclarmonde. Quand il fut entré dans la chambre et qu'il vit la duchesse, il versa des larmes de joie. Il fut bientôt reconnu par Esclarmonde qui lui dit : Bernard, je dois bien avoir pour vous des égards pour ce que vous vous êtes donné tant de peine pour chercher et ramener mon cher Huon. Madame, je n'ai fait que ce que je devais faire, et mon cher cousin Huon a eu bien des peines. Huon et Bernard parlèrent de leurs aventures merveilleuses. Les barons et chevaliers étaient très-satisfaits de les entendre raconter.

Après qu'ils eurent resté l'espace de huit jours, et que les prisonniers se furent un peu remis, l'empereur dit à ses barons qu'il avait l'intention de conduire Huon et Esclarmonde jusqu'à Bordeaux, pour les remettre en possession de leurs terres et seigneuries, et que l'on assemblât dix mille hommes pour les conduire jusques-là, et le commandement de l'empereur fut exécuté. Quand ils furent tous prêts, et que l'empereur eut fait donner à Huon ce qui convenait à son rang et à son état, ils montèrent tous à cheval et la duchesse fut portée dans une riche litière. Ils partirent de Mayence, et ne s'arrêtèrent qu'à une lieue de Clugny. L'abbé, qui ne savait pas que la paix était faite entre Huon et l'empereur, avait fait assembler un corps composé de vingt mille hommes, qui étaient tous logés dans la ville de Clugny; étant averti de l'arrivée de l'empereur, et n'ayant reçu aucune nouvelle de Huon, il s'imagina que l'empereur le tenait prisonnier; il sortit de la ville, et disposa ses gens en bataille dans la plaine en attendant l'empereur.

Comme l'empereur étant arrivé auprès de Clugny, l'abbé le fit attaquer par ses gens; comme la paix fut faite, et comme l'empereur conduisit Huon jusqu'à Bordeaux; du départ de l'empereur, et comme Huon se prépara pour aller voir le roi Oberon.

Quand l'empereur aperçut la ville de Clugny, il demanda à Huon à qui elle appartenait. Sire, lui répondit Huon, elle appartient à un de mes oncles, qui est abbé; nous y passerons, car il faut que je lui parle avant de m'en retourner à Bordeaux. L'abbé, qui était à cheval, vit venir de loin les gens de l'empereur, il dit aux siens : Seigneurs, préparez-vous à bien combattre, car je vois venir notre cruel ennemi; il faut lui livrer bataille, car je vois bien qu'il a pris mon cher neveu Huon; mais par la foi que je dois à saint Benoît, mon patron, je lui ferai payer bien cher. Alors ils haussèrent les lances et partirent. Quand l'empereur les vit venir, il dit à Huon : Voici bien des gens armés qui viennent à nous, je ne sais ce qu'ils ont dessein de faire; mais, à ce qu'il me paraît, ils ont l'air redoutable,

Sire, dit Huon, c'est mon oncle l'abbé de Clugny, qui a mis toutes ses troupes sur pied pour me secourir; il ne sait pas que la paix est faite entre vous et moi, et il croit que vous m'avez fait prisonnier. Cependant l'abbé de Clugny s'avançait avec ses troupes, la lance à la main, et la passa au travers du corps du premier des Allemands qui se trouva à sa rencontre; il frappait ensuite à droite et à gauche sur tous ceux qu'il rencontrait. Sa lance s'étant rompue, il mit l'épée à la main, il détruisit beaucoup d'Allemands, ses gens les forcèrent à reculer, et en tuèrent une grande partie. L'empereur, courroucé, dit à Huon qu'il était blâmable de souffrir que l'on détruisît ainsi ses gens. Sire, dit Huon, je suis bien fâché de ce qu'ils en ont agi ainsi, et je suis prêt à vous en faire réparation en telle manière qu'il vous plaira. Huon piqua aussitôt son cheval et vint vers son oncle, à qui il dit qu'il agissait mal. Quand l'abbé vit son cher neveu, il l'embrassa, et lui dit : Mon cher Huon, je croyais que l'empereur vous tenait prisonnier pour vous faire mourir, et je ne savais pas que vous aviez fait votre paix avec lui. Il fit aussitôt cesser la bataille, et vint avec Huon auprès de l'empereur. L'abbé de Clugny salua l'empereur et lui dit : Je vous prie de me pardonner de ce que je vous ai ainsi attaqué, mais je ne savais pas que la paix était faite entre vous et lui. L'empereur lui dit : Je vous pardonne de bon cœur pour l'amitié que je porte à Huon. Ils firent la paix entr'eux; l'abbé de Clugny reçut très-bien l'empereur Thierry, et lui fit donner un logement dans son abbaye. Il vint ensuite vers la duchesse Esclarmonde, qu'il embrassa en lui disant : Ma très-chère nièce, votre venue m'est très-agréable, je suis bien charmé de vous voir bien portante, et j'ai eu bien du chagrin d'apprendre que vous ayez eu tant de misères et de peines à supporter; mais puisque c'est la volonté de Dieu, nous devons l'en remercier et louer son saint nom. Cher oncle, nous devons bien vous chérir et vous remercier de ce que vous avez bien voulu tenir lieu de père à notre chère fille Clairette, que je désirerais voir. Tout en parlant, il conduisit la duchesse dans la chambre, où elle trouva sa fille qui vint respectueusement lui faire la révérence; on ne peut s'imaginer avec quelle joie Esclarmonde revit sa fille; qu'elle était belle et bien élevée! Esclarmonde ne se lassait pas de l'embrasser, et elle lui dit : Ma chère fille, depuis que je vous ai quittée, j'ai enduré bien des misères; mais Dieu soit loué! votre père et moi nous avons la paix avec l'empereur d'Allemagne.

Esclarmonde et Clairette vinrent dans la chambre qui leur était préparée, elles dînèrent ensemble en grande satisfaction, et tant que dura le repas, Esclarmonde ne put ôter ses regards de dessus sa fille, tant elle la trouvait belle. Après le dîner, les chevaliers, barons et jeunes écuyers vinrent rendre leurs civilités aux dames, comme c'est l'usage. Comme ils étaient en conversation, le duc Huon et son oncle entrèrent dans la chambre et dirent à Esclarmonde d'amener sa fille Clairette devant l'empereur, parce qu'il désirait bien la voir.

Esclarmonde, qui ne désirait rien que d'obliger son mari, vint avec sa fille dans la salle où était l'empereur, il les reçut avec beaucoup de plaisir, et prenant Clairette entre ses bras, il l'embrassa de tout son cœur, et lui dit : Fille charmante, que j'ai du plaisir de vous voir, j'espère que le ciel achevera son ouvrage, car il ne vous manque pas de beauté. Il dit ensuite à Huon : Vous devez bien remercier notre Seigneur de vous avoir donné une enfant aussi aimable, car je crois qu'il n'y a ni dame, ni demoiselle qui puisse la surpasser en beauté. Que Dieu veuille bien couronner son ouvrage, dit Huon à l'empereur, qui ne pouvait s'empêcher de regarder Clairette.

On peut voir, par la suite de l'histoire, que l'empereur fut bien reçu par l'abbé de Clugny; car dès qu'il fut arrivé il envoya dans tout le pays chercher des dames pour lui tenir compagnie. Il y resta trois jours, pendant lequel temps il y eut bien des fêtes, et quand ce vint à son départ on lui fit bien des présents. Huon, Esclarmonde et sa fille Clairette partirent de Clugny avec l'abbé qui les conduisit à Bordeaux; car il les aimait tant qu'il ne pouvait les quitter. Ils partirent donc pour Bordeaux, et Huon envoya Bernard devant pour annoncer son arrivée et la paix faite entre l'empereur et lui. Quand Bernard fut arrivé à Bordeaux, il fut reçu des habitants avec grande satisfaction; il fit assembler les principaux, et leur annonça la venue de l'empereur Thierry, de Huon, de la duchesse Esclarmonde et de leur fille Clairette. Ces nouvelles furent bientôt portées à Blaye et à Gironville, et même dans tout le pays Bordelais. Les principaux habitants de ces lieux vinrent le plus promptement qu'il leur fut possible à Bordeaux pour recevoir leur duc.

Quand ils furent arrivés, ils s'assemblèrent et se mirent en ordre pour aller au-devant de leur seigneur Huon; ils se mirent en chemin au nombre de sept mille, et quand ils virent arriver l'empereur ils le saluèrent profondément. L'empereur leur dit : Nobles et bourgeois, qui venez me rendre hommage, je vous remets votre vrai duc et seigneur, comme il était auparavant, et je vous tiens quitte de tous droits. Ils remercièrent l'empereur de la justice et du bon droit qui avaient régné pendant qu'ils avaient été sous sa domination. L'empereur fut bien satisfait de ce qu'ils se louaient de lui en présence d'Huon; ils témoignèrent ensuite à Huon, à Esclarmonde et à Clairette leur fille, le plaisir qu'ils avaient de les revoir. Ils firent porter un dais sous lequel l'empereur et Huon marchèrent jusqu'au palais. Toutes les rues étaient tapissées et les fenêtres occupées par des dames et demoiselles qui chantaient mélodieusement; l'empereur et Huon étaient charmés de les entendre; toute la ville retentissait des acclamations du peuple, qui ne pouvait autrement exprimer le plaisir qu'il avait de revoir le duc Huon et sa chère Esclarmonde. Quand ils furent au palais, ils montèrent dans les appartements qu'on leur avait préparés. Il y eut des réjouissances pendant huit jours entiers, et pendant ce temps l'empereur raconta aux nobles et barons du pays, la manière dont il avait fait la paix avec Huon, comme il le remettait en possession de toutes ses terres, et les quittait de tous hommages envers lui; ils en furent tous bien contents. Le neuvième jour l'empereur voulut partir, il appela Huon et lui dit : Mon cher ami, vous que j'estime et que j'aime de tout mon cœur, si quelquefois il vous survient une guerre, mandez-moi-le, et je

vous secourerai moi-même à la tête de soixante mille hommes. Sire, je vous remercie, et veux être dorénavant votre serviteur et ami. L'empereur vint vers Esclarmonde et Clairette sa fille, il les embrassa et leur fit ses adieux; il embrassa aussi les dames et demoiselles qui étaient au palais, et leur fit de très-beaux présents. L'empereur monta à cheval et sortit de la ville. Huon et l'abbé de Clugny le reconduisirent jusqu'à deux lieues, puis s'en retournèrent à Bordeaux. Quand ils furent revenus, le duc Huon partit et s'en alla à Gironville, de là à Blaye, et dans toutes ses villes et châteaux; il fut reçu partout avec de vives acclamations de joie. Il établit et nomma dans tous les endroits des prévôts, baillis et officiers. Il s'en retourna ensuite à Bordeaux auprès de la duchesse sa femme; et après être resté environ un mois, il dit à Esclarmonde en présence de son oncle et de Bernard : Ma chère compagne, celui qui oublie les bienfaits qu'il a reçus est un ingrat. Je dis cela parce que vous savez aussi bien que moi tous les bienfaits dont nous a comblés le roi Oberon, et même encore dernièrement, quand il a envoyé ses preux chevaliers pour vous délivrer de la mort. Vous savez aussi que lorsqu'il partit de Bordeaux, il me donna son royaume de féerie et toute sa puissance; qu'il me fit promettre à son départ que, quand quatre ans seraient écoulés, je retournerais vers lui, et qu'il me mettrait en possession de son royaume; il m'a juré qu'il me détruirait si je manquais de m'y trouver; vous savez tous les maux qui me sont arrivés pour avoir autrefois passé tous ses commandements : ainsi, ma chère amie, il est nécessaire que j'y aille. Bernard restera avec vous et ma fille Clairette, que je recommande à mon oncle l'abbé qui est ici; je lui laisserai tout mon bien et mes pierreries, afin que s'il se trouve un parti convenable et que ce soit un homme distingué, il puisse la marier, car elle est de famille assez illustre pour trouver une noble alliance. L'abbé lui dit : Je suis bien fâché de votre départ; mais, s'il plaît à Dieu, votre fille ne sera mariée qu'à un homme de qualité, et quand même vous n'auriez rien à lui donner, j'ai assez de bien pour lui procurer son mariage.

Comme Huon parlant avec la duchesse de son départ, elle lui témoigna le désir de partir avec lui.

La duchesse voyant que Huon parlait d'aller vers le roi Oberon, en fut bien fâchée et dit à son mari : Mon cher ami, qu'à Dieu ne plaise que vous partiez sans moi; car si vous avez quelque malheur je veux les partager, de même si vous avez quelque bonheur; je me suis trop ennuyée pendant votre absence. Ma chère épouse, lui dit Huon, je vous prie de vous déporter de cela, et de rester ici avec votre fille; car le voyage serait trop pénible pour vous. Je vous laisserai ici avec mon oncle l'abbé et Bernard, qui vous tiendront compagnie. Esclarmonde lui dit : Je ne pourrai rester ici sans vous, j'aime mieux encourir des dangers que de demeurer ici seule. Ainsi telle excuse ou remontrance que Huon pût lui faire, il ne put l'engager à rester.

Huon lui dit : Ma chère amie, puisque vous voulez absolument venir avec moi, partager le bien et le mal que je pourrai avoir, j'y consens. Quand l'abbé et Bernard virent la bonne volonté de Huon, ils en furent bien fâchés; ils tâchèrent de détourner Esclarmonde de ce voyage, ils ne purent en venir à bout. Huon pria le bon abbé de vouloir bien prendre soin de sa fille pendant son absence; il promit qu'il reviendrait le plutôt qu'il lui serait possible. Il faut nécessairement que j'aille prendre possession du royaume que le roi Oberon me donne; je vous prie en conséquence, mon cher oncle et vous mon cher cousin Bernard, d'avoir soin de ma fille et de mes seigneuries, je vous les confie; et à vous, mon oncle, je vous laisse mes trésors et mes pierreries pour marier ma fille. Je vous prie aussi d'envoyer au jeune roi Louis la patte du griffon que j'ai apportée d'outre-mer, vous voudrez bien le saluer de ma part. Sire, dit le bon abbé, avant que Pâques soit venu, votre message sera accompli. Il le fit effectivement, dont le jeune roi fut bien joyeux, et il la fit suspendre dans son palais; elle fut depuis suspendue dans la sainte chapelle de Paris, où elle est encore.

Comme le roi Oberon couronna Huon et Esclarmonde, et leur donna son royaume et sa puissance en féerie; et de la paix qui fut faite entre Huon et le roi Artus.

Huon et Esclarmonde étant arrivés heureusement à la cour du roi Oberon, y furent reçus avec la plus grande magnificence. Après les réjouissances finies, il fit connaître à ses barons et au peuple son intention en faveur de Huon. Quand le peuple, les chevaliers et les dames de féerie eurent entendu le roi Oberon, ils furent bien fâchés de ce qu'il avait dit qu'il allait les quitter, et ils lui dirent : Sire, puisque c'est votre volonté, nous sommes contents de recevoir pour roi et seigneur, Huon, et pour reine, Esclarmonde son épouse. Le roi Oberon voyant que ses barons étaient contents de sa proposition, fit apporter deux couronnes, mit l'une sur la tête de Huon et l'autre sur celle d'Esclarmonde; il fit ensuite apporter son cor, sa nappe, son banap et le bon haubert, et il donna tout à Huon de Bordeaux pour en disposer à sa volonté. Les chevaliers et dames de féerie qui étaient dans le palais en témoignèrent beaucoup de satisfaction. Huon se mit à une fenêtre et vit sur la montagne où il avait passé beaucoup de tentes et d'étendards, il demanda au roi Oberon ce que ce pouvait être; il lui répondit : C'est le roi Artus qui vient ici dans l'espérance d'avoir mon royaume et ma dignité; mais il y vient trop tard, car vous avez tenu la promesse que vous m'aviez faite, et si vous ne fussiez pas venu, il aurait eu mon royaume et toute ma puissance. Je sais qu'il sera bientôt ici pour me parler, et il sera certainement bien fâché de votre venue; mais je ferai tout mon possible pour que vous soyez en paix l'un avec l'autre, car il est juste qu'il vous obéisse. Peu de temps après le roi Artus entra avec ses chevaliers dans la ville de Montmur : ils vinrent au palais, avec sa sœur Morgue, la fée, et Tranceline leur nièce; il vint saluer le roi qui les reçut très-bien, et lui dit : Artus, soyez le bienvenu, ainsi que Morgue votre sœur et Tranceline votre nièce; dites-moi, je vous prie, quel est ce bel enfant que je vois devant votre sœur? Sire, répondit Artus, il s'ap-

pelle Mervin; il est fils d'Oger le Danois, qui a épousé ma sœur que vous voyez, et il est resté dans mon pays pour le gouverner jusqu'à mon retour. Je suis bien charmé de votre arrivée; je vous avais dit que quand il plairait à Dieu de m'appeler à lui, vous vinssiez prendre possession de mon royaume et de mon pouvoir en féerie; mais voici le duc Huon et Esclarmonde son épouse auxquels je l'ai donné pour en jouir comme je faisais ci-devant : ainsi je vous prie de lui obéir comme au roi souverain de toute féerie et d'entretenir avec lui une amitié toujours durable. Quand le roi Artus entendit le roi Oberon lui parler ainsi, il lui répondit fièrement : Sire, vous n'avez pas sans doute oublié que vous m'avez promis que vous me donneriez votre royaume après votre mort, et je vois que vous l'avez donné au duc Huon. Ainsi qu'il s'en retourne dans sa ville où il a laissé sa fille Clairette, qu'il l'aille marier, il n'a pas besoin d'être ici. J'aimerais mieux être exilé pour toujours de mon royaume que de lui rendre hommage; il n'aura jamais aucun droit sur moi, qu'il ne l'ait acquis à la pointe de l'épée. Quand Huon entendit Artus s'exprimer ainsi, il lui dit : Apprenez que vos menaces ne me font aucune impression, et que j'aurai sur vous l'autorité puisque c'est la volonté du roi, ainsi vous pouvez vous en retourner dans votre pays. Le roi Oberon, voyant qu'il allait s'élever une très-grande guerre entre les deux rois, dit qu'il voulait être juge de leur différent; il dit à Artus que s'il parlait davantage contre Huon, le souverain roi de toute la féerie, qu'il le ferait pendant trente ans luiton en mer, mais que s'il voulait le croire, il s'accorderait avec Huon. Artus ne voulait lui rien répondre.

La fée Morgue et Transeline se mirent à genoux devant le roi et le prièrent très-humblement d'avoir pitié de son frère Artus et de lui pardonner sa faute. Quand Morgue eut parlé, le roi Artus se mit à genoux et dit : Sire, je vous prie de me pardonner si j'ai trop parlé contre votre volonté. Artus, lui dit le roi Oberon, je vous pardonne; mais apprenez que ce n'est qu'en faveur de votre sœur qui m'a supplié de le faire, sans quoi je vous aurais fait voir jusqu'à quel point mon pouvoir s'étend dans la féerie; j'en fais dès-à-présent remise au duc Huon, qui est l'homme que j'aime davantage. Huon remercia très-honorablement le noble roi Oberon.

Des ordonnances et règles que fit le roi Oberon avant de mourir.

Le roi Oberon ayant cédé son royaume à Huon, appela le roi Artus et lui dit : Comme je désire que vous viviez en paix avec Huon après ma mort, je vous donne le royaume de Boulguant et celui que Sibille occupe de ma part, ainsi que toutes les féeries des plaines de Tartarie, pour en faire à votre volonté. Vous aurez autant de puissance dans ces lieux comme Huon dans mon royaume, pourvu que vous lui rendiez hommage et que vous ayez la paix ensemble. Alors le roi Artus, Morgue, Transeline et tous les barons qui étaient là, remercièrent le roi Oberon et trouvèrent qu'il avait fait un présent assez beau.

Le roi Artus vint ensuite, en présence du roi Oberon, rendre hommage et embrasser Huon. Tout le palais retentissait de la joie que l'on avait de voir ces deux rois en paix et en bonne union; ce jour fut pour eux un jour de solennité. Mais le roi Oberon, content d'avoir remis son royaume en de bonnes mains, et sentant approcher sa dernière heure, car il savait quand il devait mourir, remercia notre Seigneur des grâces qu'il lui avait faites pendant sa vie; il appela Huon, Artus, Gloriand et Malebron, et leur dit : Seigneurs, je vous ai prévenus que je n'ai plus guère à rester avec vous; et vous, Huon, comme j'ai reconnu en vous beaucoup de sagesse et de prudence, je vous ai choisi pour vous mettre en possession de mon royaume et de l'administration de toutes les féeries, tant sur les luitons que sur les choses secrètes et inconnues aux autres hommes; joint à cela, vous aurez autant de pouvoir que j'en avais. Je vous recommande de fonder après ma mort un abbaye dans cette prairie qui avoisine la ville, et je prétends que mon corps soit enterré dans l'église que l'on y bâtira; je vous recommande aussi de récompenser et de prendre à votre service tous les gens qui étaient au mien.

Quand le roi Oberon eut fait toutes ses recommandations, Huon lui répondit : Grand roi! je suis bien reconnaissant des dons que vous m'avez faits et je ne manquerai pas, moyennant la grâce de Dieu, d'observer exactement tout ce que vous m'avez recommandé; j'espère que mon âme n'en sera point chargée au jour du jugement. Les seigneurs et dames qui étaient présents ayant entendu les paroles du roi Oberon, et voyant aussi que sa fin approchait, alors la consternation se répandit dans le palais et dans toute la ville : on entendait partout des gémissements. Le roi Oberon était dans son lit et adressait ses prières à Dieu; il tenait la main de Huon et lui disait : Mon cher ami, priez pour moi. Il fit le signe de la croix et recommanda son âme à Dieu, et elle fut aussitôt emportée par les anges que Jésus-Christ y avait envoyés; en s'envolant ils répandirent une clarté dans le palais : on y ressentait une odeur si douce qu'il semblait que l'on fût en Paradis, et on fut bien certain que l'âme du roi Oberon était sauvée. Quand Huon, Esclarmonde, Artus, Transeline, le roi Caraheu, Gloriand, Malebron et tous les chevaliers et dames virent que le roi Oberon était mort, ils versèrent un torrent de larmes. Huon fit ensuite bâtir une abbaye et y fit enterrer le corps du roi Oberon comme il lui avait recommandé. Après la cérémonie des funérailles, ils retournèrent au palais et l'on prépara les tables. Il y avait trois rois et deux reines d'une rare beauté, savoir : le roi Huon, qui était au haut de la table, ensuite le roi Artus, le roi Caraheu et les deux reines. Après le repas, les rois prirent congé du roi Huon et de la reine Esclarmonde, et retournèrent dans leur royaume, excepté Morgue et Transeline qui restèrent quelque temps avec Esclarmonde, avec laquelle elles s'amusèrent beaucoup.

Nous ne parlerons plus du roi Huon et d'Esclarmonde, qui resteront dans le royaume de féerie jusqu'au jour du jugement, et nous parlerons de la belle Clairette qui était à Bordeaux.

Comme le roi de Hongrie, le roi d'Angleterre et Florent, fils du roi d'Aragon, demandèrent la belle Clairette en mariage; comme elle fut trahie par Brohars.

Vous avez vu, ci-devant, comme le roi Huon et la reine Esclarmonde, à leur départ de Bordeaux, recommandèrent leur fille Clairette à la garde du bon abbé de Clugny. Elle augmenta en beauté, de manière qu'à l'âge de quinze ans elle était recherchée en mariage par des rois et des princes; son oncle et Bernard étaient très-embarrassés de répondre à tous ceux qui venaient lui faire la cour. Le premier fut le roi d'Angleterre, le second fut le roi de Hongrie, et enfin le troisième était Florent, fils du roi d'Aragon; mais le roi de Hongrie surtout la voulait avoir. L'abbé répondit aux ambassadeurs qu'il ne pouvait leur donner aucune parole qu'il n'eût l'aveu du duc Huon son père, et il fixa un jour pour traiter du mariage dans la ville de Blaye : ce qui satisfit beaucoup le roi de Hongrie.

L'abbé de Clugny se mit en chemin pour aller à Blaye, où il devait se trouver avec les rois d'Angleterre, de Hongrie et Florent, fils du roi d'Aragon; il laissa la belle Clairette à la garde de Bernard son cousin, qui l'aimait beaucoup. Le bon abbé étant arrivé à Blaye, fit tendre des tapisseries par toutes les rues de la ville, pour recevoir les rois qui devaient y arriver; effectivement, ils arrivèrent le lendemain tous trois en ordre. Le premier qui entra dans la ville fut le roi d'Angleterre, qui à peine fut-il descendu de cheval, qu'il y remonta pour aller chasser dans les Landes où il trouva quantité de cerfs et de biches.

Le roi de Hongrie entra ensuite dans la ville en pompeux équipage et vint au palais où l'abbé le reçut en grande joie; le roi Florent vint après aussi en grande pompe. L'abbé les salua avec beaucoup de politesse et leur dit que tout ce qu'il y avait dans la ville était à leur service, et ils lui en firent leurs remerciments.

Il y avait dans cette ville un traître, qui était de Bordeaux; il avait entendu toutes les conclusions que l'on avait prises : comme l'abbé de Clugny était convenu avec les trois rois qu'il leur ferait voir Clairette, et que celui qui lui plairait le plus l'aurait en mariage. Le traître conclut dès l'instant de leur enlever Clairette. Il quitta Blaye pour exécuter son malheureux dessein; il monta sur un petit vaisseau et partit pour Bordeaux. Il y fut à peine arrivé qu'il vint au palais, affectant un air embarrassé; il salua Bernard et la belle Clairette. Bernard lui dit : Je pense que tout va bien, car vous avez un air de gaieté qui nous annonce de bonnes nouvelles; dites-nous, s'il vous plaît, comment se porte l'abbé de Clugny et comment il a reçu les rois qui sont venus à Blaye?

Bernard, dit le traître, sachez que l'on n'a jamais vu tant de noblesse rassemblée dans la ville de Blaye que l'on en voit aujourd'hui, et afin que l'on puisse terminer incessamment, le bon abbé de Clugny, oncle de mademoiselle Clairette, m'a chargé de vous dire qu'aussitôt que la nuit serait venue, vous fissiez déguiser en homme mademoiselle Clairette, et nous partirons pour la conduire près de lui. Quand il sera environ midi, vous ordonnerez à ses femmes de chambre de partir et d'emporter avec elles tous ses ajustements les plus riches et les plus beaux pour la parer comme il convient; elle en mettra seulement un dans le vaisseau sur lequel nous partirons, en attendant que l'on lui apporte les autres. Le sujet pour lequel il m'a chargé de vous dire de la conduire près de lui, c'est afin qu'elle choisisse lequel des rois elle aimera mieux avoir pour mari; elle pourra, sans être aperçue, les voir et choisir celui qui lui plaira davantage. Bernard crut que le traître Brohars disait la vérité; hélas! pourquoi ajoutait-il foi à ses paroles? Il n'y avait pas dans l'univers d'homme plus pervers et plus fourbe que lui; car sa famille n'était composée que de traîtres, et Bernard le croyait d'autant plus qu'il savait qu'il avait été auprès de l'abbé de Clugny. Bernard dit alors à Clairette de préparer tout ce qui lui était nécessaire pour partir. Dès que la nuit sera venue, vous vous déguiserez comme Brohars vous l'a recommandé, afin que vous ne soyez vue de personne jusqu'à ce que nous soyons arrivés à Blaye auprès de votre oncle. Puisque cela fait plaisir à mon oncle et à vous, il est juste que je le fasse, répondit poliment Clairette. Elle monta aussitôt dans sa chambre où elle se fit habiller par ses femmes, qui ne purent s'empêcher de rire de la voir déguisée en homme. Le traître Brohars fit tant qu'il trouva un vaisseau qu'il fit amener vers la poterne du palais; il mit dedans une pierre assez pesante à laquelle il attacha une grosse corde. Il dit ensuite à Bernard qu'il était temps de partir s'ils voulaient arriver à Blaye avant qu'il fût nuit. Bernard vint auprès de Clairette et il la trouva prêt à partir; il lui dit en badinant qu'elle avait l'air d'un grand écuyer. Bernard s'arma de son épée et se disposa à partir. Brohars passa le premier, et Bernard, tenant Clairette par le bras, sortit avec elle par la poterne, sans que personne les eût aperçus. Quand ils furent au bord de la mer, Brohars entra dans le vaisseau, prit Clairette par la main pour l'aider à y entrer et la fit placer à un bout; Bernard y entra après. Brohars prit alors la pierre et la laissant couler dans l'eau, il retient la corde à laquelle elle était attachée; il dit à Bernard qu'il faisait cela, afin que leur vaisseau ne fût pas emporté par le courant de l'eau; un peu de temps après, il dit à Bernard de tenir la corde et qu'ils la retireraient quand il en serait temps. Bernard qui ne se méfiait nullement, fit comme le traître lui avait recommandé. Brohars prit un aviron et ils se trouvèrent bientôt éloigné du palais.

Comme le traître Brohars noya Bernard; des maux qu'il fit souffrir à Clairette, et comme il périt.

Brohars voyant qu'ils étaient éloignés de la ville et que la nuit était très-obscure, vint auprès de Bernard et lui dit de tirer la pierre hors de l'eau : ce que voulant faire, il se baissa; mais le traître le prit par la jambe et le fit tomber dans l'eau : ainsi périt malheureusement celui qui était au nombre des meilleurs chevaliers de son temps. Quand Clairette vit que le traître avait noyé Bernard, elle jeta un grand cri et se jeta sur Brohars et le tira par les cheveux; le traître se sentant ainsi traité, se retourna et jeta brutalement Clairette toute étendue dans le vaisseau et la battit indignement, en lui disant que ses cris et ses larmes

se lui serviraient de rien, et que malgré elle il en voulait faire à sa volonté. Clairette, épouvantée par les menaces de ce traître, tremblait de tous ses membres, elle se recommanda à notre Seigneur Jésus-Christ et à la Vierge sa mère, les priant de la délivrer de ce misérable qui ne cherchait qu'à la déshonorer. Le traître Brohars revint auprès de Clairette et lui dit qu'elle ferait mieux de se rendre à lui de bon gré que de force, que si elle persistait à ne pas vouloir se rendre, il la jetterait dans la Gironde. O traître, lui dit-elle, tu ne jouiras jamais de moi. Alors ce meurtrier la frappa tant qu'il la laissa pour morte dans le vaisseau; voyant qu'il ne pouvait lui rien faire pour le moment, il était si fatigué qu'il s'endormit; le vaisseau allait au gré de l'eau. Il était déjà grand jour, il commençait à sortir de la rivière de Gironde; Clairette, qui était toute éplorée, voyant que le traître dormait, prit un pain qu'il avait à ses côtés, et, pressée par la faim, elle le mangea sans en rien laisser. Elle adressa ensuite ses prières à Dieu pour qu'il lui fît la grâce de garder sa virginité contre le tyran qui l'avait trahie. Le vaisseau entra dans la mer, le vent était fort et il n'avait point de voiles; mais il survint une rafale qui prit le vaisseau en flanc et le força d'aborder auprès d'une île. Brohars se réveilla et fut bien aise de voir la terre ferme, car il reconnut le pays; il dit à Clairette : Tu vois maintenant que tu ne peux résister à ma volonté, car il n'y a personne ici pour te secourir, et la défense est de bien peu de valeur, nous sommes d'ailleurs dans une île déserte et qui est environnée de la mer, je pense que nous ne pourrons jamais en sortir : ainsi ne crains rien, je ne te ferai aucun mal pour le moment. Le malheureux, dépité de se voir dans cette île, commença à jurer Dieu et sa mère et le jour de sa naissance; car il vit bien qu'il fallait mourir de faim dans ce désert, leur vaisseau n'étant pas propre à mettre en mer, et ils seraient infailliblement péris s'ils se fussent embarqués.

Il était si accablé par ces tristes réflexions, que Dieu permit qu'il n'eût plus envie de rien dire à Clairette, car Dieu ne voulait pas qu'elle fût déshonorée. Quand Clairette se vit près du rivage, elle sortit du vaisseau et monta sur le rocher. Que Dieu la veuille préserver de tous dangers dans ce lieu désert! Il y avait dans cet endroit six écumeurs de mer qui épiaient les marchands qui entraient ou sortaient de la Gironde; ils avaient une petite galiote à six rames, qu'ils avaient placée dans un recoin et couverte de feuillages. Brohars voyant que Clairette se sauvait de toutes ses forces lui cria : Belle, votre fuite ne peut vous servir de rien, car que ce soit de gré ou de force, je ferai cette nuit ma volonté avec vous. Quand les six pirates qui étaient dans l'île entendirent les paroles de Brohars qui criait après la demoiselle, ils furent bien surpris et craignirent que ce ne fût quelqu'un qui les épiât. Clairette, qui courait sur la montagne, leur cria le plus haut qu'elle put : Seigneurs, qui êtes ici, je vous prie de prendre pitié de moi et de me secourir contre les brutalités de ce meurtrier, qui la nuit dernière m'a ravie et enlevée de la ville de Bordeaux : je suis fille du noble duc Huon. Quand les pirates entendirent la demoiselle, ils s'imaginèrent que c'était une feinte pour les surprendre; mais dès qu'ils aperçurent Brohars qui courait à toutes forces, le maître de la bande vint au-devant de cet homme et lui dit : Comment avez-vous eu assez de hardiesse pour venir ici? nous voyons bien que vous n'êtes venu que pour nous épier, mais vous ne nous accuserez jamais. Il tira alors son couteau et lui dit qu'il allait lui faire perdre la vie. Quand Brohars vit les six pirates, il se prépara à se défendre; il tira son épée dont il donna un coup si terrible au chef de la bande, qu'il le partagea. Les cinq pirates voyant que leur chef venait d'être tué par Brohars, en furent si indignés qu'ils se jettèrent sur lui comme des forcenés; mais Brohars se défendit si courageusement qu'il en abattit quatre auparavant que d'avoir aucun mal. Pendant qu'ils se battaient, la belle Clairette, qui était dans la place où étaient auparavant les pirates, trouva une table sur laquelle il y avait de quoi boire et manger. Quand elle vit cela, elle remercia Dieu et but et mangea autant qu'elle en avait besoin. Elle vit que les pirates avaient déjà jeté Brohars par terre, ce qui la rendit bien contente; mais elle ne savait pas avec quels gens elle venait de se trouver. Quand les pirates eurent renversé par terre le traître et cruel Brohars, ils lui demandèrent la raison pourquoi il avait emmené cette demoiselle; il leur raconta tout au long qui elle était et comment il l'avait ravie pour la déshonorer, dans l'intention de se marier avec elle dans un pays étranger. Quand les pirates eurent entendu ce que Brohars leur avait raconté, ils lui dirent : Méchant homme, il n'y a point de tourments au monde que vous ne méritiez, ce sera nous qui vous les ferons souffrir. Ils le prirent, le lièrent et le pendirent par les pieds à un arbre; ils allumèrent ensuite un grand feu sous sa tête et lui firent subir une cruelle mort : ainsi le traître Brohars finit malheureusement le cours d'une vie remplie d'horreurs. Les deux pirates qui restaient vinrent au lieu où était la noble demoiselle, ils lui demandèrent de quelle condition elle était; elle leur répondit qu'elle se nommait Clairette, et leur raconta ensuite la manière indigne dont s'était servie le perfide Brohars pour l'enlever de son pays et la déshonorer. Après qu'elle leur eut raconté son histoire, ils lui ôtèrent sa robe et lui en donnèrent une plus belle. Quand ils la virent ainsi ajustée, ils la trouvèrent charmante et ne purent s'empêcher de lui faire compliment sur sa grande beauté, car ils ne croyaient pas que l'on pût en trouver de plus belle dans l'univers : sa beauté reparaissait parce qu'elle était délivrée du cruel Brohars. Quand l'un des pirates la vit si belle, il dit à son camarade que la nuit prochaine il jouirait à sa volonté de la belle demoiselle; l'autre lui répondit qu'il ne le souffrirait pas et que c'était lui qui le premier avait abattu le traître Brohars. Quand le pirate entendit son camarade, il tira son couteau, s'approcha de lui et lui enfonça dans le corps jusqu'au manche; et quand il se sentit blessé, il vint comme un enragé contre son adversaire, l'épée à la main, dont il lui en asséna un si grand coup qu'il l'abattit mort; il tomba mort presqu'en même temps que l'autre : ainsi la pauvre Clairette se trouva seule dans cette île auprès des pirates qui étaient couchés sur la poussière. Se voyant ainsi seule, abandonnée, et ne sachant à qui avoir recours

dans cette île déserte, elle se mit à pleurer amèrement et à pousser des regrets en disant : Grand Dieu! je vous prie d'avoir pitié de ma situation et de me faire la grâce qu'en tel endroit que je me trouve je puisse garder mon honneur; faites-moi aussi la grâce de pouvoir sortir de cet horrible lieu.

Je parlerai dans le chapitre suivant des rois et des princes qui étaient à Blaye et qui attendaient la venue de la belle Clairette.

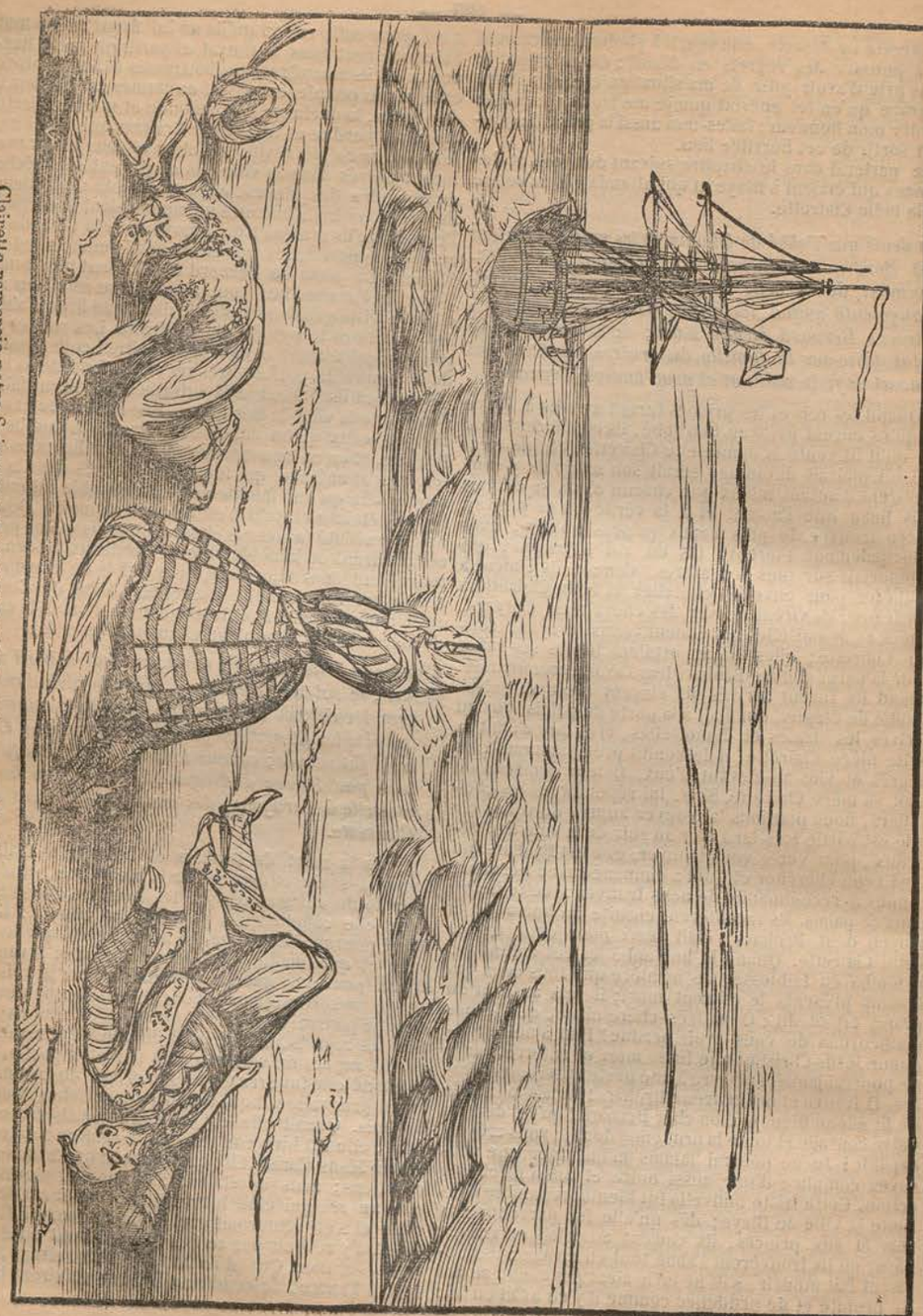
Du deuil que l'abbé de Clugny et les rois qui étaient à Bordeaux menèrent à l'occasion de l'enlèvement de la belle Clairette, et qui fut encore augmenté quand ils virent six hommes qui portaient Bernard étendu mort; de la punition qui fut faite sur la famille du traître Brohars qui avait noyé le vaillant et prud'homme Bernard.

Quand les rois et les princes furent arrivés à Blaye et qu'ils eurent parlé au bon abbé, ils conclurent avec lui qu'il fît venir la demoiselle Clairette, et que celui qui lui plairait davantage serait son mari; ils y consentirent d'autant mieux que chacun d'eux se croyait plus beau que l'autre, et à la vérité on ne pouvait guère trouver de plus beaux princes qu'eux, mais principalement Florent, fils du roi d'Aragon, qui l'emportait sur tous les autres. Comme ils étaient à délibérer pour envoyer chercher la belle Clairette à Bordeaux, ils virent arriver des chevaliers, écuyers, dames et demoiselles qui étaient venus, croyant trouver Clairette; elles lui apportaient toutes ses robes pour la parer comme Brohars leurs avait recommandé. Quand ils furent arrivés ils vinrent droit au palais. L'abbé de Clugny, qui était à la porte du palais, voyant arriver les dames et demoiselles, crut que c'était sa belle nièce Clairette, il descendit précipitamment les degrés et vint au-devant d'eux. Il leur demanda où était sa nièce Clairette. Sire, lui répondirent les chevaliers, nous pensions la trouver auprès de vous, car elle est partie très-tard hier au soir de la ville de Bordeaux, pour venir vous trouver, et c'est Brohars qui l'est venu chercher et qui l'a emmenée avec Bernard; il nous a recommandé de nous trouver à cette heure dans ce palais. Ils racontèrent ensuite au bon abbé le moyen dont Brohars s'était servi pour emmener la belle Clairette. Quand le bon abbé les eut entendus, il tomba en faiblesse, de manière que tous ceux qui étaient présents le crurent mort; il jeta aussitôt un grand cri et dit : O ma très-chère nièce, que je suis malheureux de vous avoir perdue! Plût à notre Seigneur Jésus-Christ que je fusse mort et enterré, car je ne pourrai jamais survivre à une perte aussi considérable. O traître et malheureux Brohars! jamais ta famille ne fit aucun bien. O mon cher Bernard! qu'est devenu votre courage et toute la prudence dont je vous croyais capable? Je ne pourrai jamais m'imaginer que vous soyez complice d'une aussi noire et aussi méchante action. Cette triste nouvelle fut bientôt répandue dans toute la ville de Blaye; dès qu'elle fut parvenue aux rois et aux princes, ils vinrent au palais en grande hâte, où ils trouvèrent l'abbé tout en larmes; ils l'auraient fait mourir, s'ils ne lui avaient pas connu autant de probité et de prudence comme il y en avait en lui; c'est pour cette raison qu'ils ne lui firent aucun mal. Ils montèrent tous à cheval et partirent pour Bordeaux où ils trouvèrent les bourgeois et bourgeoises, et le menu peuple en cris et en larmes, regrettant le duc Huon, la duchesse Esclarmonde et sa fille Clairette qui était perdue et trahie par Brohars qui l'avait enlevée pour en jouir. Quand l'abbé et tous les princes furent entrés dans la ville, ils ne purent s'empêcher de répandre des pleurs, et pour comble de douleur, ils virent venir six hommes qui apportaient le corps de Bernard qu'ils avaient trouvé noyé dans la Gironde; à ce triste appareil, les cris et les gémissements redoublèrent. La perte de Bernard fut d'autant plus sensible qu'ils l'avaient beaucoup aimé, et ce serait un récit trop triste que de raconter le deuil que firent l'abbé, les princes et le peuple de Bordeaux. Les rois et les princes qui étaient avec l'abbé prirent connaissance de la famille du perfide Brohars et du fond de sa trahison dont ils étaient déjà informés. Ils firent faire, dans toute la ville de Bordeaux, une recherche exacte de tous ceux qu'on connaissait être de la famille de Brohars, et on en trouva soixante-dix, tant hommes que femmes et enfants, qui furent tous noyés dans la Gironde, afin qu'une famille aussi abominable fût entièrement éteinte et qu'il n'en fût plus mémoire. Quand on eut exécuté toutes ces choses, les rois et les princes partirent de la noble ville de Bordeaux et s'en retournèrent dans leur pays, bien fâchés de n'avoir pu seulement voir la belle Clairette. L'abbé de Clugny resta à Bordeaux et fit enterrer honorablement le corps de Bernard qui fut universellement regretté.

Comme la belle Clairette étant seule sur le bord de la mer, le roi de Grenade y vint aborder dans un grand vaisseau et l'emmena avec lui; comme la tempête les fit arriver près de Courtouse où Clairette fut sauvée; comme tous les Sarrasins furent tués par Pierre d'Aragon, qui emmena la demoiselle à Taragone; des amours de Florent et de Clairette.

Après la mort de Brohars et des pirates Clairette demeura seule et égarée sur la montagne, et n'avait pour toute compagnie que les hommes qui s'étaient tués; elle commença à pleurer, en disant : Grand Dieu! pourquoi donc suis-je née? Hélas! quelle destinée et quel malheur j'ai dans ce monde; il vaudrait mieux pour moi que je fusse morte, car je vois bien que je ne sortirai jamais d'ici; je ne sais que devenir, ni où je pourrai me retirer. Après qu'elle eut exprimé tous ses regrets, elle se mit à descendre la montagne, et vint auprès du vaisseau d'où elle était partie.

Quand elle fut arrivée vers le rivage de la mer, elle vit un gros vaisseau qui venait pour relâcher et couper du bois. Quand elle eut vu venir le vaisseau où elle était, elle fut bien contente : elle remercia notre Seigneur Jésus-Christ. Elle crut d'abord que c'étaient des chrétiens; mais ils étaient Sarrasins. Il y avait avec eux un roi qui était leur maître : il était roi de Grenade et s'en retournait dans son pays; mais il fut contraint d'y revenir par ce lieu, tant il avait eu d'infortunes sur mer. Quand ils furent près du rivage, ils jetèrent l'ancre, descendirent à terre et virent la mal-



Clairette remercie notre Seigneur en voyant venir un vaisseau qui la tirera de cette île déserte. (Page 107.)

heureuse Clairette qui était seule. Le roi, qui le premier était descendu à terre, lui demanda qui elle était, et de quel pays? Sire, lui dit Clairette, puisque vous voulez savoir mon état et qui je suis, je vous le dirai. Alors elle dit devant tous ceux qui étaient là, qu'elle était fille du duc Huon de Bordeaux; puis elle leur raconta mot pour mot toute l'aventure qui lui était arrivée. Quand le roi sarrasin entendit Clairette, il en fut bien réjoui et lui dit : Belle demoiselle, vous êtes bien heureuse de m'avoir trouvé, je n'ai point encore de femme, vous serez la mienne, quoique vous puissiez dire; mais il faut auparavant que vous reniiez votre loi, et que vous croyiez à la loi de Mahomet à laquelle je crois. Quand Clairette entendit le roi païen, elle lui dit : Sire, à Dieu ne plaise que j'abandonne la loi de Jésus-Christ pour croire à celle de Mahomet : je me laisserais plutôt traîner à quatre chevaux que d'être la femme d'un homme comme vous. Quand le roi entendit Clairette qui le méprisait tant, il leva la main et lui appliqua un soufflet d'une si terrible force, qu'il la jeta toute étendue à ses pieds, et lui fit sortir le sang par la bouche et par le nez; ses gens le blâmèrent beaucoup de cette action. Il leur répondit : Comment donc, n'avez-vous pas entendu comme elle a blasphémé contre notre loi? elle m'a méprisé comme si j'étais un valet. Il était tellement irrité contre Clairette, qu'il ordonna à ses gens de la prendre et de la jeter dans la mer.

Les Sarrasins vinrent vers Clairette, la prirent rudement et l'emmenèrent malgré elle dans leur vaisseau. Ils la cachèrent aux yeux du roi; ils levèrent l'ancre, firent voile et partirent. Le vent qui était favorable les éloigna bientôt de la terre, et ils voguèrent avec beaucoup de vitesse. Comme le roi se promenait dans le vaisseau, il fut très-surpris d'y voir Clairette, qu'il croyait que ses gens avait noyée; il la considéra et la trouva si belle, qu'il ne pouvait s'imaginer qu'il y en eût de plus belle au monde. Il désirait beaucoup la posséder et lui dit : Belle fille, puisque je vous tiens dans mon vaisseau, vos plaintes et vos larmes ne pourront vous sauver en aucune manière, et cette nuit vous serez à moi. Quand Clairette eut entendu l'indigne proposition que venait de lui faire ce roi sarrasin, elle se mit à prier Dieu de lui faire la grâce qu'elle pût conserver son honneur, et de la délivrer des mains des Sarrasins; elle se mit ensuite à genoux devant ce roi cruel, le pria d'avoir pitié d'elle et qu'elle ferait à sa volonté, mais à condition qu'il la reconduirait dans sa patrie. Belle, lui dit le roi, de bonne volonté ou non, je ne vous quitte point que je n'aie passé une nuit avec vous. Clairette voyant que le roi ne voulait pas se désister, se mit à pleurer amèrement, et pria la vierge Marie de vouloir bien la secourir de la cruelle perplexité où elle se voyait réduite à perdre ou l'honneur ou la vie. Alors il s'éleva un vent considérable qui causa une tempête si affreuse, que de très-calme que la mer était, elle commença à grossir et à s'enfler avec tant de furie, que les vagues élevaient le vaisseau jusqu'aux nues et le précipitaient ensuite dans les abîmes les plus profonds, de manière qu'ils furent obligés de l'abandonner à la fureur des vents. Ils furent saisis d'une terreur si grande, qu'ils tremblaient tous pour leur vie. La force des vents mit leurs voiles en pièces; peu s'en fallut que le vaisseau ne périt. Ils imploraient Mahomet et le priaient de vouloir bien les secourir en ce moment où ils se voyaient si près de leur perte. Le roi était si consterné qu'il n'avait pas envie de parler de son indigne amour à Clairette. L'infortunée demoiselle était dans des transes mortelles durant la tempête qui les bouleversa pendant toute la nuit. Le vent poussa tellement leur vaisseau, qu'ils passèrent bien loin de Valence, et que le lendemain, au matin, ils se trouvèrent auprès de la ville de Courtouse. Dès qu'ils aperçurent la ville, ils reconnurent qu'elle était chrétienne, et ils ne virent aucun moyen de pouvoir s'en éloigner; mais ils préférèrent le hasard d'être esclaves à celui d'être ensevelis dans les flots. Comme ils arrivaient, il y avait au port un noble chevalier, que l'on nommait Messire Pierre d'Aragon; il vit venir de loin le vaisseau et pensa bien que si on ne lui portait du secours il périrait infailliblement, tant il était en mauvais équipage, et qu'il pourrait échouer contre le rocher : ce qui causerait une perte considérable tant des gens que des marchandises. Il s'écria à haute voix que chacun montât sur les galères pour aller secourir le vaisseau. Quand les Sarrasins virent les galères, ils eurent grande peur d'être tués; il y eut deux païens qui voulurent prendre Clairette pour la jeter à la mer; mais elle se retint de toutes ses forces au mât du vaisseau, et ils ne purent venir à bout de l'en arracher. Cependant les Aragonais, qui étaient sur les galères, commencèrent à approcher le vaisseau et jetèrent des crochets pour s'en emparer.

La pauvre Clairette qui était dans le vaisseau avait grande peur; mais elle fut bien joyeuse quand elle reconnut que ceux qui venaient attaquer le vaisseau étaient tous chrétiens. Les Aragonais se lancèrent aux cordages et entrèrent dans le vaisseau. Quand Pierre d'Aragon et ses gens y furent entrés, ils virent Clairette qui était toute en larmes; ils demandèrent aux Sarrasins : Où avez-vous pris cette noble princesse que nous avons vu que vous vouliez jeter dans la mer il n'y a qu'un instant, si nous ne fussions pas venus à son secours? Il y en eut un qui répondit : Sire, nous sommes de Grenade, nous avons été poussés à ce port par la tempête, et nous sommes tous prêts de devenir vos esclaves, ou de payer la rançon que vous nous demanderez. Païens, lui dit Pierre d'Aragon, tout l'or de l'univers ne pourrait vous garantir de la mort. Il commanda alors à ses gens d'exterminer les Sarrasins sans en excepter un seul. Ses ordres furent bientôt exécutés, et ils mirent en pièces les Sarrasins; néanmoins ils en exceptèrent le roi, à qui Pierre demanda pourquoi et à quel sujet ils voulaient noyer cette noble demoiselle et en quel endroit ils l'avaient trouvée. Sire, dit le roi, nous ne la connaissons pas, et ne savons pas qui elle est; nous l'avons trouvée seule et abandonnée dans une île; la voyant si belle, je désirais beaucoup en jouir, je la fis mettre dans mon vaisseau, et je pensais faire ma volonté avec elle; mais elle n'a jamais voulu le souffrir, et je l'avais prise en haine. Vassal, lui dit Pierre d'Aragon, vous allez périr avec vos gens, si vous ne voulez pas croire en Jésus-Christ et à la vierge Marie, et renoncer à la loi de Mahomet dans laquelle vous êtes né. Sire, dit le païen, j'aimerais

mieux être écorché vif que d'abandonner ma loi pour croire à celle de Jésus-Christ. Quand Pierre d'Aragon l'entendit, il lui donna sur la tête un coup si terrible avec son épée, qu'il l'étendit mort au milieu des autres païens. Clairette en fut bien aise, car elle se vit délivrée du plus barbare des hommes. Pierre d'Aragon s'approcha d'elle et lui demanda qui elle était et où les païens l'avaient trouvée. Sire, je suis née en France, dans une ville appelée Nantes, située en Bretagne. Mon père, qui était de Lisbonne, désira d'aller voir ses amis; il s'embarqua avec deux de mes frères, moi et plusieurs autres marchands. Nous pensions entrer dans le port de Lisbonne, mais il s'éleva un vent si terrible, que nous fûmes obligés d'abandonner notre vaisseau à la garde de Dieu et au gré de la tempête; nous passâmes par des détroits et vînmes échouer contre un rocher, où notre vaisseau se brisa en pièces, et tous ceux qui composaient l'équipage furent noyés, excepté moi, à qui Dieu fit la grâce de me sauver sur un grand ballot de laine, sur lequel je m'étais mise, et les flots me jettèrent sur le rivage, dont je dois bien remercier notre Seigneur Jésus-Christ. Je vis bientôt arriver ce roi, qui était sur ce vaisseau avec ses gens, qu'une tempête avait conduit pareillement au lieu où j'étais; ils me prirent et m'emportèrent sur leur vaisseau. Le roi, qui en était le maître, s'efforça de m'avoir pour me déshonorer; mais il survint une si grande tempête, qu'ils furent obligés d'arriver au port où vous les avez pris et mis à mort. Belle, lui dit Pierre, vous êtes bienheureuse, et vous devez bien remercier notre Seigneur de ce que vous êtes remise dans mes mains. Sire, lui répondit Clairette, je sais certainement bien que, sans votre secours, je serais morte actuellement : ainsi, tant que Dieu me donnera des jours, je vous servirai comme la dernière de votre hôtel, je me confie en Dieu et en vos bontés. Belle, lui dit Pierre d'Aragon, tant que je vivrai vous ne manquerez de rien; car, s'il plaît à Dieu, vous conserverez votre honneur et vos jours, et vous pourrez trouver un mari qui vous rendra heureuse. Pierre d'Aragon prit aussitôt la demoiselle par la main, et recommanda à ses gens de lever les voiles pour retourner à Taragone, ville située entre Barcelone et Valence-la-Grande, où était pour lors le roi d'Aragon. Quand on eut levé les voiles, ils partirent et perdirent bientôt la terre de vue; ils voguèrent tant qu'ils aperçurent un matin les tours du palais de Taragone, et ils remercièrent notre Seigneur. Comme ils approchaient de la ville, le roi d'Aragon était appuyé à une des fenêtres de son palais, il vit venir six galères et un grand vaisseau, dont il fut bien surpris, et ne savait ce que ce pouvait être; mais quelques-uns, qui les reconnurent, dirent au roi que c'était son cousin Pierre d'Aragon, qui venait de faire une course sur la mer, où il avait pris ce grand vaisseau et tout ce qui était dedans.

Quand le roi apprit que son cousin Pierre venait, il descendit de son palais avec ses barons, et vint le trouver sur le rivage. Quand il fut arrivé, il courut l'embrasser et lui dit : Mon cher cousin, soyez le bienvenu, je suis très-charmé de votre bonne aventure; dites-moi, je vous prie, où vous avez conquis ce vaisseau qui est si riche? Pierre d'Aragon lui raconta exactement comme la chose était arrivée, et comme il avait sauvé une demoiselle des mains des Sarrasins, et il la fit voir au roi, en lui disant : Sire, je pense que vous voyez aujourd'hui la plus belle, la plus aimable et la plus vertueuse demoiselle que l'on puisse voir et qui paraisse davantage être d'une noble extraction. Le roi la regarda, et elle se jeta à ses pieds; le roi la releva et lui dit : Je vous prie de me dire d'où vous venez, de quel lieu et de quelle famille vous êtes? Clairette, craignant d'être tombée en de mauvaises mains, baissa la tête et se mit à pleurer; un torrent de larmes inondait son visage, et elle dit au roi : Je vous prie de ne pas me demander d'où je suis, ni de quelle famille je suis, car je ne connais pas mes parents. Quand le roi l'entendit, et qu'il vit qu'elle était en proie à la douleur, il chercha tous les moyens de la consoler.

Pierre d'Aragon raconta au roi tout ce que Clairette lui avait dit : elle a été trouvée dans une île déserte, par des Sarrasins que j'ai mis à mort; elle doit se trouver bien heureuse d'être tombée dans mes mains, car, s'il plaît à notre Seigneur, je la marierai et tâcherai de lui rendre son sort plus heureux. Le roi Garin et Pierre d'Aragon sortirent alors du vaisseau, et vinrent dans la ville. Pierre fit conduire la belle Clairette à son hôtel par deux gentilshommes, et, en passant dans la ville, elle attira les regards des dames et demoiselles, qui louaient beaucoup sa beauté, et se disaient l'une à l'autre qu'elles n'avaient pas encore vu une demoiselle si accomplie, ni qui eût l'air si distingué. Il y eut dans cette ville de très-grandes réjouissances au sujet de l'arrivée de Pierre d'Aragon et de la demoiselle qu'il avait emmenée avec lui. Comme toute la ville était abandonnée à la joie, Florent, le fils du roi, qui venait d'auprès de la duchesse, entra dans la ville, et vit par les rues les dames et demoiselles, même les plus simples bourgeoises, qui faisaient la fête. Il vit toutes les rues tendues de tapisseries : surpris de voir tant de divertissements, il demanda à un bourgeois s'il y avait quelque noce et quels gens se mariaient pour que l'on fît de si grandes fêtes? Sire, lui répondit le bourgeois, ces fêtes et ces divertissements que vous voyez, sont pour la bonne arrivée de Pierre d'Aragon, qui a été absent depuis très-longtemps. Dieu l'a aidé dans ses entreprises; car il a conquis le grand vaisseau de Malicques, sur lequel était le roi de Grenade, et il en a rapporté un butin considérable. Quand Florent eut vu la richesse du vaisseau, il vint à l'hôtel de Pierre d'Aragon son cousin; il lui fit bien des amitiés, et lui dit qu'il fût le bienvenu et qu'il était bien charmé de son bonheur. Pierre d'Aragon lui répondit : Grâces à notre Seigneur j'ai assez bien réussi; mais je veux vous faire voir que j'ai eu encore plus de bonheur que vous ne pensez, car j'ai trouvé quelque chose qui vaut mieux que ce vaisseau. Alors il lui fit voir Clairette, qui était plongée dans la douleur, et il lui raconta comme il l'avait conquise. Florent se sentit ému dès le premier regard qu'il jeta sur Clairette; plus il la considérait, plus il était enchanté de sa beauté. Clairette le regardait aussi; mais elle n'osait pas le fixer : il lui semblait qu'elle n'avait jamais vu un plus beau jeune homme de corps et de visage. Florent, qui ne pouvait détourner ses regards de dessus la demoiselle, se sentit bientôt le cœur atteint d'un trait dangereux. On n'eût jamais pu trouver deux cœurs, qui, dès la première entrevue, fussent d'une meilleure intelligence. Florent et Clairette étaient tous deux ornés des agréments de la beauté, et la nature, quelquefois trop avare de ses dons, avait pris plaisir à les leur prodiguer. Les yeux fixés l'un sur l'autre, ils se regardaient tendrement. Si Florent eût pu savoir que c'était la belle Clairette, fille du noble roi Huon de Bordeaux, il l'eût bientôt épousée. Clairette fut bientôt éprise d'amour pour Florent, qui désirait bien savoir de quelle condition elle était, car elle avait l'air bien distingué. Il résolut de s'en informer et de lui demander son amitié, et dit qu'il mourrait de douleur si elle le lui refusait. Épris du plus violent amour pour Clairette, il lui prit la main, et, la tirant un peu à l'écart, la fit asseoir, lui parla doucement pour ne pas être entendu, lui témoigna toute la satisfaction qu'il avait de la voir, et il la pria ensuite de lui dire de quelle famille elle était. Sire, lui répondit-elle, quel avantage pourriez-vous retirer d'être informé de ma naissance et de mon nom? cependant je vous le dirai, puisque vous êtes curieux de le savoir : Je suis la fille d'un chasseur, et j'étais au service de la duchesse de Bordeaux; mais par la trahison la plus noire que l'on puisse jamais imaginer, j'ai été enlevée, et j'ai eu à supporter bien de la fatigue et de la misère. Si Dieu n'eût envoyé Pierre d'Aragon pour me secourir dans le vaisseau où j'étais, ma perte était écrite. Sire, j'espère néanmoins que vous n'abuserez point de l'état malheureux où le sort m'a réduite en voulant attenter à mon honneur, je pense que vous êtes trop bien né pour en avoir seulement l'idée : d'ailleurs, j'aimerais mieux périr que de m'abandonner à un homme, excepté à un mari. Belle, lui dit Florent, je vous promets, au nom du Dieu qui m'a formé, que ni moi ni autre n'oseraient seulement effleurer votre honneur, et si j'apprenais qu'il y eût quelqu'un qui eût la témérité de vous faire une proposition désagréable, je le ferais mourir dans les plus affreux tourments, tant je désire être votre fidèle ami. Jamais on ne pourra nous séparer, et si le roi mon père était mort, je ne tarderais pas à vous épouser. Sire, lui répondit Clairette, je vous prie de ne jamais penser à ce que vous venez de me dire, il ne conviendrait pas que le fils d'un roi s'abaissât à vouloir s'allier à une fille d'une extraction si basse et aussi pauvre que moi; car si le roi votre père s'apercevait que vous eussiez la moindre idée sur moi, il me ferait mourir.

Clairette se tut, et, baissant la tête, elle dit tout bas en elle-même : Grand Dieu! si ce jeune homme savait qui je suis, peut-être bien qu'il me voudrait avoir en mariage. Je n'ai jamais ressenti d'amour pour personne; mais quand je vois ce jeune homme, un doux frémissement vient s'emparer de mes sens, et je l'aime pour le moins autant qu'il peut m'aimer. Elle répandit aussitôt un torrent de larmes. Florent voyant Clairette s'abandonner aux larmes, il en fut bien fâché et lui dit : Daignez m'avoir pour votre fidèle ami, autrement vous serez la cause de ma mort. Sire, lui répondit Clairette, je consens de tout mon cœur à vous accorder mon amitié, mais à condition que vous ne manquerez en rien à mon honneur; car si je savais que vous pensassiez autrement, je vous aurais en horreur le reste de ma vie. Belle, lui répondit Florent, ne craignez pas que j'aie jamais aucune pensée immodeste à votre égard. Je vous respecte infiniment, et vous n'aurez en moi qu'un fidèle adorateur de vos appas et de votre vertu. Ainsi se passa la première entrevue de ces deux amants, et ils eurent bien des traverses pour parvenir au comble de leurs désirs.

Comme le roi défendit à Florent son fils d'aimer la belle Clairette. Comme Florent promit à son père qu'il ferait le roi de Navarre prisonnier, au cas qu'à son retour il lui permît de l'épouser : ce que le roi Garin lui promit; comme il n'en voulut rien faire, et fit prendre la belle Clairette, qu'il aurait fait noyer si Pierre d'Aragon ne l'eût secourue.

Quand Florent eut bien conversé avec la charmante Clairette, il l'embrassa et prit congé d'elle et de Pierre d'Aragon son cousin; il s'en retourna vers son père. Le lendemain il revint à l'hôtel où était la demoiselle; il y allait si fréquemment que l'on sut bientôt dans le palais et par toute la ville des nouvelles de l'amour de Florent pour Clairette, qui avait été amenée par le vaillant Pierre d'Aragon. Le roi Garin, père de Florent, n'en fut pas plutôt informé, qu'il pensa en mourir de dépit, et dit en lui-même : Grand Dieu! serait-il possible que cette aventurière eût pu enchanter mon fils; je crains bien que, séduit par ses attraits, il n'ait le malheur de s'attacher à elle; mais je fais le serment que si, comme on me l'a rapporté, il continue ses assiduités auprès d'elle, il me le paiera plus cher qu'il ne pense, car dans la colère où je suis je la ferais mourir de mes propres mains. Le roi envoya alors dire à son fils de venir lui parler. Florent se rendit aussitôt à ses ordres, et dès qu'il fut arrivé il lui demanda brusquement d'où il venait? Sire, lui répondit Florent, je viens de me réjouir dans l'hôtel de mon cousin Pierre d'Aragon, où j'ai passé un moment agréable à entendre la conversation de la plus adorable et de la mieux élevée de toutes les demoiselles que l'on puisse voir. Florent, dit le roi, je vous défends expressément de faire aucune démarche pour cette fille, et si j'apprends que vous ayez la faiblesse de vous laisser surprendre par les discours de cette aventurière, craignez d'encourir ma colère et ma disgrâce. Si jamais je vous y trouve, je la ferai mettre dans une affreuse prison où elle terminera ses jours. Mon père, reprit Florent, il me semble que vous avez grand tort de vouloir nous détourner de nous réjouir et de converser ensemble en tout bien et en tout honneur, qu'à Dieu ne plaise que je pense à la déshonorer en aucune manière. Vous avez été jeune, pourquoi voudriez-vous trouver à redire à ce que nous passions notre jeunesse; vous avez déjà atteint l'âge de quatre-vingts ans, et même davantage, ainsi vous ne devriez penser maintenant qu'à servir Dieu, boire et manger; vous ne devez pas vous inquiéter si nous passons notre jeunesse dans les plaisirs, nous ne faisons que ce que vous avez fait; car je ne veux agir avec cette demoiselle qu'en tout honneur et sagesse. Je l'aimerai toujours tant je la trouve belle et aimable, et il n'y a per-

donne au monde qui puisse m'empêcher de rendre hommage à ses appas. Je la crois, à ses manières nobles et insinuantes, d'une noble extraction : ainsi, il serait très-possible de nous unir par les liens du mariage; je vous prie de ne pas blâmer davantage cette demoiselle, car je lui suis entièrement dévoué. Quand le roi vit que son fils était épris des charmes de Clairette, il lui dit en colère : Fils indigne de moi, c'est donc ainsi que tu méprises mes remontrances et que tu as l'audace d'aller contre mes volontés; mais apprends que si Dieu m'accorde la vie jusqu'à demain, je te séparerai de ta belle maîtresse. Quand Florent entendit que son père lui faisait de telles menaces, il lui répondit : Mon père, je ne crois pas que vous exécutiez vos menaces; car, si je savais que vous y fussiez résolu, je me déferais moi-même d'une vie qui me deviendrait odieuse. Ce discours et l'air déterminé avec lequel Florent venait de le prononcer, firent faire au roi de sérieuses réflexions sur la manière dont il devait en user pour tâcher de détourner son fils de contracter une alliance qu'il croyait déshonorante. Il rappela son fils et lui dit : Florent, il faut vous armer, vous irez tenter des aventures, comme j'ai fait dans ma jeunesse; je ne vous empêcherai pas de vous allier à telle personne qu'il vous plaira, pourvu qu'elle soit d'une condition noble. Quittez cette aventurière qui ne peut vous procurer aucun honneur. Je ne puis penser qu'après ma mort, une aventurière telle que celle-ci devienne reine de mon royaume. Vous savez très-bien que le roi de Navarre, votre oncle, m'a fait une très-grande guerre pour une légère querelle que nous eûmes ensemble : il doit venir m'attaquer au mois d'avril; cherchez plutôt quelque noble et riche demoiselle, quittez votre folie, je vous ferai chevalier et vous m'aiderez à défendre mon royaume contre votre oncle le roi de Navarre. Ne m'en parlez plus, lui dit Florent, car je ne veux jamais avoir d'autre femme que la belle Clairette dont je suis amoureux et que vous méprisez trop. Mon fils, continua le roi Garin, vous voulez donc vous dégrader et vous attirer le mépris de tous vos parents, qui vous fuiraient et vous auraient en horreur. Je vous prie, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, de vous défaire de cette passion basse; prenez garde de rien faire contre ma volonté, si vous voulez me succéder au trône. Le roi appela Pierre d'Aragon son cousin, et lui fit promettre que s'il voyait encore son fils aller converser avec cette demoiselle dans son hôtel, il vint aussitôt l'en informer, et que s'il lui parlait davantage il la ferait mourir. Florent fut consterné d'entendre ces terribles menaces. Comme le roi reprenait son fils, il arriva un courrier qui dit au roi : Sire, je viens vous apprendre de bien mauvaises nouvelles : le roi de Navarre, votre beau-frère, est entré dans votre royaume, et il met tout à feu et à sang; il y a près d'ici trente mille hommes, sans le gros de l'armée qui est encore au nombre de soixante mille hommes, qui ont déjà détruit beaucoup de pays; ils font main-basse sur tout ce qu'ils rencontrent dans leur passage et n'épargnent personne. Vous n'avez que le temps de mettre vos troupes sur pied pour résister à vos ennemis. Quand le roi Garin eut appris ces tristes nouvelles, il appela Pierre d'Aragon, qui était son connétable, et lui commanda de mettre ses troupes en état de marcher contre l'ennemi; il appela ensuite Florent son fils, et lui dit : Il faut prendre les armes et faire voir votre courage aux ennemis qui ravagent mon royaume. Vous marcherez à la tête de mon armée, car je n'ai plus la force de la conduire moi-même par rapport à mon extrême vieillesse; je ne puis plus monter à cheval : ainsi c'est à vous à défendre mon royaume que vous devez posséder après moi. Mon père, dit Florent, je ne refuse pas de prendre la défense de votre royaume; mais j'espère que vous m'accorderez pour femme ma chère Clairette. Si vous m'accordez cette grâce, je vous promets de remettre votre ennemi entre vos mains; mais si vous ne voulez pas me l'accorder ne comptez pas sur moi. Quand le roi vit qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour engager son fils à le secourir, il fut fort irrité et commanda à ses gens d'aller prendre les armes contre ses ennemis. Aussitôt ils exécutèrent ses ordres, et allèrent à une lieue de la ville, où ils trouvèrent les ennemis : il y eut dès le premier choc un grand carnage, et beaucoup de chevaliers y périrent. Pierre d'Aragon y combattit avec une intrépidité et une valeur admirables; mais les ennemis avaient des forces supérieures, et il fut contraint de se retirer dans la ville d'où il était sorti, et il avait déjà perdu beaucoup de gens. Les Navarrais voyant que les Aragonais s'étaient retirés dans la ville, campèrent devant le mieux qu'ils purent. Quand le roi Garin vit que ses gens retournaient sur leurs pas, il appela son fils Florent et l'engagea beaucoup à s'armer pour défendre ses terres. Sire, dit Florent, je ne le ferai point que vous ne m'ayez promis de me donner la belle Clairette en mariage : si vous le voulez, je vous promets de vous rendre mon oncle prisonnier. Le roi, voyant que son fils était opiniâtre dans son dessein, commença à réfléchir et lui dit : Je vous accorde votre demande aux conditions que vous vous êtes imposées vous-même; allez donc et prenez vos armes, car il n'y en a pas de meilleures, et si vous pouvez réussir dans votre entreprise je vous accorderai la belle Clairette. Le roi dit ensuite en lui-même : J'aimerais mieux qu'on me coupât les deux bras qu'il fût dit qu'une aventurière occupera mon trône après ma mort; non, je ne le souffrirai point; car aussitôt que mon fils sera sorti de la ville, je la ferai conduire au bord de la mer et la ferai jeter dedans, dût-il m'en arriver le malheur le plus grand. Florent, voyant que son père lui promettait de lui donner sa chère Clairette, fut bien satisfait; il ne soupçonnait pas le mauvais dessein de son père, et il lui dit : Je vous prie de faire venir ma chère Clairette, afin que ce soit elle qui me ceigne mon épée, et je serai plus hardi au combat. Le roi fit ce que son fils lui avait demandé; il l'envoya chercher par deux chevaliers, qui l'amenèrent au palais, dont elle fut bien joyeuse, car elle ignorait tous les maux que le roi Garin lui préparait.

Dès qu'elle fut arrivée, sa beauté et son air de distinction lui attirèrent les regards et l'admiration de toute l'assemblée. Florent ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il se sentit tout ému et vola au-devant d'elle pour l'embrasser. Clairette parut recevoir ses embrassements avec satisfaction, ce qui fit beaucoup de peine au roi Garin; il étouffait son dépit en lui-même, et craignait de le faire paraître à Florent qu'il voyait

prêt à défendre son royaume. Il l'aida avec la belle Clairette à s'armer, et lui mit sa bonne épée; il la tira du fourreau, et, la passant sur sa tête, il le fit chevalier. On lui amena ensuite son cheval, sur lequel il monta avec beaucoup de légèreté, et avant de partir il dit à son père : Sire, je vous remets en garde la personne qui m'est la plus chère au monde; car, s'il plaît à notre Seigneur Jésus-Christ de me faire la grâce de bien combattre, je vous amènerai certainement le roi de Navarre prisonnier. Le roi Garin accorda à son fils tout ce qu'il lui avait demandé; mais il n'avait pas intention d'en remplir la moindre promesse. Il commanda à six de ses chevaliers, qui étaient présents, d'avoir soin de la demoiselle Clairette jusqu'à ce que son fils fût sorti de la ville; car il avait résolu de la faire noyer après son départ.

Comme Florent alla combattre ses ennemis, et Pierre d'Aragon retourna vers la ville pour y conduire des prisonniers. Comme il empêcha que Clairette ne fût noyée; et comme le roi Garin la fit enfermer dans une tour.

Florent se voyant ainsi armé et monté sur un bon cheval, il lui fit faire quelques caracoles avant d'adresser ses adieux à sa chère amie : il partit ensuite au galop jusqu'aux portes de la ville; tous ceux qui le regardaient passer disaient qu'ils n'avaient pas vu encore un si beau chevalier et qui eût l'air plus courageux. Florent se mit en chemin pour rejoindre le camp des ennemis; il avait à sa suite dix mille chevaliers des plus courageux. Les dames et demoiselles coururent aux créneaux de la ville pour voir passer le nouveau chevalier. Les Navarrais, voyant arriver Florent, vinrent contre lui au nombre de quinze mille hommes, ils venaient par une vallée, dans le dessein de lui couper le chemin et de l'enfermer entre l'armée et la ville; mais le vaillant chevalier Pierre d'Aragon, qui était avec Florent, s'en méfia et fit avancer l'armée. Et quand ils virent l'instant favorable pour l'attaque, Florent, qui désirait ardemment acquitter la promesse qu'il avait faite au roi son père, donna un tel coup de sa lance à un chevalier navarrais, qu'il la lui passa tout au travers du corps, et, en la retirant, le chevalier tomba mort sur la place. Florent s'écria ensuite : Dieu me donne une bonne étrenne! Il tira après son épée et en frappa un autre qui venait au-devant de lui avec une telle force qu'il lui fendit la tête jusqu'aux dents; il vint ensuite au troisième qu'il tua aussi : il en fit mourir dix. Ce combat fut très-sanglant, et c'était une horreur à voir les Navarrais et les Aragonais combattre. Florent courait comme un forcené à travers les rangs des ennemis, il détruisait tout ce qu'il rencontrait sous sa main. Les Navarrais se sauvaient de lui comme les brebis à l'aspect du loup ravisseur.

Pendant que Florent causait la terreur des ennemis, Clairette et d'autres dames étaient appuyées sur les murs de la ville, et elle leur faisait remarquer les vaillantes actions que Florent faisait en combattant; mais sa joie ne fut pas de longue durée. La haine que le roi Garin avait contre Clairette se ranima, il fit appeler deux chevaliers, qui étaient les plus estimés de son conseil, et il leur dit : Seigneurs, cette aventurière, dont mon fils est malheureusement amoureux, me déplaît tant que je ne puis la souffrir devant mes yeux, et mon fils pense l'avoir en mariage à son retour; mais cela ne sera pas, telle chose qu'il puisse en arriver : je vous ordonne de la prendre et de la précipiter dans l'endroit le plus profond de la mer.

Quand les chevaliers entendirent que le roi leur commandait de commettre un tel meurtre, ils furent si étonnés qu'ils ne surent quoi lui répondre; ils n'osèrent pas le contredire, car ils le connaissaient si barbare, qu'ils craignaient qu'il ne les fît mourir s'ils refusaient de lui obéir. Ils ne firent pas la moindre résistance, et se saisirent aussitôt de la malheureuse Clairette, qui leur dit : Seigneurs, pourquoi me prenez-vous de cette manière, que ne dites-vous ce que vous désirez de moi? Ils ne lui répondirent rien, sinon que sa fin était venue. Quand la belle Clairette se vit prise et saisie par des hommes qui la menaçaient de la faire mourir, elle jeta un grand cri en réclamant Dieu et la vierge Marie de vouloir bien l'aider et secourir. Alors ils la lièrent par les mains, et la serrèrent si fort que le sang lui coulait le long des doigts et tombait sur le pavé. Seigneurs, leur dit la pauvre demoiselle, je vous demande grâce, que gagnerez-vous à me donner la mort? je ne l'ai point méritée. Aventurière, lui dit le roi, vos discours et vos pleurs sont superflus, et vous ne vous vanterez plus que vous aurez le fils d'un roi pour votre époux, car je veux que vous soyez noyée. Alors quatre bourreaux la saisirent par les cheveux, et l'entraînèrent pour la conduire à la mer, en la maltraitant. Mais, comme le dit un vieux proverbe, celui que Dieu garde est bien gardé et ne peut point périr. Dans ces entrefaites, Florent, qui se battait courageusement avec ses ennemis, aperçut Pierre d'Aragon, son cousin, qui emmenait avec lui un grand nombre de prisonniers. Quand il vit Florent, il lui dit : Sire, je vous conjure de retourner promptement vers la ville, car toute l'armée des Navarrais va fondre sur nous, et il nous sera impossible de leur résister, car ils sont environ soixante mille hommes qui nous poussent l'épée au dos et qui sont prêts de nous détruire; vous avez assez bien combattu jusqu'à présent, et si vous aviez le malheur d'être pris par eux ils vous feraient mourir. Pierre, dit Florent, je vous prie de me laisser combattre contre le roi mon oncle; car j'ai promis que je le remettrais à la merci de mon père : il faut que j'accomplisse ma promesse si je veux avoir la noble Clairette en mariage; mais il faut qu'auparavant je détruise encore beaucoup de Navarrais. Sire, lui dit Pierre, puisque vous cherchez la mort, agissez selon votre idée; pour moi je ne veux plus demeurer ici, car je suis embarrassé de tous ces prisonniers : je vais les conduire dans la ville, après quoi je reviendrai vous trouver; car s'il arrivait que vous ou moi fussions prisonniers, ceux que j'emmène pussent servir à nous racheter. Pierre entra dans la ville avec tous ses prisonniers; et comme il traversait le marché, il vit une grande foule de monde qui s'était amassée, et quatre bourreaux qui traînaient l'infortunée Clairette pour la conduire au bord de la mer. Quand il les aperçut, il fut bien fâché, il quitta ses prisonniers, tira son épée et cria : Misérables bourreaux, laissez cette demoiselle

que j'ai amenée d'outre-mer, songez que vous n'avez jamais fait une plus grande folie. Il donna de son épée un si grand coup au premier, qu'il lui abattit la tête; il vint au second qu'il étendit sur le carreau; les deux autres subirent le même sort. Quand Clairette aperçut le comte Pierre d'Aragon, elle s'écria : Sire, je vous prie d'avoir pitié de moi et de me secourir comme vous avez fait autrefois; je ne reconnais point d'autre seigneur que vous : au nom de Dieu, déliez-moi, car je souffre des tourments affreux. Il vint aussitôt vers elle et coupa les cordes avec lesquelles elle était attachée; la douleur qu'elle ressentait était si vive, qu'elle tomba en faiblesse sur-le-champ. Pierre la releva et lui dit : Belle, rassurez-vous, je vous aiderai à vous sauver. Elle pleurait amèrement, et dit tout bas : Ah! Huon de Bordeaux mon père, vous avez souffert bien des peines et des misères; mais je crois que vous m'avez fait héritière de vos malheurs; j'ignore où vous et ma mère êtes à présent, je crois bien que je n'aurai jamais le bonheur de vous revoir. Pierre d'Aragon la prit par la main, et la conduisit dans son hôtel. Il vint ensuite au palais, où il trouva le roi Garin auquel il dit : Vieillard insensé, de quel droit voulez-vous faire mourir cette demoiselle? elle est à moi, je l'ai conquise sur mer, je lui ai sauvé la vie, et vous n'avez aucun droit sur elle. Comme le comte Pierre d'Aragon parlait au roi, on vit arriver deux chevaliers qui lui dirent : Sire, vous voyez devant vous Pierre d'Aragon qui a délivré l'aventurière, et qui a tué les quatre chevaliers qui étaient chargés de la noyer. Le roi Garin dit au comte : Comment avez-vous été assez hardi de tuer mes gens à qui j'avais ordonné d'exécuter mes ordres. Alors il dit en colère : Seigneurs, saisissez-vous de cet homme qui m'a fait une telle insulte, car je ne serai point content que je ne le voie pendu et étranglé. Tous ceux qui étaient présents s'avancèrent pour s'emparer de lui. Quand il les vit approcher, il mit l'épée à la main, et en donna un si grand coup au premier qui vint à lui, qu'il le fendit jusqu'aux dents : il tua aussi le second, mais les autres prirent la fuite; il était si furieux qu'aucun d'eux n'osait l'approcher, et la terreur qu'il leur avait inspirée était si grande, qu'ils s'étaient tous sauvés; et s'étant trouvé seul devant le roi, il lui dit : Misérable vieillard, vous n'êtes pas digne de porter la couronne, et le royaume n'est pas fait pour un traître tel que vous; vous payerez bien cher la demoiselle. Alors il fit semblant de courir dessus; le roi, saisi de peur, se sauva dans sa chambre où il s'enferma. Pierre, qui était en dehors, le menaçait; le roi lui dit : Je te crie merci, et je suis prêt à réparer tout le mal que je t'ai fait; j'étais courroucé contre mon fils, et je voulais m'en venger sur celle qui est l'objet de son malheureux amour. Je ne lui ferai dorénavant aucun mal; mais je ne pourrai jamais consentir qu'elle soit héritière de mon royaume. Pierre lui dit : Il est inutile que vous en disiez davantage; elle est peut-être aussi noble que vous, et il pourra arriver que dans quelque temps vous ne la mépriserez pas tant. Le roi lui dit : Vous avez tué de mes gens, je vous le pardonne; mais je tiendrai Clairette prisonnière dans une tour dont elle ne sortira jamais : nous dirons à mon fils que je l'ai fait noyer, et nous la tiendrons prisonnière jusqu'à ce que Florent ait une autre femme en mariage, ensuite nous la délivrerons et l'enverrons dans un autre pays. Alors le roi vint vers Pierre, et il envoya chercher la pauvre Clairette qu'il fit mettre dans une tour, où il ordonna qu'on lui donnerait tout ce qui lui serait nécessaire. Il fit ensuite maçonner la tour, et on n'y laissa d'un côté qu'une fenêtre par où on lui donnerait à manger; mais il y en avait deux autres sur les champs, par où elle recevait une grande clarté. Ainsi fut enfermée la belle Clairette, qui versa bien des larmes.

Nous parlerons de Florent qui était à la bataille.

Comme Florent vainquit ses ennemis, prit le roi de Navarre prisonnier, le conduisit dans la ville, le remit à son père, et ensuite le délivra parce que son père lui faisait entendre que sa chère Clairette était noyée, dont il eut bien du chagrin.

Le comte Pierre d'Aragon était retourné dans la ville, voyant qu'il ne pouvait réussir à faire abandonner le champ de bataille à Florent, qui faisait des merveilles, animé par l'espérance qu'il avait d'épouser le lendemain sa chère Clairette. Le champ de bataille était couvert d'un grand nombre de Navarrais qu'il avait tués.

Quand le roi de Navarre son oncle vit qu'il détruisait ses gens, il fut bien fâché et vint vers lui en lui disant : Vassal, que Dieu te maudisse! je ne vivrai pas content tant que tu seras au monde, j'aimerais mieux mourir que de n'en pas tirer vengeance. Je t'ordonne de jouter avec moi, et si tu es vaincu, ta terre m'appartiendra et jamais tu n'en seras seigneur. Florent lui répondit qu'il le voulait bien; il remit son épée dans le fourreau, prit une lance, piqua son cheval et vint contre son oncle, qui, de son côté, s'avança sur lui et rompit sa lance; mais celle de Florent, qui était bonne, atteignit le roi si rudement, qu'il le jeta par terre, et il ne put se relever. Florent prit le roi par le cou et lui dit : Je vous fais prisonnier et je vous remettrai, avant qu'il soit nuit, entre les mains de la personne du monde que j'aime le plus, car je n'en connais point de plus belle, et si vous refusez, je vous abattrai la tête avec mon épée. Le roi lui répondit qu'il se conformerait à sa volonté. Florent lui ôta son épée qu'il donna à garder à un chevalier; il fit monter son oncle sur son cheval et le fit marcher devant lui. Il venait ensuite l'épée à la main, teinte du sang des Navarrais. Ceux qui étaient échappés à la fureur du combat tâchaient de s'avancer pour voir leur roi; mais ils ne purent en venir à bout, car Florent était déjà entré dans la ville, où il fut très-bien reçu. Quand les Navarrsis virent que leur peine était perdue, et que leur roi était mené prisonnier dans la ville, ils vinrent aux barrières où ils combattirent; mais ils n'y gagnèrent pas beaucoup, car ils furent obligés de se retirer et de s'en retourner bien chagrins dans leurs tentes; et les Aragonais rentrèrent dans la ville de Courtouse en grande réjouissance.

Quand ils y furent rentrés, Florent conduisit le roi au palais, où ils trouvèrent son père qui fut bien joyeux de leur arrivée. Quand il vit Florent qui amenait son ennemi prisonnier, étant devant lui, il l'embrassa et lui dit : Mon fils, votre arrivée me fait bien du plaisir. Père, lui dit Florent, j'ai fait tous mes efforts pour faire votre ennemi prisonnier, et je vous le remets pour en disposer à votre volonté. Maintenant je pense que vous tiendrez votre promesse, et que vous m'accorderez la belle Clairette que je veux faire reine après votre décès. Le roi se mit en colère et dit à son fils : Quittez votre folie et cherchez une femme qui puisse être de votre qualité; ne pensez pas la retrouver : sachez que je l'ai fait jeter dans la mer, où elle est noyée; vous êtes bien insensé de croire que je voudrais qu'après ma mort ce fût une aventurière qui fût reine d'un royaume tel que le mien; ayez bien soin de ne pas m'en parler davantage, ou redoutez mon courroux.

Quand Florent eut entendu le roi son père lui parler ainsi, tout son sang se glaça dans ses veines, une sueur froide lui coulait le long des membres, et il tomba en faiblesse; tous les chevaliers qui étaient présents commencèrent à le regretter et crurent qu'il était mort. Le roi lui-même en fut bien fâché, et il aurait bien voulu n'avoir rien dit. Quand Florent fut revenu à lui, il dit : Grand Dieu! comment me sera-t-il possible de pouvoir rester sur la terre, puisqu'il s'y commet des crimes si indignes. Il se tourna ensuite du côté des chevaliers, et leur dit : Seigneurs, je vous prie, au nom de l'amitié que vous devez avoir pour moi, de me conduire au lieu où ce barbare a fait noyer celle que j'aimais plus que ma vie; je veux que sa sépulture devienne la mienne, afin qu'il ne soit plus mention de moi.

Florent voyant que son père l'avait trompé, se retourna vers le roi de Navarre son oncle, qu'il avait fait prisonnier, et lui dit : Roi de Navarre, vous êtes mon prisonnier; mais si vous voulez m'aider à me venger de la cruelle trahison que mon père m'a faite, je vous rendrai la liberté. Neveu, dit le roi, quittez votre folie, et ne m'en parlez plus; car cela vous ferait plus de tort que vous ne l'imaginez, et vous attirerait la haine de tous ceux qui vous connaissent. Sire, reprit Florent, que dites-vous? vous savez que je vous tiens prisonnier et qu'il ne dépend que de moi de vous faire mourir. Beau neveu, je veux bien accorder à vos volontés; si cependant vous vouliez m'en croire, vous abandonneriez le dessein que vous avez formé contre le roi Garin votre père. Comment donc, lui répéta Florent, vous avez donc déjà oublié qu'il ne tient qu'à moi de vous faire trancher la tête, si vous ne voulez pas agir selon ma volonté; ainsi je vais vous faire exécuter si vous ne jurez la mort du roi Garin mon père, et vous n'aurez jamais la paix avec moi que vous n'ayez fait ce que je vous ai dit.

Mon père m'a trompé dans mes espérances et m'a ôté tout ce que j'avais de plus cher au monde; ainsi je vous laisserai la vie et la liberté si vous voulez m'aider dans mon dessein. Le roi de Navarre lui dit : Vous êtes encore jeune, et je ne suis pas assuré si vous tiendrez votre promesse, car je crains bien que vous ne me trompiez. Sire, dit Florent, à Dieu ne plaise que j'agisse ainsi, soyez persuadé que si je vous fais quelque promesse, c'est que je la tiendrai à tel prix que ce soit.

Il y avait au palais fort peu de monde, car tous les barons et chevaliers étaient allés se rafraîchir, car ils étaient bien fatigués; le roi Garin était resté avec peu de gens, ce que Florent avait remarqué; il dit alors à un de ses chevaliers de lui amener, devant le palais, son cheval et celui du roi de Navarre son oncle. Quand Florent vit qu'on lui avait amené son cheval, il dit à son oncle : Si vous avez bonne envie de vous racheter, prenez cette épée et laissez ce malheureux roi consumer ses jours dans la tristesse, et suivez-moi. Beau neveu, lui dit le roi de Navarre, je crains bien que vous ne me manquiez de parole. Ne craignez rien, lui dit Florent, suivez-moi, et vous verrez de quelle manière j'agirai. Ils montèrent sur leurs chevaux qu'on leur avait amenés devant le palais, et ils partirent.

Quand ils furent sortis des portes de la ville, Florent dit au roi de Navarre : Mon oncle, vous savez que je vous remets vos armes; mais c'est à condition que vous ne ferez jamais la paix avec mon père, avant que vous ne l'ayez fait prisonnier dans quelque bataille. Je vous promets faire tout ce que vous exigez de moi, et vous recommande à Dieu. Quand le roi se vit libre, il fut bien content; il vint vers ses gens et leur raconta la manière et le sujet pour lequel il avait été délivré, ils furent tous bien joyeux de le revoir; et, pour accomplir sa promesse envers son neveu, il manda partout son royaume que ses gens vinssent à son secours, et il fit battre l'arrière ban par tout le pays.

Comme le roi Garin fit mettre Florent dans une tour; comme Clairette se sauva et parla à son ami par un grillage qui donnait sur le jardin; de la sentinelle qui les aperçut, et comme Clairette voulut se noyer.

Florent, après avoir délivré le roi son oncle qu'il avait pris à la bataille, s'en retourna dans la ville, et alla droit au palais où il rencontra le roi Garin son père, et lui dit comme un homme qui avait perdu tout son bon sens : O traître et barbare père, tu m'as fait tant de mal que je désire davantage ta mort que ta vie. Puis se retournant avec un air effarouché : Seigneurs, je vous supplie encore une fois de me mener au lieu où ma chère Clairette a été noyée, car la vie est pour moi un fardeau odieux; si vous ne faites ce que je vous demande, je me détruirai moi-même. Le roi Garin ayant entendu Florent parler ainsi en désespéré, se courrouça contre lui et lui dit mille invectives. Il commanda ensuite à ceux qui étaient présents de le prendre et de l'enfermer dans la grosse tour, pour s'assurer de lui; il dit ensuite : Que je suis malheureux de me voir ainsi mené par mon fils! mais par la foi que je dois à saint Jacques, il me payera cher tout le chagrin qu'il me cause, car de sa vie il ne possédera un pied de mon royaume. Florent, qui l'avait entendu, lui dit : Je fais fort peu de cas de vous et de votre royaume, même de tout ce que vous pouvez faire, car j'aimerais mieux mourir. Il n'y avait personne qui n'eût pitié de voir qu'il avait perdu son bon sens. Florent voyant que tous ceux qui étaient présents avaient un air affligé, dit aux barons et chevaliers : Seigneurs, venez vers moi, ôtez-moi mes habits et mes armes, remettez-moi entre les mains de mon père, car je ne veux pas que vous ayez aucun déplaisir pour moi, qui ai perdu ce que j'aimais. Les chevaliers s'approchèrent de Florent et le rendirent au roi Garin son père, qui le prit par la main et l'emmena tièrement, en lui di-

tant qu'il allait le mettre dans un lieu d'où il ne sortirait de long-temps. Le comte Pierre en eut bien du chagrin et n'osa pas dire un seul mot de plainte. Le roi mena lui-même son fils à la grosse tour, où il le laissa pleurer la perte de sa chère Clairette, qui était enfermée dans une chambre de cette même tour. Florent entendit, quelque temps après qu'il y fut entré, des pleurs et des lamentations, et il fit tant d'attention qu'il reconnut la voix et dit : Grand Dieu ! quelle est la voix que je viens d'entendre? il me semble que c'est celle de la personne que j'ai tant aimée; je vais écouter encore pour m'en assurer davantage. Clairette vint vers le mur qui était tout frais maçonné, puisque le mortier n'était pas même encore sec; elle fit tant avec son couteau qu'elle réussit à en tirer une pierre, et elle travailla tant qu'elle parvint à en sortir. Elle entra dans le jardin qui était auprès de la tour, aperçut un rosier et se mit dessous. Il faisait alors un beau clair de lune. Charmée de l'odeur douce et agréable que répandaient les roses, elle en cueillit une et dit : Grand Dieu ! je voudrais que mon ami fût auprès de moi, je pense qu'il n'en est pas bien éloigné; mais s'il était auprès de moi, j'aurais bien du plaisir à lui présenter cette rose. Certainement je ne m'arrêterai point que je ne l'aie trouvé, et si je ne le puis j'en mourai de douleur. Comme elle se parlait ainsi en elle-même dans le jardin, Florent, qui était dans la tour, la reconnut et lui dit : O grand Dieu ! que viens-je d'entendre dans ce jardin? C'est, lui dit Clairette, la voix de celle que tu as tant aimée, et qui l'aime toujours : j'ai réussi à me sauver de cette tour où j'étais enfermée; cher ami, rassurez-moi, ou je suis perdue pour toujours. Quand Florent entendit la voix de sa tendre amie, il fut si satisfait qu'il oublia tout son chagrin, et fut ravi de savoir qu'elle n'était pas noyée comme son père lui avait voulu faire croire, et il lui dit : Ma douce amie, en quel endroit pensez-vous pouvoir vous réfugier? car si, malheureusement pour nous, le roi mon père apprenait que vous êtes échappée de cette tour, il vous ferait mourir. Florent dit à Clairette : Faites-moi le plaisir de me cueillir de ces fleurs et de m'en jeter ici, je serai assez consolé d'avoir dans mes mains ce que les vôtres auront touché. Alors elle cueillit un bouquet de roses et d'autres fleurs, et les jeta à son ami par un grillage qui donnait sur le jardin; il les baisa plusieurs fois, et croyant pouvoir prendre la main de son amie, il vint à la fenêtre; mais il ne lui fut pas possible, car le mur était torp épais, dont ils furent tous deux bien fâchés. Comme ils causaient ensemble, il y vint des espions vers la tour, qui avaient été envoyés par le roi Garin, pour savoir si Florent et Clairette ne seraient point aidés du comte Pierre d'Aragon; quand ils furent arrivés, ils prêtèrent l'oreille et ils entendirent Florent et Clairette qui causaient ensemble de leurs malheurs et pleuraient. Ils prièrent ces amants infortunés de se taire, parce qu'on venait les épier; ils leur dirent : Si malheureusement on vous aperçoit, votre mort est certaine, nous avons pitié de vous et prions notre Seigneur Jésus-Christ de vous garder, car nous ne pourvons vous aider en aucune manière. Florent et Clairette ne se dirent aucune parole et s'éloignèrent l'un de l'autre. Il y vint ensuite une autre sentinelle que le roi Garin avait envoyée pour savoir qui était venu vers la tour pour consoler les prisonniers. Quand elle fut près de la tour, elle s'aperçut que Clairette était sauvée, et elle s'écria aussitôt qu'il n'y avait plus de prisonnière. Quand Clairette entendit cela, elle eut bien peur et s'éloigna de la tour le plus secrètement qu'elle put, et fut au bout du jardin où il y avait un rocher très-élevé, au bas duquel était un vivier bien profond; elle monta dessus et dit : Ah ! Florent, mon ami, c'est aujourd'hui le malheureux jour de notre séparation, car il faudra que je meure.

Quand Clairette se vit seule sur le rocher, elle aperçut qu'il y avait dans le verger beaucoup de gens qui portaient des flambeaux et qui la cherchaient : ce qui l'effrayait, parce qu'elle savait bien que sa mort était assurée si on la trouvait. Elle se mit à prier Dieu et la vierge Marie de vouloir bien la secourir; elle disait ensuite : Si j'ai le malheur d'être prise, on me fera périr dans les tourments les plus affreux; mais puisqu'il faut absolument nous séparer, j'aime mieux me noyer que de me laisser prendre. Alors elle fit le signe de la croix, se recommanda à notre Seigneur et se laissa glisser du haut du rocher; mais elle tomba dans un grand buisson qui lui déchira les mains et le visage, de manière que le sang lui découlait tout le long du corps, elle en ressentit tant de douleur qu'elle resta en faiblesse sur la place. La nouvelle que la prisonnière était échappée de la tour fut bientôt répandue dans le palais, et dès que le roi en fut averti, il en fut bien fâché, et jura que Pierre d'Aragon perdrait sa terre et ses biens, puisqu'il avait favorisé la fuite de l'aventurière.

Comme la sentinelle trouva la demoiselle qu'elle mena dans un bois, fit ensuite évader Florent et lui montra l'endroit où il avait conduit sa maîtresse; comme Florent et Clairette s'embarquèrent, et comme le roi Garin fit prendre la sentinelle et rechercher son fils.

Pendant que le bruit s'était répandu dans le palais que Clairette s'était sauvée de la tour où elle avait été enfermée, la première sentinelle, qui avait parlé à Clairette, se mit à sa recherche dans le verger; elle la trouva qui était arrêtée dans un buisson en grand danger de se noyer. Cette sentinelle était un honnête homme très-compatissant; il sortit du verger et vint le plus promptement qu'il lui fut possible au bord de l'eau, où il trouva un petit bateau dans lequel il entra, et vint vis-à-vis de l'endroit où était Clairette et lui dit : Ne craignez rien, si je puis vous aider en quelque manière, je le ferai du meilleur de mon cœur; descendez dans ce bateau, je vous conduirai dans le bois que vous voyez, où vous vous tiendrez cachée jusqu'à ce que j'aie pu parler à votre ami; car, s'il plaît à Dieu, je l'emmenerai et le tirerai du danger où il est à présent, en reconnaissance des services qu'il m'a rendus autrefois. Quand Clairette entendit la sentinelle lui parler ainsi, elle oublia tout le mal qu'elle avait ressenti; elle se retira du buisson le mieux qu'il lui fut possible, et vint au bord de l'eau. La sentinelle descendit ensuite dans le bateau, conduisit Clairette à l'autre bord, et de là dans le bois qui n'était pas éloigné de la rivière; elle prit congé d'elle en lui disant :

Belle, ne sortez pas d'ici que je ne sois revenu. Ami, lui dit Clairette, je prie Dieu que vous puissiez retirer mon amant du danger auquel il est exposé. La sentinelle rentra dans le verger, et fut aux écoutes auprès du palais, où elle entendit un grand bruit; mais elle ne pensait pas à Florent, parce que la tour où il était enfermé était éloignée du palais et donnait sur le jardin. La sentinelle vint au pied du mur, au-dessus duquel était la chambre de Florent, et elle lui dit : Si vous désirez revoir votre amie, qui vous attend dans le bois où je l'ai menée pour la sauver, prenez ce pied-de-chèvre que je vais vous tendre, et travaillez à élargir le trou; de mon côté, je travaillerai tant que nous viendrons à bout de notre entreprise. Quand Florent l'entendit, il fut bien satisfait d'apprendre que sa chère amie était sauvée, et il fit tant avec son pied-de-chèvre qu'il fit une ouverture suffisante par laquelle il passa, et fut conduit par la sentinelle aux écuries du roi, où il prit un très-beau cheval. La sentinelle, qui désirait beaucoup rendre service au jeune seigneur, fit si bien qu'elle apporta à Florent son haubert, son écu, son heaume, sa lance et une très-bonne épée. Florent s'arma des pieds à la tête, et monta sur le bon cheval qu'il avait choisi dans l'écurie. Quand la sentinelle le vit monté sur son cheval, elle lui montra le lieu où elle avait laissé Clairette, puis elle quitta Florent, qui lui promit de la récompenser. Alors il piqua son cheval et ne s'arrêta point qu'il n'eût trouvé sa chère Clairette qui l'attendait au bord du bois. Quand Florent fut arrivé, il descendit de cheval et vint l'embrasser, et voyant qu'elle était toute ensanglantée, il en eut pitié, et lui dit : Ma tendre amie, il est nécessaire que nous partions de ce lieu avant que le jour paraisse : ainsi préparez-vous et montez derrière moi; il l'aida à monter et partirent aussitôt. Quand ils furent un peu éloignés, Clairette regarda derrière elle et vit une grande foule de monde qui sortait de la ville; elle dit alors : Il est impossible de nous sauver et nous serons pris infailliblement : c'est maintenant qu'il faut nous séparer. Ils aperçurent la sentinelle, qui les avait délivrés, courir à travers les champs, pour éviter la colère du roi, qui la faisait poursuivre, et elle se sauva dans le bois. Florent, qui connaissait parfaitement les chemins, parce qu'il avait chassé très-souvent dans ces lieux, prit un sentier qui les conduisit au port, où ils trouvèrent un vaisseau qui était prêt à faire voile. Florent descendit de cheval et en fit descendre Clairette; il la prit par la main, vint avec elle parler au patron du vaisseau, et ils le prièrent tant qu'il les reçut sur son bord. Il fit mettre à la voile, et le vent, qui était favorable, les éloigna bientôt de terre. Ils virent de loin la pauvre sentinelle qui se désolait sur le bord de la mer; elle y était venue dans l'intention de rejoindre Florent; mais il était trop tard, car le roi Garin arriva avec un grand nombre de gens, et voyant le vaisseau qui s'éloignait, il dit : Mon fils est perdu pour moi, il est parti avec son aventurière; mais je jure que je ferai trancher la tête à la sentinelle qui les a délivrés. Il la fit prendre, et le pauvre homme, se voyant pris, s'écria : Grand Dieu ! que je suis malheureux d'avoir secouru Florent et sa maîtresse; faut-il que pour cela je meure : voilà la récompense que je recevrai pour avoir sauvé la vie de mon seigneur.

Des grandes contestations qu'il y eut au palais pour la sentinelle que le roi voulait faire mourir; comme le roi de Navarre prit la ville et le roi Garin, et partit ensuite.

Quand Pierre d'Aragon vit qu'on avait pris la sentinelle qui avait sauvé Florent et Clairette, il fut bien fâché de voir battre ce pauvre homme; il vint vers Garin et dit : Sire, vous voyez bien que vous n'avez pas raison de souffrir que l'on maltraite ainsi cet homme. Vous voulez le faire mourir; mais si vous le faites, je ne vous servirai jamais, j'irai servir le roi de Navarre et je l'aiderai à vous faire la guerre. Quand le roi Garin entendit les menaces que lui faisait Pierre d'Aragon, il lui dit qu'il s'en repentirait.

La sentinelle se rendit vers le roi Garin, et, se jetant à ses pieds, elle le conjura instamment de vouloir bien lui faire grâce; mais il ne voulut point en entendre parler. Pierre d'Aragon fut très-irrité de voir que le roi était inexorable; la pauvre sentinelle regardait tristement autour d'elle, et engageait les assistants à prier Dieu d'avoir pitié de son âme; je meurs, disait-elle, pour avoir délivré mon seigneur. On rentra dans Courtouse, et la sentinelle fut mise en prison. Le roi retourna au palais, et Pierre d'Aragon le suivit, accompagné d'un grand nombre de chevaliers qui lui étaient entièrement dévoués. Le roi commanda qu'on fît un échafaud sur lequel il voulait faire trancher la tête à la sentinelle.

Quand les barons entendirent les ordres cruels que le roi venait de donner, ils demandèrent tous la grâce de la sentinelle; mais ils ne voulut pas l'accorder, même à leur considération. Pierre, indigné de l'opiniâtreté du roi, fit signe aux parents de la sentinelle, qui étaient cent cinquante, d'aller dans la tour prendre des armes et de venir ensuite rompre les portes de la prison, de donner des armes à la sentinelle, et de s'en retourner ensuite au palais, et ils y vinrent. Quand le roi Garin les vit armés, il s'écria à ses gens de prendre les armes et de se saisir de ceux qui étaient armés. Ils furent bientôt armés, croyant prendre la sentinelle; mais ses parents se jettèrent tous sur les gens du roi, et ils les maltraitèrent tant, que ceux qui avaient eu le bonheur d'échapper au carnage furent contraints de fuir, le roi lui-même se sauva dans sa chambre. On apprit bientôt la nouvelle que le roi était en danger de perdre la vie. Le peuple courut aussitôt aux armes pour secourir le roi. Un espion vint raconter au roi de Navarre, qui tenait la ville assiégée, l'émeute considérable qu'il y avait parce que le roi Garin voulait faire mourir la sentinelle qui avait facilité l'évasion de Florent et de Clairette. Le roi de Navarre apprit cette nouvelle avec une grande satisfaction, et fit aussitôt prendre les armes à ses troupes. Il est, dit-il, temps ou jamais d'attaquer la ville, et voici la plus belle occasion de me venger d'un traître, qui a fait mourir ma sœur après l'avoir épousée. Ils s'avancèrent, tambour battant et étendards déployés, pour faire le siége de la ville; mais quelques Aragonais vinrent au palais annoncer cette nouvelle. Aussitôt le roi et ses barons sortirent et marchèrent contre leurs ennemis qu'ils trouvèrent en ordre, et il y eut un combat très-sanglant.

Il y avait un si grand nombre de Navarrais, que les Aragonais furent obligés de leur céder la victoire et de se sauver dans la ville; mais les Navarrais les suivirent de si près qu'ils y entrèrent avec eux, et firent prisonniers tous ceux qu'ils rencontraient. Le roi Garin se sauva dans une église, et, l'épée à la main, se défendait de son mieux contre ses ennemis; mais sa défense fut de peu de valeur, car il fut assailli par un trop grand nombre, et le roi de Navarre ordonna qu'il fût fait prisonnier. Seigneur, dit Garin, c'est violer la sainteté du lieu. Le roi de Navarre, qui était homme juste, sentant la vérité, répondit : Je veux récompenser cette action par une meilleure : si vous voulez accorder la grâce à la sentinelle qui a délivré mon neveu, je sortirai de votre ville sans que personne de mes gens emporte aucune chose. Je le fais par amitié pour mon neveu, et je vous promets que d'un mois je n'approcherai de cette ville; mais aussitôt que le mois sera passé, je ne serai point content que je n'aie pris votre ville d'assaut et vous prisonnier; je veux venger la mort de ma sœur. Alors le roi Garin lui répondit : Sire, je vous remercie et je pardonne à la sentinelle comme vous m'en avez prié. Mais quant à ce que vous me dites que vous prendrez ma ville dans un mois, quand nous serons là, avec l'aide de Dieu et de mes chevaliers, je me défendrai du mieux qu'il me sera possible. Le roi de Navarre sortit de l'église, monta à cheval et sortit de la ville, attendant que tous ses gens en fussent dehors; et quand ils furent tous sortis, il se retira dans sa tente, et fit fermer le camp jusqu'au jour où la trêve devait finir.

Nous parlerons de Florent qui voguait avec sa chère Clairette.

Comme les Sarrasins prirent Florent et Clairette, après avoir tué tous ceux qui étaient dans le vaisseau, et les emmenèrent au château d'Anfalerne.

Après que Florent fut parti de son pays avec sa chère Clairette, le patron du vaisseau, sachant que Florent était fils du roi d'Aragon, vint auprès de lui et lui dit : Sire, le bien que je vois en vous m'engage à vous dire ce que je ne dirais à tout autre : je vois bien que vous craignez que le roi Garin votre père ne vous atteigne, rassurez-vous sur mon amitié et l'attachement que mes matelots ont pour vous : je veux qu'ils vous obéissent comme à moi-même, et je pense que vous ne devez rien appréhender de la part de votre père, car nous en sommes bien éloignés. Patron, lui répondit Florent, je vous remercie de vos offres. Tous les matelots s'efforcèrent de lui dire : Sire, ne refusez pas d'être notre maître et notre conducteur, si nous n'avions pas eu le vent contraire nous serions encore plus éloignés. Seigneurs, dit Florent, je vous remercie de cet avantage. Ils passèrent la mer d'Afrique et arrivèrent vers l'île de Candie; un vent de tramontane s'éleva avec tant de fureur, qu'il les poussa sur les côtes de Barbarie. Clairette fut saisie d'effroi lorsqu'elle vit que la terreur s'était répandue parmi les matelots; elle se mit en prières, invoquant le Seigneur d'avoir pitié d'eux. Florent voyant que sa maîtresse et les matelots étaient consternés, les rassura du mieux qu'il lui fut possible; mais la tempête les jeta au port d'une ville nommée Anfalerne, et ils furent obligés d'y jeter l'ancre. A peine l'eurent-ils jetée, qu'ils virent venir à eux un vaisseau et une galère sur lesquels il y avait bien quatre cents païens, dans le dessein de s'emparer de leur vaisseau. Le patron, les voyant venir, dit à Florent : Sire, nous sommes perdus, car nous allons devenir esclaves des Sarrasins. Florent dit au patron et aux matelots : Sachez que celui que Dieu veut aider n'a rien à craindre, et que le grand nombre de gens que vous voyez ne pourront nous faire aucun mal, si Dieu veut nous aider. Il s'agit de faire voir notre courage en défendant notre vie. Le patron et les matelots lui répondirent : Sire, nous nous mettons à la garde de Dieu et sous votre conduite. Ils s'armèrent tous, et chacun se prépara à se bien défendre. Seigneurs, leur dit Florent, reprenez courage et que chacun pense à bien combattre. Dès que le vaisseau et la galère des Sarrasins furent assez près, ils les accablèrent d'une grêle de traits et le combat commença; ceux qui étaient dans le fort leur lançaient des morceaux de fer rouge. Florent et ses gens se défendaient de leur mieux; il sauta dans le vaisseau des ennemis et y fit un très-grand carnage; mais les Sarrasins vinrent à l'abordage de son vaisseau, et tuèrent d'abord le patron, puis le reste de l'équipage subit le même sort. Florent vit en un instant son vaisseau criblé et rempli d'eau par les trous que les fers rougis y avaient faits. Quand Clairette vit que le vaisseau prenait eau de toutes parts, elle aima mieux se jeter dans le vaisseau des Sarrasins que de périr en mer. Quand Florent vit que Clairette était dans le vaisseau ennemi, il y sauta l'épée à la main, et il frappait à droite et à gauche; mais le nombre l'emporta; ils le jetèrent par terre et lui lièrent les pieds et les mains. Florent, se voyant pris, commença à regretter ses gens, et il dit : Ah! mon père, si je suis malheureux, c'est par votre faute. Il regardait tristement Clairette que les Sarrasins maltraitaient. Clairette l'aperçut et tomba en faiblesse; Florent pleurait et l'embrassait tendrement. Les Sarrasins les remirent ensuite entre les mains du gouverneur, qui, voyant leur jeunesse, en eut pitié; mais il ne le fit pas paraître, et les emmena avec lui au château, et les autres prisonniers furent mis dans une tour où ils eurent bien de la misère.

Comme Sorbare, le gouverneur, reconforta Florent et Clairette; et des quatre vaisseaux montés par des chrétiens, qui arrivèrent au port et reconnurent Florent.

Quand le gouverneur eut emmené Florent et Clairette dans son château, il leur dit : Mes enfants, vous me faites pitié, je vous prie de me dire qui vous êtes, et par quel hasard vous vous trouvez dans ces lieux? si vous me dites la vérité, vous n'y perdrez rien, et je vous mettrai sous ma sauve-garde. Sire, dit Florent, je vous dirai toute la vérité et ne m'en écarterai pas d'un seul mot. Apprenez que je suis fils du roi d'Aragon, que j'ai quitté en colère. Il raconta ensuite son aventure telle qu'elle était et dit au gouverneur : Sire, je vous ai raconté au plus juste toute mon histoire, j'espère que vous voudrez bien prendre Clairette et moi sous votre protection, notre vie est entre vos

mains. Il se jeta ensuite aux pieds du gouverneur, qui le releva et lui dit : Ne craignez rien, je vous sauverai, mais n'en parlez à personne. Il appela aussitôt quatre de ses sergents et leur dit : Je vous recommande de ne pas maltraiter ce jeune homme et cette demoiselle, et de leur donner tout ce qui est nécessaire à la vie, comme on m'a fait quand je fus prisonnier à Tarragone. Sorbare dit ensuite à Florent : Sachez que je fus autrefois roi de Bellarmin; il arriva que combattant avec Emery de Narbonne, je fus pris par Regnault de Beaulande, dont on m'a tant parlé; il me fit conduire prisonnier à Bordeaux, où je vis un noble prince, nommé Huon, qui avait épousé la noble Esclarmonde, fille de l'amiral Gaudisse; ils avaient une petite fille qu'ils devaient bien aimer, car quoiqu'elle n'eût que six ans, elle était aussi belle que l'on puisse en voir pour son âge. J'ai ouï dire depuis que plusieurs rois et princes étaient venus à Bordeaux pour l'avoir en mariage. Je me suis sauvé ensuite vers mon oncle, qui me donna cette place en garde. Comme j'ai été bien traité chez les chrétiens, je veux que vous les traitiez de même. Sire, répondirent les sergents, nous exécuterons vos ordres. Ils emmenèrent alors Florent et Clairette dans une tour, et ils furent mis chacun en une chambre séparée. Quand Clairette se vit séparée de son ami Florent, elle versa des larmes, et dit : Huon, mon très-cher père, et vous, Esclarmonde ma mère, je ne puis être que mécontente de l'amitié que vous avez eue pour le roi Oberon, ce qui est cause que je vous ai perdu tous deux; vous m'avez abandonnée, et je me trouve réduite dans une prison. O roi Oberon! que de malheurs vous me prépariez lorsque vous donnâtes votre royaume à mon père; je voudrais voir la ville de Montmur, où sont mon père et ma mère. J'ai perdu la fleur de mes amis, je vois bien qu'il me faudra mourir de chagrin dans cette prison. O mort! que ne me prenais-tu lorsque j'étais encore jeune à Bordeaux. Je me recommande à Dieu et à sa mère afin qu'ils aient pitié de moi. Elle disait ensuite, plût à Dieu que je fusse auprès de mon cher ami! il adoucirait par sa présence mon ennui et mes chagrins; le gouverneur a bien mal fait de nous séparer l'un de l'autre. Si le père de Florent savait de quelle famille je suis, il ne refuserait certainement pas de me marier avec son fils; mais quelques peines que je doive souffrir, il ne l'apprendra pas de moi. Florent qui était dans une chambre au-dessus, et qui avait entendu tout ce que Clairette avait dit, l'en aima davantage. Il se mit à une fenêtre et regarda Sorbare qui se promenait dans la cour, il le pria d'avoir pitié de la demoiselle qui était dans la tour. Ami, lui dit Sorbare, ayez un peu de patience, et avant que la nuit soit venue, je vous délivrerai; car pour l'attachement que j'ai de vous servir, je quitterai la loi de Mahomet, et je croirai à la loi de Dieu, et quand la nuit viendra, nous nous embarquerons; mais je ne puis me charger de vos gens qui sont dans la ville. Florent le conjura de faire tout son possible pour les délivrer. Le gouverneur jeta les yeux sur la mer, et vit venir de loin quatre gros vaisseaux qui portaient au moins deux mille passagers, qui venaient du saint Sépulcre et avaient été poussés dans ce port par une tempête. Le gouverneur retourna à la tour et dit à Florent : Vous voyez un grand nombre de gens qui viennent, il faudrait aller au port savoir ce que c'est. Sire, dit Florent, je suis prêt à vous suivre, et je me mets sous votre protection ainsi que ma mie. Il fit aussitôt sortir Clairette de sa chambre, Florent fut bien joyeux de la voir, et il lui dit : Ma chère amie, ne soyez pas fâchée et ne craignez rien, nous reviendrons bientôt, nous allons nous informer quels gens viennent d'arriver au port. Sire, dit la demoiselle, que Dieu vous conduise. Sorbare et Florent s'en allèrent au port, et virent que c'étaient des chrétiens. Florent les salua, et leur dit : Soyez les bienvenus, je vous prie de me dire d'où vous venez et ce que vous cherchez? Le patron du vaisseau répondit : Seigneurs, nous sommes Français, nous venons du saint Sépulcre, c'est pourquoi si nous vous devons quelque tribut, nous sommes prêts à vous satisfaire. Sorbare leur répondit : Puisque ce n'est que par la tempête que vous vous trouvez à ce port, vous serez secourus. Je vous fais savoir que je crois à la loi de Dieu, quoique je ne sois pas baptisé; je vous dirai comme il faudra que vous vous y preniez. Si vous voulez m'en croire vous n'aurez qu'à venir avec moi dans ce palais, je vous fournirai d'armes et de chevaux, et quand vous serez armés vous demeurerez dans le château, sans rien faire paraître; j'irai ensuite au port et je ferai bien radouber un vaisseau qui y est. Il y a dans cette ville des prisonniers, qui y sont depuis peu de temps, ils sont Français; quand le matin sera venu, nous entrerons et mettrons le feu dans toute la ville, nous en emporterons le meilleur butin, et ferons prisonniers tous ceux qui se trouveront à notre rencontre; si après cela les Sarrasins nous viennent attaquer dans nos vaisseaux, il nous faudra nous défendre de notre mieux; mais il faudrait auparavant nous assurer des vaisseaux qui sont dans le port. Quand ils entendirent Sorbare le gouverneur, ils louèrent beaucoup son projet, et furent tous d'avis de faire à sa volonté. Le gouverneur leur dit : Seigneurs, afin que vous croyez la vérité de ce que je vous dis, et que vous n'ayez aucun soupçon à mon égard, ce jeune homme pourra vous informer du tout.

Sire, dit le patron, votre air nous manifeste beaucoup de franchise, nous nous mettrons tous sous votre protection; dites-nous, s'il vous plaît, quel est ce jeune homme que nous voyons auprès de vous? il me semble l'avoir déjà vu en quelqu'endroit. Patron, lui dit Sorbare, puisque vous désirez savoir qui il est, vous saurez qu'il se nomme Florent, qu'il est fils du roi d'Aragon, et que, poussé par la tempête jusqu'à ce port, il a été fait prisonnier avec une belle demoiselle qui est dans mon château. Quand le patron et ceux qui étaient avec lui entendirent que c'était le fils du roi d'Aragon, ils en furent tous bien joyeux, car ils étaient tous Aragonais et députés pour aller le rechercher. Ils remercièrent notre Seigneur de cette heureuse rencontre, et dirent à Florent : Sire, nous devons bien remercier Dieu de vous avoir trouvé, et nous sommes aussi très-surpris de ce que vous vous cachiez tant de nous. Le roi Garin votre père nous a envoyés pour vous rechercher, et nous n'aurions jamais eu le bonheur de vous retrouver si le ciel ne nous eût fourni cette occasion; d'ailleurs nous n'aurions pu porter aucunes nouvelles au roi Garin votre père.

Comme le gouverneur Sorbare et le noble Florent avec leurs gens allèrent vers la ville, la prirent, enlevèrent tout le meilleur butin, et s'embarquèrent avec Clairette pour retourner en Aragon.

Le patron et tous ceux qui étaient avec lui ayant reconnu Florent, furent si joyeux que Sorbare et eux ne savaient comment lui témoigner le plaisir qu'ils avaient de l'avoir trouvé. Pendant que cette reconnaissance se faisait, un Sarrasin qui avait entendu le complot qu'ils avaient formé, parce qu'il comprenait le français, vint avertir les bourgeois de la ville du dessein que le gouverneur Sorbare avait projeté avec les chrétiens. Quand les païens et Sarrasins eurent entendu le rapport que le Sarrasin leur avait fait, ils coururent aux armes, et vinrent vers le château pour le prendre; mais leur attaque fut vaine, ceux qui étaient dedans firent pleuvoir sur eux une grêle de traits, et se défendirent si bien qu'ils les forcèrent de se retirer et de s'éloigner au moins d'un trait d'arc du château. Florent, qui était dedans, leur cria : Misérables, vous avez détruit tous mes gens; mais si Dieu me donne des jours je vengerai leur mort. Quand les païens et Sarrasins virent qu'ils ne pouvaient s'emparer du château, parce qu'il était défendu, ils craignirent que la ville ne fût prise et se retirèrent tous dans leurs maisons. Le gouverneur, qui les connaissait bien, dit à Florent : Seigneur, il serait à propos de monter tous à cheval; car les Sarrasins, qui pour la plupart sont blessés, se sont retirés dans leurs maisons : ainsi je serais d'avis que nous les attaquassions vivement dans la ville.

Alors Florent et ses gens dirent au gouverneur : Sire, votre avis est très-bon, nous sommes tous prêts à le suivre. Ils sortirent tous du château, Sorbare et Florent se mirent à leur tête : ils entrèrent dans la ville sans trouver de résistance, ils mirent le feu dans plusieurs endroits, et commencèrent alors le carnage le plus sanglant que l'on pût voir. Enfin, ils combattirent tant qu'ils firent beaucoup de prisonniers et s'emparèrent de la ville; ils délivrèrent ensuite leurs gens, qui furent bien réjouis de revoir leur seigneur qu'ils croyaient mort. On fit un butin considérable, qui fut partagé aux soldats; car aussitôt que la ville fut prise, ils portèrent tout le butin dans leurs vaisseaux, et mirent le feu par toute la ville. Ils allèrent aussi retirer du château la belle Clairette, qui fut ravie de revoir son cher ami Florent.

Sorbare, qui désirait beaucoup partir de ce lieu, fit ramasser toutes les richesses qui étaient dans le château, et les fit porter dans les vaisseaux avec beaucoup de vivres et de tout ce qui était nécessaire. Florent prit Clairette par la main et lui raconta comment le roi Garin son père les avait fait chercher par terre et par mer, et que c'était de sa part que ceux qu'elle voyait devant elle étaient venus. Quand Clairette entendit qu'il s'agissait de retourner vers le roi Garin, elle fut bien fâchée et dit : Mon ami, vous savez la haine que le roi a contre vous et moi; au nom de Dieu, je vous prie de me conduire autre part. Belle, lui dit Florent, ne craignez rien; car si vous eussiez voulu dire votre nom et votre origine, vous nous auriez épargné bien des peines et des chagrins. Sire, lui répondit Clairette, la chose n'est pas comme vous le dites. Florent lui dit : Je sais ce qu'il en est. On leva l'ancre et l'on mit à la voile. Le vent qui était favorable les éloigna bientôt de terre. Sorbare, content d'avoir délivré les chrétiens et d'abandonner sa loi et son pays par amitié pour Florent, vint vers lui et lui dit : Sire, je vous abandonne mon corps et mes biens, et vous promets de ne vous laisser qu'à la mort. Florent lui dit : Je vous remercie, je n'aurai pas un denier que vous n'y participiez.

Nous parlerons dans le chapitre suivant du roi Garin qui était assiégé par le roi de Navarre son beau-frère.

Comme le roi Huon de Bordeaux envoya deux de ses chevaliers vers les deux rois; comme l'on vit paraître un grand nombre de gens entre les deux armées; de la paix qui fut faite, et comme Huon leur parla.

Après que le roi de Navarre eut fait prisonnier le roi Garin, et qu'ils eurent assigné le jour auquel chacun d'eux devait montrer sa valeur, il arriva que deux jours auparavant que les secours fussent venus, les uns dans Courtouse et les autres vers le roi de Navarre, qui menaçait beaucoup son beau-frère parce qu'il était cause de la fuite de son fils Florent, il jura de le venger au péril de sa vie; il rassembla tant de troupes que les vallées en étaient couvertes. La nuit auparavant le jour nommé, on entendit dans l'air une voix si épouvantable que la terre en trembla, et tant les assiégeants que les assiégés furent saisis d'une frayeur mortelle; peu s'en fallut qu'ils ne quittassent le siége. Peu de temps après la voix prononça ces paroles : Vous, seigneurs, qui êtes sur le champ de bataille, ne vous hâtez pas de combattre tant d'un côté que d'autre, car on vous enverra un tel secours que vous serez également contents de part et d'autre. On n'entendit plus rien, et tous ceux qui étaient dans le camp se mirent toute la nuit en prières, se recommandant à notre Seigneur Jésus-Christ afin qu'il lui plût de les secourir. Le roi Garin et ses barons furent aussi surpris d'entendre cette voix. Grand Dieu! s'il fallait que tant de gens périssent par rapport à moi, je serais perdu à jamais. Hélas! mon fils, que j'ai été mal avisé de vous avoir banni de mon royaume; j'ai eu tort de vous avoir fait emprisonner : ce sera par ma faute si tout le pays dont vous deviez hériter est détruit. Alors il tomba en faiblesse au milieu de ses barons; ils crurent qu'il était mort, et exprimèrent des regrets sur sa perte, surtout dans une circonstance aussi critique. Le bruit de sa mort s'était répandu; mais il reprit ses sens, et les barons s'assemblèrent autour de lui et lui firent donner ce qui était nécessaire. Ils entendirent la messe, après laquelle on vit venir deux chevaliers très-beaux : l'un était Gloriand et l'autre Malebron, ils étaient tous deux chevaliers féés. Quand ils furent arrivés devant le roi, ils le saluèrent humblement et lui dirent : Sire, le roi Huon de Bordeaux vous salue; il est le roi de toute la féerie, et il vient pour conserver vos terres; il est père de la noble Clairette que vous avez traitée d'aventurière, et à cause d'elle vous avez banni votre fils Florent, et il revient auprès de vous pour faire la paix entre vous et le roi de Navarre votre beau-

frère : alors s'accomplira le mariage de Florent et de Clairette. Quand le roi Garin entendit les chevaliers féés, il en fut si transporté qu'il les embrassa et leur dit : Seigneurs, sachez que je remets ma vie et mon royaume entre les mains de Huon de Bordeaux pour en faire à sa disposition. Les deux chevaliers disparurent aussitôt, et on ne put savoir par où ils étaient passés. Le roi Garin et ses barons élevèrent les mains au ciel, et ils firent le signe de la croix en recommandant leurs âmes à Dieu. Les deux chevaliers féés retournèrent à Montmur, où ils trouvèrent le roi Huon auquel ils racontèrent ce qu'ils avaient dit au roi Garin de sa part; ils lui indiquèrent le jour que les deux rois avaient assigné pour la bataille; ils dirent ensuite à Huon : Sire, ayez pitié de Florent et de votre fille, qui sont actuellement sur mer. Huon leur répondit : Sachez que bientôt je serai dans Courtouse avec un si grand nombre de gens que les vallées en seront toutes remplies, et si l'un des deux rois voulait aller contre ma volonté, j'aurai bientôt fait de lui ôter tout ce qu'il pourrait posséder; car je prétends que ma fille soit duchesse de tout le pays de Bordeaux; je ne dois mieux lui exprimer mon amitié pour elle. Il appela ensuite Esclarmonde et lui dit. Chère épouse, vous verrez aujourd'hui quelqu'un qu'il y a long-temps que vous désirez de voir : c'est votre fille Clairette que l'on ne peut voir sans l'aimer; je veux qu'elle reçoive des chevaliers et des dames tous les honneurs qui sont dus à son rang, car elle a souffert assez de misères et de tourments.

Le jour de la bataille était enfin arrivé, tout le peuple de la ville de Courtouse était en prières, les uns assistaient à la messe, les autres se confessaient pour aller à la bataille. Le roi de Navarre ordonna à tous ses gens de s'armer et de monter à cheval. Le roi Garin monta à cheval et ordonna à ses maréchaux de distribuer son armée sur trois lignes; on vit sortir de la ville plus de cinquante mille hommes, et il y avait beaucoup de dames et demoiselles qui suivaient leurs amis; ensuite venaient les moines des couvents, portant des croix et priant Dieu pour la conservation de leur roi.

Nous cesserons un moment de parler des deux rois qui étaient rangés en bataille, et nous parlerons du roi Huon qui appela tous les barons de féerie; il y avait là Gloriand, Malebron, Esclarmonde et plusieurs autres chevaliers. Huon parla et dit : Seigneurs, vous savez que, par la volonté de Dieu, le roi m'a donné son royaume et sa puissance dans toutes les féeries du monde, où je puis faire tous mes commandements. Ainsi je ne veux pas qu'il se passe rien de sanglant entre le roi de Navarre et celui d'Aragon; ainsi, je me souhaite avec deux cent mille hommes armés comme il faut, et tous bien montés; j'en souhaite autant à pied, tous armés d'arcs, et cent mille hommes vêtus de drap d'or et de soie; je désire aussi revoir ma fille, que par ma faute j'ai abandonnée, mon intention est de la marier avec son cher Florent, qui est déjà un très-vaillant chevalier : je ne crois pas que l'on puisse en trouver un meilleur; je le souhaite avec Sorbare et ses gens au port de Courtouse; je souhaite aussi ma tente dans la prairie qui est entre les deux armées; je veux qu'il y ait dessus un grand dragon de fin or. Il n'eut pas plutôt fait son souhait, qu'il s'y trouva aussitôt avec ses gens. Quand le roi de Navarre vit tant de gens et de tentes, et qu'il vit le beau pavillon du roi et un dragon d'or tout brillant, il fut très-surpris, il appela ses barons et chevaliers et leur dit : Seigneurs, voyez cette foule innombrable de gens, il me semble que je n'en ai jamais tant vu, et je ne sais ce que ce peut être; je vous prie d'aller voir quels gens ce sont, ce qu'ils cherchent, s'ils sont amis ou ennemis, et qui est-ce qui les conduit. Alors les chevaliers répondirent : Nous n'irons pas, car nous ne savons pas s'ils sont vos ennemis. Quand le roi de Navarre entendit qu'aucun des chevaliers ne voulait entreprendre d'aller voir l'armée, il fut bien fâché. Comme il leur parlait, les deux messagers du roi Huon arrivèrent devant le roi de Navarre. Gloriand lui dit : Le roi Huon vous mande que vous fassiez la paix avec le roi Garin, car il veut marier sa fille avec Florent votre neveu. Quand le roi de Navarre entendit les messagers, il fut bien content, il commanda à ses barons de venir avec lui vers le roi Huon. Ils le suivirent, et étant arrivés dans la tente du roi Huon, ils le saluèrent humblement et il leur rendit le salut et dit au roi de Navarre : Soyez le bienvenu. Le roi de Navarre lui répondit : Sire, je suis prêt d'exécuter tout ce que vous m'avez commandé par vos chevaliers. Huon envoya chercher le roi Garin, qui vint accompagné de mille chevaliers. En arrivant, il salua le roi Huon et lui dit : Sire, soyez le bienvenu dans mon royaume; je vous le remets pour en disposer à votre gré, et suis prêt d'exécuter tout ce que vous m'ordonnerez. Il raconta au roi Huon tout le fait de la sentinelle, et de son fils qu'il avait fait emprisonner parce qu'il aimait la plus belle demoiselle que l'on pût voir, et que par amour pour elle il s'était enfui. Garin, lui dit Huon, sachez que vous les reverrez bientôt tous deux ici, car c'est mon intention de les marier ensemble; cette demoiselle est ma fille, apprenez qu'elle est née du sang royal, sa naissance lui a déjà coûté bien cher. Quand Garin entendit que Huon voulait marier sa fille à Florent et qu'ils devaient bientôt arriver, transporté de joie, il se jeta à ses pieds et lui dit : Ah! sire, se pourrait-il faire qu'en mes vieux jours j'aurais la consolation de revoir mon fils, et que la noble demoiselle, à qui j'ai tant fait de peine, deviendrait son épouse. Huon lui dit : N'ayez aucun doute, car je n'aurai pas plutôt souhaité, qu'il se trouvera avec ma fille auprès de moi. Sire, dit Esclarmonde, faites que je revoie bientôt ma chère enfant.

Comme Florent et Clairette arrivèrent auprès du roi Huon; de la grande joie qu'il eut à leur arrivée; de leur mariage et de la paix qui fut faite entre le roi de Navarre et le roi d'Aragon.

Quand le roi Huon vit Esclarmonde le prier si instamment, il se laissa toucher et dit : Ma chère fille, j'ai pitié de vous et de votre ami Florent, ainsi je vous souhaite tous deux avec vos gens au port; je veux que Clairette soit habillée aussi richement qu'une reine qui sort de son palais pour aller se marier, et qu'avec elle il y ait des dames et des demoiselles des plus belles que l'on puisse trouver, et bien parées. Il n'eut pas plutôt souhaité, que l'on vit arriver les vaisseaux dans

le port; Florent et Clairette étaient richement accompagnés avec des trompettes, tambours, luths, vielles et autres instruments; toute cette musique était si harmonieuse qu'il semblait qu'on fût en Paradis.

Il y avait d'autre part des dames et chevaliers qui chantaient très-mélodieusement. Ils portaient des habits couverts de pierreries, qui éclataient à la lueur du soleil. Il n'y a personne au monde, qui, si elle eût vu tout ce brillant cortége, n'eût pensé que la cour du Paradis était descendue sur terre. Florent était accompagné de trois mille hommes; Clairette était montée sur un beau cheval blanc, qui portait au cou des petites cloches d'argent. Le détail de cette marche brillante serait trop long à faire, je dirai seulement que Clairette était accompagnée de deux fées, Morgue et Oriande qui chantaient agréablement.

Ensuite marchait Crussine avec un grand nombre de fées : elles annonçaient toutes beaucoup de joie. Huon dit alors à Esclarmonde : Ma chère amie, il est temps de partir, car je vois arriver ma fille avec Florent, ils ne sont pas loin d'ici.

Quand Esclarmonde entendit ce que lui venait de dire Huon, elle se sentit plus contente qu'elle ne l'avait jamais été, tant elle désirait de revoir sa chère Clairette. Elle partit la première en brillant accompagnement; Huon partit ensuite avec les deux rois qui avaient leurs enseignes déployées; ils étaient suivis chacun de leurs gens. Les chemins en étaient tout couverts; c'était quelque chose de beau à voir, la satisfaction que l'on témoignait au sujet de l'arrivée de Florent et de la belle Clairette. Le roi Garin ne pouvait contenir sa joie quand il vit tant de noblesse assemblée pour honorer l'arrivée de son cher fils Florent; il remercia Dieu de tout son cœur. Ainsi, comme vous voyez, les rois et les princes allaient au-devant et en bon équipage; le son des instruments ravissait tout le monde. La belle Clairette fut bien charmée de voir la reine sa mère qui pleurait de joie de la voir; elle l'embrassa et la tint serrée pendant long-temps dans ses bras sans pouvoir lui parler. Le roi Huon retira sa fille des bras de sa femme et l'embrassa plusieurs fois. D'autre part, le roi Garin vint vers son fils, l'embrassa et lui dit : Mon fils, je vous ai bien mal traité, je vous ai fait emprisonner à cause de cette aimable demoiselle; je suis bien fâché de ce que le roi de Navarre ait ainsi détruit mon royaume que vous devez posséder. Sire, dit Florent, je vous prie de lui pardonner, il est mon oncle, et je suis satisfait que vous ayez la paix ensemble. Je vous prie de m'accorder cette aimable demoiselle en mariage. Mon fils, lui répondit le roi Garin, soyez assuré que vous l'aurez, car je pense qu'il n'y en a pas de plus noble dans dix royaumes. Florent remercia son père, et le roi de Navarre son oncle vint l'embrasser et lui dit : Cher neveu, je suis charmé de votre retour. Je suis bien charmé aussi, dit Florent, que la paix soit faite entre vous et mon père. En conversant ainsi, ils vinrent au camp, et dès qu'ils y furent arrivés, Huon appela les deux rois et leur demanda s'ils voulaient s'accorder comme il leur dirait; ils lui répondirent qu'ils s'en rapporteraient à sa volonté; il leur dit qu'il voulait que la paix fût faite entr'eux, et ils y consentirent.

Huon appela ensuite Florent et lui demanda le récit de ses aventures, et comment il avait été secouru par Sorbare le gouverneur. Florent raconta tout ce qui lui était arrivé : ce qui amusait beaucoup les rois qui l'écoutaient; ils en surent tous bon gré à Sorbare, ils le traitèrent bien et le firent ensuite baptiser. Huon appela les deux rois et leur dit : Je veux que vous n'ayez aucune rancune l'un contre l'autre. Sire, lui répondirent les deux rois, nous sommes prêts à vous le prouver. Alors ils s'embrassèrent : cela fit plaisir à Huon et aux barons qui étaient là. Garin, dit Huon, dès maintenant je veux que votre fils ait ma fille en mariage, je leur donnerai les villes de Bordeaux, de Blaye, de Gironville et tout ce qui en dépend.

Quand Garin entendit le roi Huon, il le remercia de l'offre qu'il lui faisait pour son fils Florent; tous les barons applaudirent beaucoup à ce mariage. Garin, charmé de toutes les bontés que lui témoignait Huon, lui dit : Sire, mon fils devient le vôtre, il ne peut être plus heureux. Alors les deux pères étant d'accord, on fit fiancer Florent et Clairette, et ils furent mariés dès le même jour. Les réjouissances qui furent faites à l'occasion de ce mariage durèrent pendant huit jours. Je ne ferai pas le détail des fêtes et des tournois que l'on fit pendant ces huit jours. Le roi de Navarre donna son royaume à Florent, pour en jouir après sa mort. Le roi Huon donna à sa fille Clairette trente mulets chargés d'or et de grandes richesses. Les barons et le peuple vinrent vers Huon, le conjurant, les larmes aux yeux, de prendre pitié d'eux et de vouloir bien les dédommager des malheurs et des pertes que la guerre avec les Navarrais leur avait causés.

Quand la noble reine Esclarmonde entendit les plaintes des barons et du peuple, elle en eut pitié, et embrassant son mari, elle lui dit : Sire, je vous prie, au nom de l'amitié que vous avez pour nos enfants, d'avoir pitié de ce peuple, car il a mis toute sa confiance en vous. Huon lui répondit : Je vais vous prouver toute mon amitié pour vous. Alors il les fit mettre tous à genoux, et leur dit : Seigneurs, qui êtes ici assemblés, pour que vous croyiez la vérité de ce que je vous dis, il m'a été accordé un tel pouvoir par le roi Oberon, que je veux que tout le pays qui a été détruit et brûlé dans le royaume d'Aragon, redevienne dans l'état où il était auparavant, et que les châteaux et maisons soient meilleurs qu'auparavant que la guerre les ait ravagés. Alors il fit le signe de la croix sur tout le peuple et le royaume; il n'eut pas plutôt donné sa bénédiction, que les choses se trouvèrent dans l'état où il les avait annoncées. Dieu veuille conserver la vie du noble duc Huon de Bordeaux!

Comme Huon et la reine Esclarmonde s'en retournèrent; des présents qu'ils firent aux deux rois et aux princes qui étaient au mariage; et comme Clairette fut fâchée de leur départ.

Huon ayant fait sa prière et remercié Dieu de la grâce qu'il avait bien voulu lui accorder en présence du peuple, se décida à partir et fit préparer ses équipages. Il fit des présents à tous ceux qui étaient auprès de lui, et surtout à Sorbare auquel il recommanda sa fille. Sire, dit Sorbare, l'amitié que j'ai pour vous

m'engage à ne la point quitter tant que je vivrai. Esclarmonde voyant qu'il fallait partir avec Huon et quitter sa chère fille, répandit des larmes et lui dit : Ma chère fille, vous devez remercier notre Seigneur des grâces qu'il vous a faites de vous avoir sauvée des dangers auxquels vous étiez exposée, et de ce que vous êtes maintenant comblée d'honneurs et de gloire. Conservez toujours votre cœur à Dieu, soyez charitable envers les pauvres, aimez et honorez votre mari et gardez-lui une fidélité inviolable; ressouvenez-vous de mes avis, car je n'aurai jamais le bonheur de vous revoir. Clairette ayant entendu les recommandations que lui faisait Esclarmonde, se mit à pleurer et lui dit : O ma très-chère mère! que votre départ et celui de mon père me fait de peine, plût à Dieu que je pusse passer le reste de ma vie avec vous! Elles ne pouvaient se lasser de s'embrasser. Huon prit Clairette entre ses bras et l'embrassa plusieurs fois, parce qu'il savait qu'il ne la reverrait jamais. Esclarmonde pria Huon de leur faire une remontrance sur ce qu'ils avaient à faire. Dame, lui dit Huon, levez-vous; Florent, venez vers moi : je vous ai donné ma fille en mariage, ayez-en soin tant qu'il plaira à Dieu de vous la conserver. Il leur fit ses adieux, et il dit aux deux rois, qui étaient bien fâchés de ce départ, qu'il leur recommandait d'être toujours amis. Il prit congé d'eux et dit : Je me souhaite avec tous mes gens dans mon palais de Montmur. Il n'eut pas plutôt souhaité qu'il disparut. Les rois et ceux qui étaient avec eux furent bien surpris, ils ne savaient que dire, et ils pensaient que c'était un songe, si ce n'eût été les présents que le roi Huon leur avait faits. Après le départ de Huon et d'Esclarmonde, le roi de Navarre prit congé du roi Garin et de Florent son neveu, qui le reconduisit à quatre lieues de la ville; il retourna ensuite vers sa chère Clairette, et ils vécurent quelque temps en joie et en tranquillité; mais le roi Garin, qui était vieux, fut attaqué d'une grande maladie qui le conduisit au tombeau. Florent, Clairette et les barons du royaume le regrettèrent beaucoup, et Florent fut couronné roi en grande solennité. Au bout de quelque temps Clairette devint enceinte, dont Florent et les nobles du royaume furent bien réjouis. Enfin, le jour de ses couches arriva, et elle mit au monde une fille, dont elle et Florent furent bien joyeux; mais cette joie fut de bien peu de durée, comme on pourra voir ci-après.

Comme la reine Clairette accoucha d'une fille, dont elle mourut; et comme, lorsque cette enfant parvint à l'âge de quinze ans, son père la voulut avoir en mariage: ce qui causa bien du trouble.

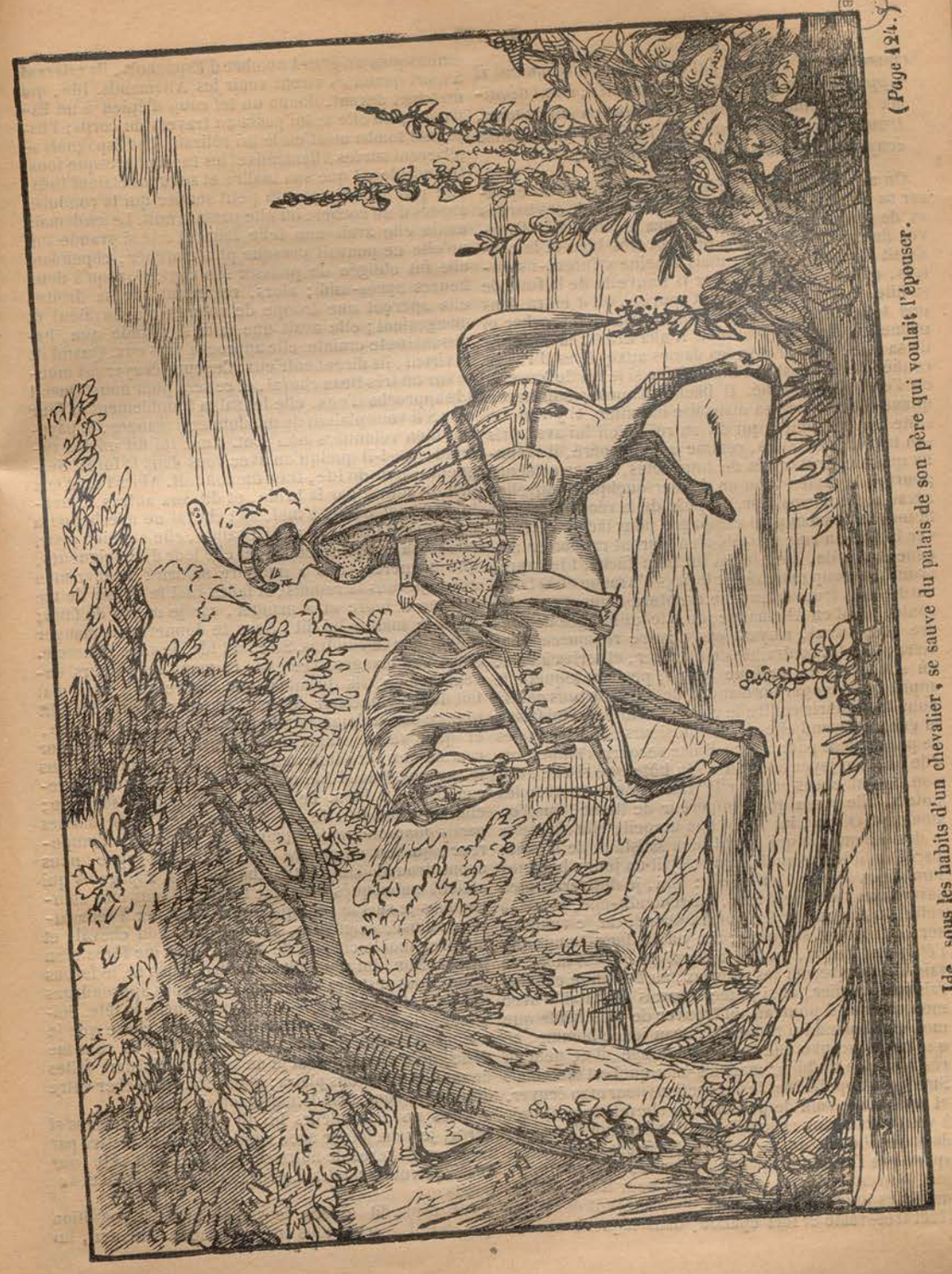
Lorsque Florent sut que sa femme venait d'accoucher d'une fille, il remercia Dieu et fit baptiser cette enfant, que l'on nomma Ide; la satisfaction de la reine fut complète; mais de vives douleurs qui la reprirent la firent descendre dans le tombeau. On apporta sa fille au roi Florent, qui fut bien satisfait de la voir; il demanda ensuite comme se portait sa chère épouse; on pensa bien qu'on ne pourrait long-temps lui cacher la mort de la reine, et on la lui annonça aussitôt. Il ne l'eut pas plutôt apprise, qu'il tomba en faiblesse; on le croyait mort, mais quelque temps après il reprit ses sens et s'écria douloureusement : Ah! ma chère amie, malheureux moment où vous êtes née; avec vous j'avais oublié toutes mes peines et mes malheurs. Mort cruelle! tu m'as ravi ce que j'avais de plus cher au monde. Les barons tâchaient de le consoler du mieux qu'il leur était possible; ils regrettèrent beaucoup la reine Clairette. Toute la ville était en deuil à ce sujet. Quand la mort fut annoncée, les dames de la ville vinrent passer la nuit auprès du corps de la reine, et le lendemain elle fut portée à la grande église, où on lui fit tous les honneurs de la sépulture. Le roi Florent reçut la visite des princes et barons du pays; mais rien ne pouvait calmer sa douleur et son chagrin, et toute sa consolation était de voir sa chère fille, encore sa douleur se renouvelait-elle quand il la voyait. Elle fut si bien soignée qu'elle augmentait tous les jours en embonpoint et en santé; elle commençait à atteindre l'âge de douze ans, et son père l'aimait si tendrement qu'il ne pouvait se lasser de la voir, et il l'embrassait souvent en la serrant dans ses bras; quand elle fut parvenue à l'âge de quinze ans, elle devint charmante et d'une rare beauté. Le roi voyant que sa fille croissait en beauté et en talents, dit à ses barons qu'il avait envie de se remarier s'il pouvait trouver une femme comme celle qu'il avait auparavant.

Les barons furent bien joyeux d'apprendre que le roi voulait se marier; mais ils ne savaient pas quel était son dessein : ils ne l'eurent pas plutôt appris, qu'il en arriva bien du mal, car bien des gens y perdirent la vie, et beaucoup d'églises en furent détruites. Le roi fit mander à tous les barons de se trouver à sa cour au jour qu'il leur assigna. Ils vinrent tous au palais le jour qui leur avait été prescrit. Le roi les reçut assez bien, il les invita à dîner, après lequel ils le suivirent dans un jardin pour y tenir son conseil. Quand ils y furent tous arrivés, le roi monta sur son siége et leur dit : Seigneurs, vous savez que je n'ai qu'une fille, elle m'a déjà été demandée par plusieurs rois et princes, mais je l'ai toujours refusée, pensant qu'elle était encore trop jeune; je n'ai pas voulu me marier non plus, par amitié pour sa mère, et je ne le ferai qu'en en trouvant une semblable à celle que j'avais. C'est pour cela que je vous ai fait venir pour vous faire savoir ma volonté. Les barons lui répondirent : Sachez que dans toute la chrétienté, il n'y a point de femme, de telle qualité qu'elle soit, qui ne se trouve très-satisfaite de vous avoir en mariage. Ainsi décidez-vous dans quel endroit vous voulez que nous allions pour vous en trouver une. Seigneurs, leur répondit Florent, vous n'aurez pas grande peine, car la femme que je veux avoir n'est pas loin. Sire, dirent les barons, daignez nous dire qui elle est. Le roi leur répondit : C'est ma fille que je veux épouser, tant ses traits ont de rapport à ceux de sa mère que j'aimais passionément. Quand les barons entendirent le roi, ils se regardèrent les uns et les autres comme s'ils n'avaient pas entendu ce qu'il venait de leur dire. Alors Sorbare, qui était du conseil du roi, dit : Sire, à Dieu ne plaise que cela arrive; vous qui devez l'exemple à tous, vous vous rendriez, par une telle action, indigne du trône que vous occupez. Le roi, piqué des remontrances que lui faisait Sorbare, le regarda avec un air irrité et lui dit : Sorbare, apprenez que si je ne vous avais pas

autant d'obligation que je vous en ai, je vous ferais trancher la tête. Les barons lui dirent : Sire, vous n'en ferez rien ; Sorbare vous a parlé comme un homme sage et prudent ; si vous ne suivez pas ses avis, vous n'êtes pas digne de porter la couronne. Ils ne lui en dirent pas davantage, tant ils le redoutaient. Quand le roi Florent eut entendu la réponse de ses chevaliers, il envoya chercher sa fille, qui, ne sachant pas la volonté de son père, vint auprès de lui avec un air riant ; le roi l'embrassa tendrement. Elle ignorait pourquoi il lui témoignait tant d'amitié ; mais les barons qui le savaient bien disaient entr'eux : Ah ! mauvais père, tes pensées sont bien différentes de celles de ta fille, car si elle était seule ici tu l'aurais bientôt déshonorée. Le roi voyant sa fille Ide si belle, dit en lui-même qu'il mourrait de chagrin si elle ne devenait son épouse ; il lui dit ensuite : Ma très-chère fille, vous avez perdu votre mère que je regrette beaucoup ; mais vous lui ressemblez si bien, que, lorsque je vous regarde, il me semble que je la vois : ce qui m'engage à vous épouser.

Du chagrin que ressentit la belle Ide lorsqu'elle apprit que son père voulait l'épouser ; et comme, par le moyen d'une noble dame et de Sorbare, elle partit à l'heure de minuit et s'en alla à la garde de Dieu.

Quand la noble demoiselle Ide eut entendu la proposition indigne que son père venait de lui faire, elle changea de couleur, et, baissant la tête, elle dit en pleurant : Mon père, quel est donc votre indigne dessein ? Si l'on vous entendait, vous attireriez contre vous le blâme et l'indignation. Alors elle voulut se lever, mais Florent la retint par la main et lui dit : Ma fille, ne refusez pas de faire à ma volonté, car j'ai beaucoup d'amitié pour vous. Alors tous les barons dirent au roi qu'il pensât à ce qu'il venait de dire, car on ne ferait jamais cas de lui. Quand le roi entendit que ses barons le détournaient de son dessein, il leur dit qu'il l'épouserait malgré eux, et que s'ils étaient assez hardis pour le contrarier, il les ferait mourir, et il les accabla d'injures. Quand la demoiselle entendit son père ainsi parler aux chevaliers, elle ne fut que trop certaine de sa mauvaise volonté à son égard ; elle commença à pleurer en disant : Grand Dieu ! il faudra donc que je sois déshonorée si mon père m'épouse, et nous courons risque d'être damnés tous deux. Elle forma dès-lors le projet de s'en aller si loin, afin qu'on ne parlât plus d'elle. Le roi la renvoya dans sa chambre avec ses demoiselles, qui furent bien fâchées quand elles apprirent cette triste nouvelle. Le roi leur ordonna de lui préparer un bain, parce que le lendemain il l'épouserait. Quand la demoiselle fut dans sa chambre, elle appela une ancienne dame qui était sa gouvernante, elle pria les autres de les laisser seules, feignant qu'elle avait envie de dormir. Quand elles furent toutes sorties, elle se jeta aux pieds de cette dame, les mains jointes et les larmes aux yeux, et lui dit : Ah ! ma très-chère dame, je viens à vous comme une pauvre orpheline sans père ni mère, car elle est morte, comme vous le savez, et mon père veut être mon mari, chose que je ne pourrai jamais supporter ; daignez me conseiller sur ce que je dois faire pour m'éloigner de celui qui veut m'épouser. J'aime mieux m'en aller en pays étranger, et y vivre en pauvreté, que de passer mes jours dans l'horreur et dans le risque de me damner. Quand cette vertueuse dame eut entendu les plaintes de celle qu'elle avait élevée, elle lui dit : Ma très-chère fille, l'amitié que j'ai pour vous m'engage à vous secourir, comme autrefois Pierre d'Aragon, mon frère, qui délivra votre mère des mains des Sarrasins ; pour moi je vous aiderai en dépit de votre père. Ide, satisfaite de la bonne volonté de cette dame, l'embrassa et lui dit : Très-chère amie, que Dieu vous récompense du bien que vous me voulez faire ! car je ne puis vous en récompenser moi-même. La dame sortit de la chambre et laissa Ide plongée dans ses réflexions. Elle vint ensuite dans la chambre de Sorbare, qui était dans le palais, parce qu'il était du conseil du roi. Elle salua Sorbare qui lui demanda le sujet de sa visite ; elle le tira à l'écart et lui raconta la demande que lui avait faite Ide. Sorbare ne put retenir ses larmes, et pria ceux qui étaient dans la chambre de vouloir bien sortir un moment, parce qu'il avait quelque chose de particulier à dire à cette dame. Quand ils se virent seuls, ils convinrent entr'eux que la dame lui porterait tous les habillements qui conviennent à un homme, et qu'à minuit elle s'habillerait et viendrait vers les écuries du palais, qu'il s'y trouverait et qu'il lui donnerait le meilleur cheval. La dame fut bien joyeuse de ce que Sorbare voulait bien se prêter à secourir la belle Ide ; elle chercha des habits d'homme, et vint à la chambre de la demoiselle, à laquelle elle raconta tout ce que Sorbare lui avait dit. Quand Ide entendit la dame, elle fut satisfaite. La dame lui dit ensuite : Comme votre père vous a fait préparer un bain, afin que l'on ne s'aperçoive de rien vous vous y baignerez avant les autres demoiselles ; vous ferez préparer votre lit, et quand vous serez dans votre chambre, vous nous ordonnerez de nous en aller au bain, et je les entretiendrai si long-temps, qu'il n'y en aura pas une qui n'ait envie de dormir ; pendant ce temps vous vous habillerez, vous prendrez cette épée et ces éperons, vous irez ensuite vers les écuries où vous trouverez un cheval tout prêt. Ide fit tout ce que cette dame lui avait recommandé : elle fut au bain, après qu'elle fut essuyée elle ordonna à ses femmes de venir l'aider à se coucher, et quand elles furent toutes sorties, elle se releva, s'habilla en homme et mit l'épée à son côté ; elle prit ses éperons, et, sautant dans le jardin par une fenêtre qui était très-basse, elle vint doucement auprès des écuries du roi, où elle trouva Sorbare qui lui tenait un cheval prêt, sur lequel il avait mis un sac rempli de pain et de viande ; il avait mis ensuite deux bouteilles de vin à l'arçon de la selle. Elle monta, sans rien dire, sur le cheval, et prit congé de Sorbare, qui lui dit les larmes aux yeux : Que Dieu vous conduise, ma chère amie ! prenez par le chemin qui est à droite. Sire, lui répondit Ide, que le Seigneur vous récompense de votre bon service ! Ainsi s'en alla la sage et prudente Ide, pour ne pas commettre l'inceste que son père voulait exiger d'elle. Elle arriva dans une forêt, et y marcha pendant trois jours, sans tenir une route bien assurée.



Ide, sous les habits d'un chevalier, se sauve du palais de son père qui voulait l'épouser. (Page 124.)

Comme le roi Florent fut bien courroucé quand il apprit que sa fille avait pris la fuite, étant déguisée en homme. Et comme elle vint en Allemagne, trouva des voleurs dans une forêt, et alla comme écuyer offrir ses services à l'empereur.

On a vu ci-devant que le roi d'Aragon voulait épouser sa fille Ide, malgré la représentation de ses barons et de son peuple. On lui annonça le lendemain l'arrivée du roi de Navarre; il le reçut très-bien et le conduisit dans son palais; mais à peine y furent-ils entrés, qu'on vint lui apporter la nouvelle de la fuite de sa fille. Il ne l'eut pas plutôt apprise, qu'il entra dans une telle fureur que personne n'osait l'approcher ni même lui dire un seul mot. Il alla droit à la chambre de sa fille, où il trouva les dames auxquelles il l'avait confiée, et il les aurait maltraitées si le roi de Navarre ne l'en eût empêché. Il blâma beaucoup son neveu quand il eut appris sa mauvaise intention. Il y vint ensuite un palfrenier qui dit au roi qu'on lui avait pris son bon cheval : alors, comme un désespéré, il ordonna qu'on courût après de tous côtés, et que celui qui pourrait la ramener ou en donner quelques nouvelles aurait mille florins d'or. L'appât de la récompense en fit mettre beaucoup en campagne pour tâcher de trouver la fille du roi; mais ils n'en purent rapporter aucune nouvelle, dont le roi fut bien fâché. Ide, après avoir beaucoup marché par le pays d'Aragon et de Lombardie sans trouver aucune aventure digne d'être racontée, vint en Allemagne, où elle fut obligée de vendre son cheval, n'ayant pas d'autre ressource pour vivre; elle fut contrainte de marcher, et arriva à Bâle, où elle demeura quelque temps, pendant lequel elle apprit que l'empereur mandait des gens de tous côtés, pour le secourir contre le roi de Castille qui lui faisait la guerre. Quand elle vit que plusieurs nobles hommes se préparaient pour aller à Rome secourir l'empereur, elle fut bien joyeuse et dit à son hôte que si elle avait son cheval et ses armes elle irait à la guerre avec les autres. Elle pensa que l'empereur de Rome, que l'on nommait Othon, lui ferait bon accueil, elle s'adressa à des Allemands qui furent bien satisfaits de la voir, parce qu'il leur semblait que c'était un jeune homme; l'un d'eux l'appela et lui dit : Ami, je désirerais bien savoir qui vous êtes? Sire, lui répondit-elle, je suis à celui à qui mon service pourra plaire, car je voudrais servir un grand seigneur; il n'y a pas long-temps que j'étais en Aragon, où j'en ai servi un qui est mort. Je sais bien gouverner les chevaux, au besoin je conduirais un sommier, et si je me trouvais en bataille avec mon maître, il pourrait en trouver de plus faible que moi. L'allemand lui répondit : Beau jeune homme, ce que tu dis prouve que tu as du courage, il ne peut en résulter que du bien; mais dis-moi quel est ton nom? Sire, je m'appelle Ide. Je vous retiens pour mon écuyer, et vous aurez soin de panser mon cheval. Je suis prêt à vous servir, lui répondit Ide. L'Allemand l'emmena dans son hôtel, où ils restèrent encore trois jours après que l'armée fut partie, et quand tous les équipages furent préparés ils partirent pour Rome. Après quelques journées de marche, ils passèrent dans une forêt très-vaste et fort épaisse, dans laquelle étaient embusqués un grand nombre d'Espagnols; ils crièrent à mort quand ils virent venir les Allemands. Ide, qui marchait devant, donna un tel coup d'épieu à un Espagnol, qu'elle le lui passa au travers du corps; l'Espagnol tomba mort en le lui retirant. Les Espagnols se jetèrent sur les Allemands et les tuèrent presque tous. Quand Ide vit que son maître et ses gens étaient tués, elle prit la fuite par un petit sentier qui la conduisit auprès d'un rocher, où elle passa la nuit. Le lendemain matin elle avait une telle faim et une si grande soif qu'elle ne pouvait presque plus marcher, cependant elle fut obligée de pousser son chemin jusqu'à deux heures après-midi; alors, regardant sur sa droite, elle aperçut une troupe de voleurs qui buvaient et mangeaient; elle avait une faim si grande que, bannissant toute crainte, elle approcha vers eux. Quand ils la virent, ils dirent entr'eux : Ce jeune écuyer est monté sur un très-beau cheval, et ce sera pour nous. Quand Ide approcha d'eux, elle les salua humblement et leur dit : S'il vous plaisait de me donner à manger, je payerais bien volontiers mon écot. Ami, lui dit un des voleurs, y a-t-il quelqu'un avec vous dans la forêt? Seigneurs, leur dit Ide, Dieu me conduit. Alors l'un d'eux prit le cheval par la bride, et dit aux autres, tenez-le bien, et quant à moi, son cheval ne m'échappera pas. Quand Ide se vit ainsi assaillie, elle eut bien peur, elle n'osa pas se défendre, et elle leur dit : Seigneurs, que gagnerez-vous à me faire mourir? Prenez mon épée, je vous la remets, et faites-moi le plaisir de me donner à boire et à manger, car je meurs de faim; alors le maître lui dit : Nous te donnerons à manger autant que tu voudras. Sire, dit Ide, je vous remercie. Alors elle mangea avec eux, et quand les voleurs eurent mangé, ils dirent à leur maître qu'il avait mal fait de les empêcher de tuer l'écuyer; il leur répondit que ce serait dommage de tuer un aussi bel homme, et qu'il valait mieux qu'il apprît à voler et tuer comme eux, et s'il ne veut pas le faire, pour lors nous le tuerons. Quand Ide entendit les voleurs, elle se recommanda à Dieu. Le maître lui demanda son nom; elle lui répondit : Je me nomme Ide, nous sommes partis quarante gentilshommes au secours de l'empereur, qui est en guerre avec le roi d'Espagne, nous avons trouvé dans notre chemin des Espagnols qui étaient embusqués dans une forêt; de tous mes compagnons je suis le seul qui ait pu échapper à leur fureur : ainsi, seigneurs, rendez-moi mon cheval, et montrez-moi le chemin de Rome, vous me ferez bien plaisir. Non, lui répondit le maître, nous ne le ferons point, vous resterez avec nous, nous vous apprendrons à voler, et si vous résistez je vous tranche la tête. Seigneur, dit Ide, vous me demandez une chose que je n'ai pas coutume de faire, et puisque l'un de vous me défie, qu'il vienne, et si je ne puis lui résister, faites de moi ce qu'il vous plaira; je payerais trop cher votre dîner si je vous abandonnais mon cheval.

Alors un des voleurs lui dit : Puisque vous êtes si hardi, je veux joûter avec vous : si vous m'abattez par terre, vous serez de notre compagnie, mais si je vous abats, je vous prendrai votre cheval, votre épée et vos habits.

Ide répondit qu'elle le voulait bien, à condition qu'il ferait écarter tous ses camarades. Amenez, lui

dit-elle, mon cheval auprès de moi, apportez-moi mon épée. Quand les voleurs l'entendirent, ils ne purent s'empêcher de rire, ils se retirèrent et firent amener le cheval comme il avait été dit. Alors Ide prit ce larron par les cheveux, faisant mine de le renverser, mais elle le pressa si fort qu'elle lui fit perdre la respiration, et elle le jeta par terre d'une telle force qu'elle lui cassa les dents.

Ide voyant que le voleur était en danger de mourir, monta sur son cheval, tira ensuite son épée et leur dit : Malheureux, je ne vous crains plus; et elle tomba sur eux avec tant de fureur, qu'elle en mit quatre sur le carreau. Quand elle vit qu'il était temps de partir, elle piqua son cheval avec tant de vivacité qu'elle fut bientôt éloignée d'eux; elle marcha tant qu'elle arriva à Rome et vint loger près du palais, où elle trouva l'empereur et les Romains qui parlaient de la guerre. Ide étant arrivée se mit à genoux devant l'empereur et dit : Sire, je suis un écuyer qui vient d'Allemagne, où j'ai servi pendant un certain espace de temps, mais je n'y ai rien gagné, dont je suis bien fâchée : c'est pourquoi je viens vous offrir mes services s'ils vous sont agréables.

Comme Ide fut retenue dans le palais de l'empereur, et comme Olive sa fille en devint amoureuse, pensant qu'elle était un homme; comme le roi d'Espagne vint attaquer la ville de Rome et fut fait prisonnier par Ide.

Quand l'empereur entendit parler Ide, et qu'il vit qu'il avait le corps bien fait, il pensa qu'il n'avait jamais vu un plus bel homme. Comme Ide lui parlait, Olive sa fille arriva, et tous les barons se levèrent devant elle; elle s'assit auprès de son père et fixa beaucoup le jeune écuyer; elle ne put s'empêcher de lui donner des louanges sur son courage et sa beauté; elle était tellement aimable qu'elle était adorée de tous ceux qui la voyaient. L'empereur demanda à Ide comment et de quel pays il était. Sire, je m'appelle Ide, et suis natif de Tarascon, je suis parent du duc Naismes de Bavière et d'Amaury de Narbonne; mais j'ai été banni de mon pays par les parents de Ganelon, et j'ai supporté depuis bien des peines et des misères. L'empereur lui répondit : Ami, vous êtes de bonne famille, ainsi, comme je vous crois courageux, je vous retiens à mon service. Sire, dit Ide, je souhaite de vous servir comme il faut. Ma fille, dit l'empereur, j'ai retenu cet écuyer pour vous servir. Sire, dit Olive, je vous remercie humblement, car il a l'air bien né, je suis très-satisfaite de l'avoir.

L'empereur dit ensuite à Ide : Mon ami, servez-moi bien, et si vous servez bien ma fille vous en serez récompensé. Sire, je ferai tant, moyennant la grâce de Dieu, que je vous contenterai : quand la guerre viendra, je ne serai pas des derniers à la bataille, je sais bien trancher devant un roi ou reine, comme il convient. Ami, s'il est vrai, comme vous dites, que vous ayez autant de talent, vous pourrez rester à mon service. Ide remercia l'empereur et demeura au palais, où elle s'acquitta si bien de son service, qu'elle se fit aimer de toutes les personnes de la cour, et surtout de la demoiselle Olive, qui ne pouvait se lasser de la regarder, et qui en devint éperduement amoureuse. Quand Ide s'en aperçut, elle pria Dieu de lui faire la grâce de ne pas être reconnue ni pour homme ni pour femme; elle faisait l'aumône, allait fréquemment à l'église et priait Dieu de toucher le cœur du roi Florent son père, qui était cause de ses disgrâces. Se trouvant un certain jour avec l'empereur, elle lui dit : Sire, sachez que le roi d'Espagne est entré sur vos terres avec une puissante armée, où il met tout à feu et à sang, et il y a déjà péri beaucoup de Romains; il a juré, sur sa foi, qu'avant un mois il serait dans Rome avec toute son armée, qu'il vous ferait mourir et jouirait de votre fille que vous lui avez refusée : j'aimerais mieux qu'il l'eût épousée, que de faire mourir tant de gens et de détruire tant de villes et de châteaux. Quand l'empereur entendit cette nouvelle, il dit à Ide : Mon ami daignez me conseiller, car je ne pensais pas que ses gens dussent venir sitôt m'attaquer. Sire, lui répondit Ide, ne vous troublez point, au contraire, rassurez-vous, car vous aurez sujet de vous réjouir avec vos barons; donnez-moi la conduite de vos gens, j'irai au-devant d'eux, et je leur ferai payer le dégat qu'ils ont fait sur vos terres, si Dieu veut m'aider. L'empereur voyant le courage de ce jeune écuyer, l'estima beaucoup et lui dit : Je suis charmé de votre zèle : ainsi, je vous fais chevalier et vous donne cette épée pour augmenter votre courage. L'empereur lui remit l'épée et l'embrassa en lui disant : Souvenez-vous que je vous fais chevalier et prie Dieu qu'il vous accompagne dans la bataille, soyez prudent et vous vous en retirerez toujours bien. Sire, dit Ide, si Dieu veut me secourir, je combattrai si bien qu'il n'y aura pas un Espagnol qui n'eût voulu avoir repassé la mer. Alors, sans plus tarder, les Romains s'armèrent et commencèrent à sonner la trompette par toute la ville de Rome; l'infanterie et la cavalerie s'assemblèrent devant le palais. L'empereur leur dit : Je vous recommande d'obéir au chevalier Ide comme à moi-même; vous savez que je ne puis plus porter les armes, ainsi je vous ordonne de le regarder comme moi-même. Alors tous les barons et le peuple lui dirent : Nous suivrons ses commandements comme les vôtres. L'empereur le fit armer richement et lui fit amener un bon cheval sur lequel elle monta fort légèrement; elle avait un riche casque, un bouclier et un épieu qu'elle portait avec grâce; elle prit congé de l'empereur et de sa fille, et sortit de la ville à la tête de l'armée qu'elle distribua en trois corps, et donna la conduite des deux premiers à deux nobles chevaliers qui savaient bien les gouverner; elle se mit à la tête du troisième, puis elle fit déployer les étendards et marcha contre les ennemis. Les Espagnols croyaient avoir déjà remporté la victoire, parce qu'ils n'avaient encore trouvé personne qui leur eût résisté; mais ils se trompaient, car si Dieu veut aider Ide, avant la fin du jour elle leur ôtera l'espérance de la victoire. Elle allait par les rangs encourageant les soldats; ils s'approchèrent des ennemis et firent fondre sur eux une grêle de traits. Ide vint l'épieu à la main contre le neveu du roi d'Espagne et le lui passa au travers du corps, le chevalier mourut sur-le-champ. Ide dit en elle-même, si vous voulez avoir l'empire Romain, vous l'acheterez certainement bien cher; elle dit ensuite : Ah! Dieu, je vous prie de

vouloir bien aider cette pauvre fugitive ; elle piqua son cheval et vint l'épieu baissé contre un Espagnol, à qui elle le passa au travers du corps et lui dit : Tu as fais une grande folie de venir si loin chercher ta mort.

Après ces exploits, elle renversait ce qui se trouvait sur son passage ; tant que son épieu dura, elle s'en servit ; elle prit ensuite son épée et aperçut un noble Espagnol, qui était oncle du roi, auquel elle donna un si grand coup qu'elle le fendit jusqu'aux dents et lui fit mordre la poussière. Elle se mit ensuite dans la mêlée et frappait à droite et à gauche ; elle tâchait de détruire les chefs pour ébranler plus facilement les soldats. Les Romains de leur côté se défendaient si courageusement qu'ils mirent en fuite les Espagnols, et ils ne seraient jamais revenus si le duc d'Aragon n'eût amené avec lui trois mille hommes avec lesquels il ramena tous ceux qui fuyaient. La bataille recommença plus fort qu'auparavant ; il y périt bien des vaillants chevaliers. Les Romains s'alarmèrent, et l'on entendait par toute l'armée les cris douloureux de ceux qui étaient tombés et foulés sous les pieds des chevaux. Le roi d'Espagne vint à la bataille l'épée à la main, il vit un chevalier romain, qui était cousin de l'empereur, et lui trancha la tête. Ide, qui était là, fut si irritée, qu'animée par le désir de venger la mort de ce baron, elle porta au roi un si grand coup d'épée qu'elle lui coupa les cheveux, le roi se détournant un peu évita d'avoir la tête tranchée, car l'épée tomba sur le col du cheval. Les Espagnols, pensant que leur roi était mort, prirent la fuite et le laissèrent étendu sur la place. Alors la noble Ide le prit par le casque et le remit entre les mains de deux chevaliers, qui le conduisirent par son ordre prisonnier dans la ville de Rome ; ils le présentèrent à l'empereur, qui remercia Dieu du moment auquel Ide lui avait présenté ses services. Il fit enfermer le roi d'Espagne dans une forte tour avec les fers aux pieds. Enfin, par la valeur de la belle Ide, les Romains remportèrent la victoire, et ce qui resta d'Espagnols fut trop heureux de prendre la fuite. A la tête de son armée, elle les poursuivit jusqu'à leur camp, où il y en eut encore beaucoup de tués et d'autres faits prisonniers. On fit un butin considérable, qui fut partagé aux soldats ; la joie éclatait par toute la ville, et l'on vantait surtout le courage d'Ide. Olive, qui était aux créneaux et qui avait vu la victoire qu'il venait de remporter, sentit en elle-même bien de la satisfaction, et dit tout bas : C'est celui-là seul qui aura mon amour, il le mérite à tous égards. Elle parlait ainsi, parce qu'elle pensait qu'Ide était un homme.

Comme l'empereur de Rome reçut très-bien la noble Ide ; des honneurs qu'il lui rendit en la faisant connétable de son empire, et comme il rendit la liberté au roi d'Espagne.

Après que la bataille fut finie et que le butin fut partagé, Ide, suivie des troupes romaines, entra en grand triomphe dans la ville. Aussitôt que l'empereur apprit son arrivée, il vint au-devant, et les officiers de l'armée lui racontèrent que c'était par sa valeur que cette victoire avait été remportée. L'empereur en rendit à Dieu de grandes actions de grâces. Ide descendit devant le palais, où elle fut bien reçue du pape. Quand l'empereur le vit, il vint au-devant et l'embrassa en lui disant : Ide, mon cher ami, je suis bien charmé de votre arrivée, vous avez si bien défendu notre empire, que nous devons vous honorer : c'est pourquoi nous vous prions de vouloir être mon connétable, et je vous donne le droit de commander dans tout mon empire ; je veux que tous mes barons vous rendent hommage comme à moi-même. Sire, dit Ide, je vous remercie de tant d'honneurs, et je prie Dieu de me faire la grâce de continuer à pouvoir vous être utile. L'empereur commanda ensuite qu'on amenât le roi d'Espagne devant lui. Quand on l'eut amené, il lui dit : Roi d'Espagne, pour quel sujet êtes-vous sorti de votre royaume, dans l'intention de détruire mon empire ? Vous avez tué une grande partie de mes gens et vous avez brûlé mes villes, dont je suis bien irrité, et cependant nous ne vous avions fait aucun mal ; mais avant qu'un peu de temps se soit écoulé, je punirai vos crimes en vous faisant trancher la tête. A ces menaces foudroyantes, le roi, tout tremblant, se jeta à genoux devant l'empereur, le priant humblement de lui pardonner, qu'il réparerait tout le ravage qu'il avait fait dans son empire ; il lui promit, de plus, que si quelqu'un venait l'attaquer, il lui donnerait quinze mille hommes de troupes à sa solde. Ide s'approcha alors de l'empereur et lui dit : Sire, je vous prie de faire grâce à ce roi et de lui pardonner, à condition qu'il tiendra les offres qu'il vous a faites ; vous devez bien remercier Dieu de ce qu'il m'a fait la faveur de vous livrer un roi tel que celui-ci. Chevalier, lui répondit l'empereur, je vous en sais bon gré, je suivrai votre conseil, car il me paraît très-bon. Quand le roi d'Espagne entendit qu'il en serait quitte, il loua Dieu et rendit hommage à l'empereur ; il lui livra des ôtages pour affermir son serment et ses promesses ; l'empereur lui donna ensuite un sauve-conduit pour retourner dans son pays. Le roi d'Espagne remercia l'empereur et Ide, et s'en retourna dans son pays.

Comme l'empereur maria sa fille avec Ide pensant qu'elle fût homme ; comme elle fut découverte, et l'empereur voulut la faire brûler.

Quand le roi d'Espagne fut parti de Rome, l'empereur remercia Ide du bon service qu'il lui avait rendu. Olive en devint si amoureuse qu'elle ne pouvait vivre sans le voir. Un jour l'empereur assembla ses barons et son conseil, leur remontra qu'il n'avait qu'une fille et qu'il désirait la marier pour qu'elle lui donnât des successeurs qui possédassent ses terres après sa mort ; il leur dit : Il me semble que l'on n'en peut point trouver qui lui convienne mieux que le noble Ide, il m'a rendu de grands services, ainsi il faut l'en récompenser ; je ne crois pas que l'on puisse trouver un chevalier qui soit plus courageux et qui mérite mieux de gouverner un empire. Quand les barons eurent entendu l'empereur, ils se levèrent tous et applaudirent à son dessein. Alors le bon empereur fit appeler Ide, il lui dit : Mon très-cher ami, pour les grands services que vous m'avez rendus, je veux vous récompenser comme il est juste ; je crois n'avoir pas de plus beau présent à vous faire que celui d'Olive ma chère fille, je vous la donne en mariage, afin qu'après moi vous gouverniez mon empire ; comme je suis très-avancé en âge, je vous donne dès-à-présent le gouvernement de mon empire. Sire, lui répondit Ide, que me dites-vous là ? Sachez que je suis un pauvre gentilhomme, chassé de mon pays, et je n'ai aucun bien ; ce serait dommage que la fille d'un empereur fût alliée à un homme aussi peu fortuné que je le suis. Sire, je vous remercie très-humblement, et vous prie de marier votre fille, qui est belle, à quelque prince puissant qui puisse vous donner des secours dans l'occasion. Comment, dit l'empereur à Ide, vous osez refuser la main de ma fille, qui vous procurerait certainement beaucoup d'honneurs. Ide lui répondit : Puisqu'il vous plaît de me faire cette faveur, je ne la refuserai pas, je vous remercie humblement de tant d'honneur. L'empereur fit appeler sa fille, qui vint aussitôt auprès de lui, car elle avait été avertie pourquoi l'empereur l'avait mandée. Quand elle fut en sa présence, il lui dit : Ma chère fille, il faut me promettre de faire ce que je vous dirai. Sire, je ne puis rien vous refuser de ce qui peut vous faire plaisir. Ma fille, je suis charmé de votre réponse ; je vous ai fait appeler pour vous dire que n'ayant que vous d'héritière dans mon empire, je désire vous marier avec Ide, pour qu'il le maintienne et le défende. Je veux qu'il en soit roi et vous reine après ma mort. Sire, dit Olive, je suis prête à satisfaire à vos volontés. Je remercie Dieu des grâces qu'il me fait en ce jour, en me donnant celui que j'aime le plus au monde. Elle se mit à genoux devant l'empereur son père, et le remercia de sa bonne intention pour elle ; elle se leva ensuite et l'embrassa en lui disant : Mon très-cher père, je vous prie de ne point retarder notre mariage, car j'ai appris qu'Ide avait dessein de s'en aller. Quand les barons l'entendirent, ils ne purent s'empêcher de rire ; l'empereur dit alors : Approchez, Olive, venez fiancer avec Ide votre futur mari. Pour les grands services que vous, Ide, m'avez rendus, je vous donne ma très-chère fille en mariage, et la possession de mon empire après ma mort. Quand Ide eut entendu l'empereur, tout son sang se glaça dans ses veines ; elle perdit contenance et trembla de tous ses membres, elle priait Dieu de vouloir bien la conseiller sur ce qu'elle avait à faire. Elle disait en elle-même, je vois bien que je serai contrainte d'accepter la proposition ; ah ! mon père, votre indigne amour pour moi me cause bien des malheurs, je ne puis éviter d'être découverte par la fille de l'empereur, et je ne pourrai leur échapper. D'ailleurs, si je déclare que je suis fille, peut-être mandrait-il à mon père le lieu où je suis, afin qu'il m'envoye chercher ; cependant puisque les choses sont poussées à un tel point, j'épouserai la fille de l'empereur, je posséderai son empire et je ferai ce que Dieu me conseillera. Elle dit ensuite à l'empereur : Sire, puisque c'est votre volonté de me donner votre fille en mariage, je suis prêt de l'accepter. On les conduisit alors à l'église, où ils fiancèrent et furent mariés tout de suite, et au sortir de l'église ils retournèrent au palais, où l'on avait préparé un magnifique festin. Le détail des fêtes et des divertissements qu'il y eut serait trop long à faire ; mais on peut dire, avec vérité, que depuis la fondation de Rome on n'avait point vu dans cette ville d'aussi grandes réjouissances comme il y eut à l'occasion du mariage de ces deux demoiselles, dont on croyait que l'une était un homme. Quand on eut soupé, on conduisit dans leur chambre les deux demoiselles, où on coucha Olive. Ide ferma la porte, afin que personne ne pût les entendre, puis vint au lit, se coucha sur le bord et dit à Olive : Que Dieu vous donne une bonne nuit ! mais n'attendez rien de moi, car je suis indisposée ; elle embrassa Olive, qui lui dit : Mon très-cher ami, vous êtes maintenant ce que j'ai de plus cher au monde, et afin que vous ne pensiez pas que je désire ce qui se fait entre l'homme et la femme, je suis contente de m'en déporter pendant quinze jours, car je vous crois si honnête, que je n'appréhende nullement que vous manquiez à la fidélité inviolable que vous m'avez jurée. Ide lui répondit : Belle, je voudrais bien pouvoir faire votre volonté. Ils passèrent ainsi le reste de la nuit à s'embrasser. Le lendemain, ils se levèrent et on leur fit mettre de riches habillements, puis ils vinrent au palais, et dès que l'empereur vit sa fille Olive, il lui demanda, après l'avoir bien considérée : Eh bien ! ma fille, comment êtes-vous mariée ? Sire, lui répondit Olive, ainsi que je désirais, car je crois que j'aime Ide encore plus que vous qui êtes mon père. Cette réponse fit rire tous les barons qui étaient assemblés. Les fêtes durèrent huit jours, et chacun se retira où bon lui sembla. Quand les quinze jours furent écoulés, Ide étant couchée avec son épouse, n'osait approcher d'elle ; mais Olive fut bien fâchée et dit tout bas : Que je suis malheureuse de m'être attachée à un aussi bel homme ! Puis elle s'avança vers Ide pour savoir le sujet de son silence. Ide se mit à pleurer et lui demanda grâce ; elle lui raconta le sujet pour lequel elle avait déguisé son sexe ; elle lui dit qu'elle était femme et qu'elle s'était sauvée parce que son père avait voulu l'épouser malgré elle. Olive ayant entendu le triste récit de la malheureuse Ide, en fut bien fâchée, cependant elle la consola et lui dit : Ma chère amie, ne craignez rien, car je ne vous accuserai pas, et puisque nous sommes épousées, je vous serai fidèle ; je passerai ma vie avec vous, puisque c'est la volonté de Dieu. Comme elles parlaient particulièrement, il y avait dans une chambre voisine un jeune homme qui, ayant entendu leurs propos, alla aussitôt au palais et rapporta à l'empereur tout ce qu'il venait d'entendre. Cette nouvelle désagréable fâcha beaucoup l'empereur, qui lui dit de prendre bien garde à ne pas se contredire dans une de ses paroles. Le jeune homme lui répondit : Sire, faites-moi trancher la tête si la chose n'est pas comme je vous l'ai rapportée. L'empereur voyant la fermeté avec laquelle le jeune homme soutenait ce qu'il avait avancé, fit appeler ses plus proches barons et leur raconta tout ce qui s'était passé ; ils ne pouvaient s'imaginer que cela pût être, à cause de son grand courage. L'empereur, pour mieux s'en assurer, imagina de faire préparer un bain, et quand il fut prêt il envoya chercher Ide, qui ne se méfiait de rien ; quand Ide fut arrivée dans la chambre où était le bain, il lui ordonna de se déshabiller pour se baigner. Ide fut bien surprise et dit à l'empereur : Sire, je vous prie de vous en déporter pour cette fois, je n'ai pas même coutume de le faire. L'empereur lui dit qu'il ne se déporterait pas et qu'il fallait se déshabiller ; car si ce qu'on lui avait dit était

vrai, il la ferait mourir avec sa fille. Ide vit bien à ces paroles qu'elle était perdue : elle se jeta aux genoux de l'empereur, en lui demandant grâce et le priant d'avoir pitié d'elle. Alors il envoya chercher ses barons qui se promenaient par le palais, et qui étaient tous bien fâchés du malheur de la pauvre Ide, qu'ils aimaient beaucoup par rapport à sa valeur. Ils vinrent auprès de l'empereur, et y trouvèrent Ide qui était à genoux à ses pieds et qui fondait en larmes ; l'empereur leur raconta toute la vérité du fait, pourquoi il fallut que justice en fût faite. Alors elle fut condamnée, par tous les pairs et barons de Rome, à être brûlée. Ide était à genoux, attendant son jugement et ayant les mains étendues vers le ciel, priant notre Seigneur Jésus-Christ de la venir secourir en cette extrémité. Par un miracle, Olive, après avoir perdu Ide, retrouva en elle un prince qui devint empereur. On le nommera Ide, même fils du roi Florent. Ils eurent un fils, dont il sera parlé dans la suite de cette histoire.

Comme le roi Florent envoya deux de ses chevaliers à Rome vers l'empereur son fils, le priant de le venir voir, qu'il laissât l'empire de Rome à son fils Croissant, et amenât avec lui Olive sa belle-fille.

L'empereur et l'impératrice voyant leur fils croître tous les jours en esprit et en talents, adressaient au ciel des vœux de remerciment, le priant de vouloir bien continuer de répandre ses bontés sur leur fils. Un jour de Pentecôte, comme l'empereur tenait sa cour pour célébrer la solennité du jour, plusieurs rois, ducs, barons et comtes y étaient venus, et comme on était au milieu du dîner, il arriva deux notables chevaliers, qui, lorsqu'ils furent entrés au palais, vinrent vers l'empereur Ide, le saluèrent et lui dirent : Que Dieu garde et conserve le noble et puissant roi Florent d'Aragon, de Navarre et duc de Bordeaux, et veuille conserver le noble et excellent empereur romain son cher fils, et sa belle fille l'impératrice Olive. Quand l'empereur Ide entendit parler de son père, il fut saisi de frayeur, il regarda attentivement les deux chevaliers et leur demanda comment le roi Florent son père s'était porté depuis son départ ; alors un des chevaliers lui répondit : Sire, si je voulais dire dans quel désespoir était plongé votre père, je pourrais être trop long, je vous dirai seulement qu'après que vous fûtes parti, il y vint des nouvelles que votre oncle le roi de Navarre venait le voir ; votre père alla au-devant de lui. Ils vinrent à Courtouse et descendirent au palais, où votre père apprit que vous étiez parti, il fut si irrité que personne n'osait l'approcher ni lui parler : il courait par le palais comme un désespéré, personne n'osa rester au château ; il fut attaqué d'une forte maladie qui le réduisit presqu'à la mort ; mais peu-à-peu ses forces revinrent et il se rétablit parfaitement. Le roi de Navarre et plusieurs princes l'engagèrent à demander à Dieu le pardon de ses fautes. Il reconnut son erreur, et le repentir de ce qu'il avait causé votre fuite lui fit répandre un torrent de larmes. Dans ces entrefaites le roi de Navarre fut attaqué d'une maladie si violente, qu'il mourut au bout de quatre jours ; le roi votre père le regretta beaucoup ; sa santé revint un peu, mais il est retombé depuis et il est dangereusement malade. On lui a rapporté depuis quelque temps toute votre aventure, dont il a été très-satisfait, et il désire beaucoup vous voir : c'est pourquoi il nous a envoyés pour vous recommander comme à son enfant, que vous et votre femme quittiez ce pays et le laissiez à votre fils, en lui donnant des hommes notables pour le conduire, et vous passerez vos jours dans le royaume d'Aragon qui vous appartient, ainsi que celui de Navarre et le duché de Bordeaux ; vous voudrez bien, auparavant que je parte, me dire votre volonté, afin que je puisse en rendre la réponse au roi votre père.

Comme l'empereur Ide et sa femme firent à leur départ de Rome de belles remontrances à leur fils, et comme ils arrivèrent à Courtouse auprès du roi Florent qui les reçut comme ses enfants.

Après que l'empereur Ide eut entendu raconter aux chevaliers les tristes nouvelles de la dangereuse maladie de son père, des larmes de pitié lui tombèrent des yeux et il leur répondit : Seigneurs, de votre arrivée et de vos bonnes nouvelles je vous remercie, je suis bien fâché de sa maladie, dont pour le reconforter et réjouir vous retournerez vers lui, et lui direz que je me recommande à lui et que vers la saint Jean je serai chez lui. Les messagers entendant la réponse de l'empereur furent contents ; ils allèrent dîner, et revinrent prendre congé de l'empereur, qui leur fit de beaux présents pour l'amour de Florent son père. Quand l'impératrice entendit que son mari voulait quitter le pays où elle était née, et pour l'amour de son fils Croissant que tendrement elle aimait, mais puisque le plaisir de son seigneur était de faire ainsi, elle se contenta par elle-même, car elle l'aimait tant que pour rien elle n'eût voulut contredire sa volonté. Les barons du pays furent bien courroucés, mais ils se reconfortèrent le plus qu'ils purent pour Croissant que l'empereur leur avait recommandé. Il fit à son fils plusieurs belles remontrances et doctrines : il lui recommanda d'être doux et courtois avec son peuple, de ne pas croire légèrement et surtout de ne pas écouter les flatteurs ni le venin qui pouvait sortir d'eux. Fais-toi servir par des gentilshommes qui soient sortis de gens qui, en leur temps, aient eu bonne renommée ; aime les églises, donne pour Dieu aux pauvres ; que tes coffres et tes trésors soient ouverts à tes chevaliers. Ainsi, comme on le voit, l'empereur Ide donna à son fils Croissant de notables enseignements ; puis quand il eut fini il appela ses barons et leur dit : Seigneurs, la plupart de vous savent que ma volonté est que moi et ma femme allions par devers le roi mon père, par quoi je vous recommande mon fils ; je lui laisse de bien grands trésors, afin que si une guerre ou autre affaire lui survient, qu'il soit pourvu d'argent pour y obvier et aller à l'encontre de ceux qui voudraient faire du dommage à lui ou à son pays : aussi le royaume d'Aragon n'est si loin d'ici, que tôt je n'en aie des nouvelles. Quand les barons entendirent l'empereur qui avait entrepris de faire ce voyage, ils furent bien certains qu'ils ne pouvaient le détourner de son plaisir. Ils lui répondirent tous en général qu'il pouvait faire à sa volonté ; qu'ils accompliraient son

commandement, qu'ils serviraient son fils Croissant, l'aideraient à garder son pays et ses terres et à les défendre contre ceux qui voudraient lui nuire. Après que l'empereur eut parlé à son fils et à ses barons, qu'il leur eut dit sa volonté, il fit préparer ses équipages et prit avec lui grand nombre de chevaliers pour l'accompagner ; il fit appareiller deux gros vaisseaux qu'il fit charger de vivres et d'armes pour leur défense, de toutes sortes de richesses en robes et joyaux ; puis ils prirent congé du saint Père et des habitants de la ville, qui étaient très-fâchés de leur départ. Ils s'embarquèrent tous sur la rivière du Tibre, eux et ceux qui devaient s'en aller. Au départ, les pères prenaient congé de leurs enfants en les embrassant tendrement. Lorsque l'impératrice Olive vit qu'il fallait quitter son fils, elle se mit à pleurer amèrement ; mais l'empereur la consola du mieux qu'il put. Ils montèrent sur leurs vaisseaux et voguèrent si bien qu'ils gagnèrent la haute mer, où ils naviguèrent tant de nuit que de jour sans dangers et sans aventures, qu'ils arrivèrent en la ville de Courtouse, où ils descendirent et furent reçus en grande joie ; ils traversèrent la ville, et vinrent ensuite au palais, où, étant montés, ils trouvèrent le roi Florent qui était sur son lit. Quand il fut averti de leur arrivée, il en eut grande joie. L'empereur et sa femme se mirent à genoux devant lui. Quand il les vit il ne put rien leur dire ; mais il leur fit signe de s'approcher de lui : ce qu'ils firent ; il les embrassa par grand amour, et leur dit qu'ils fussent les bienvenus en son royaume.

Si je vous parlais de leur grande joie, je pourrais trop vous ennuyer, c'est pourquoi retournons à parler du noble Croissant qui était resté dans Rome.

Comme le noble Croissant fut si libéral qu'il donna tout le trésor que son père lui avait laissé, si bien que n'ayant plus rien il fut contraint de chercher des aventures avec un seul domestique.

Bientôt après que l'empereur Ide et l'impératrice Olive furent partis de Rome, Croissant, leur fils, crût et amenda en vertus ; il se divertissait et prenait son plaisir en toute manière : il faisait crier des joûtes et faisait des présents aux dames et aux chevaliers. Nul ne parlait de lui qu'il n'emportât quelque don ; il prenait plaisir à donner et il était aimé de tout le monde. Mais plusieurs anciens disaient entr'eux : Si Croissant, notre jeune prince, fait ainsi longuement, le trésor que l'empereur son père lui a amassé pourra bien diminuer, et ceux qui maintenant le suivent de si près le laisseront aller et l'abandonneront quelque jour. Ce qui arriva, ainsi que ci-après vous pourrez ouïr ; car il donna à tel qui pour lors était pauvre, et quand il fut riche ne lui voulut pas donner du pain à manger. Il fut si généreux qu'il donna tout le trésor que son père lui avait laissé ; il donna aussi le sien ; il se trouva sans aucun bien, et fut délaissé de tous ceux qui l'avaient servi. Comme il n'avait plus rien à leur donner, ils se tournaient d'autre part quand ils le devaient rencontrer ; il s'en aperçut trop tard, et il en eut un si grand chagrin qu'il voulut s'en aller du palais, afin de chercher des aventures, car il vit bien qu'après avoir tout donné, il ne trouvait pas un homme qui voulût lui prêter un seul denier. De ce qui lui était resté, il acheta deux chevaux, monta sur l'un et fit monter sur l'autre son domestique, qui avait derrière lui une petite malle dans laquelle étaient ses habits ; car il n'avait dans sa bourse que cent livres d'argent pour faire sa dépense. Un matin il sorti pour n'être point vu, et il s'éloigna de la ville de Rome.

Nous parlerons de lui quand il en sera temps.

Comme les Romains mandèrent au roi de Pullie qu'il vint les gouverner, parce que Croissant, qui était trop jeune, avait donné tout son bien ; comme Guiemart vint et comme ils le reçurent.

Après que les barons et les sénateurs de Rome furent avertis que leur droiturier seigneur Croissant était parti de la ville et qu'il avait dépensé tout son bien, ils tinrent assemblée au capitole, où l'un d'entr'eux dit : Que maudite était la terre gouvernée par un seigneur trop jeune, comme on a pu l'apercevoir par notre jeune seigneur Croissant, qui a tout dépensé et donné les grands biens que son père lui avait laissés ; il disait qu'il aurait bien mal gouverné son pays puisqu'il n'avait pu garder ce qu'il tenait si bien enfermé dans ses coffres. Et pour cela je suis d'avis que nous envoyions par devers le roi Guiemart de Pullie, qui a l'intention de nous venir assiéger parce qu'il sait bien que nous sommes sans seigneur, et, sur ce sujet, mon avis est que par devers lui une noble ambassade soit envoyée, le priant que vers la ville de Rome il veuille venir, qu'ils lui rendraient obéissance. Il vaut mieux y aller à présent, pour qu'il ne nous fasse aucun dommage. Ceux qui étaient là l'approuvèrent ; ils dépêchèrent vers lui, et il reçut très-bien l'ambassadeur ; il vint à Rome où ils le reconnurent pour leur seigneur. Auparavant son entrée dans Rome, ils allèrent au-devant de lui en grand triomphe et l'amenèrent dans la ville, au son des trompettes qui marchaient devant lui, jusqu'à ce qu'il vint descendre à l'église de saint Pierre, dont il baisa les reliques, sur lesquelles il fit serment, selon la coutume des empereurs et des rois ; puis après il vint au palais où il fut reçu en grande joie des nobles et du peuple, et gouverna Rome en paix et bonne justice.

Nous laisserons à parler de lui et retournerons au noble Croissant.

Comme Croissant vint à Nice en Provence vers le comte Remond qui était assiégé par les Sarrasins ; de l'honneur qu'il lui fit en lui donnant son casque et le faisant chevalier, et de la jalousie que le fils du comte avait contre lui.

Après que Croissant fut parti de Rome avec son domestique, voyant qu'on ne tenait déjà plus compte de lui, parce qu'il n'avait plus rien du tout à donner, il traversa la Romanie et la Lombardie, et passa le Piémont et le Dauphiné. Quand il fut arrivé dans la ville de Grenoble, on lui dit qu'il y avait en Provence un comte, qui se nommait Remond de Saint-Giles, qui était assiégé dans Nice par le roi de Grenade et le roi de Belmarin, lesquels nuit et jour donnaient de très-grands assauts à la ville, et avaient juré et fait ser-

ment qu'ils ne partiraient point de là auparavant qu'ils ne l'eussent prise, et eussent fait mourir le comte Remond. Quand Croissant eut entendu ces nouvelles, il se rassura, reprit courage et se mit dans l'idée qu'avis lui était que les Sarrasins s'en iraient et lèveraient le siége avant d'arriver. Après que lui et ses chevaux eurent mangé, il monta à cheval avec son domestique et ne cessa de marcher jusqu'à Nice, où il n'arriva que le soir sans être aperçu par aucun des assiégeants; car pour lors ils étaient retirés dans leurs tentes et pavillons, parce qu'environ deux heures avant que Croissant arrivât à la ville, les Sarrasins et ceux de la ville s'étaient escarmouchés, dont ils étaient tous bien las et accablés: aussi par le côté où Croissant arriva il n'y avait aucun Sarrasin. Il fit tant qu'il vint à la porte, et cria si haut au portier qu'il le laissa entrer, voyant qu'il n'était que lui deuxième et que c'était un chrétien. Quand Croissant se vit dans la ville, sans aucun danger, il fut content, et arriva dans un des bons logis de la ville où il descendit et soupa avec son hôte, parce qu'il était déjà tard pour aller à la cour. Il y alla le lendemain matin et y trouva le comte Remond qui devisait avec ses chevaliers au sujet de la guerre. Quand Croissant fut entré il salua le comte et tous les barons qui y étaient; le comte voyant ce jeune vassal, le considéra et il lui sembla qu'en aucun jour de sa vie il n'en avait vu de plus beau que celui qui l'avait salué; il passa avant, vint prendre Croissant par la main, lui demanda qui il était et comment il avait nom. Sire, dit-il, mon nom est Croissant. Le comte lui dit: Je suis bien charmé de votre arrivée, cela me fait plaisir, car il est aujourd'hui nécessaire d'avoir avec moi un chevalier pour m'aider. A votre air vous me semblez être un homme par qui grande chose pourrait être faite, car de votre âge je n'ai point vu de vassal qui dût plus se faire craindre si entre ses ennemis il se trouvait; parce que je vois à vos habillements que vous n'êtes pas chevalier, je vous le ferai afin que votre prouesse soit connue. Vous voyez que devant cette ville sont logés deux rois qui sont ennemis de notre foi, lesquels au plaisir de Dieu j'ai intention demain de combattre; j'attends cette nuit mon frère le duc de Calabre, qui amène avec lui trente mille hommes; j'en ai quinze mille en cette ville; vu votre grand courage, qui vous a engagé à me venir servir, tel honneur je vous ferai, que je vous donnerai mon enseigne à porter, et si tant est que vous fassiez ce qu'il me plaira, vous n'aurez pas perdu vos peines. Sire, dit Croissant, Dieu me fasse cette grâce que demain à lui et à vous je puisse rendre tel service que ce soit le bien de la chrétienté et le vôtre, car si par vous je suis fait chevalier, tout le temps de ma vie j'en aurai souvenir. Alors le comte appela son fils, qui n'était pas encore chevalier, ainsi que plusieurs autres, lesquels il fit chevaliers, leur donnant l'accolade, et dit à Croissant: Chevalier, je prie Dieu qu'il te veuille donner telle force que demain tu puisses gagner la bataille. Sire, dit Croissant, Dieu me fasse la grâce de vous récompenser de l'honneur que vous me faites aujourd'hui; car quant à moi, moyennant la grâce de Dieu, je ferai si bien demain que vos ennemis maudiront l'heure qu'ils sont venus vous assaillir. Ainsi, comme ils étaient à deviser, le duc de Calabre entra dans la ville et vint descendre devant le palais; de la joie que le comte en eut, je ne vous en ferai mention à présent; mais il arriva que les chevaliers nouveaux étaient au double et la quinzaine fut dressée où ils devaient aller s'éprouver. Le duc de Calabre et le comte Remond son frère les accompagnèrent, désirant voir le meilleur assaut. Le duc demanda au comte quel était le jeune chevalier qui auprès de son neveu chevauchait, parce que plus beau ni plus puissant il n'en avait vu. Frère, lui dit-il, il est venu pour honneur acquérir, mais je ne sais de quelle famille il est. Quand ils furent au lieu où la quinzaine était dressée, le fils du comte prit sa lance et frappa contre l'estache un si grand coup que sa lance se brisa; puis les autres y vinrent et tous essayèrent: les uns rompirent leurs lances, les autres tombaient par terre par la force de leurs coups; mais il n'y en eut aucun qui pût faire remuer l'estache. Quand Croissant vit que tous s'étaient éprouvés pour renverser entièrement l'estache, il prit une grosse et forte lance, laquelle il baissa, et piqua son cheval avec une telle force, qu'avis était à ceux qui étaient là que tout dût se rompre; il attaqua l'estache de telle force qu'il abattit tout en tas; ceux qui étaient présents en furent surpris; le comte Remond dit au duc de Calabre que de quiconque plus beau coup n'avait vu, et que bien était à craindre celui qui l'avait fait. Bien prisé fut-il des dames et surtout de la fille du comte, qui était belle demoiselle; mais le fils du comte en fut bien fâché, et prit une si grande aversion contre Croissant qu'il eût bien voulu courir sur lui pour le détruire. Quand Croissant eut frappé son coup, il s'en retourna vers le comte, lequel lui dit doucement: Croissant, Dieu veuille augmenter votre valeur! mais je vous prie humblement de me dire qui vous êtes et de quels parents, car je sais que vous êtes issu de noble famille. Sire, puisque vous voulez savoir la vérité, je vous la dirai sans rien manquer: sachez que je suis fils de l'empereur de Rome, d'où je suis parti pour un remords que je n'ai pu supporter; ainsi je vais par le monde chercher des aventures telles qu'il plaira à Dieu de me les envoyer. Quand le comte entendit Croissant il fut bien joyeux et loua notre Seigneur, et lui dit: Beau-fils, soyez le bienvenu, j'ai une fille belle et aimable, je veux que vous l'ayez en mariage, et vous aurez tant de terres et seigneuries, que jamais n'aurez pauvreté. Sire, si belle offre je ne veux refuser; mais avant que jamais je prenne femme, mon vouloir est de mon honneur exaucer, et que renommée soit de moi comme elle a été de mes prédécesseurs, et aussi que terres et seigneuries j'aie conquises. Après ces paroles dites, le duc de Calabre et le comte Remond prirent entr'eux deux le valeureux Croissant par les mains, ils l'emmenèrent diner au palais; ils vinrent ensuite dans la salle où tous les barons étaient, et alors Croissant, qui désirait se trouver en un lieu où son courage pût briller, parla tout haut et dit au comte Remond: Sire, vous savez déjà bien que les ennemis de Dieu et les vôtres vous tiennent assiégé en votre ville, et il est très-déraisonnable de les y souffrir si long-temps sans leur avoir fait quelque tour ou attaque, et pour ce je conseillerais qu'avant que je pusse connaître votre état et votre puissance, ni quels sont vos gens, il serait bon que dès maintenant nous allassions les attaquer. Disposez

vos chefs et vos capitaines pour conduire et guider vos hommes, et quand vous serez sorti, vous leur ferez savoir votre venue, ensuite nous les suivrons de si près qu'à grande peine leur donnerons-nous le loisir de se défendre. Quand le comte Remond et le duc de Calabre entendirent Croissant, ils louèrent son conseil, ils donnèrent leurs ordres et choisirent ceux qui devaient conduire les bataillons. Ils sortirent ensuite de la ville avec leurs gens.

Comme Croissant gagna la bataille par son grand courage; comme y périrent tous les Sarrasins, dont le comte Remond et son frère furent bien joyeux.

Quand le noble comte Remond fut hors de la ville, il ordonna trois bataillons; il donna le premier à conduire à Croissant et lui dit: Chevalier, je vous prie de montrer aujourd'hui que vous êtes issu de famille d'empereurs romains et de la noble lignée de Huon de Bordeaux; car j'ai grande confiance en la force de votre bras, et il me semble que mes ennemis sont déjà devant moi. Sire, je ferai tant au plaisir de Dieu, que nos ennemis n'auront le loisir de disputer la victoire. Il donna le second à son fils, en le priant de montrer la valeur dont il était pourvu. Il conduisit le troisième avec le duc de Calabre; chaque bataillon était de quinze mille hommes. Le comte envoya un messager à l'armée des Sarrasins pour annoncer son arrivée; le messager ayant fait son message, retourna vers le comte Remond auquel il raconta toute l'affaire. Après que le messager eut parlé, Croissant dit: Sire, je vous prie de me dire quelles armes portent les rois païens, afin que je les connaisse; car plutôt les chefs seront morts, plutôt leurs gens s'enfuiront. Alors le comte enseigna les armes des rois à Croissant. Sire, dit-il, puisque j'en suis averti, jamais je n'arrêterai jusqu'à ce que je les aie rencontrés. Alors les Sarrasins qui virent bien venir les chrétiens, commencèrent à jeter un si haut cri, qu'il n'y eut si hardi qui ne fût surpris. Quand Croissant aperçut les Sarrasins approcher, il fit hâter la bataille, et quand il fut prêt, il baissa sa lance, qui était très-forte, de laquelle il frappa le fils du roi de Belmarin, tellement que sa lance lui passa outre le corps et il tomba mort. Quand Croissant eut tué le fils du roi Belmarin, il vit devant lui le neveu du roi de Grenade qu'il renversa par terre si rudement qu'en tombant il se rompit le col. Quand sa lance fut rompue, il mit l'épée à la main, dont il abattait les Sarrasins, et il en faisait si grand carnage, qu'il n'y avait nul si hardi qui osât l'attendre. La nouvelle vint bientôt au roi de Belmarin que son fils était tué par un chevalier, qui par la bataille faisait merveilles. Quand le roi entendit la mort de son fils, il fit serment qu'il aimait mieux mourir que sa mort ne fût vengée. Alors il vint à la bataille et trouva le sénéchal du duc, il le frappa de sa lance par l'écu, de telle force qu'il ne le put garantir que tout outre le corps elle ne lui passât. Alors la bataille recommença de nouveau: bien se battaient Provençaux et Calabrais. Le comte Remond se jeta dans la mêlée, il rencontra dans son chemin l'amiral des Cordes, il lui donna un si grand coup d'épée qu'il le fendit jusqu'aux dents. Ensuite voyant le roi de Grenade qui faisait grand carnage de ses gens, il prit une lance et lui vint à l'encontre; il lui porta un coup sur son écu, tellement qu'il tomba au milieu de ses gens; le comte l'aurait tué, si ses gens ne l'eussent secouru. D'autre part, Croissant vit venir devant lui le roi Belmarin, qui le cherchait dans les rangs pour se venger de la mort de son fils. Quand il vit Croissant qui allait, confondant hommes et cheveaux, et que nul n'était qui lui pût résister, il s'écria haut à Croissant et lui dit: O faux chevalier, qui as tué mon fils, bien dois louer Mahomet si je puis m'en venger. Alors il baissa sa lance et frappa Croissant au milieu de l'écu, de si grande force, que sa lance se rompit par la force du coup qui n'ébranla pas plus Croissant que comme si c'eût été un roc. Croissant, irrité du coup, abandonna la bride de son cheval, et leva sa bonne épée dont il frappa le roi sur le coin de son casque, qu'il abattit; tout le coup tomba comme la foudre, atteignit le cheval de si grande force qu'il le renversa par terre, et fut force au roi de tomber. Il fut si étourdi du grand coup qu'il avait reçu, que s'il n'eût été aussitôt secouru par ses gens, le noble Croissant lui eût tranché la tête. Les païens et Sarrasins remontèrent leur roi et coururent sur Croissant pour le faire mourir, mais ils n'osaient l'approcher de près. Il aperçut le grand amiral d'Espagne, et lui donna un si grand coup d'épée qu'il le fendit jusqu'à la poitrine, et il tomba mort entre les pieds des chevaux. Les païens en eurent grand deuil, surtout le roi de Grenade, qui était présent, lequel quand Croissant le vit en fut joyeux; il approcha de lui et lui donna sur le casque un si grand coup qu'il le fendit jusqu'à la poitrine, et tomba mort. Puis vint à celui qui portait l'étendard des Sarrasins, auquel était peint le portrait de Mahomet, il lui donna un coup de revers de sa bonne épée entre le cou et l'épaule, tellement qu'il lui abattit la tête. Quand les Sarrasins virent leur roi étendu mort, et l'étendard où ils devaient se rallier renversé par terre, le courage leur faillit, et ils commencèrent à perdre place. Croissant, qui ne pensait qu'à tuer et mettre à mort tous les chefs, vit passer devant lui le roi de Belmarin, auquel il donna un si grand coup d'épée qu'il lui abattit toute l'épaule, dont la grande douleur qu'il sentit le fit tomber pâmé entre les chevaux, où il mourut à grande peine. Le comte Remond et le duc de Calabre voyant devant eux les hautes actions que Croissant faisait, bénirent l'heure et le jour de sa naissance, remerciant Dieu de le leur avoir envoyé. Si du grand courage de Croissant je voulais vous parler, je pourrais être trop long; mais, par son secours, les Sarrasins furent mis en déroute et s'enfuirent vers la mer; ceux qui purent se sauver furent heureux, mais il en échappa bien peu. Après la bataille, les Provençaux et Calabrais vinrent au butin qui fut grand. Le comte partit et donna tellement, que chacun fut content; car tant de biens et de richesses il y avait ès tentes des Sarrasins qu'on ne pouvait les nombrer, et tous ceux qui y eurent part furent bien riches.

Du grand honneur que le comte Remond fit à Croissant en voulant lui donner sa fille en mariage, dont son fils fut jaloux et voulut faire mourir Croissant; mais il ne put, car Croissant le fit mourir et se sauva au plus vite.

Après que la bataille fut finie et que les Sarrasins furent détruits, le comte Remond vint vers Croissant; il le plaça entre lui et le duc de Calabre, et ils entrèrent dans la ville, où ils furent reçus à grande joie; ils vinrent devant le palais, montèrent à la salle, où tous se désarmèrent, et ensuite le comte dit tout haut : O très-noble chevalier, rempli de courage, à qui nul ne doit se comparer, par ta vertu tu as sauvé une partie de la chrétienté, où la foi est exaucée, il n'est en mon pouvoir de te récompenser; cependant si tu veux t'abaisser à prendre ma fille en mariage, je te donnerai la moitié de tout mon bien. Quand Croissant entendit le comte, il lui dit : Sire, de vos bontés et du présent que vous me voulez faire je vous remercie, quant à votre fille je lui ferai tant d'honneur que je la ferai impératrice de Rome, où elle sera servie et honorée comme reine de tout le pays. Le comte fut bien content de la réponse de Croissant; mais son fils ne l'était pas et dit en lui-même : Croissant, puisque par vous je me vois déshérité, et que mon père vous donne tout ce qui m'appartient, avant d'y consentir je vous ferai mourir si je puis. Ainsi, comme on peut l'entendre, pensait le fils du comte contre Croissant, lequel, s'il n'est secouru de Dieu, est en danger de périr.

Le comte Remond fut trouver sa fille et lui dit : Ma fille, sachez que vous aurez pour mari le plus hardi qui jamais ait porté l'épée : c'est le brave Croissant, lequel vous a retiré d'esclavage. Quand la demoiselle ouït son père, elle fut bien joyeuse. Sire, lui répondit-elle, puisque c'est votre désir et qu'à ce jeune chevalier vous m'avez donnée, je l'accepte volontiers et suis contente de faire à votre plaisir. Croissant fut bien content; humblement elle le salua et lui dit : Sire, de votre venue et secours nous sommes contents, car par vous nous est rendue toute joie. Dame, dit Croissant, ainsi vont les œuvres de Dieu : les hommes font les batailles, mais Dieu donne la victoire. Ainsi en conversant ils entrèrent en une chambre où les tables étaient mises; mais Izachar, fils du comte, n'y voulut pas entrer. Il s'en alla dans un lieu secret de la ville, où il fit venir dix de ses complices auxquels il dit tout ce qu'il avait intention de faire, et qu'à l'heure que Croissant serait endormi il viendrait le mettre à mort. Les dix larrons ayant entendu leur maître, répondirent tous qu'ils étaient prêts à faire à son commandement, et se turent en attendant que l'heure fût venue pour accomplir leur cruelle entreprise. Comme ils en parlaient, il y avait en une chambre un jeune écuyer qui entendit l'entretien, il revint et jura que jamais il ne s'arrêterait jusqu'à ce que la chose fût racontée à Croissant pour qu'il ne fût surpris. Il vint auprès de Croissant et lui fit le récit de toute la trahison. Quand Croissant entendit l'écuyer, il devint plus rouge qu'un charbon, et dit que jamais il ne pourrait croire qu'une telle trahison fût tramée par un homme si noble, de vouloir donner la mort à celui qui ne lui a pas fait de mal. Sire, dit l'écuyer, si vous n'y remédiez vous êtes perdu. Quand Croissant l'entendit, il eut bien peur et dit en lui-même qu'il n'en parlerait à personne, mais que si quelqu'un l'attaquait il lui donnerait un si grand coup de son épée qu'il le tuerait. Après qu'ils eurent soupé, il y eut plusieurs ébattements dans la salle; et ensuite le temps de se coucher étant arrivé, le comte Remond fit conduire Croissant dans une riche et belle chambre en laquelle était un lit bien paré. Croissant vint dans cette chambre accompagné d'écuyers, qui après se retirèrent et le laissèrent tout seul avec son écuyer. Croissant le fit coucher dans un lit séparé du sien, et ne voulut pas dire sa pensée; il lui recommanda seulement de ne pas se déshabiller. Pour lui, il prit ses armes, mit son épée à son côté, et se coucha dans son lit; il se cacha bien afin que ses armes ne fussent pas aperçues par ceux qui devaient le tuer. Alors le fils du comte entra dans la chambre tout armé et l'épée à la main, avec dix compagnons qui tenaient dans leur main chacun un grand couteau d'acier; aussitôt il leva son épée et frappa sur le casque de Croissant un si grand coup, qu'elle lui tourna dans la main, il vit par-là que Croissant était armé, dont il fut bien fâché; les dix compagnons frappèrent aussi sur Croissant, mais ils ne purent lui faire de mal; alors Croissant, l'épée à la main, sauta sur eux. Quand le fils du comte le vit, la frayeur s'empara de lui, il crut frapper, mais il ne le put, car Croissant se mit devant lui et le frappa si rudement qu'il le fendit jusqu'à la poitrine. Les autres qui étaient avec lui avaient tué l'écuyer de Croissant, dont il fut bien fâché; il les attaqua en désespéré, en tua cinq en peu de temps, et les autres se sauvèrent le plus vite qu'ils purent dans une chambre sans oser y faire le moindre bruit.

Comme Croissant partit de Nice à pied, armé de son épée; et comme le comte regretta son fils et fit poursuivre Croissant, qu'on ne put rattrapper.

Après que Croissant se vit ainsi assailli et qu'il avait massacré et mis à mort le fils du comte Remond, il eut bien peur, car il savait que s'il était pris il serait en danger de mourir. Il sortit vitement du palais; mais quand il vint aux écuries dans lesquelles était son cheval, il trouva une grosse chaîne de fer qui fermait la porte pour que la nuit on ne pût les tirer dehors. Quand il vit cela, il fut bien surpris et dit : O grand Dieu! daignez m'aider de votre grâce, je ne vois aucun moyen par où je puisse m'empêcher de subir la mort; hélas! je pensais être marié à la fille du comte, mais la chose est différente, car j'ai tué son frère. Alors Croissant commença à pleurer, et se mit à marcher dans la ville. Il ne s'arrêta pas qu'il ne fût parvenu à une des portes; il appela le portier et lui dit d'ouvrir la porte, qu'il avait besoin d'aller à ses affaires. Le portier, qui était bien exact, lui répondit qu'il perdait son temps, et que la porte ne serait ouverte que le soleil ne fût levé. Quand Croissant vit que par douce parole il ne voulait ouvrir la porte, il mit l'épée à la main et dit au portier : Méchant homme, si incontinent tu ne me fais ouverture, de cette épée que je tiens je te ferai mourir cruellement. Le portier aperçevant que Croissant levait l'épée pour le frapper,

eut peur et vint aussitôt lui ouvrir; mais il était si troublé qu'il tremblait de tous ses membres : il lui ouvrit donc la porte sans résistance. Ainsi Croissant sortit tout désarmé, n'ayant mis qu'une robe dessous son habit de soie, et son épée qu'il avait à son côté, avec une bourse qu'il avait mise à sa ceinture, en laquelle il y avait vingt sous de monnaie : ainsi il prit le chemin pour aller à Rome. Mais avant qu'il eût marché deux lieues loin de la ville, les cinq larrons qui étaient dans la chambre, ayant appris que le chevalier Croissant était parti, sortirent en faisant tant de bruit, que par tout le palais l'effroi s'éleva, et même que le roi vint au palais l'épée à la main, et trouva les larrons qui lui dirent que pour quelques paroles que Croissant et son fils avaient eues ensemble, il était survenu un débat où il avait été tué par Croissant, qui l'avait fait avec intention, afin que de votre pays il fût seigneur, à cause de votre fille que vous lui avez promise en mariage, et nous n'avons pu venir à temps qu'il ne se sauvât. Les cinq hommes qu'il a tués avec votre fils n'étaient pas armés, mais Croissant l'était et ressemblait à un terrible ennemi. Quand nous vîmes que nous étions désarmés, nous tuâmes son écuyer.

Quand le comte entendit les larrons, il fut courroucé de la chose ainsi arrivée, il vit la chambre où son fils était étendu mort. Quand il l'aperçut, du grand chagrin qu'il en eut il tomba pâmé auprès de son cher fils; puis quand il fut revenu à lui, il adressa sa voix au ciel en disant : Croissant, que votre arrivée et votre secours me coûtent cher! Alors il ordonna à ses seigneurs et gentilshommes qu'ils se missent à courir après le traître qui avait tué son fils; car, si je puis le tenir, jamais de mes mains il n'échappera que je ne le fasse mourir. Alors de tous côtés s'armèrent les seigneurs, même le comte s'arma et monta sur son meilleur cheval; il sortit de la ville avec ses gens, qui se dispersèrent tous parmi les champs, et demandaient à ceux qu'ils rencontraient s'ils n'avaient point vu passer Croissant; mais ils eurent beau s'informer, ils ne purent en savoir aucune nouvelle certaine; ils apprirent seulement qu'un homme l'avait rencontré à quinze lieues au-delà, qui s'en allait en grande hâte.

Quand le comte entendit que leurs peines seraient perdues de faire plus de recherches, ils s'en retournèrent vers la ville de Nice, bien fâchés et indignés; le comte surtout pleurait beaucoup la perte de son fils, même de Croissant; car, disait-il, c'était le plus hardi et le plus sage chevalier que l'on pût trouver au monde, et plût à Dieu qu'entre lui et moi fût fait un bon accord pour qu'il eût ma fille en mariage, et après moi mes terres. Il y eut plusieurs de ses gens qui lui dirent : Sire, laissez-le aller; car il ressemble mieux à un ennemi qu'à un homme; il est trop fier et trop cruel, il tuerait aussitôt un homme comme un autre boirait un verre de vin. Maudite l'heure où il est né! Alors le comte Remond revint à la ville, en regrettant la perte de son fils, et même il regretta Croissant. Quand il fut arrivée dans le palais, il fit enterrer son fils, et lui fit faire le service qui convenait. Le duc de Calabre son frère, les barons et chevaliers qui étaient là furent bien fâchés, mais ils ne savaient comme la chose était allée; la fille du comte Remond était inconsolable, tant elle avait aimé Croissant qu'elle croyait avoir en mariage.

Je ne parlerai plus d'eux, et je ferai mention de Croissant.

Comme Croissant arriva dans une petite ville nommée Florencole, logea avec des larrons, qu'il tua dans une dispute, et se sauva; et comme il vint à Rome, où personne ne voulut lui donner un morceau de pain, et il fut obligé de coucher dans le vieux palais sur une botte de paille.

Quand Croissant fut parti de Nice et qu'il se vit à pied, il pria Dieu de prendre pitié de lui. Il marcha trois jours sans boire ni manger qu'un peu de pain et d'eau; il avait une faim si grande qu'à peine il pouvait se soutenir. Il marcha si bien qu'il arriva à Florencole; il aperçut un hôtel qui ressemblait à une taverne, et dit que quand il devrait être décapité, il entrerait pour y boire et manger, en payant son écot. Il eût mieux fait de passer outre, car il allait se mettre en grand péril, comme l'on entendra ci-après. Il approcha de l'hôtel et vit qu'on était fort occupé dans la cuisine; il vit dans une chambre, où était allumé du feu, six brigands qui étaient bien pourvus pour leur souper. Quand Croissant vit cela, il entra et demanda si on le logerait bien. L'hôte répondit qu'oui; alors Croissant entra dedans, et les brigands vinrent auprès de lui, disant qu'il était le bienvenu. Ils se dirent : ce gros lourdaud nous est bien venu pour payer notre écot. Croissant leur demanda s'il pourrait souper avec eux; ils répondirent qu'oui. Ils se mirent à table et mangèrent; quand ils eurent soupé et se furent bien réchauffés, l'hôte dit qu'il était temps de compter; alors les brigands dirent : Dites-nous combien nous paierons par tête. Seigneurs, dit l'hôte, vous devez douze sols pour tous, pensez à payer ce que vous devez. Le capitaine des brigands appela Croissant et dit qu'il fallait jouer aux dés pour voir qui paierait l'écot. Croissant répondit : Seigneur, il n'est pas nécessaire de jouer, car je paierai moi tout seul. Les brigands dirent qu'ils étaient contents et l'en remercièrent. Alors le capitaine lui dit qu'il était très-bien arrivé pour eux, qu'il convenait bien que d'une autre manière il parlât, et qu'ainsi il ne pouvait échapper. Il dit à ses compagnons qu'il fallait lui faire laisser sa robe. L'un des brigands répondit que ses bas et ses souliers lui convenaient pour le lendemain avoir du poccon. Quand Croissant entendit les brigands, il fut courroucé et leur répondit fièrement que leur parler ils laissassent, qu'il avait encore trois sols en sa bourse, et qu'il les donnerait auparavant. Alors les brigands répondirent que ses raisons ne lui pourraient servir nullement, et qu'il fallait absolument laisser sa robe. Alors Croissant, transporté de colère, se tourna vers les degrés d'une loge où était mise sa bonne épée, dont il fut bien joyeux, il courut en cet endroit, et la prenant il la tira vivement hors du fourreau et s'en revint vers les brigands, qui, tous les cinq sautèrent sur lui l'épée à la main. Croissant, en les voyant, ne fut point surpris; il leva aussitôt sa bonne épée, frappa le capitaine sur la tête avec une si grande force, que ce brigand fut partagé en deux et tomba mort, et puis il vin

tre auquel il emporta la tête de dessus les épaules. Alors l'hôte commença bien fort à crier au larron, au meurtrier, mais Croissant ne voulut lui faire ni mal ni douleur. A ces grands cris, les gardes arrivèrent et demandèrent à l'hôte ce que c'était; il répondit que c'était un grand larron fort et puissant qui avait tué ces hommes. Alors le chef commanda qu'on le poursuivît à pied et à cheval; ils partirent bien armés, mais le chef ne risquait guère, parce que le premier il ne voulait être. Alors de tous côtés, à pied et à cheval, ils poursuivirent Croissant, qui tenait le grand chemin; et, outre cela, il y en avait assez qui ne s'échauffaient pas trop de le trouver, parce qu'à tel mal recevoir ils n'étaient pas bien pressés, ils craignaient même de le rencontrer. Croissant se voyant loin de la ville, commença à louer Dieu de ce qu'ainsi il était échappé sans avoir encouru de danger. Il marcha toute la nuit et toute la journée jusqu'au soir qu'il arriva dans un bourg, où il fut obligé de vendre son épée, parce qu'il n'avait point d'argent pour payer son écot. Il entra dans une auberge où il logea, et fut servi de tout ce qu'il demanda et voulut avoir. Le lendemain matin quand il fallut partir, il vendit son aumônière, et en prit ce qu'il put en avoir. Il marcha pendant tant de jours qu'il approcha de la ville de Rome, et vit une auberge où il se logea pour y passer la nuit; et quand ce vint le matin, il demanda à l'hôte à qui était la ville et qui en était le seigneur. L'hôte lui répondit : Celui qui en est le seigneur se nomme Guiemart de Pullie; mais auparavant lui, nous avions un jeune seigneur qui était fils du noble empereur Ide, lequel vous ressemblait bien; mais il dépensa tout le bien que son père lui avait laissé, il donna tant que rien ne lui demeura pour subsister; il m'a été conté depuis qu'il est en si grande pauvreté que l'on ne sait si jamais il reviendra. Quand Croissant entendit son hôte, tristement il commença à se plaindre en disant : Hélas! que deviendrai-je après avoir perdu mon bien sans aucune espérance. Néanmoins il ne manquait point le matin d'entendre la messe, dont il y en eut assez de ceux qui le virent qui le reconnurent; mais pas un d'eux ne le fit paraître : ce qui le chagrina, car il se voyait réduit à la mendicité; il pensa qu'il vendrait sa robe, et qu'il ne se laisserait pas mourir de faim. Après que son argent fut dépensé, il s'avisa d'aller dans les rues, pour voir s'il trouverait quelqu'un à qui il eût fait du bien et lui demander quelque chose. Etant sorti, il leva les yeux et aperçut un bourgeois qui était à une fenêtre, et qu'il connaissait bien. Croissant se tira à part et salua le bourgeois, lui disant : Sire, ayez souvenir d'un pauvre malheureux, à qui fortune est contraire, et qui autrefois vous a fait du bien. Quand ce bourgeois entendit Croissant, il le regarda fièrement et il le reconnut; il appela son domestique et lui commanda d'apporter un chaudron plein d'eau. Le domestique fit ce que son maître lui avait ordonné; alors le maître prit le chaudron et jeta l'eau sur la tête de Croissant, dont son habit et sa chemise furent tout mouillés. Croissant, sans rien dire, se nettoya, puis dit au bourgeois : Que s'il pouvait vivre long-temps il lui ferait payer cette offense. Croissant, qui était irrité, dirigea son chemin vers un vieux palais, où de long-temps il n'avait demeuré personne et dont les portes étaient fermées; il y avait deux bottes de paille déliées, il se coucha et s'endormit dessus, bien fâché contre le bourgeois qui l'avait ainsi mouillé. Le bourgeois vint vers l'empereur Guiemart pour le flatter; il le salua en disant : Sire, je viens vous apprendre que Croissant, fils de l'empereur Ide, qui de droit doit être héritier de l'empire que vous gouvernez, est arrivé tout nu dans cette ville; il est comme un mendiant, et paraît si grand et si fort qu'il semble propre au combat plus qu'aucun autre homme : c'est pourquoi, sire, si vous voulez suivre mon conseil, vous lui ferez trancher la tête, afin qu'on n'en parle plus. Quand l'empereur entendit le bourgeois, il le regarda bien fièrement, lui disant de se taire et qu'il était un traître. Je sais bien que par lui tu as été enrichi, et, pour ce, dorénavant je te recommande que si hardi ne sois de reparaître devant moi; si chose est qu'il soit pauvre, c'est dommage. Je lui ai fait tort de posséder ses terres, sans aucun sujet, et je m'en tiens coupable envers Dieu. C'est aujourd'hui Pâques, que tous les chrétiens doivent s'humilier devant notre Seigneur, il est juste que je m'y rende, et que je fasse tant pour lui qu'il soit content de moi.

Comme l'empereur, après avoir réprimandé le bourgeois qui s'était moqué de Croissant, lui fit porter à boire et à manger; du trésor qu'il trouva en une chambre du vieux palais, et de ce qui lui fut dit par les chevaliers.

Alors que le bourgeois entendit l'empereur, il eut bien peur et s'en alla fort honteux, et eût bien voulu ne s'être pas hâté de lui apporter ces nouvelles. L'empereur resta pensif sur la pauvreté où était Croissant; il descendit de son palais et vint se promener devant le vieux palais qui était près du sien; il regarda à l'entrée et vit un homme qui dormait; il pensa bien que c'était Croissant, car le bourgeois le lui avait dit. Quand il le vit, il en prit pitié, revint dans son hôtel, et commanda qu'on lui apportât pain et vin, laquelle chose à son commandement fut faite; puis il prit un bon manteau fourré de gris, et ordonna que nul ne le suivît : il vint au lieu où Croissant dormait, et lui mit le vin et la viande auprès de lui sans le réveiller; puis prit le manteau et en couvrit Croissant. Quand il voulut partir, il regarda à droite et vit une porte ouverte; il aperçut une grande clarté qui sortait du dedans, il retourna de ce côté et entra dans une chambre qu'il trouva grande et belle; il y vit ensuite une grande quantité d'or et d'argent, des pierres précieuses, dont il fut bien étonné. Il avança encore un peu et aperçut une image qui était d'or très-brillant, aussi grande qu'un enfant de deux ans, et qui avait aux deux yeux deux escarboucles qui jetaient une si grande clarté, que toute la chambre était éclairée. Il pensa l'emporter, et vit deux chevaliers armés sortir de la chambre l'épée à la main, qui lui dirent : Vassal, prenez garde d'avoir assez de prudence pour ne pas toucher au trésor qui est ici, car il ne vous appartient pas. Seigneurs, leur dit-il, à qui appartient-il donc? A Croissant, qui est couché sur une botte de paille, il est pauvre et dénué; ainsi si vous voulez savoir à qui ce trésor appartient, prenez trois besants d'or que voilà, puis retournez à

votre palais, et faites crier que tous les pauvres viennent à votre cour, et qu'à chacun vous donnerez un florin. Quand Croissant le saura, il ne demeurera pas derrière; puis vous jetterez les trois besants d'or l'un deçà, l'autre delà; alors Croissant viendra et trouvera lesdits besants, il vous les rendra, et par-là vous connaîtrez à qui le trésor appartient; ensuite vous lui donnerez votre fille en mariage, vous le conduirez ici, et verrez qu'au trésor il prendra ce qu'il voudra, car c'est à lui, et personne ne peut s'y opposer et l'empêcher de l'emporter. Ainsi, si vous faites ce que nous vous avons dit, vous aurez part audit trésor.

Comme les deux chevaliers, gardes du trésor, dirent à l'empereur Guiemart comme ils savaient que c'était Croissant; comme Croissant, à son réveil, trouva du vin et de la viande auprès de lui; comme le roi Guiemart l'éprouva et lui donna en mariage sa fille et ses terres; et des réjouissances qu'il y eut dans Rome.

Un peu après que l'empereur eut ouï les deux chevaliers, il leur certifia qu'il ferait ce qu'ils avaient dit : il vint au monceau d'or, où il prit les trois besants et les mit en sa bourse. Après il prit congé des deux chevaliers, et en sortant vit encore Croissant qui dormait; il se donna grandes merveilles et passa outre. Il vint en son palais où il trouva ses barons qui lui demandèrent d'où il venait; mais rien ne répondit. Après que les tables furent mises, il s'assit à dîner. Croissant, qui dans le vieux palais était, s'éveilla et fut bien étonné du manteau fourré qu'il trouva sur lui, et de voir qu'auprès était une petite nappe dans laquelle étaient enveloppés pain, chapons rôtis et perdrix; il vit ensuite une grosse bouteille pleine de vin. Il loua notre Seigneur de cette nourriture qu'il lui avait envoyée; il but et mangea à son plaisir et s'en alla sans rien emporter, pas même le manteau dont il avait été couvert, qu'il n'osa prendre, et dit en lui-même qu'il n'avait rien. Il s'en retourna en la ville, et quand l'empereur eut dîné, il appela cinq sergents auxquels il dit qu'ils allassent crier par la ville : que tous pauvres, qui, vers l'empereur voudraient venir, auraient chacun un florin, valant dix sols; laquelle chose ils firent après lesdits commandements, et par quoi tous les pauvres se retirèrent vers le palais. Croissant, pour avoir l'aumône, avec quoi il paierait son hôte, s'en alla hâtivement vers le palais avec les autres; et l'empereur, qui était là, attendant pour éprouver si ce que les deux chevaliers lui avaient dit serait chose véritable, tira de sa bourse les trois besants d'or qu'il jeta sur le chemin qui menait au palais, non pas tous ensemble, il les dispersa çà et là : assez de pauvres passèrent par là, mais ils ne les aperçurent pas. Croissant, qui vint avec les autres, aperçut entre les pieds des gueux les besants d'or, les ramassa, et voyant que c'était de l'or, dit : Hélas! si c'était de l'argent, il serait à moi; mais c'est de l'or, qui appartient à l'empereur, ainsi je vais le lui rendre. Il s'en vint au palais et dit : Sire, je viens de trouver en chemin ces trois besants d'or que je vous remets, car ils vous appartiennent. Quand l'empereur l'entendit, il lui dit : Soyez le bienvenu, la loyauté qu'avez vous aidera à vous mettre au lieu où par raison vous devez être; car je vous donne ma fille en mariage, avec ce je vous rendrai la couronne de l'empire, qui de droit vous appartient. Croissant ayant entendu l'empereur, fut bien satisfait; il s'agenouilla à terre et le remercia de l'honneur qu'il lui offrait; l'empereur qui était prud'homme le prit par la main et le releva. Il l'emmena dans une chambre dans laquelle il lui fit préparer un bain; quand il fut baigné, il fit apporter et lui fit mettre des habits tels qu'il fallait à un homme de son rang. Il envoya quérir sa fille par deux barons qui dedans sa chambre étaient, laquelle vint au palais au mandement de son père, accompagnée de ses dames et demoiselles, qui étaient si richement habillées que c'était merveille.

Comme l'empereur fit promettre à Croissant que dans trois jours il épouserait sa fille; comme il mena Croissant au vieux château et lui montra le grand trésor que les deux chevaliers lui gardaient.

Or quand l'empereur vit sa fille au palais il lui dit : Ma très-chère fille, je vous ai trouvé un mari auquel je vous ai donnée : c'est le plus beau, le plus hardi et le plus vaillant chevalier qu'on puisse voir; c'est Croissant à qui cet empire appartient, il est fils de l'empereur Ide, lequel lui avait laissé cet empire; mais il partit de cette ville en petite compagnie, alla servir en pays étrangers, et quand les barons virent qu'ils étaient sans seigneur, ils m'envoyèrent quérir et me reçurent empereur; mais puisque Croissant est de retour, pour acquitter mon âme, je lui remettrai son empire en main sans en rien retenir, car je suis assez riche et puissant; ainsi, ma fille, si vous voulez vous épouserez ce jeune seigneur. Sire, lui répondit Croissant, si c'est son plaisir, j'y consens, car je n'en vis pas de plus belle. La demoiselle, entendant Croissant, fut bien joyeuse; elle le regarda et le trouva si beau, qu'elle fut bientôt éprise de lui; plus elle le vit et plus elle désira son mariage. La demoiselle parla à son père et lui dit : Puisque votre plaisir et votre volonté sont que j'aie Croissant pour époux, vous pouvez l'exécuter, car folie ce serait de refuser cela, vous priant que le mariage soit hâté, car si je ne l'ai, je renonce à tout mariage, personne ne me mettra l'anneau au doigt, si de moi et de Croissant le mariage ne se fait. Quand le roi entendit sa fille, il lui dit en riant : Ma fille, ne pensez pas le contraire. Alors il fit venir un évêque qui ensemble les fiança; et quand les trois jours furent passés, et que les provisions et apprêts des noces furent faits, Guiemart leur fit prêter serment, et surtout fit promettre à Croissant qu'au troisième jour il épouserait sa fille : ce qu'il promit et jura. Alors, sans plus tarder, il prit Croissant par la main et l'emmena jusqu'au vieux palais, pour savoir et éprouver si le grand trésor qui y était pourrait être pris et emporté par Croissant, tout ainsi comme les deux chevaliers lui avaient dit. Quand ils y furent arrivés, il dit à Croissant : Beau fils, je vous aime, aussi vous me devez porter foi puisque vous épousez ma fille; mais comme j'ai confiance en vous, je vous dirai ce que j'ai en pensée : il est certain qu'il y a environ quatre jours, ainsi que de la messe j'étais revenu, je m'appuyais à l'une des fenêtres de mon palais, je regar-

dais l'endroit où nous sommes, je vis que vous dormiez accablé par la faim et la misère, alors pitié pour vous s'éleva en moi, et vous apportai vin et viande que je mis auprès de vous, et vous couvris d'un manteau fourré; puis je vous laissai tout cela, car je n'avais pas envie de vous éveiller, et comme je pensais m'en retourner, je vis ouverte la porte de cette chambre, que vous voyez fermée, d'où il sortait une grande clarté. Alors je m'avançai et j'entrai dedans : je vis un si grand trésor que jamais on n'en peut voir de plus considérable; puis je vis une image bien riche que je pensais emporter; mais, comme je la tenais déjà, deux chevaliers bien armés s'avancèrent, dont je fus effrayé, ils me dirent que si j'étais assez imprudent pour y toucher, ils me feraient mourir; alors je leur demandai à qui était ce trésor, ils me répondirent que c'était à Croissant qui dormait. Ils me commandèrent ensuite de prendre trois besants d'or, pour éprouver à qui le trésor appartenait, et me dirent de faire une aumône aux pauvres et de jeter les trois besants dans le chemin par où les pauvres devaient passer, et qu'à celui qui les trouverait et les mettrait en sa main, le trésor lui appartiendrait : ainsi je vous prie que nous y allions voir pour savoir la vérité. Sire, dit Croissant, j'y consens. Ils vinrent à la porte et la trouvèrent fermée; alors Croissant commença à dire : Seigneurs, qui êtes ici, je vous prie de vouloir nous ouvrir cette porte. Croissant ne parla point que la porte ne fût ouverte; ils y trouvèrent deux chevaliers l'épée à la main. Croissant et Guiemart entrèrent, les chevaliers firent beaucoup d'accueil à Croisant et lui dirent : Il y a long-temps que nous sommes commis à la garde de ce trésor; le roi Oberon, en nous le confiant, nous a dit qu'il vous appartenait, et personne n'y a touché que le roi Guiemart; vous pouvez le prendre et en donner à qui bon vous semblera. Croissant fut bien joyeux, remercia les chevaliers de ce qu'ils lui avaient gardé ce tresor; ils partirent, en lui recommandant d'être bon envers les pauvres et fidèle à Guiemart son beau-père. Croissant les remercia des sages conseils qu'ils lui donnaient, et ils disparurent sans qu'il sût ce qu'ils étaient devenus; ils se rassura en faisant le signe de la croix. Quand Croissant vit ce trésor, il se promit bien de n'y faire participer — ceux qui le mériteraient : ce qu'il fit, et s'attacha par là beaucoup de monde. Il appela Guiemart et lui dit : Je veux que vous ayez la moitié de ce trésor. Je vous remercie, lui répondit Guiemart, tout ce que je possède est à vous, je ne partagerai rien avec vous. Alors ils partirent. Croissant prit auparavant des joyaux pour donner à son épouse; ils sortirent de la chambre du trésor et fermèrent la porte à la clef, qui leur avait été donnée par les chevaliers. Ils revinrent bien joyeux au palais. Croissant vit sa fiancée à laquelle il donna les joyaux qu'il avait emportés de la chambre du trésor, et elle l'en remercia.

Du grand trésor qu'ils apportèrent; comme Croissant épousa la noble demoiselle et des fêtes que l'on fit.

Après que Guiemart et Croissant furent retournés au palais, et que la demoiselle fut prête et parée, on les maria; ensuite l'on fit un festin, après lequel les jeunes chevaliers joûtèrent ensemble; et quand ce vint l'heure du souper, ils se mirent tous à table où ils furent servis splendidement, et, après le bal, Croissant et son épouse allèrent se reposer. Le lendemain ils revinrent au palais, et les divertissements recommencèrent et durèrent quinze jours, après lesquels chacun partit. Quelques années après, Guiemart mourut après quatre jours de maladie; sa fille et Croissant le regrettèrent beaucoup, tant ils l'avaient aimé. Son corps fut porté à la grande église de saint Pierre, où son service fut célébré et où l'on fit ses funérailles; il fut ensuite enterré et universellement regretté, car il avait été bon et juste. Après le deuil fini, du consentement des barons, Croissant fut couronné empereur et Catherine impératrice. On ordonna des fêtes pour la cérémonie du couronnement, et il y eut de grandes réjouissances. Croissant augmenta la seigneurie de Rome, de Jérusalem et de toute la Syrie, comme on le peut savoir plus amplement par la chronique. Nous ne dirons plus rien de lui; si l'on désire en savoir plus amplement, on peut parcourir les livres qui en ont parlé.

Ainsi finit cette histoire, qui traite du duc Huon de Bordeaux et de sa postérité.

NOTE DES ÉDITEURS.

Jusqu'à présent les deux livres de l'Histoire de Huon de Bordeaux avaient toujours été imprimés en deux volumes séparés; nous avons pensé qu'il serait plus avantageux et plus commode pour le lecteur de les avoir réunis en un seul. Pour atteindre ce but, nous ne nous sommes permis aucun retranchement, au contraire; car, tout en conservant à cette ancienne et intéressante chronique son style original, nous avons rempli quelques lacunes qui se trouvent dans les autres éditions, qui rendent des phrases décousues, obscures et inintelligibles. Outre cette importante amélioration, nous avons ajouté huit gravures; nous avons aussi employé un papier plus blanc, et l'exécution typographique en est mieux soignée. L'édition que nous offrons aujourd'hui a, sans contredit, un grand avantage sur toutes celles qui l'ont précédée, et nous avons encore pu en diminuer le prix.

BIBLIOTHÈQUE M. N. LOUVRE

